



Marcel D'Amours

Le
Fardeau
de l'Infamie

Roman


Les éditions
DeCourberon

Les données de catalogage avant publication sont disponibles à Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada.

Les Éditions De Courberon
500, rue Principale
Saint-Patrice-de-Beaurivage (Qc) G0S 1B0
www.decourberon.com

ISBN 978-2-922930-42-9

© Éditions De Courberon, 2012.

© Marcel D'Amours, 2003, pour la version papier.

Tous droits réservés pour tous pays.

SODEC
Québec 



**Conseil des Arts
du Canada**

**Canada Council
for the Arts**

Les éditions De Courberon remercient le Conseil des Arts du Canada ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) du soutien accordé à leur programme de publication.

MARCEL D'AMOURS

Le Fardeau de l'infamie

Éditions De Courberon

AU LECTEUR

*Ce livre est toute ma jeunesse;
Je l'ai fait sans presque y songer.
Il y paraît je le confesse,
Et j'aurais pu le corriger.*

*Mais quand l'homme change sans cesse,
Au passé pourquoi rien changer?
Va-t-en pauvre oiseau passager;
Que Dieu te mène à ton adresse!*

*Qui que tu sois, qui me liras,
Lis-en le plus que tu pourras,
Et ne me condamne qu'en somme.*

*Mes premiers vers sont d'un enfant,
Les seconds d'un adolescent,
Les derniers à peine d'un homme.*

Alfred de Musset 1840

PREMIÈRE PARTIE

Le temps avait changé depuis les premières lueurs du jour et la tristesse flottait dans l'air. Mon caractère aussi avait changé et la colère s'emparait lentement de moi. Je compris plus tard que cette journée avait marqué tous les malheureux événements qui affligèrent ma vie par la suite. De gros flocons de neige tombaient lourdement, se transformant en une boue grisâtre dès qu'ils touchaient le sol et masquaient à demi la vue des édifices et des passants. Ces derniers, dans une pénible course effrénée, courbaient la tête, comme écrasés par cette neige abondante, ignorant même mon véhicule stationné dans un endroit prohibé.

Malheureusement, cette infraction n'avait pas échappé au policier vindicatif et autoritaire toujours présent à quelques pas dans mon champ visuel. Son carnet de contraventions à la main, il semblait menacer tous les automobilistes et malgré mes explications qui n'avaient sûrement pas dépassé le lobe de son oreille, handicapé qu'il était par son autorité, il m'avait refilé une contravention.

« C'est défendu de stationner ici ! m'a-t-il dit.

— Désolé, Monsieur l'agent, mais j'attends le Père Noël et ce n'est pas une plaisanterie. J'ai amené un Père Noël au centre d'achat et je dois récupérer son remplaçant. Je ne peux vraiment pas laisser marcher le Père Noël dans cette fange en cette avant-veille de Noël, je vous en prie, soyez compréhensif.

— Tu dois déplacer ton véhicule.

— Mais devant moi, il y a un camion stationné, dis-je.

— C'est un camion blindé qui transporte de l'argent, hurla-t-il. Je te laisse dix minutes avant de faire remorquer ton véhicule. »

Même cette menace ne pouvait me faire céder, car la colère

de Claude représentait un danger beaucoup plus important qu'un remorquage. Toutes les minutes, je consultais ma montre. Mais que faisait-il donc?

Certaines journées tout va de travers, et ce midi de décembre 1979 en était la plus belle preuve. Chantal et moi ayant quitté Québec vers sept heures du matin, la température nous obligea à conduire très lentement alors que nous avons atteint Montréal à dix heures trente.

Le temps de rejoindre notre hôtel et de prendre possession de notre chambre avait suffi pour retarder la conférence que je donnais à l'Université.

Le chef de Département, le docteur Jean Lamy, un très vieil ami, avait été très compréhensif en regard du temps maussade. En me présentant à l'assemblée, il n'avait pas manqué de me taquiner sur mon retard.

La période de questions à la fin de la présentation avait été particulièrement difficile en raison de la complexité du sujet présenté et de la multitude de théories qui avaient été émises. J'avais présenté un cas d'anesthésie pour une intervention chirurgicale sur la glande surrénale, afin de réséquer un phéochromocytome sévère. Ce genre d'opération est un défi de taille pour un anesthésiste surtout si la pathologie est sévère.

Durant cette anesthésie, il avait été très difficile de maintenir une pression stable, la patiente passant d'une hypotension sévère à une hypertension dangereuse lorsque le chirurgien manipulait la tumeur sécrétrice de substances hypertensives lesquelles modifient fortement le rythme cardiaque? La discussion avait été très active, chacun ayant sa formule magique, mais la patiente avait été sauvée malgré les statistiques peu encourageantes dans ces situations.

Vers midi j'avais pu m'esquiver assez rapidement. Je me sentais fatigué et j'avais hâte de me retrouver avec Chantal pour aller dîner comme deux amoureux. Comme

je me sentais bien près d'elle, même après vingt ans de vie commune! Nous avions une complicité que nous ne voulions partager avec personne.

En arrivant à l'intersection de la rue Sainte-Catherine, la lumière passant au jaune m'obligea à arrêter et j'eus la surprise de voir trois individus se ruer par les portes avant et arrière de ma voiture.

Ma première réaction en fut une de colère, pourquoi n'avais-je pas verrouillé mes portes latérales?

« Que voulez-vous? » criai-je.

Un éclat de rire fusa et je reconnus aussitôt l'individu barbu assis près de moi.

« Tu ne me reconnais pas, dit Claude, tu oublies facilement les vieux amis. »

Je n'avais pas envie de relever cette affirmation, réfutant silencieusement cette notion d'amitié, j'étais encore en colère devant cette irruption violente dans mon véhicule.

Claude Jutras a été élevé dans une petite maison qui faisait face à celle de mes parents dans le quartier pauvre où j'ai passé ma jeunesse. D'une année mon aîné, il était un colosse qui avait toujours malmené tout le monde, sauf moi peut-être. Je pense qu'il me respectait parce que j'avais fait des études de médecine alors qu'il avait difficilement complété une cinquième année, après de multiples échecs.

« Allons, dit-il, sois beau joueur, j'ai besoin de tes services. »

J'avais presque retrouvé complètement mon contrôle. Ma colère était tombée.

« Que veux-tu de moi? »

— Je ne veux surtout pas te faire une histoire trop longue. Mais tu sais que... »

Au même moment, la lumière étant passée au vert depuis déjà quelques secondes, un concert de klaxons se fit entendre.

« Attends, je vais traverser la rue et me stationner sur le

côté, tu pourras alors m'expliquer.

— Je dois faire vite, me dit Claude, car nous sommes très pressés. Comme j'allais te le dire, je viens de sortir de prison, mais ne sois pas inquiet, je n'étais pas coupable; c'est un ami qui avait fait le vol, et je ne pouvais vendre un ami, c'est sacré. J'ai fait de la prison à sa place et il a une grosse dette envers moi.

— Tu sors vraiment de prison?

— Oui, mais je t'expliquerai cela plus tard, car nous sommes en retard. J'ai décidé de me ranger et de devenir honnête; c'est pourquoi je dois conduire le Père Noël à Place Desjardins, c'est mon nouveau boulot. Mais mon auto est tombée en panne et la Providence ou la chance m'a récompensé. Tu es passé au même moment. »

Je me suis retourné pour constater que l'individu derrière moi était vraiment habillé en Père Noël. L'autre individu m'était complètement inconnu et j'eus l'impression qu'il tentait de cacher son visage.

« Tu vas être gentil et nous reconduire. Tu me dois bien cela! »

J'eus envie de dire que je ne lui devais rien, mais je me retins.

« Écoute Claude! Je suis très pressé, où veux-tu aller?

— Je te l'ai dit, à Place Desjardins. »

Sans perdre de temps, je roulai sur la rue Sainte-Catherine vers l'est. La conversation était au point mort et je sentais une certaine tension dans le véhicule sans pouvoir en cerner vraiment la cause. Aucun des deux autres passagers n'avait dit un seul mot et seulement quelques regards échangés entre eux prouvaient qu'ils ne s'étaient pas endormis.

À mon arrivée devant l'édifice, je m'arrêtai derrière un camion blindé. Claude fit la remarque à ses deux amis:

« Merde! Ils sont déjà arrivés.

— De qui veux-tu parler? dis-je.

— Ne t'occupe pas de cela. Aucune importance. »

Il me demanda de l'attendre quelques minutes, le temps d'effectuer le changement avec l'autre Père Noël.

Malgré mes protestations les plus vigoureuses, il voulut que je reste à cet endroit m'affirmant que c'était très important pour lui et que nous serions quittes à l'avenir.

« Je serais très en colère si tu ne m'attendais pas, tu peux rendre ce service à un vieil ami.

— D'accord, mais ne sois pas trop longtemps absent, car moi aussi je suis très en retard. »

Il était parti depuis au moins un quart d'heure et je commençais à craindre que le policier ne fasse remorquer mon véhicule. Que devrais-je faire alors ?

J'en étais là dans mes réflexions lorsque Claude fit irruption, suivi de l'individu qui était assis à l'arrière avec le Père Noël.

« Qu'as-tu fait du Père Noël ? dis-je aussitôt.

— Il était déjà parti. Tu vas nous reconduire quelques rues plus loin et nous débarquerons. Je te dirai à quel endroit. Je t'avertis, tu ne dois en aucune circonstance dire que tu m'as rencontré. Je suis encore en probation et je n'ai pas le droit d'aller n'importe où. »

En passant devant le policier, je lui fis un sourire ce qui eut pour effet de le mettre en colère.

Au même moment nous croisâmes deux véhicules de police qui avaient débouché à toute vitesse, toutes sirènes en action. Le deuxième véhicule glissant dans la neige faillit nous frapper sur le côté, mais le conducteur redressa au dernier moment. Claude se retourna aussitôt vers son compagnon sans toutefois dire un seul mot. Peut-être avait-il eu peur. C'est à ce moment que je remarquai, posé sur ses genoux, un sac volumineux que je n'avais pas vu la première fois.

Une ambulance, gyrophares en action, nous coupa la

route, m'obligeant à ralentir.

« Tourne à droite à la prochaine rue, dit Claude, nous allons débarquer ici. »

Il ouvrit la portière et débarqua avec difficulté à cause probablement du poids de son colis.

« N'oublie pas! me dit-il, tu ne m'as pas vu, je risquerais de retourner en prison. Je t'avertis ça pourrait te coûter très cher.

— Serait-ce une menace par hasard?

— Prends-le comme tu voudras. »

Je me sentis soulagé, lorsqu'il referma la portière. Je n'avais rien compris au fait qu'il n'ait pas le droit de se trouver en automobile avec moi, je ne suis pas un bandit après tout.

Lorsque je vis la porte de mon hôtel, tout cela était oublié. J'avais une faim de loup et j'espérais que Chantal m'ait attendu pour aller dîner.

En entrant dans la chambre, elle se précipita vers moi.

« Mais qu'as-tu fait? Tu devais être ici au plus tard vers midi et il est une heure et trente.

— J'ai été retardé et tu ne devineras jamais par qui? J'ai rencontré Claude.

— Claude Jutras! s'exclama-t-elle. Tu n'es pas sérieux! Il n'est pas en prison?

— Il m'a dit qu'il venait d'en sortir, que c'était une erreur judiciaire ayant fait de la prison à la place d'un autre. J'ai beaucoup de difficulté à croire cela. Claude est capable de faire un vol lui-même. Mais si c'est vrai alors je plains le voleur, il va payer très cher.

— Je n'aime pas que tu le revoies, soupira Chantal. Il est très dangereux.

— Je n'avais pas le choix. Tu sais qu'il m'a dit qu'il s'était rangé pour faire un travail honnête. Très difficile à croire! »

Et je racontai à Chantal tout ce qui s'était passé avec Claude.

« Maintenant je vais prendre une douche et nous irons au restaurant. »

2

Au même moment, on frappa à la porte.

« Laisse faire, dis-je, je vais ouvrir. »

À peine la porte fut-elle entrebâillée que quatre individus se ruèrent sur moi. Je fus projeté sur le sol et le plus lourd de mes assaillants mit un genou sur mon estomac, m'empêchant de respirer. Ils étaient tous armés et pointaient leurs armes vers mon visage.

Un cinquième individu entra.

« Police! dit-il, ne bougez pas. Cet avertissement est aussi pour vous, Madame. »

Heureusement aucune arme ne la menaçait.

« Que se passe-t-il? haletai-je, toujours écrasé par le même individu.

— Taisez-vous, me répondit le même personnage, c'est nous qui posons les questions ici. »

Étaient-ils de vrais policiers? Ils étaient habillés en civil.

« Mais que voulez-vous? réussis-je à murmurer avec difficulté à cause du poids énorme sur ma poitrine.

— Nous voulons savoir où vous étiez ce matin.

— Enlevez cet homme qui m'écrase et je vous dirai tout ce que vous voudrez.

— Avez-vous vérifié s'il n'a pas une arme? demanda le même policier au gorille qui me torturait.

— Il n'a pas d'arme sur lui, répondit le colosse.

— Alors relevez-le. Mettez-lui des menottes. Vous autres, fouillez l'appartement pour trouver les armes et l'argent.

— Merci, ai-je réussi à chuchoter. Il n'y a pas d'arme ici et

le seul argent à trouver est dans ma poche.

— Voulez-vous nous dire ce qui se passe? demanda Chantal. Êtes-vous vraiment des policiers? Nous ne sommes pas des bandits et vous n'avez pas le droit de nous agresser de la sorte, mon mari est un médecin éminent et vous le traitez comme un criminel.

— Je suis le lieutenant Jack Donovan. Pourriez-vous nous dire où vous étiez ce matin, demanda le même policier sur un ton plus doux en s'adressant à moi?

— Ce matin j'ai donné une conférence à l'université, répondis-je faiblement, à peine remis de cette agression.

— Où étiez-vous entre midi et quart et midi et demi?

— J'étais sur le chemin du retour, nous voulions aller dîner ma femme et moi. Pourquoi toutes ces questions?

— Répondez seulement. Sinon je vous arrête.

— Je ne comprends rien à tout ça. Vous faites une erreur de personne.

— Êtes-vous Mark Côté et conduisez-vous une voiture de marque «Jeep», immatriculée 809P436?

— Oui en effet.

— Vous êtes bien la personne que nous recherchons. Je répète ma question : où étiez-vous à midi et demi? »

À ce moment, l'incident avec le policier qui m'avait remis une contravention me revint à la mémoire. Se pouvait-il qu'on fasse toute une histoire pour un parking prohibé? Non cela n'avait aucun sens, il y avait autre chose.

« Je revenais à l'hôtel, mais j'ai du faire un détour pour déposer quelqu'un à Place Desjardins. J'ai d'ailleurs eu une contravention pour parking prohibé, vous pouvez vérifier, je l'ai dans ma poche, dis-je, joignant le geste à la parole pour lui montrer le constat, les menottes cependant restreignant mes mouvements.

— Ne bougez pas! hurla-t-il, alors que les autres policiers avaient ressorti leurs armes. Qui avez-vous laissé à cet

endroit ?

— Bien ! Un Père Noël et deux connaissances. »

Aussitôt, tous les policiers se regardèrent étonnés. Mais qu'avais-je dit pour produire cette réaction ?

L'attitude du policier qui posait les questions s'était adoucie depuis son entrée dans l'appartement, mais la question suivante fut faite avec beaucoup d'agressivité. Tous les policiers s'étaient rapprochés de moi.

La peur me saisit à la gorge. Que se passait-il donc ?

« Qui étaient ces connaissances ? » hurla le tortionnaire.

Comme je venais pour répondre, je me souvins de la mise en garde de Claude et je compris que ce dernier avait commis quelque chose et que je pouvais être considéré comme un complice.

Je tournai mon regard vers Chantal et je vis qu'elle aussi avait compris.

« Je n'ai pas le droit de vous révéler cela, murmurai-je piteusement.

— Alors nous vous arrêtons. »

Et ils me récitèrent ce qu'ils appelaient mes droits.

« Puis-je dire un mot à mon épouse ? demandai-je au policier.

— Oui, mais soyez bref. »

Me retournant vers Chantal, je vis qu'elle était très pâle, elle avait peur pour moi. Dans quel pétrin m'étais-je fourré ?

« Veux-tu appeler le Docteur Jean Lamy ? Tu trouveras son numéro dans mon agenda. Explique-lui ce qui m'arrive et qu'il essaie de me trouver un avocat, c'est urgent. »

On m'amena au poste de police, les mains menottées dans le dos. Je n'avais jamais eu autant honte de ma vie surtout lorsqu'on traversa le lobby de l'hôtel rempli de monde.

Dans l'auto je demandai qu'on me dise enfin ce qui s'était passé, mais personne ne répondit.

En pénétrant dans le poste de police, je notai

immédiatement une activité fébrile régnant à l'intérieur de cette immense pièce où plusieurs policiers s'affairaient de tous côtés. Notre irruption attira l'attention et un silence menaçant s'établit. Je me rendis compte que j'étais devenu le centre d'attraction d'une hostilité naissante et ma seule réaction se résuma à baisser les yeux. Dans mon champ visuel, j'appréhendais cette foule se rapprochant peut-être pour m'agresser et le lieutenant n'eut qu'à faire un seul geste pour disperser cette menace, me faisant entrer dans un bureau où ayant refermé la porte il tira aussitôt les rideaux mettant ainsi un terme à cette scène dramatique.

Il fit vider mes poches et me donna un reçu pour mes affaires qu'il déposa dans une grande enveloppe. On me fit enlever ma ceinture.

Personne ne m'adressait plus la parole, comme si un mot d'ordre avait été donné.

3

Ils m'enfermèrent dans une pièce qui ne ressemblait pas à une cellule, mais plutôt à une petite salle d'attente comme on en retrouve dans les couvents. J'avais toujours les mains menottées dans le dos. Le jeune policier qui m'avait conduit semblait en colère et me tenait très serré. Arrivé dans la pièce, il me poussa violemment ce qui me fit presque perdre pied. Je n'eus pas le courage de riposter verbalement.

Dans le coin, il y avait un petit bureau assorti d'une chaise droite dont la couleur s'était altérée avec le temps. Mais ce qui attira surtout mon attention fut que la seule fenêtre de la pièce était fermée par une grille métallique très lourde. Quelle importance avait un tel équipement au cinquième

étage d'un édifice? Peut-être pour empêcher les suicides!

Je restai longtemps seul, me demandant ce qui se passait. Claude avait-il vraiment commis un acte criminel qui pouvait m'incriminer comme complice?

Il était quatre heures de l'après-midi, lorsque la porte fut ouverte par un jeune policier qui s'effaça pour laisser passer un homme à la chevelure blanche et dans la cinquantaine.

« Je suis maître Yvon Roger, avocat. Mon ami Jean m'a appelé pour venir vous aider. Je dois vous avouer que vous êtes dans de sales draps.

— Pouvez-vous me dire ce qu'on me reproche?

— Vous l'ignorez? Vers midi et demi, deux individus armés ont attaqué deux employés qui transportaient de l'argent dans le Complexe Desjardins. Un agent de police en civil qui passait a sorti son arme et les a sommés de laisser tomber leurs armes. Un Père Noël complice de ces deux hommes est arrivé par l'arrière et a fait feu sur le policier qui, atteint mortellement, eut quand même le temps de se retourner, de tirer sur le Père Noël et de le blesser très sévèrement avant de tomber face contre terre. Les deux autres voleurs se sont sauvés avec un sac qui contenait près de cent quarante-trois mille dollars. Un policier affecté à la circulation a vu les trois hommes débarquer de votre véhicule pour entrer à l'intérieur de l'édifice et il a vu deux hommes revenir à votre auto avec un sac très lourd et sans le Père Noël. Ce policier vous a même remis une contravention ce qui explique la facilité avec laquelle la police vous a retrouvé. Ils ont appelé à votre domicile à Québec où on les a avisés à quel hôtel vous étiez descendu. Avant d'écouter vos explications, je dois vous mettre en garde contre les policiers qui sont très en colère. Ils acceptent difficilement le meurtre de leur confrère, donc soyez prudent avec eux. Pas de bravade, ni d'insulte. Ne leur résistez surtout pas, car ils pourraient en profiter pour

se défouler sur vous. Comme je vous l'ai dit, vous êtes dans de beaux draps. Vous leur avez même avoué que vous aviez débarqué ces trois hommes.

— Maintenant que je sais ce qu'on me reproche, mon histoire va être difficile à croire.

— Allez-y, j'en ai entendu bien d'autres durant ma carrière, répondit mon avocat. »

De nouveau je racontai ce qui s'était passé depuis que j'avais quitté l'université.

« Il va falloir tout raconter à la police, me dit Maître Roger, lorsque j'eus fini mon histoire.

— Mais vous ne comprenez pas, c'est impossible, Claude Jutras est un meurtrier, il va me tuer si je parle.

— C'est vous qui ne comprenez pas, vous n'avez pas le choix, vous allez être condamné comme complice d'un meurtre et d'un vol à main armée. Il faut tout dire à la police et demander leur protection. Il ne fait aucun doute qu'ils vont l'accorder entièrement à leur principal témoin.

— Vous voulez dire que je vais être obligé de comparaître en cour. C'est impossible, je suis un homme mort.

— Je vous répète que vous n'avez pas le choix, reprit l'avocat. Vous allez être accusé à la place de ce criminel. Nous allons appeler le lieutenant pour lui répéter votre histoire. Le plus tôt sera le mieux pour leur permettre de retracer les deux bandits. Car si les policiers ne les retrouvent pas, ils vont vous accuser immédiatement et vous garder en prison. »

*

Le visage du lieutenant se transformait à mesure que je racontais mon histoire, après avoir accepté de dire toute la vérité aux policiers et la colère faisait place graduellement à l'incompréhension. Le sergent qui l'accompagnait hochait la tête.

« Vous ne pensez pas que je vais croire cela, me dit le lieutenant, pourquoi alors n'avez-vous pas parlé plus tôt? Nous avons perdu des minutes précieuses pour capturer ces criminels. Priez pour que nous les rattrapions, car vous allez être accusé de complicité.

— Je vous l'ai dit, repris-je, je ne suis pas complice. Je suis médecin et je gagne honorablement ma vie. Je n'ai pas à faire des hold-up pour arrondir mes fins de mois. Si je n'ai pas parlé plus tôt, c'est que je craignais pour ma vie. Claude Jutras est un tueur et il ne me pardonnera pas de l'avoir trahi. Je suis un homme respectable et vous allez vous couvrir de ridicule si vous m'arrêtez malgré les présomptions. Si vous ne l'attrapez pas, il va me tuer sûrement; si vous le condamnez, il va sortir de prison un jour et alors il va m'abattre à la première occasion.

— Il n'y a rien dans le dossier de cet individu qui laisse supposer qu'il n'ait jamais tué quelqu'un, reprit le policier. Il a commis des vols, il a été condamné pour proxénétisme, pour violence, coups et blessures, mais n'a jamais été suspecté de meurtre. C'est même la première fois qu'il est complice d'un meurtre.

— Personnellement, je crois qu'il a déjà tué quelqu'un, repris-je. Mais je regretterai tout de suite ces paroles en voyant la surprise sur le visage des deux policiers et de mon avocat.

— Je crois que vous en avez déjà trop dit, allez, déballez tout votre sac, reprit le policier.

— Je ne suis pas certain, répondis-je, ce n'est qu'une supposition.

— Très bien, nous verrons cela plus tard. Nous allons vous libérer, mais vous devrez rester à notre disposition. Vous ne quittez pas l'hôtel. Nous croyons votre histoire, mais nous allons faire quelques vérifications. »

Le lendemain, j'étais convoqué au poste de police. Le vol à main armée et le meurtre du policier faisaient la une de

tous les journaux, mais aucune mention n'était faite sur ma présence ni sur l'identité des voleurs sauf celle du Père Noël qui était entre la vie et la mort dans un hôpital. Un journaliste mentionnait que les policiers avaient une bonne idée de l'identité des criminels et que leur arrestation était imminente grâce à la déclaration d'un témoin important.

« Nous avons retrouvé, en panne d'essence, le véhicule dont se serait servi Jutras, à l'endroit où vous les avez embarqués, annonça le lieutenant en nous voyant Chantal et moi. Maître Roger était déjà arrivé. De plus nous avons retrouvé ses empreintes digitales sur le volant. Ce véhicule avait d'ailleurs été volé la veille.

— Nous avons aussi vérifié votre emploi du temps en avant-midi, reprit l'autre policier, et vous avez bien donné une conférence le matin même à l'université. Je ne vous vois pas préparer un hold-up par la suite. Vous avez dit la vérité.

— Alors je suis libre.

— Pas si vite, vous êtes pour nous un témoin principal.

— Mais je dois être en salle d'opération demain matin à Québec.

— Vous devez rester à Montréal à notre disposition, trança le policier, sinon je vous garde en prison.

— Docteur, le lieutenant a raison, vous devez rester à la disposition de la police, renchérit maître Roger, qui nous accompagnait.

— Dites ! De quel côté êtes-vous ? hasardai-je prudemment, me représentez-vous toujours comme avocat ? »

L'avocat sourit, inclina légèrement la tête comme assailli par la crainte de l'énormité de ce qu'il allait dire, puis son regard se porta sur chacun à tour de rôle et s'arrêta sur moi.

« Docteur Côté, vous êtes en danger et vous devez rester sous la protection de la police. Des trois bandits qui ont attaqué les hommes qui transportaient l'argent et qui ont

tué un policier, il en reste encore deux en liberté et ils sont extrêmement dangereux. Vous êtes le seul qui peut les identifier et les faire condamner. Le Père Noël est mort la nuit dernière. Ils auraient dû vous tuer tout de suite, mais dans le feu de l'action ils ne pensaient qu'à sauver leur peau. À l'heure actuelle, après réflexion, ils se rendent compte que vous représentez un danger terrible pour leur sécurité. Leur avez-vous dit où vous logiez ?

— Je ne sais pas, dis-je, je ne m'en souviens pas. »

Le lieutenant après discussion à voix basse avec l'autre policier, nous confia qu'il allait nous trouver une chambre dans un autre hôtel.

« Vous pouvez appeler vos proches, reprit le policier, pour les rassurer sans toutefois leur dire où vous êtes, vous leur donnerez un numéro de téléphone qui sera relié au poste de police d'où la communication pourra vous être transférée au besoin. »

Après le départ des policiers, l'avocat s'approcha de moi et me demanda de lui raconter tout ce qui pouvait se rattacher à Claude Jutras et au crime que j'avais mentionné.

« Soyez certain, souligna l'avocat, que les policiers vont vous interroger sur l'affirmation que vous leur avez faite concernant un autre meurtre qu'il aurait pu commettre.

— Tout cela, dis-je remonte à très longtemps et je ne suis pas sûr qu'il y ait eu meurtre. Je vais tout vous raconter, à vous de juger. »

4

Dans le quartier où je vivais dans ma jeunesse, les habitants se divisaient en deux groupes. Les honnêtes gens, la plupart

pauvres, bons travailleurs, assistaient à la messe le dimanche. Leurs loisirs se limitaient bien souvent à écouter la radio après le souper pour suivre l'émission « Un homme et son péché ». Pour les plus fortunés, pendant que la femme allait jouer au « Bingo » le vendredi soir, le mari allait rencontrer ses amis à la taverne.

D'un autre côté, en plus petit nombre, on retrouvait les marginaux, les hors-la-loi et même quelques bandits qui commettaient des crimes. Heureusement, la solidarité et la vigilance des premiers restreignaient l'action et la liberté de ces chenapans. Je dois cependant admettre que le jugement de ces honorables citoyens, souvent hypocrites, était dénaturé par une fausse pudeur.

En ce jour du 7 juillet 1957, j'étais assis avec Sophie Demers sur le balcon de notre logement, rue des Oblats. La veille nous avions fêté les 16 ans de Sophie et malgré son jeune âge et mes dix-sept ans nous nous étions promis secrètement l'un à l'autre. De notre observatoire au deuxième étage, nous pouvions voir tout ce qui se passait sur au moins un kilomètre de chaque côté de la rue. La température approchait les 30 degrés Celsius et la chaussée semblait fondre sous l'effet des rayons ardents du soleil. Quelques rares automobiles circulaient rapidement, couvrant temporairement le crépitemment des fils électriques situés à quelques mètres au-dessus de nos têtes en cette journée chaude et humide. Cette température ne m'affectait pas du tout, car j'étais tout près de Sophie et avec elle rien ne pouvait m'atteindre. Nous regardions déambuler les gens sous cette chaleur et nous remercions le ciel pour l'ombre que nous accordait le toit.

Le plus souvent possible, je prenais plaisir à regarder son beau profil tout en faisant semblant de rien. Dans son regard il y avait toujours la présence d'un petit sourire moqueur, même lorsqu'elle était très sérieuse. On aurait

dit qu'à chaque instant de sa vie elle avait dans les yeux une taquinerie toute prête à être formulée. Comme j'aimais cette femme ! Je croyais à cette époque que jamais je ne pourrais me passer de sa présence. Depuis déjà deux ans, nous nous tenions constamment ensemble et la vérité c'est que nous étions convaincus d'avoir vraiment été créés l'un pour l'autre. Rien d'autre ou presque n'existait pour chacun de nous, sauf peut-être pour moi le désir d'être un jour médecin.

« Ma mère me disait ce matin, soupira Sophie, que je devrais te voir moins souvent, que le fait d'être toujours ensemble nous habitue l'un à l'autre et qu'un jour nous serons fatigués de la présence de l'autre, comme un vieux couple. Elle aimerait que j'aie des activités avec d'autres jeunes sans ta présence. Jamais Mark, je ne me fatiguerai de toi, j'ai du plaisir à te voir.

— Moi aussi je suis bien avec toi et j'ai hâte de t'épouser pour pouvoir passer aussi les nuits ensemble.

— Mark Côté ! Je devine un autre intérêt dans cette affirmation, insinua Sophie, avec un petit sourire mutin. Sois patient, tu sais que notre société n'accepte pas les relations extra matrimoniales et que c'est toujours la femme qui est condamnée dans l'opinion publique alors que l'homme lui demeure toujours blanc comme neige. Où était l'homme, aussi coupable d'adultère, lorsqu'on a lapidé Marie Madeleine ? Pour te rassurer, je dois t'avouer, ce que je ne devrais pas faire évidemment, que moi aussi j'ai hâte.

— Tiens, voici Phil qui arrive et il nous a aperçus, dis-je. Je l'aime bien, mais je préférerais me retrouver seul avec toi plus souvent. »

Quelques minutes plus tard, Philippe Perreault était assis avec nous. Il était évident qu'il nous aimait bien, mais je le soupçonnais d'être attiré par Sophie.

« Qu'as-tu de nouveau ? demanda Sophie.

— Rien de spécial, dit Phil, sauf que je viens de voir Claude et qu'il a un œil salement amoché. Son père a dû le tabasser alors qu'il était en boisson. »

Claude Jutras habitait la maison en face de la nôtre, au deuxième étage. De notre balcon, nous pouvions très bien voir ce qui se passait à l'intérieur de leur logement alors que les fenêtres en ces chaudes journées d'été étaient grandes ouvertes. L'appartement était désert actuellement, car son père travaillait, mais tout le monde savait que lorsqu'il rentrerait le soir, il serait ivre.

Depuis que sa femme était morte deux ans auparavant, le père de Claude avait l'habitude de passer ses soirées à la taverne d'où il rentrait soûl. Alors il s'en prenait à Claude et cela dégénérait toujours en bagarre. Mais Claude était un batailleur et ce n'était pas toujours son père qui lui faisait ces bleus. Tout l'après-midi se passa en bavardage. Phil nous entretenait de ses rêves d'avenir et de ses chances de devenir très riche. Il ne voulait pas, disait-il, vivre la vie de misère dans laquelle se débattaient ses parents depuis sa naissance. À l'heure du souper, Phil nous quitta le premier, puis ce fut au tour de Sophie. Après nous être regardés tendrement dans les yeux et embrassés chastement elle partit à contrecœur, nos mains entrelacées jusqu'au maximum de l'étirement.

À huit heures du soir, je revins de nouveau sur le balcon pour apercevoir le père de Claude entrer avec difficulté dans la maison. Pauvre homme, il était encore ivre, il avait son visage des mauvais jours; j'étais convaincu que la guerre allait reprendre avec Claude que je voyais, de mon point d'observation, confortablement installé dans le salon en train de fumer et de boire de la bière. De ma fenêtre, j'avais une vue presque complète de l'intérieur de son logis par les fenêtres grandes ouvertes. Claude avait un an de plus que moi et aussi une dizaine de kilos de muscles en plus.

Dès que la porte fut ouverte, on entendit les hurlements

du père.

« Combien de fois t'ai-je dit que je ne voulais pas que tu fumes et que tu boives de la bière ! Tu n'as que dix-huit ans et tu n'es pas majeur, attends tes vingt et un ans et tu feras ce que tu voudras. »

Je remarquai aussitôt que plusieurs fenêtres ouvertes en cette chaude journée, se refermaient tout autour. Les gens ne pouvaient plus supporter ces disputes.

Je vis le père essayer d'attraper Claude, mais celui-ci plus rapide s'esquiva rapidement poursuivi par le paternel ralenti par les vapeurs d'alcool. Le fils riait à gorge déployée, l'autre hurlait des insanités.

Je me préparais moi aussi à disparaître dans la maison et à fermer les fenêtres lorsqu'un fait nouveau se présenta. Le père de Claude avait saisi un balai et balançait des coups que l'autre, plus agile, évitait avec facilité. Et la course reprit à travers toute la maison, jusqu'à ce que Claude s'empare du balai et le poursuive à son tour. Mais il ne riait plus, il était en colère.

Alors que je les avais perdus de vue, de l'autre côté de la maison, j'entendis son père supplier : « Non, Claude ne fais pas ça ! », suivi d'un cri inhumain ; puis plus rien. Ce silence interminable et angoissant était intolérable.

Plusieurs minutes passèrent et brusquement je vis Claude à la fenêtre, juste devant moi, ne l'ayant pas vu venir et son regard qui me fixait intensément me glaça jusqu'à la moelle des os. Il me regardait d'une drôle de façon, ce qui me fit frissonner malgré cette chaleur torride. Son regard ne quitta pas le mien jusqu'à ce que ma fenêtre soit complètement fermée.

J'étais vraiment mal à l'aise ; que s'était-il passé ?

Quelques minutes plus tard, l'ambulance arriva dans un bruit assourdissant de sirène. Tout le monde était dans la rue et on transporta monsieur Jutras sur une civière

jusqu'au véhicule. Il ne bougeait pas et son fils unique, tête basse, pénétra dans l'ambulance. Chacun donnait sa version des faits.

Le lendemain, avant de quitter mon domicile, j'avais vérifié si Claude était visible dans la rue, je ne voulais pas le rencontrer. Comme la voie était libre, j'étais sorti de mon domicile et je n'avais pas fait deux pas que ce dernier me tombait littéralement dessus.

« Mon père est mort cette nuit, dit-il ; il s'est cassé le cou en tombant de la galerie. On s'est disputé un peu et comme il était ivre il a perdu pied sur la première marche de l'escalier qui descend dans la cour arrière. J'ai vu que tu as suivi toute la scène et je ne veux pas que tu aies une mauvaise opinion sur ce qui s'est passé. De plus j'aimerais que tu ne parles pas de ce que tu as entendu surtout à la police, je pourrais me retrouver en mauvaise position et je n'apprécierais pas du tout ton intervention. »

Je m'empressai de lui offrir mes sympathies, mais il avait déjà tourné le dos et rentré chez lui.

Dans l'après-midi les policiers se présentèrent chez moi. Ils questionnèrent ma mère qui leur avoua n'avoir rien entendu, mais ils oublièrent de me demander ma version alors que j'étais dans ma chambre. Ils visitèrent plusieurs maisons tout autour et repartirent.

Le soir je rencontrais Phil car Sophie suivait des cours de maquillage professionnel. J'en profitai pour lui raconter ce que j'avais vu et lui demander conseil. Comme toujours Phil prenait le raccourci le plus sécuritaire et le plus facile. Il avait un proverbe qu'il utilisait toujours dans ces occasions : « La seule vérité applicable est celle qui empêche un individu de se mettre les pieds dans les plats. »

« Je suis certain que Claude est responsable de la mort de son père, dis-je. Je ne peux oublier le cri que j'ai entendu, ça m'a glacé le sang. Crois-tu que je devrais en parler à

quelqu'un d'autre ?

— Mark tu as bien fait de m'en parler. En aucun temps tu ne dois raconter ce que tu as vu et entendu, tu n'as aucune preuve que Claude soit responsable de la mort de son père. Si tu te trompes, je ne veux pas être dans ta peau. Le meilleur conseil que je peux te donner c'est d'oublier tout cela. Le père de Claude était ivre et il a sûrement perdu pied dans l'escalier lorsqu'il le poursuivait.

— Tu n'as rien compris, c'est Claude qui poursuivait son père à ce moment et il semblait très en colère. Pourquoi monsieur Jutras serait-il sorti de l'appartement pour prendre l'escalier alors qu'il savait très bien qu'il était saoul et qu'il avait de la difficulté à marcher ? Explique-moi pourquoi il a crié "Claude ne fais pas ça" ? D'accord je ne dirai rien, mais je vais toujours rester avec un doute énorme. Tu ne dois pas dire à Claude que je t'ai tout raconté, si tu avais vu son regard après l'accident, il m'a fait vraiment peur, j'ai cru qu'il était devenu fou. »

Je marchais de long en large le regard fixé vers le sol, attendant que Sophie sorte de la maison ; nous nous étions donné rendez-vous à sa porte en ce matin chaud et humide. La journée s'annonçait difficile et pesante et déjà à huit heures du matin il faisait vingt degrés Celsius.

Elle fut très émue par la mort de monsieur Jutras et encore plus lorsque je lui racontai ce qui s'était passé. Après quelques moments de réflexion, elle m'a dit que si je croyais vraiment à la culpabilité de Claude, je devais en conscience en aviser la police et elle offrit de m'accompagner. La discussion qui s'en suivit fut longue et laborieuse et malgré mes craintes de la vengeance de Claude, elle ne voulut pas renoncer.

Nous étions dans le bureau d'un gros sergent rougeaud qui mâchonnait quelque chose, gomme ou tabac, et que notre récit semblait ennuyer énormément. Je n'avais pas

encore terminé quant il me coupa brusquement la parole.

« Nous avons fait une enquête et vous êtes la seule personne qui nous raconte une telle histoire. La plupart des gens n'ont rien entendu ; ils ont fermé leurs volets dès le début de l'engueulade, fatigués d'entendre ces interminables querelles. Ceux qui ont gardé leur fenêtre ouverte, m'ont rapporté les bruits de la dispute qui ressemblait à toutes les précédentes. Ils m'ont dit que c'était un accident et que monsieur Jutras dans son ivresse avait perdu pied dans l'escalier. Je crois que vous exagérez, mais nous enregistrons quand même votre version des faits. Nous avons décidé de fermer le dossier ; nous n'avons aucune preuve pour accuser le fils de monsieur Jutras et je vous conseille d'oublier toute cette affaire. »

Durant les semaines qui suivirent, Claude et moi nous nous évitions systématiquement. Je n'avais aucune envie d'entreprendre une discussion avec lui et la réciproque devait être vraie. Avait-il deviné que j'avais parlé à la police ? Je fus de longues semaines sans le rencontrer, il semblait s'être volatilisé et la maison d'en face paraissait inhabitée.

5

À ce moment de mon exposé, j'eus une crise de profonde tristesse, un sentiment de dépression intense m'enveloppa, que serait-il arrivé si je n'avais pas connu Chantal ? Ma vie aurait été totalement différente, je serais probablement marié à Sophie et nous formerions une belle famille avec nos enfants. Je me dépêchai d'essuyer une larme que je voulais à tout prix cacher à mon avocat, mais celui-ci avait les yeux fermés et semblait dormir. Chantal me regarda, elle

avait compris la raison de cette tristesse.

La voix de maître Roger me fit sursauter.

« J'ai l'habitude de fermer les yeux lorsque j'écoute un client pour mieux me concentrer sur ses paroles, je vous en prie continuez. »

Chantal prit à ce moment la décision de nous quitter pour éviter de me mettre dans l'embarras.

Je pris quelques minutes pour éclaircir ma voix qui aurait pu trahir mes émotions et mon sentiment de tristesse.

« Quelques mois plus tard, repris-je, plus précisément au mois de novembre, la température était pluvieuse et je me dépêchais à rentrer chez moi. Je vis sur le trottoir opposé les deux frères Marquis qui venaient vers moi. Ces deux énergumènes avaient la sale réputation de s'attaquer à des individus seuls pour les humilier. Ils s'en prenaient souvent à des enfants d'environ 10 ans pour les faire mettre à genoux et demander pardon pour des futilités. Le plus âgé, John, bâti comme un taureau, avait environ 25 ans et était reconnu comme un batailleur, mais il aimait surtout attaquer un individu avec son frère qui se glissait derrière le malchanceux pour l'immobiliser. Le plus jeune, Vincent, était de mon âge et à peine un peu plus lourd que moi et se complaisait dans ce genre d'attaque alors qu'il pouvait donner quelques bons coups de poing et quelques fois se servir de ses pieds lorsque que son frère avait affaibli le combattant.

Lorsqu'ils me virent, ils traversèrent de mon côté et je sus que ce serait mon tour. Je n'aurais eu aucune objection à me défendre contre l'un ou l'autre, mais je savais qu'un combat contre les deux serait très difficile même si dans notre milieu j'étais habitué à me défendre. Il n'était pas question de me sauver, car un jour ou l'autre ils auraient recommencé. Je n'avais pas l'intention de me laisser intimider ou humilier par eux.

“Tiens, voilà le petit baveux qui se prend pour un docteur, rugit Vincent, mais nous allons l’opérer une fois pour toute.”

Et comme il se préparait à passer derrière moi je m’appuyai le dos contre le mur l’obligeant à rester devant moi et je me mis en état de défense comme un boxeur.

Le plus âgé se mit à rire.

“Il nous aime mieux de face, nous allons lui faire une chirurgie plastique.”

Vincent se mit à danser devant moi, possiblement pour m’impressionner et il s’élança pour me porter un coup que j’évitai partiellement, mais mon poing s’abattit aussitôt sur son nez qui se mit à saigner abondamment. Je me retournai immédiatement vers la gauche pour parer la réplique de John, mais le coup ne vint jamais. Je le retrouvai dans les bras de Claude que je n’avais pas vu venir. Il se mit à le tabasser des deux mains et d’un dernier coup de poing l’envoya au tapis. Aussitôt il sauta sur lui et se mit à le frapper sauvagement au visage. Vincent voulut sauter dans le dos de Claude, mais je le saisis au collet pour le retenir, alors qu’il me suppliait de l’empêcher de blesser son frère. J’eus beaucoup de difficulté à enlever Claude qui continuait à frapper John, presque inconscient et tout ensanglanté; je dus utiliser toute ma force, car il était déchaîné. À un certain moment, j’eus peur qu’il me frappe tellement il était en colère, ayant perdu toute sa lucidité. Il voulait de plus punir John en lui cassant un bras. J’avertis Vincent d’amener son frère, car je ne pourrais peut-être pas retenir Claude bien longtemps. L’aîné des Marquis avait le visage très tuméfié.

Claude reprit ses sens et les avertit de se tenir loin de moi, les menaçant de leur servir une leçon très sévère.

“Tu vois, me dit-il, que c’est commode d’avoir des amis, je t’ai sauvé la vie, tu as une dette envers moi. Un jour je

te la réclamerai. Je dois te féliciter, tu te défends très bien, mais cela n'aurait pas été suffisant, tu aurais mangé toute une raclée.”

Je n'eus pas le courage de lui dire que j'aurais préféré me faire tabasser que de supporter cette dette. Il me tourna le dos sans un mot de plus et me quitta.

Les jours suivants, je vis Claude plus souvent, le sourire aux lèvres et de très bonne humeur. Ce combat semblait avoir enlevé tout obstacle entre nous, mais je dois avouer que je préférerais la situation avant cet incident. Dès qu'il me voyait, il venait me parler et plusieurs fois il me demanda d'écrire des lettres de recommandation pour se trouver un emploi ou d'autres lettres administratives. Comment lui refuser cela, je ne voulais pas m'en faire un ennemi cela aurait pu être dangereux. De plus j'avais pitié de lui.

La nouvelle avait rapidement fait le tour du quartier et les gens me manifestèrent sympathie et respect.

Un matin Claude vint me trouver pour m'offrir de me prêter un petit chalet de montagne au nord du Lac Saint-Jean, légué par son père.

“J'en ai parlé avec Phil, m'a-t-il dit, il aimerait aller à la pêche avec toi et serait prêt pour la fin de semaine, si cela t'intéresse, il y a un petit lac à cinq minutes de marche. Je te prêterai une carte pour y accéder, j'aimerais tellement que tu acceptes.”

Après consultation avec Phil, j'acceptai sa proposition, avec un peu de réticence, car une dette avec Claude pouvait signifier un gros intérêt en retour. Cette petite cabane juchée tout en haut d'une petite montagne surplombait un lac minuscule gorgé de belles truites saumonées et agréables au goût. Le chalet était petit, mais chaleureux. La cuisine et le salon cohabitaient sans aucune séparation que celle imaginaire créée par l'ameublement diversifié de chacune des pièces, alors que l'arrière du bâtiment présentait une

petite chambre de toilette dotée d'une douche à l'eau froide divisant deux chambres, avec chacune deux lits simples superposés. Évidemment l'ameublement en pin était très rustique, fabriqué par un artisan d'une génération ancienne. Ce genre de retraite fermée, en plein bois et entre deux amis, permet des échanges profonds sur la nature de chaque individu et je me rendis rapidement compte de l'ambition démesurée de Philippe qui continuait indéfiniment à m'endoctriner avec ses théories sur la nécessité dans la vie d'atteindre rapidement ses objectifs professionnels et surtout monétaires. Il ne cessait de me dire qu'il n'y avait aucun moyen de survie pour des individus comme nous, issus d'un milieu ouvrier, sans acquérir rapidement la fortune. Il répétait sans arrêt que pour obtenir la reconnaissance et le respect des gens il fallait la richesse. Il ne comprenait pas mes aspirations si différentes des siennes, de soulager la misère humaine en mettant toutes mes énergies pour améliorer la médecine dans un but ultime de retarder la mort, suivant la philosophie que la vie est une maladie mortelle.

Le dernier jour, je lui fis remarquer comment cet endroit isolé représentait un lieu sûr pour se cacher. Philippe et moi nous vécûmes trois jours merveilleux dans le chalet de pêche de Claude et nous rapportâmes plusieurs poissons que nous divisâmes avec lui.

Durant les mois suivants, je ne vis qu'une fois les frères Marquis et ils firent tout leur possible pour m'éviter. Ce problème semblait réglé définitivement. »

Maître Roger avait ouvert les yeux et semblait très pensif.

« Je ne crois pas, dit-il, que ce dossier concernant le père de Claude Jutras puisse être réouvert, trop de temps s'est écoulé depuis cet incident et votre témoignage ne serait pas suffisant. Les témoins seraient trop difficiles à retrouver et surtout trop terrorisés pour dire la vérité. Je vais en discuter avec le lieutenant, mais je suis sûr qu'il ne prendra pas action dans ce dossier, la cause est déjà assez complexe. Permettez-moi docteur de vous poser une question qui m'intrigue même si elle n'a aucun rapport avec la présente affaire. Si vous aimez mieux vous taire, je comprendrai très bien votre silence. »

L'homme à la chevelure blanche se recueillit quelques instants comme s'il réfléchissait à la façon la plus correcte de poser la question.

« Si je dois vous assister dans le procès qui s'en vient, il est important de vous connaître un peu et c'est pourquoi j'aimerais comprendre ce qui s'est passé entre la période que vous venez de raconter lorsque vous étiez très amoureux de celle que vous appelez Sophie, que vous vouliez épouser, alors que vous vivez avec une personne qui s'appelle Chantal. Je vous répète que vous n'êtes pas obligé de répondre si cela vous crée quelque préjudice. »

À mon tour je dus prendre quelques instants pour réfléchir à la manière d'aborder le sujet.

*

Deux ans après les événements racontés, j'avais commencé ma première année de médecine et tous les gens de mon entourage m'appelaient déjà « Doc ». J'avais à peine

quelques connaissances d'anatomie et de physiologie que ces derniers me demandaient des conseils sur leur santé ou celle de leurs enfants. J'avais beau leur dire que je n'avais pas encore la science nécessaire pour répondre à leurs questions, ils ne voulaient rien savoir et me disaient avoir confiance en moi, que je valais bien le médecin qui vivait dans la grosse maison devant l'église et qui consommait beaucoup d'alcool. Dans ces cas je faisais mon possible tout en leur conseillant d'aller consulter un de mes professeurs que je savais très bon clinicien. Par la suite la clientèle de ce médecin augmenta tellement qu'il dut cesser de donner des cours à l'université.

Ce quinze octobre 1959 ressemblait à une belle journée ensoleillée et humide du mois d'août. Philippe Perrault et moi étions assis sur des banquettes au petit restaurant du coin tout en sirotant un café. Cette petite réunion avait été décidée à la demande expresse de Phil qui depuis quelque temps ne cessait d'avoir des idées de plus en plus loufoques pour réussir à gagner beaucoup d'argent.

« Non, Phil, je ne veux pas participer à votre petit business, je ne trouve pas cela honnête et surtout je ne veux aucune association avec Claude. Tout ce qu'il touche est dangereux. — Mark tu as tort, notre affaire est légale. Tout ce que nous te demandons est de venir injecter un médicament intraveineux à nos chevaux les jours précédents les courses et nous te donnerons une part sur les recettes. Il n'y a aucun danger pour toi, seul le pharmacien pourrait avoir des problèmes. »

La combine consistait à donner à des chevaux de course, pour augmenter leur masse musculaire, des substances anabolisantes utilisées chez les humains. Claude avait fait une entente avec un pharmacien véreux qui lui procurait du phenpropionate de nandrolone, produit distribué seulement sous prescription médicale. Les propriétaires

de chevaux les rétribuaient généreusement avec une commission supplémentaire lorsque le cheval gagnait une compétition.

« Philippe, tu es mon ami et je suis inquiet lorsque tu t'embarques dans ce genre d'activités plus ou moins légales avec Claude. C'est évident que je ne toucherai pas à ce genre d'affaire et je ne veux plus en entendre parler. »

Je le quittai immédiatement pour rejoindre Sophie qui m'attendait chez elle et lui ayant tout raconté, elle m'avisait que Claude me cherchait. Je crus en avoir deviné la raison, mais je me rendis compte plus tard m'être trompé. Je partis immédiatement à sa recherche et je le trouvai à la salle de billard où il passait la majeure partie de son temps à faire des gageures. Dès qu'il me vit, lâchant sa baguette de billard, il vint dans ma direction.

« J'ai une bonne nouvelle et j'ai besoin de tes services.

— Je sais ce que tu veux me demander, Phil m'a tout dit ; je ne suis pas intéressé.

— Tu ne sais rien du tout. Phil n'est pas au courant. Il t'a parlé de notre petite entreprise, mais je savais que tu ne voudrais pas tremper dans ça. Je veux te parler d'autre chose. »

Je détestais cette salle de billard où se rencontraient tous les individus louches du quartier. En plus d'un éclairage déficient en dehors des tables de jeu, l'air était presque irrespirable à cause de la fumée de cigarettes et du manque d'aération convenable. Il m'entraîna à l'écart dans un recoin encore plus sombre et prit son air de conspirateur avec un sourire que je n'avais jamais vu sur le visage de Claude.

« Tu ne pourras jamais deviner ce qui m'arrive, je suis amoureux, c'est le coup de foudre. J'ai rencontré une fille extraordinaire qui arrive avec sa famille de Rimouski, ils ont déménagé la semaine dernière, elle est vraiment très belle.

— Et tu as besoin de moi pour la réchauffer, peut-être ?

— Ne dis pas de sottise. Je l'ai rencontrée à la gare, c'est une fille qui a une belle instruction ; elle étudie en littérature et j'aimerais que tu lui écrives une belle lettre d'amour pour moi. Je veux l'impressionner, elle m'a dit aimer la prose et la poésie et je sais que tu composes très bien.

— Je ne peux pas faire cela, ce n'est pas très honnête. Je doute que l'on puisse berner une fille intelligente de cette façon, elle va vite s'apercevoir que tu n'as pas écrit cette lettre.

— Je pensais que tu m'aiderais, s'emporta Claude, je vois que tu n'es pas capable de secourir un ami. Je voulais que tu écrives cette lettre pour l'apprivoiser et par la suite je lui aurais avoué la combine. Je n'ai pas eu tous ces scrupules pour t'aider lorsque les frères Marquis t'ont attaqué ; je m'en souviendrai.

— Bon ! Ne t'énerve pas. Je vais l'écrire ta lettre, mais je dois rencontrer ton amie auparavant pour avoir l'inspiration ; je ne peux écrire une lettre d'amour sans avoir vu la personne en question. De plus je le fais à la seule condition de ne pas en parler à Sophie, elle n'apprécierait pas cette substitution. À propos comment s'appelle cette veinarde ?

— Chantal et je pense te la présenter ce soir. »

La température avait chuté brusquement avec le coucher de soleil ; la froidure avait nettoyé le ciel et balayé les nuages laissant transpirer quelques rayons blafards qui se posaient timidement sur le toit des maisons avant de s'évanouir complètement dans la nuit. La rue était déserte ; nous étions un peu transis et Sophie se tenait collée sur moi pour se réchauffer, attendant avec impatience de rencontrer la nouvelle flamme de Claude. Ressemblerait-elle encore aux divers phénomènes qu'il avait l'habitude de promener à son bras ?

À son salut, nous nous retournâmes tous les deux, Sophie

et moi ; quelle surprise de voir une très belle femme accompagner Claude. Je n'en revenais pas, j'étais sidéré, je ne pouvais éloigner mon regard d'elle, j'eus de la difficulté à prononcer un : « Enchanté mademoiselle ». Sa voix était mélodieuse comme une valse de Strauss, je ne savais plus où poser mes yeux, j'essayai sa poitrine, mais je me rendis compte que ce n'était pas le bon endroit même si ce qui j'y vis me semblait un paysage très reposant pour la vue. Je me rendis compte que j'étais un imbécile lorsque Sophie, constatant ma pâleur subite, me demanda si j'étais malade. Je ne crois pas que mes paroles la rassurèrent et je me voyais déjà écrivant la lettre d'amour ; comme cela serait facile, les mots me venant déjà à la bouche ou plutôt au bout de ma plume. Tout sembla se passer comme dans un cauchemar, les banalités d'usage furent dites et nous les quittâmes accompagnés des reproches de Sophie qui critiquait mon indifférence dans la conversation qui frisait l'impolitesse, ce qui ne me ressemblait pas du tout. Comme je m'en voulais de ce manque de contrôle, je ne trouvais aucun mot pour m'excuser sauf que je me sentais tout à coup très fatigué et fiévreux. Sophie sembla accepter cette explication abracadabrante et durant le chemin de retour ne fit aucune allusion à cette rencontre.

De retour à la maison, après avoir reconduit Sophie, je m'installai pour écrire la fameuse lettre d'amour, les mots naissant comme par magie. Comme c'était facile d'écrire les sentiments de Claude pour Chantal ; j'embarquais facilement dans la peau du personnage et ma verve n'avait aucune limite. Soudain la crainte m'envahit, aimerait-elle ma prose ? Trouverait-elle puériles ces paroles d'amour ? Oserait-elle même s'en moquer ? J'en serais blessé pour la vie, car c'était vraiment ce que je ressentais ou plutôt ce que Claude pensait. Comme j'avais hâte de savoir l'effet que cette lettre aurait sur nos relations ou plutôt celles de

Claude, j'étais tellement enthousiasmé par les sentiments que j'avais décrits et que je vivais intérieurement que je relus plusieurs fois certains paragraphes. J'étais tellement excité que je réussis à m'endormir seulement au milieu de la nuit. Je pris mon petit déjeuner en hâte pour courir chez Claude lui faire lire sa lettre et guetter ses réactions.

Je fus un peu déçu de son calme après la lecture de ce que je considérais comme un chef-d'œuvre de la littérature amoureuse, Cupidon n'aurait pas mieux réussi avec une flèche. Après un long moment d'hésitation, il m'avoua trouver cette lettre bien rédigée, mais ne pas comprendre tout ce qui était exprimé.

« Tu parles de Sirius, me dit-il enfin, je ne connais pas cette personne, pourquoi veux-tu que Chantal lève les yeux et la regarde quand elle est nostalgique, quel rapport avec moi ?

— Sirius est l'étoile la plus brillante du ciel, répondis-je avec emportement, située à huit années-lumière de la terre, deux fois plus grosse que le soleil, elle servit aux Égyptiens pour établir leur calendrier et ils la représentaient par le symbole du chien d'où le nom donné à la constellation du Grand Chien. Il y a une légende ancienne qui raconte que les marins partant en mer, se servaient de cette étoile pour communiquer avec leur amie de cœur si les deux la regardaient en même temps ; elle avait même l'effet de guérir leur angoisse. C'est pourquoi je lui formulais que lorsqu'elle vivrait une peine ou un problème elle n'aurait qu'à lever les yeux vers Sirius et par communication de notre esprit, si notre amour est assez fort, sa détresse disparaîtrait. Évidemment il est question ici de ton amour et du sien.

— D'accord, je vais lui envoyer cette lettre, dit Claude, elle va capoter. Je suis certain qu'elle va tomber dans mes bras. »

Cette remarque m'offusqua au plus haut point, car je ne

voulais pas la jeter dans ses bras et je me retins de déchirer la lettre en mille morceaux, mais j'étais convaincu qu'elle éviterait ce piège en devinant que Claude ne pouvait pas écrire une telle lettre.

7

Le samedi matin, Claude faisait irruption chez moi, dans un état d'agitation très prononcée.

« Qu'est-ce qui t'arrive encore, murmurai-je encore tout endormi en prenant mon café, es-tu tombé une autre fois en amour ? Veux-tu déjeuner avec moi ?

— Non, c'est déjà fait, mais j'ai une bonne nouvelle ; Chantal veut sortir avec moi ce soir, elle aimerait que nous soyons deux couples et j'ai pensé tout de suite à toi et à Sophie. Elle a certainement lu ma lettre et j'aimerais que tu sois présent, après tout tu en es l'auteur. Si tu acceptes, nous irons au restaurant puis nous finirons la soirée chez moi. »

J'étais très flatté par cette invitation, cela me permettrait de la regarder à mon goût ; quelle belle fille ! J'évitai cependant de montrer trop d'empressement à accepter, refilant la décision à Sophie.

La journée fut magnifique, et perdu dans mes pensées, j'écoutais Sophie d'une oreille tellement distraite qu'elle m'en fit la remarque à plusieurs reprises et la soirée arriva enfin.

Au restaurant, l'ambiance fut chaleureuse, j'étais assis vis à vis de Chantal et je buvais ses paroles alors qu'elle racontait son récent voyage à Mexico où la circulation automobile est catastrophique tant au point de vue accidentel que

respiratoire, des millions d'automobiles circulant chaque jour sur les voies principales telles que *la paseo de la Reforma*, *la avenida Chapultepec* et *la avenida de los Insurgentes*. Elle nous expliquait qu'une promenade sur la *paseo de la Reforma* était le meilleur moyen de comprendre le passé historique du Mexique, toute la partie agréable et aussi la partie la plus sombre de leur histoire. Cette avenue extraordinaire, construite selon le modèle des Champs Élysées, mais plus large, s'appelait à l'origine *paseo de los Hombres Ilustres*, où chaque état de la Fédération mexicaine y avait édifié les statues de ses héros qui aujourd'hui sont dans l'oubli. Paradoxalement, sur cette avenue, on a accordé une place de choix à Christophe Colomb qu'on a accepté en tant qu'explorateur, lui qui n'a jamais mis le pied au Mexique et qui n'a jamais participé à la révolution.

Toute cette belle épopée nous trottait encore dans la tête à notre retour à la maison de Claude alors qu'une si belle soirée s'est gâtée dès notre arrivée. À peine assise, Chantal prit la parole.

« Claude, dit Chantal, j'ai été vraiment impressionnée par ta lettre ; jamais personne ne m'a écrit d'aussi belles paroles d'amour, j'ai surtout apprécié le paragraphe où tu cites des vers que George Sand a écrits à Alfred de Musset :

Te voilà revenu dans mes nuits étoilées,
Bel ange aux yeux d'azur, aux paupières voilées,
Amour mon bien suprême, et que j'avais perdu.
Au chevet de mon lit te voilà revenu. »

Je me rendis compte immédiatement que quelque chose allait se passer, il y avait un piège dans les propos de Chantal, est-ce que Claude s'en apercevait ? Ces vers appartenaient à Alfred de Musset et non à George Sand la romancière, car c'était lui le poète. Que dire pour lui faire comprendre, mais je n'eus pas le temps de réagir, que déjà Chantal continuait :

« La suite de ce poème de Sand est encore plus belle :
Eh bien, deux mots de toi m'ont fait le roi du monde.
Mets ta main sur mon cœur — sa blessure est profonde
Élargis-la, bel ange, et qu'il en soit brisé.
Jamais amant aimé, mourant sur sa maîtresse,
N'a dans deux yeux plus noirs bu ta célèbre ivresse
— Nul sur un plus beau front ne t'a jamais baisé. »

Il était bien évident que celui qui citait ces vers ne pouvait en ignorer leur auteur.

Et voilà, c'était le piège, je n'avais pas cité George Sand, mais Alfred de Musset, et la suite me terrorisa car la réaction de Claude fut encore pire que prévue.

« Je me souviens, dit-il, de t'avoir écrit cela, mais je n'aime pas ces histoires d'amour entre hommes et si j'avais su qui avait composé ces vers, je ne les aurais jamais répétés.

— Que veux-tu dire, reprit Chantal en fronçant les yeux ?

— George Sand et Alfred de Musset, deux tapettes ! »

Il y eut un long silence et Chantal regarda attentivement Claude comme si elle le voyait pour la première fois. Ce dernier se rendit immédiatement compte qu'il avait dit quelque chose qu'il n'aurait jamais du dire. Instinctivement il se tourna vers moi cherchant mon aide.

« Mais quelqu'un peut-il me dire de quoi il s'agit ? supplia Sophie.

— Claude aime faire ce genre de farces, répliquai-je gauchement, il sait très bien que George Sand n'était pas un homme, mais une femme de lettres qui en réalité s'appelait Aurore Dupin qui avait choisi d'écrire sous le pseudonyme de George Sand, car à cette époque elle ne croyait pas aux chances de succès d'une femme comme écrivain dans ce monde réservé presque exclusivement aux hommes. »

Chantal tourna les yeux vers moi et je sus immédiatement

que moi aussi j'avais fait une bétise avec cette tentative de renseigner Claude.

Sophie aussi me regarda incrédule, sentant qu'il se passait quelque chose de tragique, mais ne comprenant absolument rien aux paroles qui étaient prononcées.

Sophie connaissait Claude depuis trop longtemps pour accepter le fait qu'il ait pu écrire une telle lettre, surtout qu'il connaisse l'existence d'Aurore Dupin. Je vis dans son regard qu'elle avait deviné tout de suite qui en était l'auteur.

« Oui c'est vrai, admit Claude, je voulais m'amuser. »

Comme cela sonnait faux !

Mais les yeux de Chantal ne m'avaient pas quitté et je sentis que quelque chose de terriblement effrayant, mais aussi de tellement doux s'était produit. Comment aurais-je pu détourner mon regard de ces beaux yeux bleus qui me voyaient avec étonnement pour la première fois ? Mon cœur s'accéléra, j'eus un petit tremblement au niveau de la paupière gauche et j'eus peur qu'elle s'en aperçoive. J'avais perdu tous mes moyens et je ne pus que balbutier tout en frottant mon oeil gauche :

« Pourquoi ne changeons-nous pas de sujet ? »

Avant que quelqu'un d'autre prenne la parole, Sophie déclara brusquement :

« Je dois vous quitter, car je suis très fatiguée. »

Se retournant vers moi :

« Inutile de me raccompagner ce soir, ajouta-t-elle, je te verrai demain. Bonsoir ! »

Je voulus me lever, mais elle mit sa main sur mon épaule et me repoussa. Une rougeur envahit mon visage et elle sortit précipitamment.

Claude reprit aussitôt.

« Oui, c'est ce que nous devrions faire, changeons de sujet, dit-il, irrité par cette atmosphère lourde, constatant que quelque chose de nouveau s'était produit. »

Dans un effort sublime, je détournai mon regard vers le plancher, notant que Chantal avait fait la même chose

« Je dois rentrer tôt, car demain j'ai un examen », dis-je précipitamment, notant immédiatement un éclair spécial dans ces yeux bleus qui de nouveau me regardaient avec un brin de malice.

J'espérais pouvoir rejoindre Sophie et lui expliquer.

Comment ai-je fait pour ouvrir la porte, descendre l'escalier sans que mon trouble paraisse, je n'en sais rien. Je ne les avais même pas salués, j'avais fui comme un sauvage. Dans la rue je dus m'appuyer sur un mur, maudissant mon manque de contrôle. J'avais un poids dans la poitrine, c'était nouveau, je n'avais jamais rien ressenti de tel auparavant, jamais une femme n'avait produit sur moi un tel effet, même Sophie que j'aimais profondément et qui devait devenir ma femme. Bien sûr, elle, je la connaissais depuis toujours. Je ne fis aucun effort pour la rejoindre, j'en étais incapable. Qu'aurais-je pu dire ?

Au même moment la porte s'ouvrit et je vis sortir Chantal. Je tentai aussitôt de me sauver, mais mes jambes refusèrent de bouger, j'essayais de pénétrer le plus possible l'obscurité du mur, mais elle me vit et vint vers moi.

« J'ai deviné votre petit jeu, me dit-elle, j'ai toujours eu un doute sur les capacités intellectuelles de Claude et surtout sur son romantisme, cela ne lui ressemble pas. Mais j'ignorais qu'il y avait quelqu'un dans son entourage qui possédait une telle sensibilité. »

Je voulus répondre, mais aucun son ne sortit de ma bouche. Elle reprit aussitôt :

« Je suis tombée en amour avec ce Claude si littéraire, mais non avec ce Claude que je viens de quitter, comment n'ai-je pas deviné que c'était toi mon Alfred de Musset ? »

J'étais complètement paralysé. Elle s'approcha de moi lentement ce qui devint insupportable, me demandant ce

qui allait se passer. Tendrement elle appuya ses lèvres sur les miennes me transmettant la chaleur de cette bouche qui s'ouvrit lentement tout en collant son corps sur le mien.

Je ne me rappelle plus du trajet que nous empruntâmes pour aller chez elle ni des paroles d'amour que nous échangeâmes dans un automatisme incontrôlable. J'ai même oublié toute la retenue que je m'étais promise d'avoir avec celle que j'aimerais, ayant toujours respecté Sophie malgré des envies folles qui quelques fois m'envahissaient.

À peine la porte fermée, nous nous embrassâmes passionnément et comme par enchantement nous nous retrouvâmes nus tous les deux, nos vêtements éparpillés autour de nous. C'était la première fois que je faisais l'amour et je m'aperçus qu'il en était de même pour Chantal. J'avais complètement oublié tout le rituel que j'avais élaboré pour ma première nuit de noces ; nous fîmes l'amour plusieurs fois de façon malhabile, hâtive et sans retenue.

Plus tard couché sur le dos, je me faisais des remontrances ; comme j'avais été malhabile, comme elle devait être déçue de son Alfred de Musset.

Croyant qu'elle dormait, je me retournai vers elle pour voir son beau visage endormi, mais à ma grande surprise elle me regardait et il y avait tant d'amour dans ce regard que j'eus très peur me rappelant que Claude existait et qu'il était excessivement dangereux. Je me sentis honteux de ce que je venais de faire et de la façon de le faire. Comme j'avais été maladroit ! Mais dans son regard je perçus une grande satisfaction. Tout de suite, cependant, un doute s'insinua dans mon esprit. Est-ce Mark qu'elle aimait ou était-elle attirée par Alfred de Musset et sa littérature ? Ce sentiment ne résisterait pas à l'usure du temps et je l'aimais trop déjà au point de ne pouvoir jamais me passer de sa présence.

Alors que je retournais tout cela dans ma tête, elle

s'approcha encore plus près de moi.

« Mark, dit-elle, tu ne l'avais probablement pas remarqué, mais j'ai été tout de suite attirée vers toi dès notre première rencontre. Lorsque Claude m'a présentée à toi et à Sophie, tu m'as reçue avec un froid "Enchanté mademoiselle". J'ai tout de suite pensé que tu n'étais pas du tout intéressé à moi. Durant toute la conversation qui a suivi, pas une fois tu ne m'as regardée ; tu n'as pas voulu t'impliquer vraiment dans la conversation. Comme tu semblais lointain alors que Claude faisait la démonstration orale de sa force physique. Moi de mon côté, je faisais semblant d'être très prise par la conversation, te regardant à la dérobée lorsque ton regard désinvolte se promenait autour de nous.

— J'ai été attiré par ta beauté en te voyant, répondis-je rapidement, mais...

— Je t'en prie laisse-moi continuer, reprit-elle. Après cette rencontre, j'avais décidé que c'était fini avec Claude, que je considérais comme une brute, qui aimait se vanter de ses prouesses pugilistiques et je me demandais ce qu'un individu cultivé comme toi faisait avec une telle personne. Le lendemain il m'a appelée pour l'accompagner au cinéma et j'ai refusé lui laissant entendre qu'une autre rencontre serait très difficile, car j'étais très prise par mes études. Mais surtout je ne voulais plus te revoir, car je savais que tu aimais Sophie. Le surlendemain je recevais une lettre qui m'a vraiment bouleversée, comme c'était bien écrit, de façon très romantique et sensible. Sur le coup j'ai été très étonnée que Claude puisse écrire une telle lettre et j'ai décidé d'en avoir le cœur net ; pouvait-il réellement avoir des sentiments aussi profonds ? Alors il cachait bien son jeu. Mais en moi-même je suspectais autre chose.

— Laisse-moi te dire, hasardai-je rapidement.

— S'il te plaît, laisse-moi continuer, supplia-t-elle, pendant que j'en ai le courage. J'ai tellement peur de ce que tu vas

dire au sujet de tes relations avec Sophie qui est une femme merveilleuse et qui semble si bien remplir ta vie.

— Le samedi, reprit-elle aussitôt, Claude m'invita à une partie de hockey et j'en profitai pour lui dire que ce sport ne m'intéressait pas, mais que j'aimerais mieux une sortie à quatre entre amis. Il accepta aussitôt très rapidement. Je savais déjà quels amis il désignerait pour l'accompagner et je devins toute excitée à la joie de te revoir, mais aussi très inquiète de ta réponse et de celle de Sophie. Lorsque nous nous sommes rencontrés, je t'ai trouvé plus sociable et plus attentif et j'ai même remarqué la rougeur qui a envahi ton visage lorsque tu as pris ma main que tu as d'ailleurs retenue un moment de trop. Je crois que Sophie l'a remarqué avec très grande surprise. Quelle fille extraordinaire! Je ne voudrais pas qu'elle souffre, mais moi non plus je ne veux pas souffrir. Que vas-tu faire? Je n'en sais rien, mais tu vas devoir prendre une décision très rapidement. Je ne veux pas que ce moment d'exaltation t'oblige à faire un choix que tu regretterais toute ta vie. »

Un long silence se glissa entre nous, je devais prendre la parole, mais Alfred de Musset avait perdu toute inspiration.

« Tu sais, balbutiai-je, je suis très surpris de ce qui se produit. Quand je t'ai rencontrée la première fois, j'ai été très étonné de ma réaction; est-ce possible de tomber en amour aussi rapidement sans connaître la personne? J'ai connu ce qu'on appelle le coup de foudre auquel je ne croyais pas. C'est pourquoi j'ai eu cette réaction, mais en réalité je n'ai pas cessé de te regarder à la dérobée tout en faisant semblant de rien. J'étais paralysé, incapable d'avoir une pensée intelligente et surtout de dire une parole censée. Même Sophie plus tard m'a fait la remarque que mon attitude avait presque été impolie, que cela ne me ressemblait pas. J'avais alors balbutié de vagues excuses.

— Je pense, suggéra Chantal, que tu devrais me quitter

maintenant, avant que les gens se lèvent, je veux protéger ma réputation. Tu n'es pas sans savoir comment certaines personnes jugent avec sévérité et intransigeance les écarts de comportement quand il s'agit de sexe. Mes parents sont partis pour Rimouski afin de rapporter les derniers objets restés à la suite de notre déménagement et ils doivent rentrer ce matin, tout le monde est au courant que je suis seule à la maison. »

8

Je m'habillai en toute hâte, me rendant compte que ma journée serait très difficile ; il faudrait me cacher pour sortir de la maison, aller rencontrer Claude pour lui expliquer la situation, ce qui ne serait pas facile et enfin le plus pénible serait d'expliquer à Sophie que j'aimais une autre personne plus qu'elle. Je comprenais maintenant la bigamie ; j'aimais deux femmes, je devais en sacrifier une et arracher une partie de mon cœur. Je n'étais pas certain de pouvoir survivre à une telle chirurgie.

La rencontre avec Claude fut beaucoup plus laborieuse que prévue. Dès que je commençai à expliquer mes sentiments, ce que je fis d'une façon très maladroite, son visage se durcit et je le vis crispier les poings. Plus je tentais de rendre l'explication simple, plus cela devenait compliqué et tout à coup sans avertissement il me balança son poing au visage. Je me ramassai étendu sur le sol avec l'impression d'avoir été frappé par une locomotive et quelque chose de chaud coula de ma bouche ; j'étais complètement sonné et j'attendais d'autres coups de sa part comme il avait l'habitude de le faire à un adversaire à terre, dans de pareilles situations,

mais rien ne se produisit.

« Tu as ce que tu mérites, aboya-t-il, et maintenant je vais m'occuper de Chantal. »

Il n'aurait jamais du prononcer ces paroles. Malgré mes étourdissements, je sautai sur mes pieds et le frappai durement d'une droite au visage en lui criant de ne jamais lui toucher, car je le poursuivrais toute ma vie, sans lui laisser de répit. Mon coup avait fait fléchir ses genoux, il était sonné, mais je savais que la suite serait très douloureuse pour moi, je ne pouvais pas gagner un combat contre lui, il était trop fort. Il prit bien son temps pour se remettre de ce coup, se frotta lentement la joue qui commençait à enfler, tout en me regardant droit dans les yeux, et il s'approcha de moi ; j'avais de nouveau fermé les poings, m'attendant au pire ; la suite me surprit énormément alors qu'il éclata de rire, d'un rire hystérique qui dura plusieurs minutes, lui arrachant même des larmes, d'un rire contagieux qui m'entraîna complètement et nous nous retrouvâmes tous les deux assis sur la chaussée, riant à gorge déployée sans pouvoir vraiment nous retenir. Je dois avouer que cette hilarité incontrôlable dura longtemps et que dès qu'elle semblait s'atténuer, un regard à l'adversaire la réanimait follement ; je voyais la joue droite de Claude enfler à vue d'oeil et je présume que je n'étais pas très beau à voir. Il prit la parole le premier, dès que cette folie passagère fût disparue.

« Il n'y a qu'une chose que je ne peux pardonner, c'est d'être trahi par un ami et tu es chanceux de t'en tirer à si bon compte. Je me suis rendu compte que Chantal n'est pas une fille pour moi, avec elle je me sens comme un imbécile, elle a trop d'instruction. Même si elle est très belle ce n'est pas le genre de fille qui m'excite, je les aime plus faciles à conquérir. Je ne lui ferai rien et je sais que tu étais sincère dans tes menaces que je ne prends d'ailleurs

pas à la légère, je te sais très rancunier et capable d'attendre des siècles pour te venger de quelqu'un. Mais moi aussi je dois t'avertir que toute trahison ou dénonciation de ta part pourrait te coûter la vie, tu connais trop de choses sur ma vie. Je te laisse Chantal sans arrière-pensée, mais je ne voudrais pas être dans ta peau quand tu vas annoncer ta décision à Sophie, pauvre fille, elle va avoir de la peine, tu es sans cœur et sans pitié. »

Les propos de Claude m'avaient attristé et je savais que la partie la plus difficile se présentait, rencontrer Sophie et tout lui avouer me crevait le cœur, elle ne méritait pas cette souffrance ; comme je me sentais abject, mais je ne pouvais plus reculer et abandonner Chantal.

Je me promenais devant la porte de Sophie depuis au moins quinze minutes sans pouvoir me décider à entrer, cherchant la meilleure façon de lui expliquer la situation sans trop la faire souffrir.

Soudain la porte s'ouvrit et Sophie me fit entrer, sans dire un mot, sans me regarder, puis levant la tête elle eut un moment de surprise en voyant mon visage, s'informant si j'avais eu un accident, tout en réprimant un mouvement réflexe pour me porter secours.

Je compris aussitôt que je devais être horrible à voir ; tout le côté gauche de mon visage étant enflé et très douloureux ; ma nuit sans sommeil dans les bras de Chantal de même que ma barbe de deux jours avaient altéré mon apparence. Comme je m'approchais pour l'embrasser, elle mit sa main pour me repousser doucement tout en plongeant dans mes yeux un regard si triste que je n'eus pas le courage de le soutenir. Je remarquai aussitôt que le petit sourire perpétuel qui habitait son regard avait disparu comme pour me punir. Je regardais le sol, lorsqu'elle prit tendrement ma main pour s'adresser à moi.

« Je te prie de m'excuser ce matin, je suis complètement

perdue, j'ai à peine dormi cette nuit et j'ai fait un horrible cauchemar alors que tu venais m'annoncer une mauvaise nouvelle. Mark, depuis une semaine, tu n'es que l'ombre de toi-même, les gens te parlent et tu ne leur réponds pas ou ce que tu dis n'a aucun rapport avec la question. J'ai compris seulement hier soir la cause de cette distraction. Après vous avoir quittés, à mi-chemin de chez moi, j'ai regretté la brusquerie de mon départ sans te laisser la chance de t'expliquer et j'ai décidé de revenir sur mes pas. »

Ici, Sophie fit une longue pause et je levai les yeux pour la regarder, des larmes coulaient et roulaient sur ses joues ; je ne l'avais jamais vue aussi déprimée, elle faisait pitié à voir, comme je regrettais ce que j'avais fait. Je n'osais pas rompre ce silence, me rendant bien compte qu'il n'était pas voulu, mais nécessaire pour accumuler de nouvelles forces pour finir ce qu'elle avait commencé. Je serrai la main qu'elle m'avait prêtée au début, mais elle la retira brusquement ce qui la fit se ressaisir.

Elle reprit d'une voix chancelante.

« Au coin de chez toi, j'eus la surprise de voir Chantal te parler puis t'embrasser longuement, je n'en croyais pas mes yeux. Puis vous êtes partis rapidement tous les deux ; je ne voulais pas vous suivre, mon esprit s'y objectait, mais mes pieds gagnèrent ce combat et je me retrouvai devant chez elle alors que vous y pénétriez tous les deux. Je me suis pincé le bras pour me réveiller, croyant que je rêvais, je ne comprenais plus rien, c'était impossible que mon Mark puisse agir de la sorte, il devait y avoir une raison cachée, tout mon univers s'écroulait en une seule minute, mon cœur battant à tout rompre. Je restai postée devant sa maison je ne sais combien de temps, puis un automatisme me ramena à la maison. J'ai pleuré en une nuit plus de larmes que durant tous les jours de ma vie réunis. »

Elle fit de nouveau une longue pause.

Je devais dire quelque chose, mais je ne trouvais rien.

« Écoute-moi, Sophie, réussis-je à dire. »

Mais elle prit aussitôt ma main, la porta à ma bouche, mis un de mes doigts sur mes lèvres, mais garda cette main entre les siennes.

« Je t'en prie, Mark, ne dis rien, tes paroles ne réussiraient qu'à m'enlever le peu de courage qui me reste, j'ai eu toute la nuit pour penser au problème. Ce matin j'ai téléphoné chez toi et ta mère m'a dit que tu n'étais pas rentré de la nuit, elle était très inquiète. J'ai alors compris que tout était fini entre nous, tu n'es pas le genre de gars à faire une fugue comme celle-la pour un soir, tu étais vraiment épris d'une autre fille. Chantal est une fille très belle et très gentille et je comprends très bien que tu en sois épris, je ne peux lutter avec un tel adversaire. »

Elle fit de nouveau une pause, son regard doux me pénétrant avec une telle intensité que je fus obligé de fixer le sol.

« Je ne sais vraiment plus où j'en suis. Ah oui ! Je crois bien que tu as rencontré Claude ce matin, c'est écrit sur ton visage, je vois que tu lui as dit la vérité et qu'il n'a pas accepté ; je te prie de faire attention c'est un type dangereux. J'ai l'impression que ton incartade va faire beaucoup de malheureux. Quant à moi j'ai pris une résolution dont je te ferai part avant que tu partes. »

Elle me serrait toujours la main de plus en plus fort, sans s'en rendre compte, j'avais les doigts engourdis, mais je n'osais pas protester, j'aurais mérité une correction beaucoup plus sévère.

« Je t'aime tellement, Mark, je n'ai aucun passé, aucun présent, aucun futur sans toi, je n'existe plus. Où vais-je trouver l'énergie nécessaire pour continuer à vivre ? Comment planifier ma vie maintenant sans ta présence ? À partir d'aujourd'hui, les fleurs n'auront plus le même

éclat, le même parfum ; mes yeux habitués de regarder les choses avec toi, ne pourront plus décerner ce qui est beau et même le bleu du ciel va être terni. Explique-moi comment tu as pu coucher avec cette fille le premier soir alors que tu m'as toujours respectée, à ma demande évidemment? C'est peut-être mon erreur, j'aurais dû coucher avec toi, nous n'en serions peut-être pas là. Si tu le désires, je suis à toi, ce sera mon cadeau de départ. »

Elle déchira sa chemise et se mit à m'embrasser. Nos larmes coulaient librement sur mon visage, mon cœur battait à tout rompre avant de se briser à tout jamais. Je réussis à remettre sur ses épaules, sa chemise en lambeaux.

« Je suis tellement désolé, réussis-je à dire, j'ai commis une infamie et je vais en porter le fardeau toute ma vie. Mais je ne peux te laisser avec des idées aussi noires.

— Ne sois pas inquiet, je n'ai aucune pensée de suicide. Mais je dois quitter la ville pour un certain temps, je risquerais de te rencontrer et je ne serais plus capable de vivre. Maintenant, j'aimerais que tu partes sans te retourner, sans ajouter un seul mot et si c'est possible sans me regarder. »

9

Deux coups frappés à la porte me firent sursauter et avant d'avoir pu réagir, le lieutenant pénétrait dans la pièce, le visage épanoui, fendu par un grand sourire,

« Nous avons capturé nos deux bandits, annonça-t-il, Claude Jutras et Steve Leblond, alors qu'ils sortaient d'un bar tout près de l'endroit où nous avions retrouvé leur automobile en panne, volée avant le hold-up. Après votre

récit, docteur Côté, nous avons réfléchi à la situation et nous étions certains qu'ils n'habitaient pas près de l'endroit où vous les aviez débarqués, mais plutôt près de l'intersection où vous les aviez rencontrés. Nous avons posté des policiers en civil dans la rue et nous les avons cueillis très facilement sans aucun problème. Ils n'ont pas eu le temps de se défendre même si les deux étaient armés. Ils avaient loué depuis un mois un appartement tout près du bar où ils furent arrêtés et nous avons trouvé des documents et des plans prouvant qu'ils préparaient leur coup depuis longtemps. Cependant nous n'avons pas retrouvé l'argent, les deux clament leur innocence et crient à l'injustice. Votre témoignage va nous être d'un très grand secours et demain nous allons procéder à l'identification des prévenus par tous nos témoins. Nous vous attendons à dix heures demain matin, avec votre avocat si vous le désirez. Après vous serez libre de retourner à votre domicile, en autant que nous pourrons compter sur vous pour le procès. Nous vous remercions pour votre excellente coopération.

— J'espère que vous comprenez mes craintes, avançai-je, ces individus sont dangereux et vont se venger à la suite de mon témoignage qui va sûrement les faire condamner. Cependant je vais me présenter demain pour les identifier et aussi témoigner au procès en autant que vous assurerez une protection convenable à ma famille. »

Dans le poste de police les choses avaient bien changé, les policiers en moins grand nombre, me reçurent le lendemain avec respect et dignité. Le même policier qui m'avait bousculé la veille s'offrit poliment à m'accompagner à la salle d'identification des prévenus, politesse que je m'empressai de refuser, connaissant par expérience l'itinéraire à suivre. J'avais un poids dans la gorge qui m'étouffait partiellement et qui me rappelait constamment la présence à proximité de Claude et de son complice, le

visage de ce dernier m'échappant complètement. Serais-je capable de reconnaître ce Steve Leblond? Je ne l'avais jamais vraiment regardé parce que dans l'auto il était assis derrière moi avec le Père Noël et il cachait continuellement son visage lorsque je me retournais.

Le lieutenant Donovan n'affichait plus le sourire triomphant de la veille et semblait même un peu déprimé, ses yeux étaient rouges, peut-être à cause d'une nuit blanche; sans cravate, il faisait contraste avec la tenue rigide et impeccable que je lui avais toujours vue auparavant. Maître Roger était déjà sur place, lui aussi semblait abattu, exténué et je ne pus m'empêcher de m'informer malicieusement s'il couchait toujours au commissariat avec les policiers. La blague ne sembla pas lui plaire outre mesure, son demi-sourire protocolaire et son apparence réservée me rappelant rapidement à l'ordre.

« Je vous en prie, veuillez vous asseoir, docteur Côté, m'intima le policier avec autorité, nous avons de nombreux problèmes; des dix-huit témoins qui étaient présents durant l'attaque à main armée, aucun n'a pu ou n'a voulu identifier l'un ou l'autre de nos suspects, tous semblent craindre ces individus, ce qui nous place dans une drôle de situation, même les deux employés qui ont été attaqués ne peuvent les reconnaître formellement, ayant suivi les directives de la direction qui veut que lors d'un hold-up, si leur vie est menacée, ils ne doivent pas regarder les bandits dans les yeux pour ne pas être tués. Vous et le policier qui vous a remis une contravention êtes les seuls témoins de leur présence sur les lieux du crime, mais lui n'a identifié que Claude Jutras, disant n'avoir vu l'autre personnage que de dos. Tous nos espoirs sont entre vos mains.

— Nous avons un autre problème, reprit mon avocat, concernant les alibis qu'ils ont donnés aux policiers, Steve Leblond déclare être allé voir son père souffrant de la maladie

d'Alzheimer cette journée là à l'hôpital et des infirmières se souviennent l'avoir vu sans pouvoir confirmer la journée exacte de sa visite. Mais le pire, est l'alibi que Jutras a donné, disant avoir passé l'heure du dîner à prendre une bière avec un ami d'enfance, en l'occurrence vous et que vous pourriez confirmer sa déclaration. Vous l'auriez même abandonné, en toute hâte, pour un soi-disant rendez-vous d'urgence un peu avant l'heure du crime. Il nous sera facile d'infirmer ce témoignage, mais cela peut enlever beaucoup de crédibilité à votre déposition devant les jurés si l'avocat du prévenu réussi à ternir votre réputation en vous faisant révéler des faits antérieurs en rapport avec votre amitié avec Claude Jutras et aussi en semant le doute quant à votre présence sur les lieux du crime. Il est bien évident qu'on essaie de vous intimider pour laisser croire que s'il doit être condamné il peut vous déclarer comme complice. Je ne crois pas, cependant, qu'un juriste compétant ira jusqu'à essayer de créer ce doute, étant conscient que vous allez probablement attirer la sympathie du jury. Le fait que ces deux complices donnent un alibi différent va aussi permettre de créer un doute dans la tête des jurés quant à leur complicité, car on a vu dans le passé que lorsqu'un même alibi était détruit pour un individu, l'autre aussi était reconnu coupable. Vous voyez que tout repose sur vos épaules, et vous n'aurez pas la partie facile, vous pouvez sortir de ce procès très traumatisé et même la presse peut mettre en cause votre intégrité.

— Je n'ai aucune peur quant à prouver ma bonne foi dans ce dilemme, mais je crains pour la sécurité de ma famille; allons-y avec cette identification et qu'on en finisse. »

Le lieutenant ouvrit la porte et donna un ordre bref, puis la referma, il se dirigea ensuite vers un panneau qu'il fit glisser dans le mur, nous révélant une grande vitre teintée s'ouvrant sur une pièce avec une estrade dont le mur au-dessus était numéroté de un à huit. Aussitôt une porte

latérale s'ouvrit et un policier fit entrer six hommes de forte corpulence qui s'alignèrent face à nous. Tout de suite je fus attiré par le regard du numéro quatre qui me dévisageait effrontément à travers la glace comme s'il me voyait, ce qui me fit demander au policier s'il était assuré qu'il ne pouvait pas nous distinguer à travers ce miroir. Il avait coupé sa barbe. Je reconnus tout de suite, identifié par ce même numéro, Claude qui me regardait avec une intensité et une cruauté telle qu'un frisson me parcourut l'échine, comme s'il pouvait vraiment m'apercevoir. Ce regard plein de férocité, je l'avais déjà subi lors de la mort de son père, et je m'empressai de détourner les yeux tout en élevant quatre doigts pour signaler aux policiers mon choix.

« Vous avez bien identifié Claude Jutras et cela sera consigné dans le rapport que vous signerez tout à l'heure, il nous reste encore à reconnaître son complice, puis vous pourrez rentrer chez vous. »

De nouveau après la libération de la tribune, six autres individus de stature plus modeste se présentèrent devant nous et je fus absolument incapable de mettre le nom de Leblond sur le visage de l'un d'eux, sauf celui du numéro un qui me semblait familier et que j'indiquai au lieutenant comme le complice possible de Claude parce que j'étais sûr de l'avoir déjà vu. Le lieutenant tourna les yeux vers mon avocat qui regardait le sol et dit :

« Je vous présente le caporal Saindon du corps policier de Montréal, il était présent lorsque nous vous avons arrêté à votre hôtel. »

Puis s'adressant à moi :

« Voulez-vous faire une autre tentative ? »

Mon avocat bondit de sa chaise.

« Mon client n'a pas identifié le complice et vous n'avez pas le droit de suggérer une reprise, car nous serions obligés d'en aviser l'avocat de la défense qui obtiendrait le renvoi

de la cause ; Steve Leblond est le numéro trois. »

Se tournant vers moi :

« L'avez-vous déjà vu ? »

Lorsque les trois comparses étaient entrés dans mon automobile, ma colère s'était portée sur Claude ; durant le trajet, l'individu en question était assis derrière moi avec le Père Noël et je n'avais pas vu son visage qu'il semblait d'ailleurs cacher avec ses mains. En revenant de leur hold-up, ma colère s'était encore reportée sur Claude, me faisant oublier son complice qui s'était assis à l'arrière.

J'avais hoché la tête, car le visage du numéro trois m'était complètement inconnu et le lieutenant sortit en trombe de l'appartement, me laissant seul avec mon avocat qui semblait très contrarié.

« Vous comprenez, dit-il, ce qui se passe, nous ne pourrions pas incriminer ce bandit qui va s'en tirer avec une sentence pour port d'arme prohibé et être libéré bientôt, créant ainsi une menace potentielle pour vous. De plus nous n'avons pas retrouvé ses empreintes dans l'automobile volée ce qui élimine toute preuve qu'il soit complice de ce vol avec homicide d'un policier.

— Je n'y peux rien, car je ne l'ai jamais vu, mais j'espère que la police va m'accorder la protection promise. »

10

Chantal n'avait pas dit un seul mot depuis une demi-heure que nous roulions vers Québec, en ce trente décembre 1979, se rendant bien compte que j'appréciais beaucoup ce silence nécessaire pour mettre de l'ordre dans mes idées

alors que cette fin de semaine avait été particulièrement éprouvante pour nous deux. Le récit de mes aventures de jeunesse à mon avocat m'avait attristé, je ne parvenais pas à effacer le souvenir de mes derniers moments avec Sophie et surtout la suite des événements heureux et malheureux qui avaient suivi notre séparation.

Trois jours après notre rupture, j'avais décidé de porter à Sophie tous les biens lui appartenant encore en ma possession, mais je désirais surtout la revoir une dernière fois pour expliquer ma conduite et m'informer de sa santé.

Sa mère vint me répondre et m'informa que Sophie avait quitté la ville.

« J'ignore ce qui s'est passé entre vous, murmura-t-elle, mais Sophie a le cœur brisé, elle n'a pas voulu m'en parler, elle est partie en Californie chez ma sœur et m'a fait promettre de ne pas donner son adresse à personne, surtout pas à toi.

— Je suis vraiment désolé de ce qui arrive, bredouillai-je à mon tour, mais j'aimerais lui écrire pour me faire pardonner, pouvez-vous me donner son adresse? Je promets que si elle ne me répond pas je la laisserai tranquille.

— Impossible, elle me l'a défendu. Cependant, tu peux me donner ta lettre, je la lui ferai parvenir, mais n'attends aucun résultat de cette tentative, car elle semblait bien décidée à t'oublier et je suis presque certaine qu'elle ne l'ouvrira même pas. »

L'automobiliste devant moi fit une fausse manœuvre ce qui m'obligea à freiner brusquement et Chantal m'offrit de prendre le volant ce que j'acceptai avec empressement; j'étais trop distrait pour conduire efficacement.

Je pus alors me replonger dans mes pensées, me souvenant que je n'avais pas écrit cette lettre, ne trouvant vraiment aucune explication logique à ma conduite.

Deux jours plus tard, je voyais arriver un Philippe rouge

de colère et qui m'aurait sûrement frappé s'il avait eu le courage et la force de le faire. De toutes les paroles qu'il me jeta à la tête, je ne réussis qu'à saisir que j'étais un imbécile puis il me tourna le dos et s'enfuit rapidement.

Je me retrouvais tout à coup, seul avec Chantal, abandonné de tous, au moment même où j'avais le plus besoin d'aide, extrêmement mêlé dans mes sentiments, me sentant coupable sans pouvoir ou vouloir rien faire pour modifier la situation.

Chantal m'a beaucoup aidé durant cette période et les choses se sont replacées lentement avec le pouvoir que possède le corps humain de se guérir lui-même, sans oublier la facilité qu'a la mémoire d'envelopper nos peines dans un léger brouillard qui s'évapore lentement et doucement, ne laissant à la fin qu'un souvenir lointain comme un petit tas de poussière que nous évitons le plus possible de remuer.

Un mois plus tard je vis arriver chez moi Philippe, tête basse, qui me fit des excuses sur sa conduite.

« Je dois t'avouer, dis-je, que je n'ai rien compris à ta colère, j'ignore la cause de cette algarade même si je m'en doute un peu, j'espère que tu vas tout m'expliquer.

— Je m'excuse de ce que je t'ai dit.

— Tu n'as pas à t'excuser, je n'ai rien compris de ce que tu m'as crié, sauf que j'étais un imbécile et tu as absolument raison, il n'y en a pas de pire que moi.

— J'ai un aveu à te faire », murmura-t-il à voix si basse que j'eus de la difficulté à saisir ses paroles.

Je le regardais sans rien dire et je devinais ses pensées, mais je ne voulais en aucun cas l'aider, savourant un peu ma vengeance pour la confession des sentiments qu'il portait à Sophie et qui irritaient un peu ma jalousie. Oui j'étais jaloux, je ne supportais pas que quelqu'un d'autre puisse aimer ma Sophie, le pourrais-je jamais ; je devais pourtant me faire une raison, elle ne m'appartenait plus.

« Claude m'a raconté ce qui s'est passé entre vous, reprit doucement Phil, j'ai essayé de parler à Sophie, mais sa mère m'a dit qu'elle était partie en Californie et qu'elle ne reviendrait pas. Je dois t'avouer que la colère s'est emparée de moi et que si j'avais été aussi fort que toi, tu aurais passé un sale quart d'heure. J'ai toujours aimé Sophie, sans l'avouer à qui que ce soit, c'était mon secret, elle n'en savait rien, mais votre rupture me permettait d'espérer qu'un jour elle puisse m'aimer à son tour. Je pense encore que tu es un imbécile pour abandonner une fille aussi merveilleuse. Je lui ai écrit une lettre dans laquelle je lui exprime mon amour, lui avouant même être prêt à aller vivre en Californie avec elle et tenter de lui faire oublier celui qui l'avait abandonnée aussi lâchement. Cette lettre je l'ai donnée à sa mère.

— Phil, n'abuse pas trop de ma patience, je ne suis pas dans un état pour subir tous tes sarcasmes, j'admets avoir des torts considérables, mais je n'y peux rien, car j'aime Chantal de tout mon cœur. Tu peux garder tes injures pour toi, car si j'accepte assez facilement de me les attribuer moi-même je n'admets pas qu'un autre me les serve, comme l'aurait dit Cyrano de Bergerac. Je suis bouleversé par la peine que j'ai faite à Sophie et j'espère qu'un jour elle me pardonnera, te souhaitant même de réussir à te faire aimer d'elle. Cependant je t'avertis que si tu veux rester mon ami, tu devras cesser de me parler de cet échec dans ma vie. »

Et lui tournant le dos pour ne pas montrer la plaie béante dans ma poitrine par où mon cœur avait été arraché, comme le faisaient les anciens Mayas dans des temps plus reculés pour plaire à leurs Dieux, ma peine se manifestât par deux grosses larmes qui roulèrent lentement sur mes joues jusqu'à mes lèvres qui se mouillèrent dans un goût de sel marin.

Nous décidâmes, Chantal et moi, de nous marier dans les plus brefs délais, contrariant ainsi les projets de nos parents

respectifs qui auraient préféré, nous voir attendre l'été pour ce faire. À cette époque la majorité d'un individu était reconnue à l'âge de vingt et un ans, et la bénédiction de nos parents nous était nécessaire pour nous marier à cause des vingt ans de Chantal et de mes dix-neuf ans. Nous eûmes beaucoup de difficultés à convaincre les parents de Chantal contrairement aux miens qui acceptèrent la situation avec philosophie. Évidemment, ils me connaissaient très peu ayant toutes sortes d'objections à confier leur unique enfant à un inconnu et nous fûmes obligés d'utiliser toutes nos munitions dont la menace de partir ensemble, malgré leur absence de consentement, ce qui les décida à accepter notre union.

Étudiants tous les deux, nous prîmes un petit loyer de deux pièces qui devint notre paradis d'amoureux où durant nos soirées libres, tous les mots d'amour du dictionnaire français furent évoqués. J'avais trouvé un emploi dans un cinéma comme portier et dès que les films commençaient, je pouvais alors m'asseoir et étudier mes livres d'anatomie et de physiologie jusqu'à la fin de la représentation. Quant à Chantal, elle avait trouvé une place comme préposée dans une bibliothèque grâce à ses études en littérature. Nous avions deux soirs par semaine que nous conservions égoïstement pour nous deux et que nous refusions de partager avec d'autres, mais les nuits, quelquefois fatigantes, permettaient l'épanouissement de notre amour.

L'année suivante nous apporta en juillet le plus beau cadeau que nous appelâmes Julie, une fille extraordinaire qui ressemblait à sa mère et que son père avait en adoration. La vie était vraiment merveilleuse et rien ne semblait pouvoir la perturber.

Quelquefois je pensais à Sophie me demandant ce qu'elle faisait, si elle avait réussi à oublier, et si sa plaie était cautérisée comme la mienne. Nos rares sorties se faisaient

avec Phil et sa nouvelle flamme, une très jolie petite rousse, toujours souriante qui s'appelait Yvonne. Après avoir écrit de nombreuses lettres en Californie, sans réponse, il s'était lassé et avait compris que jamais Sophie ne reviendrait. Peut-être avait-elle refait sa vie là-bas ? Il continuait ses cours en administration dans le but de travailler dans un hôpital ce qui lui faisait dire que le monde nous appartiendrait lorsque nous serions tous les deux, lui et moi, dans le même milieu hospitalier.

Chantal tout en conduisant et dans un élan pour me consoler prit ma main, se rendant compte de ma tristesse et de mon désarroi. La chaleur de sa paume me réconforta au moment même où j'entamais le souvenir d'une autre partie difficile de ma vie. Aucun mot ne fut prononcé entre nous ; lorsqu'on s'aime un regard seulement suffit, même après vingt années de mariage, à cicatiser toutes les brûlures et les plaies de la vie. Comme j'étais chanceux de l'avoir près de moi et j'évitais de penser au moment où obligatoirement la vie nous séparerait ; comment ferais-je pour survivre si elle me quittait la première ?

11

« Mark, on te demande au téléphone, me cria Chantal de l'étage supérieur, c'est Philippe et il semble dans un état d'agitation extrême, tu devrais lui répondre, sinon j'ai peur qu'il ne fasse une crise cardiaque. »

On était en mars 1967. Diplômé depuis trois ans de la faculté de médecine, j'avais entrepris une spécialisation en anesthésie et Phil ayant fini ses études en administration la même année que moi la médecine, était devenu directeur

adjoint du même milieu hospitalier où je pratiquais en me spécialisant. Chantal avait aussi terminé son doctorat en littérature et enseignait à l'Université. Durant toutes ces années nous étions restés unis, Yvonne et Philippe, Chantal et moi, et nous avions l'habitude de nous rencontrer une fois par semaine sauf depuis un mois alors que Phil avait donné son congé à Yvonne au grand désespoir de cette dernière, sans explication valable, ce qui nous avait surpris énormément, Chantal et moi. À nos questions, il avait donné la réponse : « Vous verrez bien le moment venu, » tout cela accompagné d'un grand sourire mystérieux.

Nous savions que Claude était en prison pour des voies de fait qui avaient laissé un individu handicapé pour le reste de ses jours. Et nous n'avions jamais eu de nouvelle de Sophie sauf de sa mère qui nous avait rapporté qu'ayant fini ses études en physiothérapie elle travaillait dans les studios à Hollywood et qu'il y avait peu de chance qu'elle revienne au Québec.

En prenant le récepteur, je me rendis compte de la grande excitation qui habitait Phil et sans me laisser parler : « Viens vite avec Chantal, cria-t-il, j'ai quelque chose à vous montrer, c'est très urgent. Venez tout de suite, je vous attends, vous ne le regretterez pas. »

Puis il avait raccroché.

« Je pense, dis-je à Chantal pendant le trajet vers son domicile, que Phil a brûlé un circuit dans son cerveau, je ne l'ai jamais vu dans un état pareil, que peut-il bien se passer ?

— Tu ne trouves pas que depuis quelques temps il agit drôlement, reprit Chantal, lui qui d'habitude est plutôt morose ; depuis qu'il a quitté Yvonne, il est enjoué, drôle, il fait des plaisanteries et des mots d'esprit à tout propos, il ne reste pas en place. »

Nous n'avions pas encore atteint son domicile, qu'il était devant la porte à nous attendre.

« Vite, enlevez vos manteaux et asseyez-vous je vais vous présenter une personne extraordinaire. »

Il ouvrit la porte du salon et nous restâmes sans voix devant l'apparition qui se présentât devant nous. Sophie ou peut-être son fantôme se tenait devant nous, plus belle, plus mature qu'autrefois, ses grands yeux noirs lançaient des reflets fauves qui cachaient sûrement quelque mine d'or ou de diamant et son visage rayonnait d'un immense sourire. Mais le petit sourire moqueur de son regard qui était resté gravé dans ma mémoire semblait disparu à jamais. La robe qu'elle portait à merveille moulait un corps qui aurait fait tourner la tête au pape lui-même et qui rehaussait son teint hâlé par le soleil de la Californie. J'étais complètement abasourdi, incapable de bouger et je remerciai le ciel lorsque Chantal se leva pour aller l'embrasser, me laissant le temps de reprendre mes esprits alors que je vis Phil qui me regardait fixement, un petit sourire au coin des lèvres. Je me levai, mais j'attendis que Sophie se libère, elle me regardait intensément, tout en s'approchant dans une démarche bien calculée, alors que moi je dus m'appuyer sur le bras du fauteuil pour ne pas tomber. Elle m'embrassa sur la bouche, puis sur les joues tout en riant aux éclats, me serrant très fort au point que j'aurais pu nommer toutes les parties de son anatomie, des cheveux aux orteils qui se confondaient avec mon corps, qui était rendu à la limite de la patience et de l'endurance.

« Mark, je peux faire cela maintenant, dit-elle en riant, car je suis guérie de toi. »

Aurais-je pu lui en dire autant ?

Elle débordait d'énergie, de vitalité, elle n'avait pas assez d'une bouche et des deux mains pour exprimer tout ce qu'elle voulait nous dire à Chantal et à moi. Moi je ne comprenais qu'à moitié ce qu'elle racontait, intéressé seulement à la regarder, ébloui par sa beauté.

Elle nous fit promettre de rester à souper alors que Philippe nous annoncerait une grande nouvelle que je pressentais déjà ; elle nous avait, disait-elle, préparé un repas du sud de la Californie.

Durant le souper, assise à côté de moi, elle me fit le récit de ses huit années passées à Los Angeles avec maints détails et explications. Pour bien me faire comprendre ce qu'elle disait, elle appuyait souvent ses paroles par un serrement de main alors que ses jambes touchaient aux miennes très fréquemment, son décolleté ajoutant une autre dimension à ses paroles. Je dois avouer que je n'ai vraiment rien saisi de tout ce qu'elle a raconté durant la soirée, même si cela eut été très clair pour une personne normale ce dont je n'aurais pu me vanter à ce moment.

Chantal était assise avec Phil et elle aussi contrôlait la conversation avec un petit sourire qui me renseignait sur ce qu'elle pensait.

« Chantal, s'écria tout à coup Sophie, tu sais que je t'aime bien, mais je dois t'avouer que j'ai déjà eu beaucoup de rancœur contre toi à une certaine époque, mais c'est le passé. Cependant j'aimerais que tu ressenties un petit peu de jalousie, ça mettrait un peu de baume sur mes anciennes plaies. »

Chantal eut une réaction qui me surprit beaucoup, sans un mot, elle déposa sa fourchette sur la table, se leva, contourna la table, vint à côté de Sophie, toute étonnée, la força à se lever et l'embrassa sur les deux joues.

« Sophie, je suis fille unique et j'aurais aimé avoir une sœur, j'aurais aimé qu'elle te ressemble, j'aimerais tellement que tu sois ma sœur ; veux-tu l'être ? Je t'aime tant ! Jamais, reprit-elle aussitôt, je ne pourrais être jalouse, j'ai trop confiance en toi et en Mark. Je sais que vous vous aimez beaucoup tous les deux, mais je n'aurais aucune crainte à vous laisser seuls. »

Je vis une larme ternir les yeux de Sophie et ils s'embrassèrent de nouveau.

Philippe se leva et prit la parole.

« Il y a exactement un mois, Sophie a pris la peine de répondre à la lettre d'amour que je lui avais écrite il y a huit ans; quelle diligence vous ne trouvez pas! Elle m'a avoué avoir pris plusieurs années pour guérir de son premier grand amour et maintenant elle se sent libre; elle a mûrement réfléchi à ma proposition de mariage qu'elle a acceptée même si actuellement ce n'est pas encore le grand amour, mais elle promet de tout faire pour en arriver à cette solution en autant que je suis encore libre. Vous comprenez pourquoi j'ai cessé de voir Yvonne. »

Nous les félicitâmes avec empressement avant de les embrasser. Phil avait l'air heureux et regardait Sophie tendrement alors qu'elle lui souriait affectueusement.

Durant la soirée, Chantal avait emmené Sophie à l'écart et elles s'étaient lancées dans une longue conversation dont je pus saisir quelques bribes.

« Sophie, tu ne peux savoir toute la peine que j'ai eue par ton exil dont je me sentais responsable, cela a assombri mon bonheur d'être avec Mark; si c'était à recommencer, je pilerais sur mon cœur et je me sauverais rapidement quitte à être malheureuse le reste de mes jours, car nous nous aimons sincèrement tous les deux. J'aimerais un jour te présenter le fruit de notre amour, ma petite Julie qui est une enfant adorable, elle a sept ans et ressemble tellement à son père. Je sens que ton retour va enlever un gros poids sur la conscience de Mark, il ne s'est jamais pardonné ce qu'il a fait, il était vraiment malheureux

— J'ai passé des moments très difficiles, reprit Sophie en baissant la tête, surtout au début et je n'avais pas le goût de tenter quoique ce soit, j'essayais de me distraire, mais ma pensée revenait toujours sur le passé. Puis le temps agissant

comme remède, l'oubli s'est installé graduellement et j'ai recommencé à prendre goût à la vie, j'ai pu terminer mes études en physiothérapie, mais je n'ai pas voulu travailler tout de suite dans cette branche. Une étudiante à la même université que moi et qui venait aussi du Québec m'a dit un jour qu'Hollywood recherchait des esthéticiennes pour travailler dans leurs studios et les cours que j'ai suivis au Québec m'ont aidée à obtenir un emploi. J'ai passé des moments formidables à transformer des êtres humains en monstres, en vieillards et même quelquefois en animaux; j'ai appris énormément de ce stage et j'ai rencontré des gens merveilleux, mais je n'ai jamais accepté aucune proposition de sortir avec un autre homme, mon cœur semblait fermé à jamais et j'ai vraiment cru que jamais je ne pourrais aimer quelqu'un. Il y a quelque temps, je me suis rendu compte que j'avais oublié Mark, qu'il m'était devenu indifférent et que c'était le moment de rentrer chez moi. J'ai relu la lettre de Phil et je lui ai répondu que j'étais prête à l'épouser s'il était encore libre, mais qu'il devait accepter l'amitié que j'ai pour lui, non l'amour et que je ferais mon possible pour l'aimer, mais qu'il devrait être patient. Il m'a répondu qu'il avait de l'amour pour deux et qu'il prendrait les moyens pour me rendre heureuse et qu'il saurait se faire aimer. Philippe m'a offert un emploi en physiothérapie à l'hôpital où il travaille avec Mark et j'ai accepté, je commence dans quinze jours. »

Juin 1969

Une épaisse couche de nuages, présage d'un violent orage, laissait à peine filtrer quelques rayons d'un soleil couchant qui frappaient avec intensité le miroir de la voiture de Philippe stationnée devant sa maison, et qui semblaient s'évertuer à me forcer à baisser les yeux, sans que je fasse le moindre geste pour les éviter.

Debout devant la fenêtre du salon de Philippe et de Sophie, j'évaluais la bévue épouvantable que je venais de commettre sans trouver un moyen logique pour corriger la situation. Quel droit avais-je de me mêler à une querelle de couple et surtout de m'emporter alors que Phil m'avait rapidement remis à ma place en me suggérant de m'occuper de mes propres affaires ? Sophie était revenue de Californie et était mariée à Phil depuis déjà deux ans.

La situation était d'autant plus délicate que Philippe et Sophie avaient décidé de fêter chez eux ma récente certification en anesthésie par un repas copieux accompagné de la présence de plusieurs confrères oeuvrant dans notre milieu hospitalier. Comme dans toutes nos réunions sociales, il était fréquent que nous abordions des sujets en regard de notre travail même si nous avions interdit les discussions touchant la politique, le sport et la profession. La controverse avait débuté avec Philippe, récemment promu directeur général de l'hôpital, qui disait que le département de physiothérapie avait généré depuis six mois un déficit de soixante-seize mille dollars et que cela était dû à une mauvaise administration, tout le monde autour de la table sachant que Sophie s'occupait de la gestion de ce département. Elle avait rapidement rectifié ces propos

en expliquant que le vieillissement de la population avait augmenté le nombre de traitements de quarante pour cent et que l'état de l'appareillage était vieillot, démodé et souvent brisé, nécessitant la location de nouveaux instruments en attendant la réparation des anciens. La suite avait mis le feu aux poudres alors qu'elle s'en était prise à l'administration générale, responsabilité de Philippe, qui selon elle ne s'occupait que des gros départements de l'hôpital comme la chirurgie, la radiologie et la médecine, alors que les petits départements tiraient le diable par la queue et en arrachaient avec les budgets ridicules qui leur étaient dévolus.

Ces propos avaient mis Phil en furie.

« Tu devrais te souvenir, avait-il rugi, que c'est moi qui t'ai fait entrer à l'hôpital et qui ai insisté pour que tu prennes en charge ce département ; n'oublie pas que j'ai le pouvoir de tout changer si tu n'es pas capable de faire ton travail convenablement. »

Sophie avait pâli sous l'injure et avait baissé la tête. Chantal m'avait regardé intensément pour me lancer un message que j'ai mal interprété.

Aucun invité ne semblait intéressé à se mêler à cette conversation qui s'envenimait. Je me crus en droit d'intervenir.

« Voyons Phil, avais-je dit, avec autorité, tu ne devrais pas t'en prendre à Sophie, car tu sais comme moi que le département de physiothérapie a été abandonné à lui-même par l'administration précédente, tu n'es pas responsable, car tu viens d'arriver, mais tout est vétuste dans ce secteur, de l'argent neuf devant être injecté pour acheter du matériel plus récent.

— Mark, que connais-tu de la situation ? Votre département n'arrête pas de me demander des fonds pour modifier vos appareils d'anesthésie. De plus je trouve que tu t'occupes

beaucoup trop du département de physiothérapie depuis que Sophie y travaille, il serait peut-être plus décent que tu te consacres un peu plus à l'anesthésie.

— Que veux-tu insinuer, as-tu perdu la raison? Je ne m'occupe pas plus de physiothérapie que de tout autre département où je dois référer mes patients dans l'hôpital, je n'ose même pas relever le doute que tes paroles laissent supposer et qui sont très grossières, te rends-tu compte de ce que tu insinues. Je crois que tu as pris trop de vin et que tu devras t'excuser des propos imbéciles que tu viens de tenir et si tu as des remontrances à me faire, j'espère que tu le feras avec dignité et confidentialité. »

Rouge de colère, je me suis levé de table et dirigé vers la fenêtre du salon, j'étais furieux. Comment osait-il me parler de la sorte? Ces propos m'avaient d'autant plus blessé qu'il les avait formulés devant mes confrères, leurs épouses, Chantal et Sophie. J'étais profondément offensé.

Depuis déjà six mois, j'avais pris l'habitude de prendre mon dîner à la cafétéria à midi pile, car j'étais certain d'y rencontrer Sophie et de pouvoir discuter de différents problèmes avec elle. Au début, elle était assise avec des consœurs et elle se levait pour venir s'asseoir avec moi, mais les fois suivantes elle était seule à sa table et j'allais m'y installer. Lorsque Sophie m'expliquait quelque chose d'important, elle avait la manie de prendre mes deux mains entre les siennes pour bien se faire comprendre; dans sa spontanéité elle avait l'habitude de faire ce geste avec tout le monde, mais à la cafétéria, je craignais que des mauvaises langues rapportent ces faits à l'envers et que des ragots s'en suivent. Je n'osais pas lui dire de faire attention pour ne pas lui faire de peine, mais souvent je me sentais un peu gêné de cette attitude. Je me rendais bien compte que ces médisances avaient atteint le bureau de Phil et je me sentais dans de beaux draps. J'avais mis Chantal au courant de

mes dîners avec Sophie.

Chantal est arrivée près de moi au moment même où la pluie se mit à tomber avec force, tambourinant sur les vitres violemment. Les éléments s'étaient déchaînés formant des bourrasques de vent qui transportaient des colonnes d'eau ici et là sans organisation véritable, me faisant oublier temporairement les événements précédents.

« Je t'en prie, me dit-elle, tu dois pardonner à Phil je suis certaine qu'il doit déjà regretter ses paroles.

— Tu as entendu ce qu'il a dit devant tous les invités et la façon dont il traite Sophie, elle ne mérite pas ces reproches et moi non plus. Il a laissé supposer devant tout le monde qu'il puisse avoir une liaison quelconque entre elle et moi en dehors de l'amitié.

— Je crois, me murmura Chantal à l'oreille, que tu n'aurais pas du t'en mêler, je t'ai fait des signes, mais tu n'as pas compris. Je pense que Phil est malheureux, tout ne tourne pas rond dans son couple, d'après ce que j'ai pu comprendre à la suite d'une conversation avec Sophie, je crois qu'ils font chambre à part. La direction d'un gros hôpital est exigeante pour un directeur général qui se retrouve toujours les doigts entre l'arbre et l'écorce, entre les syndicats et le gouvernement, entre les médecins et les patients. Il commence son terme et il est écrasé par la tâche d'autant plus que le directeur précédent n'a jamais vraiment réglé les problèmes, les remettant constamment au lendemain ce qui a augmenté la charge de travail. Philippe est très minutieux, il prend son ouvrage à cœur, il veut réussir et il n'accepte pas la critique.

— Crois-tu, chérie, que nous devrions partir, je me sens mal à l'aise de retourner m'asseoir à la table après cet affront. »

À ce moment, l'orage à l'extérieur empira à tel point que je crus qu'un ouragan se déchaînait et curieusement les

bruits générés ressemblaient à une symphonie jouée par un orchestre où les instruments à percussion après chaque éclair enterraient le jeu des cuivres qui jouaient l'air du vent et surtout celui des cordes qui matérialisait la brutalité de la pluie sur les vitres. Un intermède survint qui permit à Chantal de répondre à ma question.

« Si tu veux mon avis, nous devons finir notre repas, je ne voudrais pas blesser Sophie qui tout à l'heure me semblait très malheureuse; faisons semblant de rien et revenons avec les invités. Je me suis rendu compte que Phil buvait beaucoup depuis quelque temps et cela le rend plus agressif, sois gentil et évite toute discussion. »

Lorsque nous sommes revenus dans la salle à manger, les conversations allaient bon train et personne ne sembla s'apercevoir de notre retour à la table comme si rien ne s'était passé. Je remarquai le regard triste de Sophie qui nous remercia en silence de notre présence et nous lui sourîmes tendrement, Chantal et moi. Philippe était en grande conversation avec son voisin de gauche, le docteur Vincent Gagnon qui était le chef du département de Radiologie et il ne sembla pas remarquer notre arrivée ce qui facilita grandement notre rentrée. À ma gauche, la docteure Sylvie Dechênes me serra la main sous la table en signe de soutien et tout s'écoula comme si aucun événement spécial n'était survenu.

Après le dessert Phil se leva pour faire un petit discours; s'adressant à moi, il me félicita pour ma certification en Anesthésie comme si rien ne s'était passé. Il fit le récit de nos aventures de jeunesse, bonnes et mauvaises, raconta comment j'avais réglé le problème des frères Marquis avec le concours de Claude, et termina par mon refus de m'occuper de ses chevaux de course alors qu'il avait dû les injecter lui-même. À deux reprises il avoua que j'avais été son plus grand ami et confident et que je resterais toujours

son meilleur copain, avertissant tout le monde du haut de ses cinq pieds et six pouces de ne jamais dire du mal de moi en sa présence parce qu'ils auraient affaire à Phil, ce qui fit rire toute l'assemblée. Je remarquai que Sophie avait retrouvé le sourire. Lorsque nous quittâmes la soirée tout semblait oublié et nous remerciâmes nos hôtes pour la réception. Sophie vint nous reconduire à la porte et nous confia qu'elle allait nous expliquer plus tard la raison de cette attitude de Philippe.

Le lendemain, Phil vint me trouver pour s'excuser de son impolitesse, il semblait vraiment repentant et j'en profitai pour avoir une conversation franche avec lui.

« Es-tu jaloux de moi, demandai-je, crois-tu que j'ai une relation avec Sophie autre que de l'amitié? Est-ce que ça t'ennuie que je dîne avec elle? Si tu venais dîner le midi je m'assoierais avec toi sans que l'on ait tous les deux une autre relation que de la camaraderie. Je t'en prie, dis-moi si cela te dérange et je vais cesser d'aller manger à la cafétéria, mais ne me fais plus une injure comme l'autre soir, cela mettrait fin à notre amitié.

— Je m'excuse encore, reprit-il en penchant la tête, j'avais bu trop de vin après une journée épouvantable; mon prédécesseur m'a laissé un héritage absolument hallucinant, il ne gardait pas toujours copie des argents dépensés et nous devons retrouver comment ont été utilisés plusieurs milliers de dollars. Je te connais assez pour savoir que tu aimes beaucoup Chantal, que jamais tu aurais une aventure avec une autre et de plus je connais ton honnêteté à toute épreuve. Non, je ne suis pas jaloux de toi, tu peux continuer à manger à la cafétéria avec elle ce qui me permet d'apprendre beaucoup de choses qui se passent dans mon hôpital, car elle me rapporte tout ce que tu lui dis, cependant je dois t'avouer que nous avons quelques problèmes, Sophie et moi; je croyais que je pourrais avec

de la patience me faire aimer d'elle, mais son cœur semble fermé à jamais. Je désire avoir un enfant, mais elle refuse, ce qui évidemment nuit à nos relations matrimoniales. Laisse-moi régler tous mes problèmes et je vais redevenir le Phil que tu as connu. »

Il me quitta aussi rapidement qu'il était arrivé. Lorsque je descendis à la cafétéria le midi, je n'étais pas certain d'y retrouver Sophie, mais elle était assise à la même place que d'habitude, elle semblait pensive et nerveuse.

« Tu ne peux savoir, soupira-t-elle, comme j'ai été embarrassée hier soir, j'ai eu peur que tu commettes un acte irréparable. Philippe a beaucoup changé depuis quelques semaines, il parle peu, est irritable, se choque rapidement et nos relations ne sont pas très bonnes. Je sens qu'il m'observe à la dérobée et dès que je le regarde il tourne son regard vers un autre point, sans un seul mot. Je ne devrais peut-être pas te dire cela, mais je ne l'aime pas, j'ai essayé sans succès, j'ai fait mon possible; je n'aurais pas du l'épouser, c'est un échec. Je ne voudrais pas que Chantal et toi cessiez de nous voir, nous vous aimons tellement, votre présence me permet de continuer à vivre. »

À ce moment elle me prit les deux mains et les porta à sa bouche, puis remarquant ma gêne et mon regard qui avait fait le tour de la salle, elle les lâcha aussitôt en s'excusant et me quitta.

Jamais par la suite elle ne toucha mes mains, même si tous les midis nous prenions notre repas ensemble. Cette attitude était plus normale, surtout devant le public, quoique j'aimais bien cette spontanéité de Sophie qui rendait nos relations plus faciles et harmonieuses.

Mars 1978

« Phil, ce que tu dis n'a aucun sens, je ne peux accepter ta combine, tu ne comprends pas la situation ; nos appareils d'anesthésie sont trop démodés et il en est de même pour tous nos moniteurs qui ne sont plus acceptés selon les normes en vigueur au Canada pour les salles d'opération ; je te donne six mois pour corriger la situation. Après ce délai je me verrai dans l'obligation de prendre des mesures draconiennes pour régler le problème.

— Je ne te comprends plus, s'emporta Philippe, tu es chef du département d'anesthésie depuis deux ans seulement et tu n'arrêtes pas de demander de l'argent, les autres services ont aussi des besoins criants, je ne peux quand même pas tout donner pour la salle d'opération, nous devons remplacer beaucoup d'équipement dans tout l'hôpital.

— Je t'ai fait parvenir, repris-je aussitôt, les nouvelles normes en anesthésie reconnues par le Collège Royal des Médecins, nos appareils sont décrits comme dangereux pour la santé des patients, si nous ne les changeons pas ils vont fermer notre bloc opératoire, est-ce là ce que tu veux ? Tu n'es pas sans savoir qu'il y a eu un accident dans un hôpital montréalais et que le coroner a recommandé de changer les appareils qui sont de la même marque et de la même année que les nôtres ; attends-tu qu'il y ait une catastrophe pour réagir ?

— Je sais tout cela, s'exclama Philippe, c'est pourquoi je me suis servi de ta lettre et des documents que tu m'as fait parvenir pour obtenir un octroi de deux millions de

dollars du Gouvernement pour acheter ton équipement moyennant le report à l'an prochain des autres besoins dans l'hôpital. Je ne pouvais pas refuser cette somme d'argent, mais tu sais que la radiologie a besoin d'un nouvel appareil de rayons X pour la chirurgie vasculaire. C'est pourquoi je te faisais l'offre suivante d'équiper complètement et immédiatement une première des neuf salles d'opération et j'aurais pu acheter le matériel pour la radiologie, par la suite j'aurais pu continuer à équiper les autres salles les unes après les autres avec la demande d'un octroi l'an prochain pour l'appareil de rayons X déjà acheté. Nous aurions été les seuls à connaître la vérité. Avec ce nouvel argent, nous aurions pu acheter le reste des appareils d'anesthésie dont tu as besoin.

— Je ne puis définitivement pas accepter cette solution ; imagine un instant qu'un de mes anesthésistes ait un accident sévère avec un patient durant une opération avec les équipements que nous devons changer, j'en porterais toute la responsabilité. Je regrette, mais tu dois trouver une autre solution.

— Bon ! Il n'y a aucun moyen de prendre un arrangement avec toi, je vais être obligé de faire un emprunt important à taux très élevé, sinon la radiologie devra attendre. »

Je me sentais mal à l'aise lorsque je sortis de son bureau, je comprenais ses difficultés à obtenir de l'argent, mais je ne pouvais pas risquer la mort d'un patient en acceptant sa proposition. Nous savions que depuis déjà deux ans, les appareils d'anesthésie s'étaient beaucoup modernisés, surtout le monitoring. De plus en plus des nouveaux moniteurs comme le capnographe et l'oxymètre devenaient des outils de base pour l'anesthésiste et les organismes qui s'occupaient de surveiller l'anesthésie dans les salles d'opération recommandaient et même exigeaient leur utilisation dans tous les cas d'anesthésie. Nous n'avions

absolument pas le choix de refuser leurs recommandations sous peine de sanctions. De plus, je ne comprenais pas les réticences de Philippe, car la responsabilité de l'hôpital était fortement impliquée, un accident serait désastreux pour sa carrière alors qu'il était au courant des dangers inhérents à l'utilisation de ces appareils.

Quelques jours plus tard alors que j'étais en salle d'opération, on m'avisa qu'un médecin désirait me voir à l'extérieur du bloc; le moment était mal choisi, car un confrère était parti en salle d'accouchement pour faire une péridurale à une patiente sur le point d'accoucher et je ne pouvais trouver personne pour me remplacer auprès de mon patient sous anesthésie générale. Je dus le faire attendre au moins vingt minutes jusqu'au retour de mon confrère.

Le docteur Vincent Gagnon, chef du département de radiologie, était dans une colère incontrôlable.

« Pour qui te prends-tu, vociféra-t-il, me faire attendre comme cela ?

— Je suis désolé, repris-je aussitôt avec surprise, mais je ne pouvais trouver personne pour me remplacer; tu le sais aussi bien que moi, je ne peux laisser un patient sans surveillance quand il est endormi, c'est contre l'éthique médicale. La prochaine fois appelle-moi auparavant, je te dirai si je peux te recevoir.

— Je suppose aussi, s'écria-t-il, que je devrais prendre rendez-vous avec le grand chef du département d'anesthésie, tu es devenu un homme important depuis ta nomination, doit-on se mettre à genoux pour te parler?

— Veux-tu bien me dire quelle mouche t'a piqué? Exprime-moi vite ce que tu as à dire avant que je me mette en colère. Je n'ai pas l'habitude de parler aux gens de cette façon ni d'accepter que d'autres m'invectivent de la sorte.

— J'ai vu notre directeur général qui m'a raconté comment tu t'y prenais pour bloquer l'achat d'équipement pour le

département de radiologie, tu es vraiment machiavélique, alors que nous avons fait notre demande bien avant toi, si tu penses que tu vas réussir à nous voler de cette façon, tu te trompes royalement.

— Je ne vole personne et je n'ai surtout pas d'affaire avec les problèmes de radiologie, occupe-toi de ton département et moi du mien. Nos appareils ne rencontrent plus les normes nationales pour effectuer les anesthésies et ce n'est pas toi qui vas régler le problème. Le Collège Royal exige maintenant de nouveaux moniteurs et la direction devra nous les accorder au plus vite. »

Il était tellement en colère que j'eus beaucoup de difficulté à entendre les mots suivants.

« Dis-moi pourquoi ton prédécesseur n'a jamais mentionné ces nouveaux besoins? rugit-il. Tout cela est de la frime.

— Le docteur Bailey a démissionné parce qu'il avait un cancer, il était malade depuis plusieurs mois ce qui l'avait empêché de faire suivre ce dossier très urgent.

— Jamais je n'accepterai ces mensonges, aboya-t-il, je t'avertis de faire attention, car je vais prendre tous les moyens pour contrer tes manigances, même s'il faut que je te casse la gueule.

— Je te conseille la prudence avec tes menaces, je ne te crains pas du tout et tu peux t'essayer immédiatement si tu le désires, tu vas avoir une grosse surprise.

— Tout le monde sait que tu es fort, grogna-t-il, que tu es beau, intelligent, que tout te réussit facilement, mais un jour je t'aurai peu importe le moyen, au moment où tu t'y attendras le moins. »

Et il tourna les talons.

Je restai un long moment complètement décontenancé, incapable de comprendre ce qui s'était passé chez cet homme qui m'avait toujours paru calme et posé. Je me rendais compte tout à coup que la responsabilité du département

était une charge énorme sur mes épaules, mais il n'était pas question que j'abdique. Je me rendis immédiatement au bureau de Phil pour essayer de comprendre la situation.

Il avait un petit sourire sur les lèvres qui ne me disait rien de bon et je me rendis compte qu'il était au courant de ce qui s'était passé.

« Je viens de voir le docteur Gagnon, dis-je avec modération, il était furieux contre moi, il m'a même fait des menaces, il semble avoir perdu la tête, veux-tu bien me dire ce que tu lui as raconté pour le mettre dans cet état?

— Assieds-toi, il faut que je te parle. D'abord j'ai essayé de faire un emprunt, mais je n'ai pas réussi les taux d'intérêts étant trop élevés actuellement, nous devons attendre au moins six mois; je lui ai expliqué la situation et il s'est mis en colère. Il a décidé d'aller te voir, même si je lui ai demandé d'attendre, il était vraiment déchaîné. Personne n'est au courant qu'il est en instance de divorce et que sa femme a des demandes exagérées, même son fils et sa fille avocate se sont ligüés contre lui et vont probablement supporter leur mère dans le procès qui se prépare, c'est pourquoi tu le vois aussi instable et irritable. Dans le département tout le monde subit sa hargne, mais je n'y puis rien même si je lui ai demandé de faire attention parce que le syndicat ne veut plus tolérer ses sautes d'humeur. Je vais être obligé de lui demander de démissionner s'il ne change pas d'attitude, je pense qu'il a brûlé un circuit, j'ai l'impression qu'il peut être dangereux, mais on ne peut continuer à subir cette attitude parce que sa femme veut le quitter. Je dois aussi te mettre en garde, car il m'a dit qu'il allait te faire casser les jambes si tu bloques son projet; s'agit-il de paroles en l'air? Je n'en sais rien, mais évite de le rencontrer et si tu as des problèmes viens me voir.

— Je vais t'avouer qu'il ne me fait pas peur, ajoutai-je calmement, mais je n'aime pas une situation où l'adversaire

ne comprend rien, tu sais que je n'ai pas le choix d'autant plus que mes confrères anesthésistes m'ont averti qu'ils ne toléreraient plus de travailler avec ces appareils désuets et qu'ils vont fermer les salles d'opération, sauf pour les urgences, si le problème ne se règle pas.

— J'ai la situation bien en main. Avertis tout le monde de ne prendre aucune initiative malheureuse, avança Philippe spontanément. »

Le soir à la maison, Chantal s'informa si j'avais des problèmes en voyant mon air soucieux et je dus immédiatement lui expliquer la situation.

« Je m'aperçois, expliqua-t-elle, que la fonction de chef de département n'est pas de tout repos ; mais qu'un médecin, chef d'un autre département, te fasse des menaces de sévices physiques cela dépasse mon entendement, c'est inconcevable. Moi aussi j'ai un petit souci et j'aimerais en discuter avec toi. »

14

« J'espère que malgré tous tes problèmes, me suggéra tendrement Chantal en appuyant sa tête sur mon épaule, tu te souviens que tu as une famille, en particulier une fille de dix-huit ans qui est devenue une belle femme même si tu la traites toujours comme un petit bébé. Je sais que tu l'aimes beaucoup. Je crois que notre fille est en amour. »

Le toit aurait pu me tomber sur la tête que je n'aurais pas été plus surpris d'entendre ces paroles. Julie a toujours été une fille sérieuse, très prise par ses études et qui a toujours dit qu'il n'y avait aucune hâte à sortir de façon continue avec un garçon. Elle voulait suivre les traces de son père,

devenir médecin, ses études absorbant tout son temps. J'ai toujours été sceptique, me demandant comment une si belle fille pouvait résister au nombre croissant de mâles qui tourbillonnaient autour d'elle, sans en trouver un à son goût, même si elle avait l'habitude d'affirmer que les jeunes de son âge n'étaient pas assez réfléchis et ne l'intéressaient pas.

« Je suis littéralement renversé, soupirai-je, peux-tu me nommer l'heureux élu qui a réussi à gagner le cœur de mon bébé? J'en étais arrivé à croire que jamais aucun homme ne me l'enlèverait; elle avait l'habitude de trouver ses copains trop volages pour accepter leur présence et leur assiduité.

— L'élu de son cœur, murmura Chantal, n'est pas un copain de son âge, mais bien son professeur de musique qui est âgé de 28 ans, soit dix ans de plus qu'elle, il s'appelle Robert Plante. Depuis trois semaines, je m'inquiète de son attitude, elle est distraite, mange peu, sort souvent et a cessé d'étudier. Hier elle me l'a présenté, je l'ai trouvé très intéressant, sérieux, bel homme et qui semble plaire aux femmes. Ah! Si je n'étais pas mariée.

— Tu es trop vieille pour lui, repris-je en riant, tu oublies que tu as trente-neuf ans, mais tu as raison cela présente un problème, un homme de vingt-huit ans avec une fille de dix-huit ans, je ne sais pas quoi faire ni quoi dire dans une situation comme celle-là, ton aide va m'être précieuse; que peut-on faire?

— À l'âge de 15 ans, moi aussi j'étais tombée en amour avec mon nouveau professeur de piano qui avait quarante-trois ans et ma mère s'apercevant qu'un changement s'était produit se mit à me surveiller. Je courais presque pour assister à mes leçons de piano alors qu'avant je subissais ces cours à reculons avec la vieille Adèle qui me tapait sur les doigts avec une règle lorsque je manquais une note. Ma mère a décidé d'assister au cours de musique et je crois

qu'elle a saisi immédiatement la raison de mon amour soudain pour la musique. Elle a eu une conversation en privé avec mon professeur et le cours suivant ce dernier m'avouait que j'avais peu de talent pour la musique et qu'il cessait de me donner des cours. J'ai tellement été insultée que mon amour pour lui s'est transformé en indifférence alors que je remarquais pour la première fois tous ses défauts, dont une alopécie avancée, un nez assez proéminent teinté de couperose et surtout une haleine à rendre jaloux un cheval de trait après une dure journée de labeur. Une heure plus tard, je l'avais complètement oublié et je n'ai jamais compris pourquoi j'avais été amoureuse de lui. Mais je devais avoir une conversation avec ma mère, ne voulant pas qu'elle se mêle de ma vie sentimentale ; cette dernière m'avoua qu'elle avait seulement demandé à mon professeur si j'avais du talent pour la musique et qu'il avait répondu que je n'en avais aucun, cela avait scellé à jamais mon aventure romantique.

— Il me semble que la situation est différente, réfléchis-je à voix haute, tu m'as dit qu'il était assez beau, au point de faire tourner la tête d'une vieille femme de trente-neuf ans déjà mariée à un bel amant qui est plus jeune qu'elle d'une année.

— Je t'en prie, s'exclama-t-elle en riant, sois raisonnable, j'ai bien peur que l'amour de Julie soit plus sérieux que l'aventure que j'ai connue à l'âge de quinze ans. Julie n'a que dix-huit ans, mais elle est plus réfléchie que son âge le laisse supposer. Je suis comme toi complètement désarmée et je ne sais quoi faire.

— Que dirais-tu si nous les invitations tous les deux au restaurant pour un souper ? Ce serait charmant et nous pourrions voir si cette idylle est sérieuse et réciproque. Tu pourrais leur raconter ton aventure musicale et ainsi faciliter l'expression de leurs sentiments. »

Le lendemain, Chantal demanda à Julie si elle était intéressée à venir prendre un souper avec nous dans un restaurant chic et si elle désirait amener son nouveau soupirant.

« Je vous vois venir papa et toi, dit Julie en souriant, mais je crois être en amour avec ce garçon, il est formidable et si attentionné, il ne ressemble pas du tout à mes amis et aux autres garçons de mon âge, il est sérieux et je suis bien avec lui.

— Tu ne crois pas que la différence d'âge, reprit sa mère, puisse être un handicap entre vous, n'oublie pas que tu n'as que dix-huit ans et lui vingt-huit.

— Je pense, reprit Julie, que la différence d'âge physique n'a aucune importance, car nous avons le même âge mental, nous aimons les mêmes choses, la même musique et nous sommes attachés à des principes identiques. Si papa avait eu dix ans de plus que toi lorsque vous vous êtes rencontrés, l'aurais-tu marié quand même ?

— Je suis tombée en amour avec ton père dès que je l'ai vu et notre romance n'a jamais été altérée depuis, même s'il était centenaire je resterais très attachée à lui et si tu aimes ton Robert comme j'aime ton père alors tu as tout mon appui. Mais il me reste à convaincre ton papa qui est surpris et troublé par cette relation et qui te croit toujours sa petite fille adorée ; c'est plus difficile pour un père d'accepter de partager sa fille avec un autre homme, mais je me charge de le convaincre si tu réussis à me rassurer moi-même.

— Le moment de vous le présenter est venu, reprit Julie, et je suis certaine que vous allez l'aimer autant que moi. À ce soir. »

*

Ils se levèrent de table à notre arrivée au restaurant et tout de suite je remarquai que Robert avait de la prestance, il

était grand, de belle apparence et ils formaient un beau couple.

La conversation qui suivit fut très agréable, car Robert était comme moi un friand d'opéra et nous eûmes notre première discussion véritable, lui-même affirmant que le premier opéra que l'on connaisse était « La Dafne » de Jacopo Peri qui fut joué au XVI^e siècle en 1594 alors que moi je prétendais que le premier opéra était « L'Euridice » du même auteur joué en octobre 1600, car il ne restait que des fragments de la première œuvre, nous empêchant alors de différencier vraiment un opéra d'un ensemble de madrigaux très appréciés à cette époque. De plus une œuvre de Emilio de Cavalieri « La rappresentazione di Anima e di Corpo » en trois actes, créée à Rome en février 1600, avant l'Euridice de Peri, était plutôt considérée comme une représentation lyrique.

Je revois encore le sourire de Julie qui regardait son père et son amoureux discuter comme s'ils étaient de vieux amis. J'ai su apprécier le caractère de Robert qui n'a jamais abdiqué même pour flatter son futur beau-père.

Chantal par la suite amena la conversation sur leur relation, et nos deux tourtereaux surent trouver les mots et les idées pour nous convaincre qu'ils étaient faits l'un pour l'autre et que nous devions donner notre accord à leur union pour leur bonheur. Chantal et moi nous ne voulions pas revivre la pression que nous avions du mettre sur les parents de cette dernière pour qu'ils acceptent notre mariage parce qu'ils nous trouvaient trop jeunes et que d'après eux nous n'avions pas eu le temps de nous connaître assez longtemps ; notre union avait été un succès et il n'était pas question de maintenir un veto qui aurait pu les obliger à utiliser le même levier sur nous.

Revenus du restaurant, Chantal et moi étions convaincus que Robert était un gentil garçon qui aimait tendrement

notre Julie et la différence d'âge ne nous semblait plus un obstacle à leur amour, mais jamais, à ce moment nous aurions pu prévoir les événements tristes et dramatiques qui devaient suivre.

15

Février 1980

La salle d'urgence circulaire faisait penser à une arène où les patients étaient alités tout autour permettant ainsi au personnel soignant de surveiller non seulement les moniteurs qu'ils avaient sous les yeux, mais aussi les faits et gestes de chaque malade pour sa protection. Évidemment chacun était isolé de l'autre par une cloison simple qui leur conférait une certaine intimité tout en permettant aux infirmières et aux médecins de répondre rapidement à tout besoin ou urgence. Cette salle panoptique était utilisée dans plusieurs centres américains d'où nos architectes l'avaient copiée tout en diminuant la zone de circulation pour la rendre plus apte à nos besoins.

Quelques minutes auparavant j'avais du répondre à un appel d'urgence, sous forme de ce qu'on appelle un code quatre-vingt-dix-neuf, pour un patient en salle d'urgence qui était en arrêt cardiaque. Dès mon arrivée je m'étais rendu compte que malgré la ventilation au masque établie par l'interne de garde il y avait obstruction respiratoire diminuant l'efficacité de la réanimation et je vis dans les yeux de ce jeune médecin le soulagement de voir arriver l'aide d'un spécialiste, sachant très bien que toutes les

manœuvres de réanimation ne peuvent donner aucun résultat et même empirer la situation si on ne réussit pas à prime abord à rétablir une ventilation adéquate. La petite salle était pleine de personnes toutes aptes à agir à un moment où l'autre de cette procédure, mais dès mon apparition, un espace se libéra jusqu'à la tête du patient où je pus installer un tube endotrachéal après que l'infirmière m'eut donné le laryngoscope pour exécuter l'intubation dans la trachée. Sous ventilation assistée manuellement alors que le massage cardiaque se poursuivait, les couleurs revinrent sur le visage blafard du patient permettant ainsi au personnel de préparer le défibrillateur. Après le premier choc, le rythme cardiaque revint sinusal et tous les visages se détendirent, signe que les chances de récupérer pour le patient se présentaient assez bien. Le reste de la procédure se déroula plus facilement alors que j'introduisis un tube gastrique pour enlever la pression de l'air dans l'estomac du patient due à la ventilation par masque lorsque les voies respiratoires ne sont pas suffisamment perméables.

À cet instant, une infirmière vint m'avertir qu'un homme voulait me voir à l'entrée de l'urgence et je dus le faire aviser que je ne pouvais pas encore laisser le patient et qu'il devrait attendre que je me libère. Je devais encore installer un cathéter dans la jugulaire droite et le descendre au niveau de l'oreillette droite pour faciliter la lecture de différents tests qui auraient lieu par la suite après son transfert à l'unité coronarienne. J'en profitai ensuite pour installer plusieurs perfusions veineuses afin de faciliter la réhydratation et les prises de sang pour investigation complète de son état cardiaque. Durant ces procédures je sentis que quelqu'un me regardait intensément et levant le yeux j'aperçus une jeune femme, jolie, habillée en blanc, dans la trentaine qui suivait tous mes gestes. Sur le coup je ne cherchai pas à investiguer plus avant la présence de cette infirmière que je

ne connaissais pas et continuai les manœuvres que j'avais entreprises.

On m'apporta les résultats de laboratoire faits en urgence où constatant que la glycémie du patient était extrêmement basse je m'informai si quelqu'un connaissait le patient comme diabétique et la jeune femme me répondit affirmativement, mentionnant que l'arrêt cardiaque était survenu après qu'il se soit injecté lui-même son insuline. Je n'avais pas le temps de rechercher les relations de mon malade avec cette personne, me réservant la tâche de le faire par la suite. Je lui fis administrer immédiatement une solution de glucose et devant la lecture d'un taux d'insuline très élevé, je lui fis injecter l'hormone glucagon qui contrecarre l'effet de cette dernière en favorisant la transformation sanguine de glycogène en glucose.

Il était bien évident que je devais avoir quelques renseignements sur ce patient que je ne connaissais pas si nous voulions continuer un traitement adéquat et je décidai de questionner la jeune femme qui m'avait répondu.

« Est-ce que ce patient est parent avec vous, c'est votre père peut-être ? »

— Non, c'est mon mari, répondit-elle sèchement. »

Je rougis légèrement devant la bévue que je venais de faire.

« Excusez-moi, je l'ignorais. J'aimerais avoir quelques renseignements sur les antécédents médicaux de votre époux. D'après son dossier médical que je viens de lire, il est âgé de cinquante cinq ans et diabétique ; pouvez-vous m'en dire plus ? »

— Certainement, répondit-elle, mon mari est diabétique depuis environ dix ans et ne peut être contrôlé par les hypoglycémiantes oraux et c'est pourquoi il s'injecte de l'insuline régulièrement ; c'est la seule maladie que je lui connaisse, il n'a pas de problème cardiaque connu. Ce matin il s'est injecté son insuline comme il le fait

habituellement chaque matin et il est tombé dans le coma ; je l'ai fait transporter immédiatement à l'hôpital et vous savez la suite, il a fait un arrêt cardiaque dans l'ambulance. Croyez-vous, docteur qu'il va s'en sortir ? Va-t-il rester avec des séquelles neurologiques ?

— J'espère qu'il va s'en sortir, mais pour ce qui est des complications, nous devons attendre qu'il se réveille ; je crois qu'il a été transporté rapidement à l'hôpital. Je suis très étonné, repris-je, de voir sa glycémie si basse et son taux d'insuline aussi élevé ; c'est impossible qu'une injection à dose normale puisse donner une perturbation pareille ; son médecin a-t-il changé sa prescription récemment ?

— Non, il a trouvé qu'il répondait bien à la médication, je pense que mon mari s'est trompé de dose tout simplement ; s'il se réveille j'aimerais que vous ne l'inquiétiez pas avec cela, car à l'avenir je vais préparer moi-même les seringues ; je vous en prie, ne lui parlez pas qu'il a fait une erreur, cela a toujours été un très grand stress pour lui de s'injecter ce médicament et il ne voudra plus le faire. »

Lorsque je reçus le résultat du deuxième test, la glycémie était redevenue normale ce qui me fit souhaiter qu'il sorte de son coma rapidement si son cerveau était intact après cet incident. J'avisai l'infirmière de m'avertir dès le réveil du patient. À ma sortie de la salle d'urgence je fus accosté par un individu qui me demanda si j'étais le docteur Mark Côté et se disant huissier, il me remit un *subpoena* qui indiquait que je devais me présenter à la salle douze du Palais de justice de Montréal, le 10 mars 1980, à neuf heures trente du matin alors que s'ouvrait le procès de Claude Juras.

Quelques heures plus tard, après un appel de la salle d'urgence me rappelant mon patient à voir, je le trouvai réveillé et bien conscient.

« Je suis vraiment surpris de vous trouver en aussi bonne forme après cet accident, lui dis-je en souriant, comment

allez-vous ?

— Très bien docteur. Pouvez-vous me dire ce qui est arrivé ? Je ne me rappelle de rien. Ma femme m'a préparé mon insuline et elle me l'a donnée comme elle fait d'habitude et après c'est le néant.

— Êtes-vous certain de bien vous souvenir de ce qui a précédé votre coma ? Vous avez sûrement préparé votre médicament vous-même et l'avez injecté comme le font tous les diabétiques. De plus, vous étiez peut-être en hyperglycémie à ce moment et vous vous êtes donné une plus grosse dose que celle prescrite.

— Non, docteur, ma femme est infirmière et c'est toujours elle qui prépare l'insuline et me l'injecte dans le bras, je déteste faire cela moi-même. De plus je me rappelle très bien qu'après lui avoir fait la remarque que la dose était plus grosse que d'habitude, elle m'a dit que le médecin l'avait augmentée lors de la dernière visite.

— Vous êtes bien certain de ce que vous dites, repris-je prudemment, car on oublie souvent beaucoup de choses après un coma important comme celui que vous avez fait et un individu peut même rester avec des séquelles cérébrales permanentes.

— J'en suis absolument certain, reprit-il aussitôt, vous n'avez qu'à demander à ma femme, elle vous le confirmera, j'ai toute ma conscience et aussi ma mémoire ; je ne crois pas être porteur de séquelles cérébrales de quelque nature que ce soit. Je suis le propriétaire d'une très grosse compagnie qui engage soixante-dix employés et je les connais tous personnellement par leurs petits noms, j'ai une mémoire extraordinaire ; voulez-vous que je vous les nomme tous avec leur fonction particulière ?

— Non, je ne crois pas que cela soit nécessaire, mais j'aimerais que vous me donniez le nom de votre médecin traitant pour vérifier avec lui la dose d'insuline prescrite. »

J'étais très perplexe à mon retour en salle d'opération et je ne savais pas quoi faire dans cette circonstance. Devais-je en parler au patient ou encore appeler la police? Je choisis de rencontrer le directeur des services professionnels avec lequel je pris rendez-vous pour la fin de l'après-midi.

Le docteur Jean Dionne était âgé de 65 ans, ancien chirurgien, il avait acquis une très vaste expérience et occupait la fonction de directeur des services professionnels depuis deux ans.

« Salut! Mark, ça fait longtemps que je t'ai vu, qu'est-ce que tu deviens?

— Toujours la même chose, je surveille des patients qui dorment.

— Connais-tu, dit-il, la définition d'un bon anesthésiste?

— Bien j'en connais plusieurs, mais dis toujours la tienne.

— C'est un docteur à moitié réveillé qui surveille un patient à moitié endormi.

— Elle est bien bonne! Sais-tu pourquoi? repris-je, la cervelle de chirurgien se vend plus cher à la livre que celle d'un anesthésiste... c'est parce que c'est plus rare.

— Connais-tu l'histoire, dit Jean sans perdre de temps, de la jeune femme qui rencontre un homme dans un bar, l'amène à sa chambre pour faire l'amour. Vers trois heures du matin elle le réveille et lui demande : "Serais-tu anesthésiste par hasard?" ... "Mais oui, répondit-il, comment as-tu deviné?" ... "C'est parce que je n'ai rien senti!"

— Je t'en prie, Jean, je n'ai pas le courage de rire, j'ai un gros problème à résoudre et j'ai besoin de ton aide. »

Et je lui racontai ce qui s'était passé en salle d'urgence le matin en finissant par lui dire que ce patient semblait très riche, car il possédait un gros commerce et que de plus j'avais contacté son médecin traitant qui m'avait affirmé ne pas avoir changé sa médication.

« Tu as raison, me dit-il, c'est un gros problème. As-tu des

témoins de ta rencontre avec l'épouse et le mari ?

— Oui, la même infirmière m'a accompagné les deux fois et elle a semblé très perturbée par les deux témoignages différents au point que je l'ai avertie de ne parler à personne de ce que nous avons entendu jusqu'à ce que je prenne une décision sur l'action à prendre en la circonstance.

— D'après toi, questionna-t-il, que s'est-il passé ?

— Le patient me raconte que sa femme, infirmière, lui a fait une injection d'insuline avec une dose plus importante que d'habitude selon une nouvelle prescription de son médecin traitant d'après ce qu'elle lui aurait dit et qu'il a perdu conscience. Sa femme soutient que c'est lui-même qui s'est fait cette injection. Quant à son médecin il affirme ne pas avoir changé sa prescription. Qui croire ? Il est évident que ce patient a reçu une dose trop élevée d'insuline qui aurait pu être mortelle. Nous savons cependant que lors d'hypoglycémie sévère consécutive à une surdose d'insuline, la sécrétion excessive d'épinéphrine prend le pas sur les symptômes dus à la dysfonction du système nerveux central qui se traduit surtout par une tachycardie sévère pouvant conduire à la fibrillation ventriculaire telle que présente lorsque le patient est arrivé en salle d'urgence. Le neurologue, à ma demande, a vu le patient et conclue qu'il n'y a aucune atteinte neurologique. Il est bien évident que le patient a subi une réanimation suffisamment rapide pour lui permettre de sauver sa vie sans complication.

— Quelles conclusions ? demanda Jean, peux-tu tirer de la situation.

— Je ne sais quoi dire. On peut éliminer que le patient s'est trompé à cause du coma, alors que sa mémoire d'après le neurologue est intacte. Pourquoi mentirait-il ? Il n'a aucune raison de le faire. Donc on peut présumer qu'il a dit la vérité. Nous pouvons aussi éliminer le fait que le médecin traitant qui est un endocrinologue reconnu puisse essayer

de nous tromper, il n'a rien à gagner. Maintenant on doit se demander pourquoi sa femme mentirait? C'est là que le problème se corse. Le patient est âgé de cinquante-cinq ans et sa femme a environ trente ans, de plus il semble très riche, à quoi cela te fait-il penser?

— Se pourrait-il qu'elle ait essayé de le tuer?

— Elle est infirmière et lui aurait administré, d'après moi, une dose mortelle d'insuline. Le patient a pu être sauvé grâce au fait qu'elle l'a amené rapidement à l'hôpital et que notre équipe a procédé à une réanimation efficace en diagnostiquant rapidement le coma hypoglycémique. Premièrement, est-il possible qu'elle se soit trompée accidentellement dans la préparation de l'insuline et se rendant compte de son erreur elle nous l'ait conduit rapidement à l'hôpital sans vouloir admettre son erreur? Cette thèse me semble invraisemblable parce qu'une infirmière ne peut commettre l'erreur de donner une dose trois à quatre fois supérieure à celle qu'elle donne habituellement au même patient, d'autant plus que les seringues pour injection d'insuline sont calibrées de façon très précises justement pour éviter ce genre d'erreur. Cependant elle l'a amené rapidement à l'hôpital, a-t-elle eu des remords? Peut-être pensait-elle aussi que la quantité injectée empêcherait toute réanimation et que le personnel en place ne diagnostiquerait pas l'hypoglycémie ou trop tardivement pour renverser le processus. D'ailleurs elle m'a parlé de diabète et d'insuline seulement après que j'aie eu le résultat de la glycémie et qu'on ait réussi la réanimation.

— Je ne vois qu'une solution, murmura Jean après une longue méditation, nous allons rencontrer ton patient en présence de l'infirmière qui t'a assisté pour une conversation intime où nous lui expliquerons exactement ce qui s'est passé et il en tirera lui-même ses propres conclusions, après nous aviserons la police. »

Malheureusement tout ne se déroula pas comme nous l'avions prévu. Notre malade nous écouta patiemment jusqu'au moment où il explosa littéralement.

« Que voulez-vous insinuer? Que ma femme veut me tuer. Pourquoi tous ces mensonges? Je vis avec elle depuis huit ans et elle a toujours été très attentionnée. Pourquoi voudrait-elle me tuer? Je lui donne tout ce qu'elle veut. »

Jean prit alors la parole.

« Vous ne comprenez pas, nous n'avons aucun intérêt à vous mentir, nous vous avisons de propos qui ont été tenus ici à l'hôpital par votre femme contrairement à vos propres dires. Vous avez reçu une dose mortelle d'insuline prouvée par la quantité retrouvée dans votre sang et vous êtes encore vivant grâce à la rapidité d'action du docteur Côté qui n'est pas votre ennemi, mais qui vous a sauvé la vie par sa rapidité à faire le diagnostic. De plus nous sommes obligés par la loi de déclarer ce genre d'événement.

— C'est vous qui ne comprenez pas, vous avez mal interprété les paroles de ma femme qui devait être très nerveuse pendant la réanimation. Je remercie le docteur Côté pour son intervention, mais je ne peux accepter que vous soupçonniez ma femme de vouloir me tuer. Tout cela est une méprise qui va se clarifier dès que j'aurai discuté avec Claire qui vous dira elle-même que vous avez mal compris ses propos. Je vous en prie, attendez pour prévenir la police, tout cela est une erreur regrettable. Mais si vous passez outre ma décision et que vous les préveniez, je vais tout à coup me souvenir que c'est moi qui ai fait l'injection, qu'après la réanimation j'avais oublié ce qui s'était passé réellement et j'ai dit que c'était ma femme qui l'avait exécutée. De plus vous risquez une poursuite civile pour tentative d'atteinte à la réputation de ma femme.

— Très bien, avançai-je, nous ne dirons rien à la police si vous pensez qu'il n'y a aucune raison de s'inquiéter. Je

dois aussi vous référer à un confrère cardiologue, car je m'occupe de réanimation, mais je ne peux continuer le suivi. Je vous souhaite bonne chance et tachez de respecter les ordonnances de votre médecin, car des erreurs de dosage d'insuline peuvent causer votre mort, vous ne serez peut-être pas aussi chanceux la prochaine fois. »

Après avoir recommandé à l'infirmière de ne pas parler de cet incident, mais de remplir un formulaire d'accident qui demeurerait dans le dossier nous retournâmes, Jean et moi, à son bureau.

« Si tu veux bien Mark, dit-il, dès que nous fûmes assis, remplis le document relatif aux incidents avec le plus de témoignages possibles sur la réanimation de monsieur Luc Dorion et moi je vais faire de même. »

Le lendemain midi alors que j'étais à la cafétéria je reçus un appel d'urgence, c'était madame Claire Dorion qui sans me laisser le temps de placer un seul mot se mit à m'invectiver.

« Je vous avais demandé de ne pas parler à mon époux de cet accident, mais vous n'avez fait qu'à votre tête, il est dans tous ses états et s'inquiète pour l'avenir, car il a peur de se tromper de nouveau au point de ne plus vouloir recevoir d'insuline. Vous lui avez laissé supposer que j'avais essayé de le tuer, mais il m'aime trop pour ajouter foi à vos calomnies, mais j'ai l'intention de me défendre contre des charlatans de votre espèce. Je vous avertis que si vous intervenez de nouveau, je vais prendre les moyens appropriés pour vous empêcher de nuire définitivement ; si la loi n'est pas suffisante, il y a d'autres moyens beaucoup plus douloureux. Cet après-midi, je sors Luc de votre hôpital de merde et je le fais transférer dans celui où je travaille.

— Mais vous me faites des menaces ! Vous m'avez bien dit que c'était lui qui s'était injecté l'insuline et... »

Et avant que j'aie pu ajouter autre chose, elle avait raccroché bruyamment le combiné.

Revenu à ma table, je racontai à Sophie tout l'incident et elle en fut très choquée.

Je pense que le mieux était d'oublier cet incident, car j'avais beaucoup de problèmes à résoudre pour le moment. Dans l'après midi, Phil me fit demander à son bureau.

« J'ai eu un appel téléphonique d'une tigresse, elle s'appelle Claire Dorion, et elle veut quasiment te tuer, je n'ai pas été capable de placer un seul mot et elle t'a dénigré; sois gentil et raconte-moi ce qui s'est passé, car je n'ai rien compris à son histoire alors qu'elle parlait de poursuite contre l'hôpital et de te faire radier par le Collège des médecins. »

Je lui racontai tout ce qui s'était passé alors que Jean Dionne m'avait accompagné pour rencontrer le patient et que nous avions décidé de ne pas informer la police, nous rendant bien compte que nous ne pouvions rien prouver dans les circonstances.

DEUXIÈME PARTIE

Un juge éminent écrivait un jour qu'un procès par jury servait mal la justice et qu'il serait préférable de ne pas livrer l'avenir et la vie d'une personne à leur décision ultime.

Dans le passé, des jugements douteux ont été rendus, même des erreurs judiciaires irréparables sont venues ternir l'intégrité de la justice. Des jurés catholiques auront plus de difficulté à faire condamner un membre du clergé catholique que des protestants et encore plus de décider de la culpabilité de quelqu'un lorsque des psychiatres viennent donner des avis différents sur un individu, les uns le prétendant sain d'esprit alors que les autres le trouvent inapte à subir son procès, comme dans le procès de l'abbé Delorme en 1922 qui se terminera en 1924 après quatre procès par l'acquittement de l'accusé. En 1931, on a assisté à deux verdicts différents dans l'affaire Nogaret alors que le premier jury le trouve coupable lors d'un premier procès et qu'un deuxième jury le proclame innocent quelques mois plus tard avec les mêmes témoins et la même preuve.

Qui n'aura pas un petit doute quant à la culpabilité de Louis Riel? Était-il sain d'esprit et apte à son procès en 1885 ou malade mental qui n'aurait pas du être jugé? Dans cette catégorie on peut ajouter les noms de Michel Dunn qui a toujours crié son innocence et celui de Wilbert Coffin qui lors de son procès en 1953 a nié avoir tué Eugène Lindsay, Richard Lindsay et Frederick Claar.

Les membres de la magistrature ont-ils une certaine crainte lors d'un procès quand vient le temps de choisir les douze membres d'un jury? En ce matin de mars, les deux avocats adversaires semblaient prêts à la sélection des jurés qui se fit assez rapidement compte tenu du grand nombre de

personnes assignées et du peu de récusations péremptoires demandées par les parties alors que chacun avait droit à vingt. Plusieurs chefs d'accusation avaient été signifiés à l'accusé dont un vol à main armée et la complicité dans le meurtre d'un policier. Le jury sélectionné se composait de quatre femmes et de huit hommes. Claude Jutras ayant plaidé non coupable, le procès avait été fixé au dix mars et les corridors du palais de justice étaient remplis par une foule assez hétéroclite. Ce genre de procès où il y avait meurtre, surtout d'un policier, envenimé par une presse déchaînée avide de sensationnalisme, attirait nombre de curieux en plus de tous ceux qui devaient être présents pour remplir une fonction quelconque.

La salle où devait avoir lieu le procès était assez vaste pour contenir deux cent cinquante personnes assises face au juge. Ce dernier occupait une table surélevée lui permettant d'avoir un coup d'œil sur l'ensemble du prétoire. À sa droite, logeaient les douze jurés accompagnés d'un garde armé, tous limités par une enceinte qui les séparait des autres intervenants. En face, de l'autre côté de la salle, on retrouvait le prévenu assis entouré d'une cage de verre avec deux agents de sécurité armés. Immédiatement devant le juge, mais en contrebas se trouvait la greffière pour assurer la continuité des témoignages en plus de garantir l'enregistrement sonore des délibérations. Enfin les deux avocats assis séparément de chaque côté de la salle faisaient face au juge. L'avocat de la couronne occupait le côté gauche de la salle et celui de la défense logeait à la droite, assez près de l'individu en jugement pour pouvoir lui parler. Chaque avocat était assisté par un autre membre du barreau.

Ce matin, accompagné de Chantal, j'avais quelques petits papillons dans l'estomac en attendant d'être convoqué dans la salle d'audience ; quelle serait l'attitude de Claude en me voyant et quelle serait la mienne durant mon témoignage ?

Le procès était présidé par le juge Alexis Renaud, reconnu pour sa rigidité et son franc-parler, n'acceptant pas facilement les entoureloupettes des avocats et demeurant par contre extrêmement sensible aux droits de l'accusé. Que ce soit du côté de la défense ou du ministère public, les avocats étaient satisfaits de sa présence et il aurait été certainement leur choix s'ils avaient eu le droit de vote, même si on le disait irascible et impatient avec les avocats.

« Mesdames et messieurs les jurés, le ministère public démontrera, je dis bien démontrera, sans qu'aucun doute ne persiste, la culpabilité de Claude Jutras ici accusé devant vous pour attaque à main armée, complicité de meurtre d'un policier, port d'arme prohibée et vol de cent quarante-trois mille six cents dollars qui n'ont pas été retrouvés. »

C'est ainsi que l'avocat de la couronne terminait son plaidoyer à l'ouverture du procès.

Maître Régis Lachance exerçait le droit depuis vingt-neuf ans et le lieutenant de police, Jack Donovan, que j'avais rencontré à la porte du palais de justice, m'avait dit qu'on pouvait compter sur une main le nombre de causes qu'il avait perdues durant toute sa carrière. Avec ses cheveux gris et sa forte stature il en imposait beaucoup par sa prestance. Lorsqu'il se dirigeait lentement vers les jurés de son pas lourd et calculé, son regard vif et perçant forçait souvent deux ou trois personnes à baisser les yeux.

À la demande du juge, à l'avocat de la défense, de s'adresser au jury en réponse au plaidoyer du ministère public, ce dernier déclina l'invitation ce qui eut pour effet de créer dans la foule un murmure qui à son tour fit froncer les yeux du juge.

Ceux qui connaissaient Maître Gustave Larue, aussi appelé « Gus » par les intimes, ne furent pas surpris par cette réaction, redoutant justement ce genre de coups de théâtre qui lui étaient familiers. On prétendait qu'il était le

plus dangereux criminaliste de la Province, le plus astucieux et aussi le plus dispendieux. Dans les milieux juridiques, les avocats avaient l'habitude de raconter les tours qu'il avait utilisés dans des procès antérieurs pour faire gagner son client. Je comprenais maintenant avec quel argent Claude avait pu se payer le membre le plus redoutable du barreau. Je ne l'avais jamais vu, mais on disait de lui que c'était un homme de grande stature, aussi imposant que son adversaire, l'avocat de la couronne, et qu'il ne s'en laisserait pas imposer par le gabarit de ce dernier ; ce serait un duel de poids lourds.

Je fus le premier témoin de la couronne à être invité à la barre et dès mon entrée dans la salle, je sentis les regards dirigés vers moi. J'évitai de regarder du côté de Claude et de son avocat et fixai mes yeux sur l'avocat du ministère public. Après le serment d'usage, ce dernier se dirigea vers moi de son pas lent, sans dire un seul mot, pendant un moment qui me sembla un siècle, et me fixa de ses yeux sournois, suffisamment longtemps pour voir le juge exécuter un mouvement d'impatience ; il ouvrit la bouche au même instant où le juge ouvrait la sienne pour protester. Je n'avais pas baissé le regard devant lui, ce qui sembla l'indisposer, et il me posa sa question en tournant le dos en signe de désapprobation.

« Voulez vous dire à la cour quelle profession vous exercez ?

— Je suis médecin.

— Connaissez-vous l'accusé ?

— Oui, je le connais.

— Voulez-vous regarder l'accusé et nous dire s'il s'agit bien de monsieur Claude Jutras.

— Oui, c'est bien lui. »

Le regard de Claude ressemblait à celui que j'avais vu le soir de la mort de son père annonçant le glas pour quelqu'un et je connaissais la personne qui devait mourir.

« Avez-vous rencontré le prévenu le vingt trois décembre dernier ?

— Objection ! rugit maître Larue bondissant de son siège, mon honorable confrère suggère la réponse au témoin. »

C'est à ce moment que je vis pour la première fois l'avocat de Claude et je sursautai d'étonnement par la ressemblance étonnante entre ce dernier et son avocat. Claude avait laissé pousser une petite moustache mal taillée exactement comme celle de maître Larue et de plus ils avaient la même coupe de cheveux, de la même couleur. Il était bien évident qu'il s'agissait encore d'un tour de la défense pour me désarçonner d'autant plus qu'ils portaient exactement le même costume, ayant à peu près un physique semblable.

« Objection retenue, murmura le juge, semblant désapprouver ce genre de cirque.

— Je vais énoncer ma question différemment, reprit l'avocat. Quand avez-vous rencontré Claude Jutras la dernière fois ?

— Il y a environ trois mois, le vingt-trois décembre dernier.

— À quelle occasion l'avez-vous rencontré ?

— J'étais au coin de la rue Sainte-Cathérine, arrêté à un feu rouge, lorsqu'il a ouvert ma porte d'automobile pour s'introduire à l'intérieur avec deux autres hommes dont l'un était un Père Noël.

— Les portes de votre automobile n'étaient-elles par verrouillées ?

— Non, j'avais oublié de le faire.

— Comment vous a-t-il expliqué cette intrusion ?

— Il m'a dit que son auto était en panne, il devait mener le Père Noël à Place Desjardins et me demandait de lui rendre ce service.

— L'avez-vous fait ?

— Oui.

— Donc vous deviez le connaître très bien, pour accepter

cette proposition?

— Claude a été élevé dans la maison en face de chez moi ; durant ma jeunesse je l'ai vu presque à tous les jours et cela durant plusieurs années.

— Avait-il l'air pressé?

— Objection, votre honneur, mon honorable confrère demande au témoin une opinion personnelle sur la mine qu'aurait pu avoir mon client.

— Objection retenue, marmonna le juge presque à contre-cœur.

— Docteur Côté, reprit maître Lachance, le prévenu vous a-t-il dit qu'il était très pressé?

— Oui ; par la suite il m'a demandé de le conduire rapidement à l'endroit désigné.

— Dans l'auto, vous a-t-il dit pourquoi il était pressé d'aller à Place Desjardins?

— Il devait laisser un Père Noël à cet endroit et récupérer l'autre déjà sur place ; c'était prétendument sa nouvelle fonction après sa sortie de prison. Il m'a dit être devenu honnête avec son nouvel emploi.

— L'avez-vous cru?

— Objection, cria maître Larue en s'avançant rapidement vers le juge, mon confrère dépasse les bornes en demandant l'opinion du témoin ; qu'il se contente de faire citer les faits qui sont faux de toute façon.

— Messieurs les avocats, veuillez vous approcher. Je ne tolérerai pas longtemps votre attitude à tous les deux, il n'est pas question que vous transformiez cette cour en spectacle de foire. Maître Larue vous êtes au tribunal et à l'avenir veuillez présenter vos objections sans vous précipiter vers moi comme un taureau déchaîné et de plus je n'accepterai pas que vous affirmiez qu'un témoin ment alors qu'il répond aux questions de la couronne. Quant à vous maître Lachance tenez-vous en aux faits.

— Objection retenue, reprit le juge, veuillez cependant rayer les derniers mots de maître Larue. Vous pouvez poursuivre.

— Docteur Côté, pouvez vous dire à la cour ce qui s'est passé lors de votre arrivée à destination ?

— Claude Jutras m'a demandé avec insistance de l'attendre pour ramener avec nous l'autre Père Noël ; ce que j'ai fait d'ailleurs.

— Avez-vous attendu longtemps son retour ?

— Environ quinze à vingt minutes, puis Claude est apparu avec un seul comparse, sans le Père Noël qui semblait-il était déjà parti.

— Les deux individus étaient-ils calmes lors de leur retour ?

— Je n'ai pas remarqué le comportement du deuxième individu, mais Claude était très agité et à bout de souffle. Il m'a demandé de partir rapidement et recommandé de ne dire à personne que je l'avais vu.

— Avez-vous remarqué s'il transportait un colis avec lui ?

— Il avait un gros sac noir qui semblait très pesant.

— Avait-il ce sac avec lui avant de vous quitter pour entrer dans l'édifice ?

— Non !

— Vous en êtes certain ?

— Oui, j'en suis sûr et certain. »

À ce moment l'avocat tourna lentement ses yeux vers l'accusé et son regard se fit tellement insistant que tous les jurés suivirent le mouvement ce qui sembla se traduire par une victoire pour maître Lachance qui rejoignit son siège lentement.

Claude n'avait pas bronché, son regard fixé sur l'avocat de la couronne n'avait pas fléchi.

« Maître, demanda le juge, avez-vous terminé avec le témoin ? »

Ce dernier acquiesça d'un mouvement de tête sans un mot.

« Le témoin est à vous maître Larue. »

Ce dernier se leva lentement, tête basse, comme s'il semblait lire quelque chose sur son bureau. Il se dirigea vers moi, les yeux plongeant vers le sol, puis rendu à environ un mètre de mon visage il leva brusquement la vue et je restai abasourdi, car ses yeux étaient exactement de la même couleur verte que ceux de Claude. Qu'est-ce que tout cela voulait dire, avait-il vraiment les yeux de cette couleur ou portait-il des lentilles cornéennes qui modifiaient la vraie couleur de ses yeux? Perdu dans mes réflexions, j'avais manqué complètement la première question.

« Je vous prie de m'excuser, repris-je aussitôt, mais je n'ai pas compris la question.

— Je vous ai demandé si monsieur Claude Jutras était pour vous un ami intime?

— Non, pas exactement, il est plutôt une connaissance.

— Veuillez répondre à la question par oui ou non et rien d'autre.

— Non, répondis-je brusquement, avec un certain sentiment de frustration.

— J'aimerais votre honneur, dit l'avocat s'adressant au juge, que le jury remarque le ton agressif avec lequel le témoin a répondu à cette simple question. »

Maître Larue me quitta brusquement et se dirigea vers Claude qu'il me cacha complètement à la vue par sa masse imposante.

« Pouvez-vous me dire, monsieur, si vous voyez l'accusé dans cette salle?

— Oui, répondis-je, il est derrière vous.

— Répondez par oui ou non; est-ce que vous le voyez dans cette salle?

— Objection, s'écria maître Lachance, mon savant

confrère cherche à confondre le témoin.

— Objection retenue. Maître Larue, reprit le juge, cessez ce petit jeu que je ne trouve pas drôle du tout.

— Vous avez dit à mon savant confrère que vous aviez vu monsieur Jutras le vingt- trois décembre dernier. Était-il habillé comme aujourd'hui? Portait-il la barbe à ce moment?

— Non, il n'était pas aussi chic qu'aujourd'hui, mais il portait une barbe. »

L'avocat me tourna le dos, se dirigea vers son bureau, ouvrit sa valise, en sortit une barbe qu'il se colla dans le visage, s'approcha des jurés et se retourna vers moi.

« Ressemblait-il à cela?

— En effet, répondis-je, il pouvait ressembler à cela.

— Si j'étais entré dans votre automobile ce jour là, auriez-vous pu me prendre pour lui?

— C'est peu probable, je le connais depuis trop longtemps et votre voix vous aurait trahi.

Ce qui suivit me stupéfia et je compris immédiatement pourquoi cet avocat était si coriace.

Maître Larue me fit un sourire exactement comme Claude l'aurait fait, en déviant sa bouche vers la gauche; il s'approcha de nouveau, se retourna et me demanda avec exactement la même voix et la même intonation que celle de Claude, si maintenant je reconnaissais celui qui s'était assis dans mon automobile ce jour là.

J'étais sidéré; j'ai même jeté un oeil du côté de Claude pour voir si ce n'était pas lui qui avait parlé et regardant l'avocat de la couronne, je vis qu'il avait la tête entre ses deux mains; mais il se reprit très vite et bondissant de son siège il s'adressa au juge.

« Votre honneur, est-ce qu'on est obligé d'endurer tout ce cirque? Je m'objecte, mon confrère veut-il prouver que c'est lui qui a fait cette attaque à main armée?

— Votre Seigneurie, intervint immédiatement l'avocat, je veux prouver que le témoin a vu quelqu'un s'asseoir dans son auto, sans qu'il puisse affirmer avec certitude que c'était mon client.

— Continuez, reprit le juge, mais si vous vous écartez trop du but de ce procès, je me propose de vous rappeler rapidement à l'ordre.

— Docteur Côté, reprit l'avocat, mimant toujours la voix de Claude, êtes-vous toujours aussi certain que je n'aurais pu vous induire en erreur si j'avais été assis dans votre automobile?

— J'en suis convaincu, répondis-je après m'être ressaisi, vous n'auriez pas pu me tromper même si vous imitez très bien sa voix.

— Quand vous supposez avoir rencontré mon client, le vingt-trois décembre, depuis combien de temps vous ne l'aviez pas vu?

— Ça faisait au moins trois ans.

— Et vous persistez à dire, reprit l'avocat avec son imitation parfaite du sourire de Claude, que vous êtes absolument certain que le personnage assis dans votre véhicule ce jour là était sans l'ombre d'un doute mon client.

— Oui, j'en suis certain, car il n'y a pas seulement l'intonation, mais aussi le sens des paroles lorsqu'on rencontre une connaissance. »

L'avocat se retourna vers les jurés, me présentant son dos immense, et dit :

« Tu ne me reconnais pas, tu oublies facilement les vieux amis, allons sois beau joueur j'ai besoin de tes services! »

Tous les jurés suivirent le regard rapide que j'avais dirigé vers Claude pour savoir si c'était lui qui venait de prononcer les mêmes paroles dites trois mois auparavant, mais celui-ci souriait en silence avec la même mimique que son avocat qui se retournant vers moi, reprit aussitôt :

« Docteur Côté, je vous rappelle que vous avez fait le serment de dire toute la vérité ; si j'avais été assis dans votre automobile ce jour là, ma présence aurait-elle pu vous tromper au point où vous m'auriez pris pour mon client ? Surtout après trois ans d'absence.

— C'est peu probable.

— Oui ou non ?

— Non ! »

À ce moment, je jetai par hasard un regard vers l'avocat de la couronne et son grand sourire me surprit énormément, que se passait-il ? Avais-je dit quelque chose de drôle ?

Maître Larue se tourna vers les jurés, les regarda attentivement à tour de rôle, tourna vers Claude ses yeux verts qui vinrent en tout dernier lieu se reposer sur moi.

« Vous avez dit il y a quelques instants à mon honorable confrère que trois individus s'étaient glissés dans votre automobile alors que vous étiez arrêté à un feu rouge et que vos portes n'étaient pas verrouillées, d'où veniez-vous alors ?

— J'arrivais de l'université où j'avais donné une conférence.

— Vous donnez une conférence à l'université et je présume que vous êtes pressé, mais vous déverrouillez toutes les portes de votre automobile avant de partir, admettez que c'est assez bizarre.

— Je ne me souviens pas de les avoir verrouillées avant de donner ma conférence, car j'étais déjà en retard à cause de la mauvaise température.

— Bizarre ! ... Vous connaissez le prévenu depuis plusieurs années, comment décrivez-vous votre relation avec lui ? Étiez-vous des amis ?

— J'utiliserais plutôt le terme de connaissance.

— Si vous n'étiez pas amis peut-être étiez-vous des ennemis ?

— Non.

— Monsieur Jutras vous a-t-il déjà rendu service dans le passé?

— Oui cela s'est produit à quelques reprises.

— Pouvez-vous nous renseigner un peu plus?

— Il m'a déjà secouru alors que j'étais attaqué par deux individus.

— Est ce que cela vous a aidé?

— Je crois que j'aurais eu plusieurs contusions ou même des blessures sérieuses sans son aide.

— Vous a-t-il rendu d'autres services?

— Peut-être d'autres petites choses, mais rien de bien spécial.

— Ne vous a-t-il pas aussi prêté son chalet pour aller à la pêche?

— Oui, j'avais oublié.

— Je vois! Je pense que pour lui vous étiez un ami, vous ne croyez pas? Et vous, lui avez-vous rendu des services?

— Quelques fois.

— Vous rappelez-vous lui avoir fait des sales tours?

— Non, je ne crois pas.

— Vous avez la mémoire courte. J'ai ici le rapport d'un officier de police, daté de 1957, rapportant que vous êtes allé dénoncer mon client comme le meurtrier de son père. Dans ce document il est prouvé qu'il s'agit d'un accident pur et simple corroboré par de nombreux témoins.

— J'ai agi, à ce moment, selon ma conscience. Ma fenêtre donnait sur la sienne et ils eurent, son père et lui une terrible altercation. Son père a crié : « Non! Claude, » j'ai entendu un cri terrifiant et il est tombé du deuxième étage et s'est tué.

— Avez-vous vu mon client le pousser?

— Non, ils étaient dans une autre partie de la maison que je ne pouvais pas distinguer.

— Donc vous ne pouviez pas le voir, mais cela vous a

suffi pour affirmer qu'un garçon de dix-huit ans avait tué son père, qui selon le rapport, était dans un état d'ivresse avancée. S'il vous croyait son ami, il a du avoir un choc terrible en se rendant compte de la sorte d'amitié que vous aviez pour lui, en plus de la peine d'avoir perdu son père. »

L'avocat fit une longue pose en me regardant d'une façon sévère tout en se tournant vers le jury pour leur montrer sa désapprobation. Certains membres du jury, à mon avis, avaient un visage plus austère depuis un moment.

« Quelques années plus tard avez-vous écrit, à sa demande, une lettre à une jeune fille qu'il voulait épater et qui n'a eu comme résultat de le ridiculiser devant elle, car les termes employés dépassaient les capacités littéraires d'un élève qui n'avait qu'une cinquième année d'études, alors que vous aviez fait plusieurs années de cours classique ?

— Il m'avait demandé de lui écrire une belle lettre d'amour et j'avais d'abord refusé, lui disant qu'elle se rendrait compte tout de suite de la supercherie, mais il s'était fâché et devant sa colère, j'avais fait marche arrière et j'avais écrit cette lettre.

— Avait-il été ridiculisé ?

— Je ne crois pas, mais moi je me serais senti ainsi à sa place. »

L'avocat fit un long silence qui, pour moi, dura un siècle.

« Avez-vous, je dis bien, avez-vous profité de cette bassesse pour lui soutirer la jeune fille en question et vous l'approprier ?

— Ce n'est pas ainsi que cela s'est passé.

— Je vous demande de répondre oui ou non.

— Alors c'est non.

— N'avez-vous pas épousé cette jeune fille ?

— Oui.

— Après la soirée, quand elle a découvert que vous étiez l'auteur de cette lettre, n'a-t-elle pas cessé ses relations avec

monsieur Jutras et commencé à sortir avec vous ?

— Elle l'avait rencontré à deux reprises seulement avant cette soirée et elle ne voulait plus le revoir, c'est la lettre qui l'a décidée à le rencontrer de nouveau.

— Répondez à la question.

— Oui.

— Actuellement, avez-vous de l'agressivité contre monsieur Jutras ?

— Oui.

— Veuillez expliquer cela au tribunal.

— Je suis en colère contre lui parce qu'il m'a mis dans un sale pétrin en m'utilisant pour exécuter une attaque à main armée et un meurtre ; j'aurais pu être poursuivi pour complicité.

— Votre honneur, hurla l'avocat de la défense, je m'objecte aux paroles du témoin qui condamnent mon client devant le jury sans lui laisser la chance de se défendre. Il prétend avoir conduit mon client à cet endroit, mais rien ne prouve qu'il est l'auteur de ce qui s'est passé à l'intérieur de l'édifice ; tout accusé à droit à la présomption d'innocence.

— Votre objection est retenue, sermonna le juge à mon endroit, veuillez répondre aux questions sans ajouter votre opinion personnelle. Nous allons rayer du procès verbal la dernière réponse du témoin et j'incite les membres du jury à en faire autant. Vous pouvez continuer, maître.

— Je remarque que cette agressivité contre mon client date depuis plusieurs années, n'auriez-vous pas monté tout ce scénario pour vous débarrasser de lui définitivement ?

— Pas du tout, j'ai dit la pure vérité.

— Je n'ai pas d'autre question.

— Votre honneur, reprit aussitôt maître Lachance, j'aimerais contre interroger le témoin sur des faits nouveaux qui ont été mis en évidence par mon confrère.

— Allez-y maître.

— Docteur Côté, reprit l'avocat de la couronne en articulant bien ses mots, pourriez-vous en tout temps différencier maître Larue, malgré son accoutrement loufoque, de monsieur Claude Jutras?

— Oui j'en suis certain.

— J'aimerais que la greffière répète les paroles qui ont été dites par l'avocat de la défense en imitant la voix du prévenu quelques instants auparavant.

— "Tu ne me reconnais pas, tu oublies facilement les vieux amis. Allons, sois beau joueur, j'ai besoin de tes services", lut d'une voix monotone la préposée.

— Je n'ai pas compris, reprit sournoisement l'avocat, d'où viennent ces paroles et qui les a prononcées? »

À ce moment mon regard capta l'éclair dans les yeux de maître Larue qui blêmit tellement que sa ressemblance avec Claude s'atténua énormément. Je compris immédiatement, moi aussi, le piège dans lequel il s'était embarqué. Ces paroles prouvaient que Claude les avait utilisées et les avaient répétées à son avocat, ce qui était très accablant pour lui.

« Ce sont les paroles exactes que Claude Jutras a dites lorsqu'il s'est assis dans mon automobile le vingt-trois décembre dernier.

— Avez-vous répété ces paroles à quelqu'un, comme à votre femme ou encore au policier qui vous a questionné après l'attaque ou à une autre personne?

— Non, j'en suis certain.

— Comment maître Larue a-t-il eu vent de ces paroles alors?

— Objection, hurla l'avocat toujours aussi blême, le témoin ne peut que faire des suppositions en répondant à cette question.

— Objection retenue.

— D'autres paroles ont-elles suivi ce qu'on vient

d'entendre?

— Oui : “Je ne veux pas te faire une histoire trop longue. Je dois faire vite, car nous sommes pressés. Comme j’allais te le dire, je viens de sortir de prison, mais ne sois pas inquiet, je n’étais pas coupable, c’est un ami qui avait fait le vol et je ne pouvais pas vendre un ami, c’est sacré.”

— Est-ce vous qui avez dit ces paroles?

— Non, c’est Claude Jutras.

— Objection, s’emporta l’avocat encore plus pâle, le témoin ne peut se rappeler de tout cela après trois mois.

— Objection rejetée, reprit le juge, c’est vous maître qui avez ouvert cette boîte de Pandore, vous vous en souvenez!

— Comment pouvez-vous, reprit maître Lachance, vous souvenir de ces paroles après tout ce temps.

— J’ai une excellente mémoire et ces paroles m’ont frappé, ce sont les mêmes mots qui ont été dits à cette époque.

— Pouvez-vous continuer?

— Je ne pourrais pas vous dire le mot à mot qui a suivi, mais je vais vous résumer le reste de la conversation : il m’a dit s’être rangé pour devenir honnête, avec un nouveau boulot consistant à reconduire le Père Noël à Place Desjardins. Son auto est tombée en panne et je suis passé au bon moment. »

L’avocat du ministère public s’arrêta un instant pour consulter ses notes.

« Vous avez écrit une lettre à la place de monsieur Jutras, pouvez-vous me dire de quel genre de missive il s’agissait?

— C’était une lettre d’amour qu’il m’avait demandé d’écrire pour une jeune fille qu’il avait rencontrée.

— Vous l’avez fait?

— J’ai d’abord refusé, je ne trouvais pas cette combine très honnête, mais il s’est mis en colère et j’ai cédé. Je l’avais averti qu’elle s’apercevrait de la supercherie, mais il ne m’a pas écouté.

— Lui avez-vous vraiment volé sa conquête?

— Pas du tout. Il ne l'avait rencontrée qu'à deux reprises et elle ne désirait plus le revoir au moment où j'ai écrit cette lettre, mais la réception de cette déclaration d'amour l'a poussée à rechercher l'auteur, sachant bien que Claude n'avait pas l'instruction suffisante pour une telle rhétorique.

— Qu'est-il arrivé lorsque Claude a appris que vous sortiez avec cette fille?

— Nous nous sommes battus, puis nous avons ri tous les deux comme des possédés. Claude m'a admis que ce n'était pas son genre de fille et que je pouvais la garder, car il n'était pas à l'aise avec elle, parce que trop instruite.

— Pour finir, j'aimerais savoir pourquoi vous êtes en colère contre l'accusé?

— Parce qu'il m'a trompé, menti et mis dans le pétrin.

— Je vous remercie. Votre honneur, j'en ai terminé avec le témoin. »

Je quittai rapidement la boîte des témoins pour rejoindre Chantal assise dans la dernière rangée de cette salle surpeuplée, sentant sur moi le regard hostile de Claude. Par une pression de main, Chantal me fit comprendre qu'elle avait apprécié mon témoignage.

Le témoin suivant, un policier, arrivé le premier sur les lieux du crime, avait tenté sans succès de réanimer son confrère; par la suite il avait voulu passer les menottes au Père Noël, mais ce dernier était tombé dans un coma d'où il n'était jamais revenu. Il expliqua aux jurés la position des corps de même que les armes trouvées à côté des belligérants, ce qui ne laissait aucun doute sur le déroulement du drame. Ce même policier prit en note les dépositions des témoins, qui pour la plupart, s'étaient jetés sur le sol dès qu'ils avaient entendu les coups de feu; ils ne furent d'aucune utilité pour reconnaître les bandits.

Par la suite, le juge ajourna l'audience au lendemain. Un

coup d'œil vers Claude me permit de constater que ce dernier continuait à me fixer d'un regard agressif ce qui était de mauvais augure pour ma santé, advenant le fait qu'il soit libéré.

2

Le lendemain matin, l'assistance se leva à l'annonce de l'arrivée du juge qui se présenta sans jeter un seul regard vers la foule impatiente, mais silencieuse.

« Veuillez dire votre nom et votre profession, demanda la greffière.

— Docteur René Bleau, médecin légiste. »

Ce dernier, à la demande du ministère public, expliqua les lésions subies par le policier abattu par l'arme du Père Noël et dont le projectile avait atteint l'oreillette gauche, après son entrée dans la partie postérieure de la cage thoracique tout en inondant le médiastin, en une hémorragie massive et mortelle. Quant au policier tué, la balle de calibre .38 avait frappé son attaquant au lobe médian du poumon droit, causant une déchirure importante des tissus avec pneumo hémithorax important qui avait précipité son décès survenu durant l'opération, quelques heures après l'attaque. Maître Larue tenta sans succès de confondre ce témoin qui manifestait un contrôle parfait de son témoignage, prouvant l'habitude qu'il possédait de la cour, réussissant même à faire perdre son calme à l'avocat qui eut droit à la réprobation du juge.

Le témoin suivant était le policier qui m'avait remis la contravention. Sa déposition devant le ministère public fut parfaite, reconnaissant facilement Claude comme celui

qu'il avait vu sortir de mon automobile et revenir avec un sac très lourd, mais tout se gâta quand apparut l'avocat de la défense avec sa barbe et alors le pauvre homme perdit complètement la tête, ne sachant plus qui était le véritable prévenu ; il se mit à balbutier, se choqua et admit ne plus être certain de reconnaître celui qui était sorti de mon automobile. Maître Lachance émit plusieurs objections, toutes acceptées, tentant sans succès de calmer le policier, mais ne put réduire l'effet produit par les contradictions du témoin et n'eut la seule consolation que de voir le juge admonester Gus Larue et lui défendre d'utiliser de nouveau sa barbe, malgré le sentiment de victoire qu'il affichait. L'assistance eut alors l'occasion de bien rigoler durant un instant jusqu'à ce que le juge se fâche et nous menace tous d'expulsion.

Le lieutenant Jack Donovan fut le témoin suivant et raconta les péripéties en rapport avec mon arrestation et la suite des événements dont l'emprisonnement de Claude, la prise des empreintes dans le véhicule, l'impossibilité de trouver l'argent volé et la découverte dans son appartement de documents pouvant être reliés à l'agression à main armée.

« Lieutenant Donovan, demanda d'une voix forte maître Lachance, pouvez-vous nous décrire le contenu des documents trouvés chez l'accusé?

— Il y avait d'abord une carte géographique de Place Desjardins qui est remise sur demande aux clients de ce centre et que l'on obtient au bureau central de l'édifice. Sur ce graphique deux flèches en forme de cercles numérotées un et deux, écrites à l'encre, convergeaient de deux points opposés vers deux repaires situés devant la banque identifiés par A et B. À la partie supérieure de ce document, il était noté à l'encre: de midi et quart à midi et demi le mardi et le jeudi.

— Quelles conclusions avez-vous tirées de ce papier?

— Objection!

— Rejetée! Lieutenant, répondez à la question.

— Les deux lignes en forme de cercles représentent, pour nos enquêteurs, le trajet suivi par les bandits de l'endroit où ils étaient cachés jusqu'aux gardes qui transportaient l'argent, définis par les point A et B. C'est exactement à cet endroit que les deux hommes furent attaqués par les bandits. Les heures et les jours indiqués représentent exactement les horaires des transferts d'argent effectués à cette succursale. »

Les deux gardes, à leur tour, vinrent raconter qu'ils avaient été attaqués par surprise alors qu'ils devaient conduire cet argent au véhicule avant de continuer leur opération. Les deux bandits, cachés derrière eux, les poussèrent tout en leur donnant l'ordre de se coucher à terre. Au même moment ils entendirent deux coups de feu et ne cherchèrent pas à regarder les bandits, tel que le suggèrent les règlements de la compagnie.

Plusieurs témoins de l'attaque à main armée défilèrent à la barre, mais aucun ne put reconnaître formellement l'accusé, occupés qu'ils étaient par les coups de feu et le meurtre du policier. Ils étaient à plus de dix mètres du hold-up et ils confirmèrent tous que l'attaque avait eu lieu entre midi et quart et midi et demi.

Enfin un policier vint raconter que les empreintes trouvées dans l'auto volée étaient celles de Claude Jutras.

Le dernier témoin de l'accusation était le docteur Jean Lamy qui vint confirmer mon départ de l'université à midi exactement.

Maître Lachance se dirigea vers le juge et lui demanda l'autorisation de présenter un nouveau témoin qui n'était pas sur la liste. Gus Larue bondit immédiatement de son siège pour s'objecter.

« Maître, voulez-vous m'expliquer pourquoi vous me

réclamez cette entorse au déroulement habituel d'un procès, demanda le juge d'un air très ennuyé?

— L'avocat de la défense a questionné le docteur Côté sur la jeune fille qu'il a épousée et il est de mon devoir de convoquer cette personne pour mettre les pendules à l'heure.

— Maître Larue, c'est vous qui avez ouvert cette porte, reprit le juge avec un air faussement contrit, je suis obligé d'accéder à cette demande. Croyez-vous que cette personne est ici?

— Oui, elle est dans la salle. »

À la demande de la greffière, Chantal se présenta à la barre.

« Est-ce que vous connaissez l'accusé?

— Oui.

— Comment l'avez-vous rencontré?

— Cela remonte à plus de vingt ans. Nous arrivions de Rimouski, mon père, ma mère et moi à la gare de Lévis et monsieur Jutras s'était présenté pour nous aider au transport des bagages. Mon père avait subi une fracture du poignet droit à son travail et nous, les femmes, devions transporter les bagages. Monsieur Jutras avait eu la gentillesse de les mettre dans le taxi, et avant de nous quitter il m'avait demandé à quel endroit il pourrait me rejoindre. Je lui avais donné le numéro de notre nouvelle maison de même que l'adresse. Monsieur Jutras avait belle apparence et je me disais que s'était une bonne chose de connaître quelqu'un lorsqu'on arrive dans un nouveau pays.

— Avez-vous vraiment sorti avec lui?

— Non, jamais. Le lendemain soir, il est venu me trouver et nous avons discuté environ une heure, sur le trottoir face à la maison. Il s'est mis à me raconter tous ses exploits pugilistiques, m'a présenté un ami avec le quel je suis tombé en amour et qui est aujourd'hui mon époux; c'est là que je me suis rendu compte que Claude ne serait jamais un ami

pour moi et je lui ai signifié que je ne pouvais continuer nos relations.

— L'avez-vous revu?

— Oui. Trois jours plus tard je recevais une lettre d'amour formidable signée par Claude; je n'en revenais tous simplement pas, c'était un chef-d'œuvre de littérature et j'ai décidé d'en avoir le cœur net, car je ne croyais pas qu'il puisse écrire une telle lettre, j'étais certaine que c'était Mark Côté qui l'avait écrite et cela me donnait l'occasion de revoir mon amour.

— Qu'est-il arrivé par la suite, demanda l'avocat avec beaucoup d'intérêt?

— J'ai réussi à confondre monsieur Jutras en le questionnant sur le texte qu'il avait écrit et établir un contact solide avec celui qui est mon époux aujourd'hui.

— Je n'ai pas d'autre question.

— Maître Larue, voulez-vous interroger le témoin?

— Non, votre honneur. »

Puis ce fut à la défense de produire ses témoins.

Le premier témoin était une jeune femme, très jolie, sans grande éducation, qui était barmaid dans un petit restaurant bar où Claude avait l'habitude d'arrêter tous les jours.

Après avoir donné son nom et sa profession, elle affirma sous serment que le prévenu était au bar ce midi là avec un autre homme qui était resté avec lui durant environ vingt minutes et qui l'avait quitté par la suite. Claude était resté seul avec elle jusqu'à deux heures de l'après-midi alors qu'ils avaient écouté à la radio, le récit du hold-up qui venait de se dérouler à Place Desjardins.

« Vous êtes certaine, reprit maître Larue, que monsieur Jutras était avec vous ce midi là?

— Oui, il est resté avec moi de onze heures à deux heures de l'après-midi.

— À quelle heure l'autre homme s'est-il présenté dans

votre établissement?

— Oh! Il était midi juste.

— Seriez-vous capable de le reconnaître?

— Sûr et certain.

— Regardez dans la salle, est-ce que vous le voyez? »

Son regard fit rapidement le tour de la salle.

« Non, je ne le vois pas.

— Votre honneur, mendia l'avocat, j'aimerais que vous demandiez au docteur Mark Côté de se lever.

— Objection, cria sans retenue maître Lachance, l'avocat de la défense n'a pas avisé le ministère public de la possibilité d'identification, par son témoin, du principal témoin de la couronne.

— Rejetée! Vous pouvez continuer maître Larue. Je prierais le docteur Côté de se lever. »

Il y eut un murmure dans la salle, atténué par le regard sévère du juge, quand la jeune femme chuchota : « C'est lui! »

Je n'en revenais pas, comment pouvait-elle affirmer une telle chose, elle venait de faire un faux serment.

« Vous êtes certaine, sans aucun doute, que c'est le même homme que vous avez vu avec monsieur Jutras?

— Oui, il m'a même donné un bon pourboire pour la bière qu'il n'a même pas bue. C'est bien lui.

— J'ai terminé avec le témoin, dit en souriant l'avocat.

— Vous pouvez vous rasseoir, docteur, ordonna le juge. »

Maître Lachance bondit alors de son siège.

« Depuis combien de temps connaissiez-vous l'accusé avant qu'il ne soit arrêté?

— Depuis environ un mois, répondit la serveuse avec un regard soupçonneux vers l'avocat, il venait au bar tous les jours.

— Quels sont vos rapports avec l'accusé?

— Ceux d'une barmaid avec un client, répondit cette

dernière en éclatant de rire tout en regardant les jurés, comme si elle leur avait raconté une bonne blague, qu'elle fut d'ailleurs la seule à rire et qui se termina par un sentiment de honte qui empourpra tout son visage.

— Oui, c'est une bonne farce, admit l'avocat, augmentant ainsi la gêne du témoin. Mais dites-moi, avez-vous d'autres rapports avec l'accusé?

— Bien, je suis sorti quelques fois avec lui.

— Vous dites que vous êtes sortis ensemble, où alliez-vous?

— À sa chambre, répondit-elle, ce qui déclancha une hilarité générale que le juge eut beaucoup de difficulté à juguler.

— Que faisiez-vous avec l'accusé à sa chambre?

— Parfois, on regardait des *p'tites vues*.

— Et les autres fois, que faisiez-vous? »

Elle se tourna vers le juge et demanda si elle devait répondre à cette question.

« Oui répondez.

— On faisait tout ce qu'on fait dans une chambre, répondit avec gêne et à voix basse la jeune femme.

— Je vous en prie, madame, dit sévèrement l'avocat, répondez à la question : aviez-vous des relations sexuelles avec l'accusé?

— Oui, chuchota-t-elle, après un long silence.

— Je n'ai rien entendu.

— Oui, répondit-elle plus fort.

— Est-ce que vous craignez l'accusé?

— Non, répondit-elle après un moment d'hésitation.

— Je vous rappelle que vous avez prêté serment.

— Bien, Claude n'est pas un gars qu'on peut trahir.

— Voulez-vous dire que si vous le trahissiez ici, devant la cour, il pourrait vous causer des ennuis ou mêmes de sévices?

— Objection, reprit maître Larue.

- Rejetée. Répondez à la question.
- Peut-être, je l'ignore.
- Vous a-t-il déjà menacée?
- Non, jamais.
- Vous a-t-il obligée sous menace à venir témoigner?
- Objection!
- Objection retenue.
- Tout à l'heure, vous avez identifié le docteur Côté comme l'individu qui était au bar avec monsieur Claude Jutras le vingt-trois décembre dernier; étai-ce la première fois que vous voyiez cet homme?
- Oui.
- L'avez-vous revu depuis ce temps.
- Non.
- Voudriez-vous nous faire croire que vous reconnaissez cet homme que vous avez vu, il y a trois mois durant vingt minutes seulement?
- J'ai la mémoire des visages.
- Je vois! J'ai terminé avec le témoin. »
- Maître Lachance, se tournant vers le juge, demanda la permission de m'interroger de nouveau devant la tangente que prenait le procès.
- « Vous pourrez faire cela demain, maître, car il est déjà assez tard, nous allons ajourner l'audience, répondit le juge en se levant. »
- À la sortie du tribunal, un huissier vint m'aviser de me présenter le lendemain pour témoigner de nouveau.
- Le lendemain, dès l'arrivée du juge, l'avocat du ministère public lui demanda la permission de me questionner; ce qui lui fut accordé.
- « Docteur Côté, connaissez-vous madame Lise Lemay, celle qui a témoigné hier; l'avez-vous déjà rencontrée auparavant?
- Je ne la connais pas et je ne l'ai jamais rencontrée; j'en

suis certain.

— Votre honneur, puis-je demander à madame Lemay de se lever?

— Levez-vous madame, reprit le juge.

— Docteur Côté, connaissez-vous cette dame?

— Non, je ne l'ai jamais vue de ma vie.

— Pourtant elle prétend vous avoir aperçu dans le commerce où elle travaille comme barmaid.

— Elle se trompe.

— Connaissiez-vous le Perroquet Bavard?

— J'ignore complètement la signification de ces mots.

— C'est le nom du bar où travaille madame. Y êtes-vous déjà allé?

— Non, jamais ; je ne connais pas cet établissement.

— Mais elle prétend le contraire.

— Elle se trompe.

— En venant témoigner ici, croyez-vous que vous trahissez monsieur Jutras?

— Ce n'est pas trahir que de venir dire la vérité devant une cour de justice.

— Est-ce que vous êtes inquiet des conséquences de votre témoignage sur vos relations avec monsieur Claude Jutras?

— Oui, je suis très inquiet, Claude ne pardonne pas aux mouchards et ma vie sera en danger.

— Objection!

— Objection retenue.

— Je n'ai pas d'autre question.

— Maître Larue, voulez-vous contre interroger le témoin?

— Non votre honneur. »

Le procès dura encore plusieurs jours alors que la défense présenta plusieurs témoins qui vinrent se porter garants de la bonne conduite de Claude depuis sa sortie de prison. Un fait assez cocasse survint alors qu'un témoin avoua ne plus se souvenir du nom de l'accusé qu'il avait défini auparavant comme un de ses amis et il fut dans l'impossibilité de le décrire alors que l'énorme avocat de la couronne lui cachait la vue de l'accusé, ce qui se termina par une charge contre le témoin, de faux témoignage et de mépris de cour.

Toute l'assistance s'interrogeait sur l'intention de faire témoigner l'accusé, spectacle qui lui fut refusé alors que maître Larue annonçait la fin des témoignages de la défense. Il était bien évident qu'il ne voulait pas que les accusations ou les condamnations antérieures de son client soient étalées devant le jury, ce que le ministère public n'aurait certainement pas omis de faire en contre-interrogatoire.

Lorsque la preuve fut complète, maître Larue s'approcha des jurés pour faire sa plaidoirie le premier. Lentement, tout en balançant de gauche à droite son physique imposant, il regarda les jurés dans les yeux les uns après les autres, créant un silence impressionnant qui les mit mal à l'aise et qui provoqua un mouvement d'impatience chez le juge. Il commença par attaquer les déclarations des témoins de la couronne qui, disait-il, n'avaient pas été capables de reconnaître son client pour la bonne raison qu'ils ne l'avaient jamais vu, parce qu'il n'était pas à Place Desjardins au moment du vol.

« Il est absolument impossible, affirma-t-il, que sur les dix-huit témoins présents sur les lieux du crime, aucun n'ait

été capable de le reconnaître s'il avait effectué vraiment le hold-up. C'est parce que mon client n'était pas là, mais au bar avec une amie. L'avocat de la couronne a essayé de vous tromper en vous présentant en preuve les empreintes digitales de monsieur Jutras trouvées dans une quelconque automobile volée, auto qui n'a même pas servi pour commettre le crime dont on accuse mon client et qui se trouvait à plusieurs kilomètres de l'endroit. J'espère que vous connaissez la différence entre un vol de voiture et une attaque à main armée. Le policier en faction en dehors de l'édifice qui s'est présenté ici en fanfaron et qui a tenté de vous berner avec son assurance de représentant de la loi s'est effondré quand nous lui avons prouvé qu'il mentait et qu'il ne pourrait vous tromper aussi facilement. »

À ce moment, maître Larue se tourna vers la foule comme s'il recherchait un coupable dans l'assistance, puis se dirigea vers moi pour me regarder avec insistance, entraînant dans son sillage les yeux de tout le jury et particulièrement ceux du juge qui hochait la tête par contrariété. Il revint lentement près de la cage de verre où se tenait l'accusé sans toutefois lever le regard vers lui.

« Nous voici rendus au moment le plus important de cette arnaque, pontifia l'avocat de la défense ; le célèbre docteur est l'accusateur de mon client pour la deuxième fois dans sa vie. C'est sa parole contre celle de mon client ; a-t-elle plus de valeur aux yeux de la justice ? Vous ne devez pas oublier que ces deux hommes ont été élevés l'un près de l'autre dans un quartier défavorisé ; l'un avait ses deux parents et était assez à l'aise monétairement parlant, contrairement à mon client qui perdit sa mère et son père très tôt et qui dut gagner sa vie durement pour s'en sortir. Claude Jutras n'avait malheureusement pas les qualités intellectuelles pour faire de grandes études, encore moins devenir médecin, contrairement à son délateur qui lui possédait tous les attributs pour réussir une

brillante carrière. Le docteur Côté était adulé par les gens de son quartier pour sa beauté et son intelligence, il était même le confident de beaucoup de monde ; mais il n'y avait qu'une ombre à ce tableau, Claude Jutras, qui lui possédait une force physique hors du commun ce qui lui attirait le respect de tous, et ce que lui a toujours envié le docteur. En mille neuf cent cinquante-neuf, mon client perd son père dans un accident bête alors qu'il était en boisson et voilà que trotte dans la tête du toubib un bon moyen, on ne peut plus répugnant, de se débarrasser d'un rival plutôt gênant. Malgré une enquête policière où tous les témoins ont décrit cet événement comme accidentel, notre héros décide de dénoncer mon client comme parricide alors qu'il n'a rien vu ; c'était d'autant plus facile pour lui que monsieur Jutras l'a toujours considéré comme un ami. Souvenez-vous qu'il l'a défendu lorsqu'il a été attaqué par deux truands, il l'a fait aux risques de sa propre vie. »

À ce moment je dus faire un effort surhumain pour ne pas éclater de rire, et je vis un sourire apparaître sur le visage de Chantal qui se pencha vers moi pour me dire : « Tu ne trouves pas qu'il charrie un peu l'avocat ? » Je regardais Claude qui avait un petit sourire aux coins des lèvres, contrairement à l'aspect rigide qu'il avait gardé depuis le début du procès, mais se sentant regardé il se tourna vers moi et reprit son visage renfrogné. En me tournant vers la gauche, je vis Sophie et Phil qui venaient d'arriver et qui me télégraphiaient des signes d'amitié dont j'avais immensément besoin à l'heure actuelle. Claude avait aussi suivi mon regard et les avait aperçus, mais rien ne parut dans son visage.

« Mesdames et messieurs les jurés, avait repris l'avocat, allez-vous permettre cette infamie ; il vous est impossible de déclarer mon client coupable hors de tout doute raisonnable ; moi, je vais vous dire ce qui s'est réellement

passé. Le docteur Côté a tout planifié minutieusement, insinua maître Larue ; après sa conférence à l'université, il est allé rencontrer mon client au Perroquet Bavard en signe d'amitié, mais surtout pour vérifier sa présence en ces lieux, puis il l'a quitté précipitamment pour rencontrer ses complices et se diriger vers le lieu du crime avec un acolyte qui ressemblait à mon client. Vous avez remarqué comment ce fut facile pour moi de l'imiter, plaisanta l'avocat, en s'approchant du prévenu comme pour prouver sa théorie ; vous pouvez alors imaginer comment il serait difficile pour un témoin de faire la différence, alors qu'il ne voit le sujet que durant quelques secondes ou quelques minutes tout au plus. »

Je regardais les jurés et ils semblaient tous hypnotisés par le juriste ; ils suivaient ses moindres gestes et buvaient littéralement ses paroles ; se pouvait-il qu'ils se laissent bernier par une théorie aussi insignifiante ?

« Le docteur Côté, continua l'avocat, a été élevé dans le même milieu que mon client, parmi des individus louches et malhonnêtes. Je sais que cela répugne, à priori, de penser qu'un médecin puisse avoir des tendances criminelles, mais l'histoire rapporte nombre de cas de criminalité chez des docteurs. Ce médecin était devant la porte de Place Desjardins lorsque l'attaque a eu lieu, il a débarqué et rembarqué les malfaiteurs, cela a été prouvé ; comment se fait-il qu'il soit libre actuellement alors que mon client est emprisonné ? La justice a-t-elle deux poids deux mesures suivant que tu sois riche, célèbre ou influent ? N'oubliez pas qu'il est le seul accusateur dans ce procès et la condamnation de mon client serait pour lui une victoire. Pour terminer, je vous supplie, de ne pas condamner un homme à la prison sur le seul témoignage de son ennemi ; vous devez vous souvenir que l'accusation a le fardeau de la preuve et doit démontrer hors de tout doute raisonnable que monsieur

Jutras est coupable des crimes dont on l'accuse ce qui est loin d'avoir été prouvé. La couronne n'a pu fournir qu'une preuve circonstancielle. Il n'y a qu'une seule façon pour vous de terminer ce procès, c'est de déclarer monsieur Jutras innocent des crimes dont on l'accuse. J'ai terminé, votre honneur. »

Maître Lachance se leva à son tour et s'approcha du jury. Son air grave et solennel imposa un silence complet dans la salle et produisit un malaise palpable chez les jurés qui se manifesta par un changement de position sur leurs chaises.

« Vous avez entendu l'exposé de mon confrère qui, devant la preuve accablante de l'accusation, n'avait aucun autre choix de défense que celui d'essayer de discréditer et même de déshonorer un brillant médecin dont la seule faute fut de faire confiance à l'accusé. Vous avez été témoins des tentatives faites par la défense d'introduire en cette cours un genre de vaudeville qui n'a, en fait, rien prouvé si ce n'est que maître Larue pourrait facilement passer pour un criminel. »

Ces propos firent sourire plusieurs jurés et l'avocat fit une pose pour laisser ces paroles produire leur effet.

« De toute façon, il est excessivement rare, reprit maître Lachance, à l'exception de jumeaux, qu'une ressemblance comme celle qui existe entre l'accusé et son avocat, même si elle a été intentionnellement provoquée et exagérée, puisse se rencontrer dans la vie courante; vous devez imaginer à quel point une telle ressemblance avec un troisième individu puisse être tout simplement impossible. »

L'avocat fit quelques pas silencieusement devant les jurés puis reprit.

« Les évènements ne se sont pas du tout déroulés comme l'a laissé croire la défense. Le docteur Côté revenait d'une conférence à l'université lorsqu'il a été littéralement envahi par trois individus qui ont pénétré dans son véhicule sans y

être invités. Un de ces trois personnages était Claude Jutras qu'il connaissait depuis sa plus tendre enfance sans toutefois être un de ses amis. Il est évident que l'automobile volée devait servir à accomplir le hold-up mais elle est tombée en panne au mauvais moment et la présence du docteur Côté sur place a facilité l'accomplissement des noirs dessins qu'ils avaient préparés minutieusement comme en font foi les documents trouvés dans leur chambre. Un témoin, la petite amie de l'accusé, est venu raconter une histoire abracadabrante, à l'effet que le témoin principal de l'accusation aurait été aperçu au bar du Perroquet Bavard où travaille cette personne, mais il est évident que cette employée a essayé de tromper la cour, car il a été prouvé par plusieurs témoignages que le docteur a quitté l'université à midi pile et qu'il était devant Place Desjardins à midi et quinze minutes comme le démontre très bien la contravention émise par le policier. Il est absolument impossible qu'en quinze minutes, il se soit arrêté dans ce bar, durant vingt minutes pour prendre une bière, qu'il ait fait le trajet de l'université jusqu'au bar puis jusqu'au lieu du crime ce qui représente quelques kilomètres au milieu d'un trafic intense et qu'il soit allé chercher des complices pour exécuter un vol à main armée. Pour des raisons facilement identifiables, nous pouvons comprendre pourquoi cette personne a fourni un alibi aussi peu crédible à l'accusé. »

Maître Lachance demanda au juge la permission de consulter ses notes puis revint près du jury.

« Écoutez bien les paroles suivantes, citées par l'avocat de la défense : “Tu ne me reconnais pas, tu oublies facilement les vieux amis, alors sois beau joueur, j'ai besoin de tes services.” En les prononçant, l'avocat de la défense admet que ces propos ont été utilisés par son client qui les lui a rapportés, alors qu'il essayait de confondre le témoin, car ces paroles n'ont été transmises à personne d'autre. Par la suite

monsieur Jutras a avisé qu'il était pressé pour remplacer l'autre Père Noël, pourquoi alors cette urgence; tous les complices savaient que les employés qui transportaient l'argent étaient déjà arrivés sur place et qu'ils devaient se dépêcher pour pouvoir commettre leur crime. Pour terminer, j'aimerais rassurer le jury sur les sentiments de monsieur Côté à l'égard du prévenu; est-ce que quelqu'un peut ajouter foi aux propos de maître Larue concernant une jalousie quasi malade qui aurait incité le docteur Côté à monter toute cette organisation juste pour se débarrasser d'un rival qui est trop fort. Regardez l'accusé et aussi le témoin et vous vous rendrez facilement compte que ce dernier n'a rien à envier au premier, et j'ai bien l'impression que le docteur doit posséder une force physique presque aussi imposante que l'accusé. Pour terminer j'aimerais vous rappeler que l'accusation a réussi à prouver hors de tout doute raisonnable que l'accusé, Claude Jutras, a commis une attaque à main armée pour voler une grosse somme d'argent qui n'a pas été retrouvée, il a été complice de l'assassinat d'un policier et porteur d'une arme prohibée; en conséquence vous devez le déclarer coupable. »

Maître Lachance continua sur sa lancée durant une bonne trentaine de minutes et décida d'un seul coup qu'il en avait assez dit et retourna s'asseoir.

Les plaidoyers terminés, ce fut au tour du juge de donner ses instructions en expliquant les points de droit essentiels pour le procès en cours et le jury se retira pour délibérer. Ces discussions durèrent deux longues journées, les jurés revinrent en après-midi pour entendre à nouveau le résumé de ma déposition et se retirèrent jusqu'au lendemain à dix heures quand ils pénétrèrent dans la cour de justice de façon plus solennelle qu'à l'habitude.

À la question : « Avez-vous établi un verdict à l'unanimité? » soulevée par le juge, le responsable se leva et répondit par

l'affirmative.

Un silence pesant avait envahi la salle confirmant l'importance des paroles qui seraient prononcées.

« Nous, jurés, déclarons à l'unanimité le prévenu, Claude Jutras, coupable de tous les chefs de l'accusation. »

Un brouhaha indescriptible s'en suivit malgré l'intervention du juge qui ne put vraiment rétablir le calme. Alors que les journalistes se précipitaient à l'extérieur de la salle pour sauter littéralement sur les téléphones publics, certaines personnes applaudissaient les jurés et d'autres s'étaient assises pour pleurer. Tous parlaient en même temps. Le juge avait la bouche ouverte, mais il était impossible d'entendre ce qu'il criait, finalement il dut se rasseoir et attendre que le calme revienne naturellement. À ce moment, il annonça que la sentence serait rendue la semaine suivante.

Au moment où je regardai Claude, celui-ci tourna la tête vers moi et avec sa main droite il se donna un coup sur la gorge pour me signifier probablement le genre de vengeance qui m'attendait. Je sentis la pression de la main de Chantal sur ma main droite pour me confirmer qu'elle avait vu le geste. De l'arrière quelqu'un prit ma main gauche et la serra doucement, je savais sans me retourner qui était cette personne, Sophie me montrait aussi sa solidarité. Elle se pencha à mon oreille pour m'expliquer comment avaient été possibles les modifications du visage de Claude et de son avocat pour en faire des sosies aussi parfaits; elle m'avoua qu'elle connaissait la personne qui avait exécuté ce chef-d'œuvre, car elle avait travaillé à Hollywood avec elle à faire le même travail; au Québec, c'était le seul être humain, avec elle, capable d'exécuter une telle performance. La semaine suivante, les journaux titraient la sentence du juge : « Dix ans de pénitencier pour un hold-up et complicité dans l'assassinat d'un policier. »

Déjà six mois s'étaient écoulés depuis le procès et toute l'excitation entourant cet événement s'estompait lentement, dessinant de nouveau pour chacun de nous une image d'un bonheur fragile et difficile à apprivoiser. Julie était mariée depuis un mois et semblait vivre une aventure amoureuse extraordinaire que nous partagions avec elle. Robert était un époux prévenant et avait su conquérir tous ceux qui gravitaient autour de notre petite famille.

En me présentant ce matin à l'hôpital la téléphoniste m'avisa que le docteur Jean Dionne désirait me voir immédiatement et je dus prévenir la salle d'opération que je serais en retard.

« As-tu lu le journal ce matin? questionna-t-il, en me voyant.

— Non, je n'ai pas eu le temps.

— Lis le haut de la page onze, suggéra-t-il en me tendant le journal. »

Ma vue tomba immédiatement sur le titre de l'article suggéré : « Un pionnier de l'Industrie Textile Dorion est décédé à la suite d'une erreur de dosage lors d'une injection d'insuline. »

L'article continuait ainsi : « On apprend que monsieur Luc Dorion est décédé hier à la suite d'un coma hypoglycémique après s'être injecté lui-même son insuline journalière. Une conversation avec son épouse, qui semblait extrêmement affectée par ce décès, nous a appris que monsieur Dorion s'était injecté son insuline en son absence, alors qu'elle avait l'habitude de faire cela elle-même justement pour éviter toute complication ou toute erreur de dosage, étant infirmière licenciée. Monsieur Dorion était le président de la compagnie Industrie Textile Dorion, qui est la plus

importante manufacture textile de toute la province qui engage soixante-dix employés et dont les retombées économiques sont des plus importantes pour la région. Le chiffre d'affaire de cette entreprise est de plus de cent trente millions annuellement. Nos plus sincères condoléances à la famille. »

« Qu'en penses-tu Mark?

— Je suis atterré par cette nouvelle, je ne sais vraiment pas quoi dire ni quoi faire; devons-nous en informer la police? Est-ce un accident ou un meurtre?

— J'ai communiqué avec Philippe Perreault, précisa Jean, il pense que nous devons avertir les policiers de ce qui s'est passé ici à l'hôpital.

— Je suis d'accord avec toi; dès qu'ils se présentent, avise-moi et j'essayerai de me libérer. »

Le lendemain, je rencontrai le détective Paul Lafleur de la police de Québec qui écouta religieusement mon histoire.

« Je vais convoquer les autres personnes qui furent témoins de cette affaire, déclara le policier, et je vous donnerai les résultats de notre enquête si nous décidons de poursuivre son épouse. »

Deux jours entiers passèrent avant que celui-ci ne me contacte pour demander si je pouvais le recevoir le soir même, ce que j'acceptai immédiatement.

« Docteur Côté, j'ai rencontré madame Dorion ainsi que toutes les personnes impliquées dans cette affaire et je ne crois pas que nous possédions suffisamment de preuves pour incriminer cette personne. Dans son témoignage elle rapporte que lorsqu'elle vous a parlé, elle était très bouleversée par la condition de son mari qui a failli mourir et qu'elle a dit n'importe quoi. Elle affirme que son mari, depuis un certain temps, présentait des épisodes où il oubliait certains faits récents et lors du premier incident, après s'être injecté lui-même son insuline, il aurait récidivé

plus tard, ne se souvenant pas de l'avoir fait lui-même. Elle pense que son mari a de nouveau répété une deuxième dose d'insuline comme cela s'était passé lors de son arrêt cardiaque la première fois. Comme elle était absente, elle n'a pu l'emmener à l'hôpital. Durant toute cette conversation cette personne a été très charmante, mais lorsqu'elle a parlé de vous elle est devenue enragée, une vraie tigresse, elle a fait des menaces de mort qui m'ont fait froid dans le dos. Mon confrère et moi, nous avons dû l'aviser que nous comprenions sa douleur, mais que ce genre de menaces pouvait la conduire en prison et que si quelque chose vous arrivait elle serait la première soupçonnée. Nous avons appris qu'elle avait un frère en prison pour vol d'automobile et qui devait bientôt être libéré. Toutes les personnes impliquées dans la réanimation nous ont affirmé que vous aviez sauvé la vie de monsieur Dorion, mais son épouse n'a rien voulu entendre. Si jamais quelqu'un essayait de vous créer des ennuis, veuillez nous en avertir aussitôt, nous prendrons action en conséquence. »

J'étais enchanté que cette saga se termine ainsi, n'étant pas du tout intéressé à témoigner dans un autre procès et je dois avouer que les menaces de madame Dorion me laissaient complètement indifférent.

Un autre problème s'était réglé facilement, le docteur Vincent Gagnon avait été obligé de démissionner et avait quitté l'hôpital, non sans clamer à qui voulait l'entendre que j'étais responsable de sa déchéance et que je ne perdais rien pour attendre; encore des menaces qui obscurcissaient ma vie me faisant croire que ma profession était des plus dangereuses.

Toute cette misère fut balayée d'un seul coup par une nouvelle extraordinaire qui nous remplit de joie, Chantal et moi. Julie vint nous annoncer qu'elle était enceinte et la joie que nous vîmes sur son visage suffit à effacer tout ce

que nous avions vécu récemment.

« Vous savez, nous dit-elle, c'est la plus belle nouvelle qu'on m'ait annoncée depuis que je suis née. Un enfant de Robert qui en plus aura les gènes des deux personnes que j'aime le plus au monde, toi mon père et toi ma mère, va combler toute ma vie. Je sens déjà le petit être en moi qui porte la vie et je vais le protéger de toute mon énergie pour qu'il ou qu'elle soit en excellente santé; je donnerais ma vie pour que cette petite partie de moi voit le jour sans encombre. Vous savez que je possède toute la technique idéale pour élever un enfant, je l'ai apprise de vous qui avez été des parents formidables; peut-on trouver de meilleurs professeurs? Il n'y a eu qu'une ombre à mon bonheur, je ne vous l'ai jamais partagée, mais j'aurais aimé avoir des frères et des sœurs comme mes amies. Pourtant je ne les envie pas, pour la plupart elles passent leur temps en conflit perpétuel avec leur famille. Je désire vous donner plusieurs petits enfants que vous pourrez aimer comme vous l'avez fait avec moi. »

De retour à la maison je pris Chantal dans mes bras et la serrai tendrement.

« Tu vois, murmurai-je à son oreille, la vie nous donne des compensations après nous avoir éprouvés durement, quel bonheur de devenir enfin grands-parents, il y a cependant un inconvénient majeur.

— Que veux-tu dire? répliqua-t-elle en me serrant plus fort, serais-tu jaloux? Aurais-tu peur de la concurrence? Il y a de la place dans mon cœur pour continuer à t'accorder tout l'amour que tu mérites, malgré l'addition d'un être cher.

— Ce n'est pas la raison, c'est encore bien plus grave que ça. »

Je vis le visage de Chantal s'assombrir tout en me repoussant légèrement pour mieux voir ma figure qui était devenue

sévère. Je n'eus pas le courage de faire durer le suspense plus longtemps, mais je pris la précaution de me libérer de son étreinte pour pouvoir fuir rapidement.

« As-tu déjà réfléchi à la situation qu'un beau matin je vais me réveiller couché à côté d'une grand-mère, n'est-ce pas horrible tout ça ? »

Je m'étais éclipsé rapidement, poursuivi par la future grand-mère qui trouvait la plaisanterie de très mauvais goût. Je l'entendais affirmer : « A-t-on idée de faire une peur pareille à quelqu'un ? »

5

15 Septembre 1980

Il m'arrivait rarement de lire un journal tout en marchant dans la rue, mais ce matin, j'ignore pourquoi, mon attention avait été spécialement attirée à la deuxième page où l'on annonçait que Steve Leblond avait été condamné à une amende de trois cents dollars pour port d'arme illégal ; le journaliste racontait plus loin que la police l'avait soupçonné de complicité dans l'attaque à main armée survenue en fin d'année dernière, mais que les preuves étaient quasi inexistantes pour permettre de le poursuivre en cours criminelle.

Au coin de la rue, au feu rouge, je m'étais arrêté tout en continuant ma lecture jusqu'à ce que le signal tourne au vert. Je n'avais pas aussitôt mis un pied dans la rue que j'étais violemment tiré en arrière et qu'une auto passant à

folle allure heurta mon genou droit et me projeta sur le sol avec une douleur intense dans la jambe.

« Êtes-vous blessé? me demanda avec empressement le jeune homme qui m'avait tiré en arrière. Un peu plus et vous y laissiez votre vie.

— Je ne sais pas, j'ai très mal au genou; je n'ai absolument rien vu. Notre lumière était-elle vraiment tournée au vert?

— Oui, bien sûr, répondit-il avec empressement. J'ai vu cette auto rouge stationnée à une dizaine de mètres avec un moteur en marche et dès que la lumière a changé je l'ai vu accélérer tout en longeant le trottoir, si je ne vous attrape pas, vous êtes un homme mort; c'est presque une tentative de meurtre. Avez-vous des ennemis?

— J'ai bien peur d'en avoir quelque uns. Avez-vous pris le numéro de licence? Avez-vous vu le visage du conducteur?

— Non, je n'ai pas eu le temps. Tout ce que je sais c'est que l'automobile était rouge, mais je ne connais même pas la marque. Je vous laisse ma carte, si jamais vous avez besoin de mon témoignage. »

Les gens s'étaient entassés tout autour de nous et émettaient de nombreux commentaires. Après avoir remercié mon sauveur, je retournai en boitillant vers l'hôpital pour faire prendre des radiographies. Devais-je prévenir la police de cet incident? J'avais tellement d'ennemis potentiels qu'une tentative de meurtre était envisageable. Rendu dans le département de radiologie, la douleur était devenue moins intense même si mon genou était très enflé. Je dus raconter une multitude de fois mon aventure aux médecins, aux infirmières et aux techniciennes qui à tour de rôle venaient s'informer de ma mésaventure et me manifester leur sympathie. Aucune fracture n'était visible sur les films et je me sentais en pleine forme, d'où ma décision de ne pas porter plainte. Le soir venu, Chantal prit très mal mon histoire, après s'être aperçue que je boitais ce qui m'avait

obligé à tout lui déclarer.

« Penses-tu que quelqu'un a cherché à te tuer? Tu devrais avertir la police pour qu'ils fassent enquête et te protègent. Je suis très inquiète, moi aussi je veux profiter de la situation et voir un grand père se lever à côté de moi un beau matin. Je t'avoue cependant ne pas du tout avoir envie de rire.

— Tu as raison, demain je vais avertir la police de ce qui s'est passé; il est probable que l'on cherche à me tuer. »

Je dus raconter au détective Lafleur le déroulement du procès de Claude Jutras, puis mes démêlés avec le docteur Vincent Gagnon et enfin lui rappeler mes déboires avec madame Dorion.

« Écoutez, docteur je m'occupe de cette enquête personnellement et je vous donnerai des nouvelles. Entre-temps j'espère que vous allez être très prudent, nous allons essayer de vous accorder une certaine protection, ne prenez pas de risques inutiles, ne faites pas de marche le soir et surveillez les intersections lorsque vous traversez une rue. Je puis vous assurer que si quelqu'un a vraiment décidé de vous tuer il va récidiver. »

Plusieurs jours passèrent puis le sergent vint me voir à l'hôpital.

« Comme je m'y attendais l'enquête n'a pratiquement rien donné, m'avoua-t-il; nous avons découvert que madame Dorion a une auto rouge, que l'épouse du docteur Vincent Gagnon a une auto rouge, que dans le stationnement de l'hôpital il y a trente-six automobiles rouges, deux anesthésistes de votre département et même votre directeur général en ont une. Madame Dorion et le docteur Gagnon ont chacun un excellent alibi au moment où l'accident s'est produit. Nous n'avons pas retrouvé de trace de Steve Leblond et Claude Jutras est toujours en prison. À propos je vous avise que son appel pour révision du jugement a été rejeté; on a jugé qu'il n'y a eu aucune injustice ni

erreur de procédure. Nous n'avons aucune preuve que ces personnes aient essayé de vous tuer et votre témoin n'a rien vu, il ne sait même pas si c'était un homme ou une femme qui conduisait. N'hésitez pas à nous contacter si d'autres événements survenaient, n'oubliez pas que vous avez été chanceux que ce jeune homme soit aussi rapide, il vous a sauvé d'une mort horrible ou tout au moins de blessures sévères. »

Les jours suivants, j'avais pris l'habitude de surveiller autour de moi toutes les allées et venues et un après-midi je me rendis compte qu'une auto blanche me suivait ; après plusieurs détours, la voiture était toujours derrière moi et rendu à une lumière rouge je descendis de mon véhicule pour en avoir le cœur net et je m'approchai du véhicule occupé par deux hommes très costauds.

« Docteur, me dit le conducteur en me montrant son insigne, retournez dans votre auto, nous sommes des policiers, c'est très dangereux ce que vous faites. Imaginez que nous soyons ceux qui veulent vous tuer et que nous soyons armés, vous seriez déjà mort, ne refaites plus cela, nous sommes là pour vous protéger. »

La vie à l'hôpital avait repris son cours normal et je continuais à rencontrer Sophie à tous les midis à la cafétéria. Elle aussi semblait soucieuse après avoir appris ce qui m'était arrivé et ce midi elle s'efforçait de me convaincre d'être très prudent. Au micro une voix irritante s'ingénia à répéter : « Docteur Mark Côté, docteur Mark Côté, d'urgence ! »

Assez curieusement, j'étais demandé par le département de gynécologie ; que se passait-il donc ?

À mon arrivée à la course dans la salle principale, j'étais à bout de souffle et une infirmière m'ouvrit la porte sans rien me dire alors que j'aperçus ma fille Julie couchée sur la table d'examen et d'une pâleur extrême. Je dois avouer que même si j'étais habitué aux pires urgences, passant d'arrêts

cardiaques aux graves accidentés de la route, les jambes me manquèrent subitement et je dus m'arrêter sur le pas de la porte. Le docteur Raymond Gravel vint me rassurer en me disant que ma fille s'était évanouie, mais qu'à l'heure actuelle tout allait bien.

« Converse avec ta fille, me dit-il, puis après viens me voir, je dois te parler, c'est très important. »

Sophie m'avait suivi et elle était déjà auprès d'elle, me faisant signe que Julie avait récupéré. Quoique pâle, Julie semblait en bonne forme et voulut se lever, mais fut tout de suite empêchée de le faire par l'infirmière.

« Vous devez rester au lit pour vingt quatre heures, reprit cette dernière, ordre du médecin ! »

Je lui pris une main qui était très froide et la serrai dans les deux miennes, puis je l'embrassai tendrement sur la joue.

« Essayerais-tu de faire des peurs à ton vieux père, lui demandai-je doucement ?

— Ne sois pas inquiet, reprit-elle aussitôt, ce n'est rien ; depuis que je suis enceinte, j'ai parfois des étourdissements, mais c'est la première fois que je perds conscience. Je crois que lorsqu'on est trop heureux, il est normal d'avoir de légers problèmes, cela nous permet de mériter vraiment notre bonheur, je désire tellement cet enfant que je suis prête à tout accepter pour qu'il soit en santé. J'ai entendu mon gynécologue te demander de le voir, vous connaissant vous les docteurs, je sais que vous passez votre temps à tout dramatiser ; dis-lui que ce n'est pas grave, je vais déjà mieux. Je vais cependant écouter ses conseils et faire exactement ce qu'il veut pour que le bébé soit en santé.

— Tu peux y aller, me dit Sophie doucement, je vais rester avec elle.

— Je suis vraiment chanceuse, reprit Julie, Sophie est ma deuxième mère, le bébé va avoir deux grand-mères, j'ai peur qu'il soit très, très gâté. »

Raymond m'attendait patiemment et son visage était grave. Assis de l'autre côté du bureau, il prit un certain temps avant de m'adresser la parole et je n'eus pas le courage de le questionner. Nous restâmes ainsi un certain moment sans dire un seul mot, puis il brisa le silence.

« J'ai bien peur, murmura-t-il, comme s'il se parlait à lui-même, que la situation soit plus sérieuse qu'un simple évanouissement.

— Tu crois que c'est grave?

— Je n'en suis pas encore certain, mais cela m'inquiète énormément.

— Ce n'est quand même pas tragique qu'une femme qui commence une grossesse ait un malaise?

— Ce n'est pas la perte de conscience qui m'inquiète, reprit-il après un long moment, mais le résultat de l'examen que j'ai effectué.

— Vas-y! Dis-moi tout, je suis capable de comprendre.

— Je sais, mais je ne suis pas encore certain du diagnostic. Elle se plaint de frissons et de sudation nocturne. J'ai l'impression qu'elle fait de la fièvre, mais je n'ai trouvé aucun foyer infectieux.

— Alors ce n'est pas aussi grave, ajoutai-je, peut-être prépare-t-elle une grippe ou une maladie infectieuse.

— J'ai trouvé dans la région cervicale et sus claviculaire des ganglions de différentes grosseurs qui sont indolores.

— J'espère qu'elle ne commence pas une mononucléose infectieuse.

— Dans la mononucléose les ganglions sont douloureux au début et beaucoup plus petits, mais le tableau infectieux est plus important avec une fièvre à 38° - 39° C, des nausées, des céphalées et un abattement généralisé. La formule sanguine de Julie montre une anémie assez importante qui peut expliquer ses étourdissements et sa perte de conscience.

— Raymond, je crois qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter tout

de suite ; tu vas sûrement faire une biopsie ganglionnaire sous anesthésie locale et nous verrons par la suite. J'ai confiance que tout cela soit bénin ; Julie n'a jamais été malade sauf pour les petites maladies infectieuses de l'enfance.

— Je la garde à l'hôpital cette nuit et nous ferons cette petite intervention demain matin. Comme toi, j'espère que nous nous sommes énervés pour rien. »

Je quittai le bureau du docteur Gravel avec un serrement dans la poitrine et une prière me vint naturellement sur les lèvres. Le retour à la maison serait pénible, car il faudrait que je raconte tout à Chantal et surtout que je la rassure même si j'étais très inquiet. Revenu dans la salle d'examen, après avoir ouvert la porte doucement, je demeurai muet d'étonnement de voir ces deux belles femmes, l'une couchée les yeux fermés et l'autre à son chevet qui en d'autres circonstances aurait pu être sa mère. Aussitôt Sophie mit un doigt sur ses lèvres pour montrer que Julie dormait, me recommandant par le fait même de ne pas faire de bruit et vint vers moi. J'étais très ému et mon premier geste inconscient fut de lui donner un baiser sur les lèvres qui d'abord la fit se raidir puis par la suite accepter tout en me rendant mon baiser. Je me rendis compte tout de suite de mon erreur quand je vis jaillir dans ses yeux un torrent de larmes que je ne cherchai pas à tarir par des paroles et que les explications subséquentes de Sophie ne réussirent pas à justifier devant mes yeux.

« Tu sais comme j'aime cet enfant, bredouilla-t-elle, les yeux encore pleins de larmes, elle est comme ma fille, je ne veux pas qu'il lui arrive du mal. Ce n'est pas le temps pour elle d'être malade alors qu'elle est enceinte. Dis-moi ce que t'a raconté le docteur Gravel ? »

— Il est très inquiet à cause de ganglions cervicaux qu'elle présente depuis quelque temps et il va faire une biopsie demain matin. Il n'a pas de diagnostic précis. »

Je la quittai sur ces paroles, rempli de gêne et d'appréhension, me rendant bien compte que j'étais responsable des malheurs de Sophie et que jamais elle n'aimerait un autre homme, mais le pire était que je ne demeurais pas insensible à sa présence et à ses charmes. Je savais cependant que je ne serais jamais infidèle à Chantal que j'aimais toujours profondément.

De retour à la maison, en fin d'après-midi, Chantal vint à ma rencontre comme elle le faisait toujours pour m'embrasser et elle s'aperçut immédiatement que quelque chose se passait.

« Ne me dis pas que tu as de nouveau été agressé ? »

— Non, ce n'est pas cela. Viens t'asseoir avec moi et je vais t'expliquer. »

J'ignorais comment m'y prendre pour raconter ma journée et je ne trouvais pas les paroles pour lui exprimer mes craintes, ce qui évidemment augmenta le stress de Chantal.

« Je t'en supplie, me dit-elle, raconte moi au plus vite ce qui se passe, je suis tellement inquiète. »

— D'accord, mais ne tire pas de conclusions immédiatement, tu dois attendre le reste de mes explications. Il s'agit de Julie notre fille, elle est venue à l'hôpital voir son gynécologue et elle a perdu conscience ; on m'a fait venir d'urgence à son chevet, mais elle était déjà beaucoup mieux. Le docteur Gravel l'a gardée à l'hôpital pour la nuit.

— Cela ne me semble pas si grave ; est-ce si inhabituel chez une patiente enceinte ? Souviens-toi comme j'ai eu des nausées et vomissements lorsque j'étais enceinte de Julie, j'ai même failli m'évanouir à quelques reprises.

— Raymond ne semble pas inquiet de la perte de conscience, mais plutôt de la découverte de ganglions cervicaux qui seraient d'apparition récente et aussi d'une anémie sérieuse qui n'était pas présente lors d'un examen de routine subi il y a six mois.

— Mais toi, en tant que médecin, qu'en penses-tu?

— Pour le moment je crois qu'il s'agit d'une simple infection ou d'une maladie contagieuse. Je ne veux pas penser à quelque chose de plus grave, de toute façon nous aurons les résultats de la biopsie bientôt et nous saurons à quoi nous en tenir à ce moment là.

— Tu vas me promettre une chose, me dit Chantal en s'approchant tout près de moi et en collant ses lèvres dans mon cou; je te demande de me dire toute la vérité, de ne rien me cacher peu importe le diagnostic, je ne veux pas que tu tentes de m'épargner du chagrin. Je suis une femme forte et je veux donner à ma fille le maximum de tendresse et d'amour surtout si elle est malade.

— D'accord je te le promets.

— Pouvons- nous aller la voir ce soir à l'hôpital?

— Non, son médecin veut qu'elle se repose et Robert va être près d'elle. Je ne l'ai pas rencontré aujourd'hui, mais j'ai l'impression qu'il va être très inquiet, il l'aime tellement sa Julie. Je n'avais pas le courage de l'appeler et Raymond m'a dit qu'il s'en chargerait. »

Dans la soirée, Philippe et Sophie vinrent nous rendre visite pour nous encourager et nous comprîmes l'importance d'avoir de vrais amis. Je serrai Phil dans mes bras, quelques larmes nous vinrent aux yeux, puis ce fut au tour de Sophie de me serrer et de m'embrasser.

6

Le pénitencier formait un hexagone au milieu d'un terrain gazonné qui s'étendait de chaque côté sur trois cents

mètres, avant d'atteindre une forêt luxuriante. Le bâtiment lui-même n'avait que deux étages répartis en cinq ailes qui convergeaient vers la partie centrale où logeaient les contrôles administratifs qui formaient le sixième côté de l'hexagone et qui n'étaient dépassés en hauteur que par un mirador, occupé en tout temps par quatre gardiens armés de mitraillettes, permettant une observation complète de tout mouvement sur ce périmètre de sécurité. Chacune des ailes citées plus haut limitait une cour intérieure terminée par une clôture de cinq mètres de haut, recouverte de barbelé à sa partie supérieure garantissant ainsi la présence des prisonniers sans possibilité d'évasion. Aucun détenu ne s'était encore échappé de ce pénitencier malgré plusieurs tentatives toutes avortées avant que les prisonniers aient pu atteindre le mur de ceinture formé de béton et d'acier, haut de dix mètres, qui les séparait de la liberté. Aucun véhicule ne pénétrait à l'intérieur de ces murs à l'exception de camions transportant la nourriture ou autres fournitures et de fourgons cellulaires qui déversaient les nouveaux pensionnaires de l'état condamnés à des peines de plus de deux années de prison.

À dix heures ce matin, le temps était très sombre et le soleil n'avait pas encore réussi à percer la couche de nuages opaques qui s'entêtaient à bloquer ses rayons dorés qui les avaient si souvent déjoués dans le passé.

Dans le panier à salade deux autres détenus accompagnaient Claude sous surveillance immédiate de trois gardiens armés. Personne ne dit mot ni ne s'opposa lorsque ce dernier quitta le fourgon cellulaire à la suite des policiers. Le deuxième à débarquer était un petit malfrat, qui s'était fait prendre à vendre de la cocaïne après avoir blessé un policier avec un couteau lors de son arrestation; le juge lui avait donné quatre ans de prison. Le troisième larron était un petit homme de un mètre soixante-deux, chauve,

qui avait été condamné à dix années de prison pour le viol d'une fillette de sept ans ce qui deviendrait le cauchemar de tout le personnel de l'institution pénitentiaire dans leur tentative de le protéger, bien malgré eux, contre les autres détenus qui tolèrent mal ceux qui s'attaquent aux enfants. Des chaînes, en plus des menottes, entravaient les pieds de ces trois bandits surveillés de près par les gardiens qui s'empressèrent de les diriger vers une porte qui semblait trop petite pour laisser passer tous ces gens. Le policier le plus haut gradé s'approcha d'un petit judas et montra les papiers concernant les sentences des trois brigands. La porte s'ouvrit aussitôt laissant passer un gardien de très forte stature qui dirigea les six personnes vers une pièce nue sans aucun meuble ni artifice où les attendaient trois autres surveillants, costumés, mais non armés, qui leur remirent des vêtements.

Les détenus furent dirigés vers une pièce attenante à la salle principale où ils durent mettre le costume traditionnel de l'institution et confier tous leurs effets personnels aux gardiens de l'établissement. Les trois policiers qui avaient amené les prisonniers purent enfin quitter la prison avec un certain soulagement.

Il y avait plus de vingt minutes que tous attendaient, lorsque Claude demanda ce qui se passait et qui lui valut la réponse de fermer sa grande gueule. Le directeur de la prison était un petit homme replet avec un visage rougeau et un nez porteur d'un rhinophyma naissant qui dénonçait des habitudes alcooliques déjà bien ancrées. Il s'introduisit rapidement dans la pièce en martelant le sol de son pas volontaire pour bien montrer qu'il était le patron.

« Je tiens à vous avertir, tonna celui-ci d'une voix forte, que tout manquement à la discipline sera puni sévèrement sans égard à la personne qui transgresse les règlements de la prison. *“Qui veut la fin prend les moyens!”* »

Il avait l'habitude de lancer ces proverbes à toute occasion, bien souvent sans qu'il y ait de relation de cause à effet et il les arrangeait toujours à sa convenance.

« Nous ne tolérerons aucune bataille, ni agression de quelque nature que ce soit et les fautifs seront mis dans des quartiers à sécurité maximum, autrement dit "Au trou", pour un nombre de jours proportionnels à la faute commise. « *À bon rat, bon chat!* » Vous aurez aussi la possibilité de sortir dans la cour quelques minutes chaque jour, sauf si vous manquez à la discipline. Organisez-vous pour ne pas mériter, par votre conduite, une visite chez moi; vous le regretteriez amèrement. « *Aux grands maux, les grands remèdes!* »

Ce genre de discours n'avait pas l'habitude de terroriser Claude qui en avait vu bien d'autres durant ses longs séjours en prison et il manifesta sa désapprobation par un long bâillement qui eut l'effet d'attirer sur lui l'attention du directeur accompagnée de sa hargne. Ce fut un spectacle assez loufoque que de voir ce petit homme rondet, ridicule, venir se planter devant ce géant musclé qu'était Claude pour tenter de l'intimider tout en lui criant au visage son complexe de frustration. La scène était tellement drôle que les gardiens s'approchèrent pour protéger leur directeur non seulement des actes de frustration du détenu, mais aussi du ridicule dont il se couvrait devant les prisonniers.

« Je vous ai à l'œil, rugit le chef des geôliers, s'adressant à Claude, à la moindre incartade je vous *fous au trou* et vous allez y rester aussi longtemps que moi je le déciderai. "*Deux avis valent mieux qu'un!*"

Sur ces paroles, le directeur tourna les talons et sortit de la pièce, enveloppé dans toute sa dignité et sa satisfaction.

Les trois prisonniers furent emmenés dans l'aile C où ils durent franchir trois portes de fer qui s'ouvraient par un mécanisme électronique très sophistiqué et qu'on disait aussi

sécuritaire que les voûtes des banques les plus modernes, ce qui faisait dire aux pensionnaires de l'institution qu'ils venaient à l'école pour apprendre à ouvrir les coffres-forts des banques. Cette section renfermait les canailles les plus endurcies de tout le pénitencier et fournissait à l'infirmerie la majorité des blessés, surtout par arme blanche. Les lois des détenus étaient très sévères et tout manquement était réprimé par la violence imposée par un groupe de bandits qui formaient une unité appelée *commando du silence*. Dans cette aile une hiérarchie s'était formée, dirigée par un individu nommé Jack Proux, surnommé le *Boucher*, après que ce dernier eut émasculé un autre détenu qui avait refusé ses avances. Ce dernier était appuyé par deux gorilles, les deux frères Burton, qu'on appelait les *mongols*. À eux trois ils faisaient la pluie et le beau temps dans l'institution pénitentiaire, semant même la crainte parmi le personnel de la prison. Les gardiens se promenaient en groupe de quatre lorsqu'ils devaient faire une ronde dans leurs quartiers et ils étaient choisis minutieusement pour leur gabarit et leur force physique.

Lorsque le trio apparut dans la section des cellules, suivi des trois gardiens, des cris fusèrent de toutes parts et un détenu, s'adressant au violeur cria : « Conrad, prépare-toi à goûter à notre hospitalité, on t'attend déjà depuis un bon moment, même le gros singe à côté de toi ne pourra pas te protéger. »

Ces paroles firent tourner la tête à Claude qui regarda directement dans les yeux l'individu qui disparut aussitôt dans le fond de sa cellule ; la renommée de Jutras l'avait précédé en prison. Deux cellules plus loin, il vit un grand sourire logé dans un visage bien connu rencontré à l'occasion d'une autre vacance dans une autre prison. Paul Dubois, culturiste, adepte de plusieurs arts martiaux, logeait à la même enseigne ; ce dernier lui fit un signe de

la main gauche où le pouce vient rejoindre l'auriculaire, signifiant dans le code qu'ils avaient développé ensemble, de ne pas le reconnaître avant d'avoir eu une conversation avec lui. Claude retint son sourire et continua sons chemin sans détourner la tête, se rendant compte que la vie dans ce pénitencier, avec la présence d'un tel ami, ne serait peut-être pas aussi austère et pénible qu'il l'avait d'abord cru.

Paul mesurait un mètre quatre-vingt quinze, pesait cent trente kilogrammes de muscles bien entraînés et avait combattu dans plusieurs arènes de boxe, de lutte, de judo, de karaté et autres disciplines avec beaucoup de succès, malgré des écarts de conduite qui l'avaient fait disqualifier très souvent. Ce grand gaillard tolérait mal toute discipline, ne pouvant alors conserver aucun entraîneur qui fréquemment subissait les foudres physiques de ce récalcitrant chronique. Son caractère soupe au lait et sa mauvaise habitude de frapper dès qu'on l'importunait avait détourné de lui nombre de femmes qui autrement se seraient plu en la compagnie d'un beau géant qui leur aurait offert toute la protection voulue. Sa dernière conquête, Ève, avait eu la mauvaise idée de sourire en sa compagnie, à un autre homme qui s'était retrouvé aux soins intensifs avec de multiples fractures et une hospitalisation de trois mois et demi lui laissant une incapacité permanente assez importante. Le jury l'avait reconnu coupable de tentative de meurtre alors que six policiers avaient tenté de l'empêcher de frapper l'individu à terre et inconscient. Le juge lui avait gratifié quatre années de punition pour son geste.

Claude recherchait, dans ce pénitencier, un autre ami invité qui avait une lourde dette envers lui ayant fait de la prison à sa place. Jérémie Bussièrès, dit la fouine, était l'individu le plus dangereux qui soit, lorsque armé d'un couteau. Claude et lui avaient planifié plusieurs coups ensemble ; ils formaient un couple de malfaiteurs des plus prolifiques. La

fouine, arrêté lors d'un vol de banque, avait obtenu cinq ans à purger dans un pénitencier fédéral. Il y exerçait son ancien métier d'infirmier ce qui lui avait permis d'entrer à l'infirmerie et de faire la pluie et le beau temps dans ce bagne. Il était l'oreille et la langue des détenus et vendait ses renseignements au plus offrant, faisant de lui la personne la plus importante de toute la bâtisse.

7

« Je ne peux te croire, balbutiai-je péniblement, c'est impossible tu dois sûrement te tromper, il faut reprendre la biopsie et refaire l'analyse.

— Hélas, non, soupira Raymond, trois pathologistes ont donné le même diagnostic.

— Cette enfant n'a que vingt ans, murmurai-je, c'est vraiment abominable et cela n'a aucun sens. A-t-elle des chances de survie? Est-il fréquent de rencontrer un lymphome hodgkinien chez une femme enceinte?

— Ce type de cancer n'est pas fréquent chez la femme enceinte et c'est la deuxième fois dans toute ma carrière que je rencontre ce genre de problème, la littérature rapporte une incidence d'un cas sur environ six mille grossesses. Comme tu es aussi médecin je dois t'avouer que la maladie de Julie est plus sérieuse que le premier cas que j'ai eu à traiter. Il y a deux traitements qui peuvent être appliqués lors de ces pathologies : La radiothérapie et la chimiothérapie. Julie est au début de sa grossesse, durant le premier trimestre, ce qui rend tout traitement très difficile sinon inapplicable. La première patiente que j'ai traitée était au tout début de

la maladie et le diagnostic avait été fait durant le troisième trimestre de sa grossesse alors qu'à ce moment les dangers de la chimiothérapie sont négligeables pour le fœtus.

— Le premier trimestre est la période la plus dangereuse, repris-je aussitôt, pour l'apparition de malformations chez le fœtus après ces traitements.

— En effet, répéta Raymond machinalement, c'est la période la plus dangereuse.

— Que pouvons-nous faire?

— Si nous envisageons d'abord la radiothérapie, elle est peu applicable actuellement, car nous ne pourrions irradier que les ganglions dans le cou alors que les plus volumineux sont dans le thorax et l'abdomen, donc trop près du fœtus, d'où le danger important de malformation. Les radiographies nous montrent des masses ganglionnaires thoraciques très importantes qui commencent à comprimer les poumons et le cœur ce qui représente un risque important pour une personne enceinte en contribuant à augmenter la pression abdominale et thoracique. Les doses nécessaires pour faire fondre ces masses seraient trop importantes pour assurer la survie du fœtus. Je suis surpris que Julie ne manifeste pas plus de symptômes respiratoires dus à cette pathologie.

— Je n'ose même pas penser à ce que tu vas suggérer, cela va la tuer aussi sûrement qu'un cancer non traité; elle désire tellement ce bébé, plus que sa propre vie.

— Nous sommes vis-à-vis un dilemme effroyable. Habituellement ce type de cancer ne semble pas modifier l'évolution de la grossesse et inversement la grossesse ne semble pas accroître la malignité de la maladie; je l'ai vérifié avec nos confrères hématologues et aussi dans la littérature médicale mondiale. Dans le cas de Julie, sa grossesse agit comme un stimulant du lymphome produisant chaque jour de nouvelles complications en rapport avec l'évolution de la maladie.

— Qu'essaies-tu de me dire, Raymond, que ma fille va mourir?

— Écoute bien, Mark, nous sommes en présence d'un lymphome excessivement malin qui évolue très rapidement chez une patiente qui est en tout début de grossesse et si nous n'intervenons pas rapidement avec la chimiothérapie en attendant le deuxième trimestre pour réagir, ta fille pourra difficilement rendre son bébé à terme. Contrairement à tout ce que j'ai lu dans la littérature médicale où les médecins attendaient le quatrième mois pour commencer la chimio, ici nous n'avons pas le choix et nous devons instituer immédiatement un traitement très agressif.

— Ce qui veut dire que le fœtus n'a aucune chance de survie, car les médicaments anti-néoplasiques sont très dangereux entre la cinquième et la dixième semaine de gestation.

— En effet, une chimio et une radiation agressives doivent être tentées pour produire la guérison ou une rémission de la maladie de Julie. Mais ces traitements, même s'ils ne produisaient pas un avortement spontané, risqueraient à coup sûr de produire des malformations majeures chez le nouveau-né. Il n'y a qu'un seul moyen, c'est de produire l'avortement thérapeutique si nous voulons sauver ta fille et tu dois m'aider à la convaincre; elle a tellement confiance en toi. »

Ces dernières paroles m'avaient littéralement anéanti. J'étais atterré et depuis un bon moment les larmes coulaient abondamment de mes yeux sans que je tente de faire un seul mouvement pour les essuyer. La tâche que me demandait Raymond me semblait énorme; comment un père peut-il demander à sa fille chérie de renoncer à ce qu'elle désire le plus au monde? Aurai-je la force de lui expliquer tout cela et surtout de lui demander de choisir entre sa propre mort et la mort de son enfant? Où prendrai-je le courage, devant

son refus d'avortement, car il y aura refus, de la convaincre que nous faisons cela pour son bien? Pourra-t-elle accorder la même confiance à son père par la suite, se sentira-t-elle trahie? Devrai-je perdre mon seul enfant à l'âge de vingt ans?

Je me suis levé difficilement du fauteuil où j'étais assis, j'avais vieilli subitement de plusieurs années en quelques minutes, je n'eus même pas la force de dire une seule parole ni de saluer Raymond et je sortis péniblement de son bureau. Moi, habituellement si sûr de ma personne, j'avais perdu la force de me battre, j'étais devenu un corps sans âme. Je me sentais incapable aujourd'hui d'aller faire des anesthésies, ni de rencontrer qui que ce soit, surtout pas Chantal, je n'avais pas le courage de lui expliquer cela; comment une mère peut-elle accepter de perdre son enfant et son seul petit enfant? Je devais me cacher pour réfléchir, je devais enterrer ma lâcheté en un endroit isolé où je pourrais pleurer mon désespoir; mais où? Je sautai dans ma voiture pour me diriger vers notre maison de campagne, frôlant par inattention, à quelques reprises, des accidents sérieux que les conducteurs ne manquèrent pas de me souligner par leurs klaxons et quelques fois par des gestes disgracieux. Je choisis alors un chemin de campagne que je prenais occasionnellement lorsque je désirais la solitude et qui était désert ce matin sauf la présence d'un petit camion blanc loin derrière moi. Les larmes coulaient de mes yeux sans que je fasse un effort quelconque pour les retenir, je savais très bien que ma fille n'avait aucune chance de vivre dans les conditions présentes. Trois possibilités se présentaient à nous, provoquer un avortement thérapeutique pour instituer un traitement intensif ce qui était la seule chance de survie pour elle, ou commencer le traitement durant sa grossesse ou encore laisser évoluer la gestation sans intervenir. Je savais que Julie n'accepterait jamais l'avortement ni un

traitement durant le premier trimestre alors que la santé du bébé serait en jeu ; la troisième possibilité la condamnait à mort sans qu'on soit certain qu'elle puisse rendre son bébé à terme.

Je dus freiner brusquement après une courbe, devant une traverse à niveau, alors que la barrière s'abaissait et que les lumières rouges s'activaient. Je ne voyais pas encore le train, mais j'entendais son avertisseur sonore qui hurlait sa menace. Je me rendis compte au même moment que le camion blanc m'avait rejoint et qu'il collait tellement mon véhicule que je ne voyais que son radiateur sans pouvoir distinguer le conducteur dans sa cabine, puis je sentis le choc de son véhicule sur le mien. Le train était apparu et se dirigeait rapidement vers moi, puis je sentis que le camion me poussait lentement vers la voie ferrée malgré la pression exagérée que j'exerçais sur les freins. J'entendais le crissement de ses pneus sur la chaussée tout en me sentant irrésistiblement attiré vers la voie ferrée et le train, on cherchait à me tuer ; la barrière frappa mon pare-brise qui éclata en mille morceaux et le train m'apparut monstrueux n'étant plus qu'à quelques dizaines de mètres de mon véhicule. Tout à coup, dans mon esprit perturbé, passa la pensée la plus abominable et la plus lâche que quelqu'un puisse imaginer. N'était-ce pas la façon la plus facile de régler tous mes problèmes et je lâchai mes freins pour appuyer sur l'accélérateur, ce qui me sauva la vie, car je fus propulsé d'un bond de l'autre côté de la voie ferrée alors que le train passa en trombe dans un bruit assourdissant de sirène. Je restai prostré quelques minutes, la tête appuyée sur mon volant, puis un mouvement de révolte s'empara de moi, honteux de ma réaction, car je ne voulais pas mourir et créer encore plus de peine à ceux que j'aimais, je devais me battre et essayer de sauver Julie. Il n'était pas question que je me laisse tuer comme cela sans me défendre et je retournai

mon véhicule face à mon agresseur tout en regardant les wagons défiler inlassablement devant moi. Je mis mon véhicule sur quatre roues motrices pour entrer avec plus de force dans le véhicule de mon ennemi, mais après le dernier wagon il n'y avait plus personne, il avait disparu. Je refis le chemin en sens inverse, essayant de me rappeler ce qui avait précédé cet attentat, constatant que ce camion m'avait suivi depuis un certain temps sans que mon esprit perturbé enregistre ce détail. Un examen de conscience approfondi me révéla que je n'avais eu aucune intention de me suicider vraiment, mais que mon subconscient avait pris la relève et trouvé une solution in extremis pour me sauver la vie. Je ne devais pas abandonner ceux qui avaient besoin de moi et que j'aimais. Mon premier réflexe me conduisit au poste de police où je racontai au sergent Lafleur ce qui m'était arrivé. Il fit prendre des photographies de mon véhicule ainsi que des échantillons de peinture laissées par le camion provocateur.

« Docteur vous êtes incorrigible, vous aviez la chance de vous sauver et vous restez sur place pour affronter celui qui voulait vous tuer ; si vous continuez ainsi ils vont accomplir leurs noirs desseins.

— Je ne puis me laisser abattre comme un vulgaire lapin, répondis-je avec colère, je dois me défendre et si vous ne m'accordez pas la protection voulue, je vais m'acheter un pistolet pour le faire.

— Je vous déconseille cette solution, je vais en discuter avec le lieutenant et nous verrons quelle protection nous pouvons vous donner. Avec une arme vous devenez un hors-la-loi et vous risquez la prison si vous vous en servez ; un pistolet va vous rendre plus téméraire encore et ces criminels sont plus habitués que vous à se servir de ces jouets.

— Vous ignorez que j'ai déjà fait du tir au revolver dans

un club de chasse et que j'étais assez doué pour me mériter plusieurs prix. »

Sorti du poste de police, je me dirigeai chez moi et Chantal manifesta son étonnement en me voyant.

« Tu n'es pas en salle d'opération ce matin, que se passe-t-il ? Es-tu malade ?

— Je t'en prie, ma chérie, assieds-toi, j'ai à te parler.

— Il s'agit de Julie, n'est-ce pas ? J'ai fait un mauvais rêve cette nuit ; elle perdait son bébé et désirait mourir.

— Je t'en supplie, écoute-moi, c'est important. Notre fille est très malade, elle a un cancer lymphatique de type lymphome et c'est très sérieux. »

Je vis des larmes surgir des yeux de mon amour et je me précipitai pour la serrer dans mes bras et aussi pour cacher le torrent humide qui brouillait complètement ma vue. Nous restâmes un long moment dans la même position avant de nous asseoir ensemble.

« Je veux que tu me dises toute la vérité, reprit-elle en faisant un effort évident pour montrer sa force de caractère tout en s'essuyant les yeux ; ma fille a besoin de moi et je serai à ses côtés durant cette épreuve, nous allons la sauver. Le lymphome se guérit et nous en avons la preuve ; des personnes célèbres ont été atteintes par cette maladie et ont récupéré.

— J'aurais le même optimisme que toi si elle n'était pas enceinte, mais sa grossesse change complètement le pronostic.

— J'oubliais complètement son état, mais c'est monstrueux, d'autant plus qu'elle en est au tout début.

— C'est vrai, et nous allons avoir besoin de ton aide pour la convaincre.

— Non ! Tu ne vas pas me demander de lui suggérer de se faire avorter, elle ne voudra jamais l'accepter, tu sais à quel point elle désire cet enfant, elle donnerait sa vie pour

le sauver.

— Je suis désolé, mais il n'y a pas d'autre moyen. Sa condition exige un traitement énergique, rapide et le bébé risque d'énormes complications, même la mort. Si nous traitons Julie rapidement elle a des chances de s'en sortir et elle pourra plus tard avoir d'autres enfants.

— Elle ne voudra jamais m'écouter ni personne d'autre d'ailleurs, elle voudra rendre son enfant à terme sans risquer des malformations ; je suis certaine qu'elle refusera le traitement tant que le bébé ne sera pas né. Elle me disait justement hier soir qu'ils avaient choisi son nom et qu'elle voulait nous voir tous les deux pour nous en informer.

— Je dois aller rencontrer Robert à son ouvrage, pauvre gars, il va être désespéré ; il l'aime tant sa Julie. Je pense avoir besoin de beaucoup de courage dans les jours qui viennent. »

8

« Claude, je te mets en garde, tu dois être très prudent, chuchota la fouine, nous avons ici en prison un comité formé de huit détenus qui prennent des décisions pour les autres et qui se chargent de les faire appliquer par la force. Le *commando du silence* est dirigé par une brute nommée Jack Proux, assistée par les deux frères Burton, Nick et John, qui sont de vrais sadiques ; ils ont l'habitude d'isoler tout nouveau détenu dans les douches les premiers jours de son arrivée pour le mettre au pas et quelquefois pour l'assaillir sexuellement. Hier, ils ont décidé de te faire la fête et c'est ce soir qu'ils vont t'attaquer dans les douches, je ne pourrai

pas t'aider. Les trois entreront dans la douche pendant que tous les prisonniers sortiront pour te laisser seul avec eux, mais à la porte les autres membres du commando seront présents pour empêcher toute intrusion. Quand je suis arrivé il y a six mois ils m'ont cerné de cette manière et je n'ai pas eu le choix, j'ai du subir le viol du *boucher*, mais un jour je vais me venger et lui planter une lame de six pouces dans le ventre. Il n'y a qu'un seul homme qui n'a pas été agressé par eux et c'est Paul Dubois. À son arrivée il a presque tué un autre détenu qui voulait prendre son siège à la cafétéria, disant que c'était une place réservée ; le pauvre a passé trois mois à l'hôpital avec de multiples fractures, personne n'a essayé par la suite de faire de la misère à Paul ; mais il ne t'aidera pas, il se mêle de ses affaires.

— Je n'ai besoin de personne, je vais régler moi-même ce problème ; je peux même te promettre que je vais t'aider dans ton désir de vengeance en t'envoyant le boucher à l'infirmerie. J'aimerais cependant que tu me rendes un service, peux-tu me faire un plâtre sur le bras droit aujourd'hui et ajouter une plaque de métal sur le devant du poignet sous le plâtre afin d'avoir une meilleur force de frappe ?

— Excellente idée, ils ne se méfieront pas et j'ai justement un morceau de métal qui va bien faire l'affaire. Je te conseille de voir un gardien pour lui dire que tu t'es blessé au poignet en soulevant des haltères et que tu veux aller à l'infirmerie ; moi je vais m'occuper de tout. Aimerais-tu avoir une lame ?

— Non, mes poings vont faire l'affaire. Paul Dubois est mon ami et j'aimerais que tu gardes le secret pour le moment, mais comme tu peux aller partout dans la prison veux-tu lui demander de surveiller la porte des douches pendant que je ferai la chirurgie à tes amis. »

Dans l'après-midi, Claude demanda au gardien la permission d'aller à l'infirmerie en raison d'une douleur

présente depuis la veille au niveau de son poignet droit, ce qui lui fut accordé sans délai.

L'infirmier était située dans l'aile centrale et occupait le tiers de toute la surface de cette section. Le médecin chef était le docteur Ibrahim Mousaffari d'origine tunisienne dont les parents avaient émigré au Canada avant sa naissance et qui avait pratiqué durant plusieurs années dans les forces armées avant de prendre contrôle de cette clinique qu'il dirigeait avec une grande compétence. La pratique dans cet endroit n'était pas des plus faciles, car la plupart de ses patients venaient à l'infirmier pour se soustraire à une corvée ou à une pénalité, à l'exception de ceux qui fuyaient une correction des autres détenus en simulant une maladie quelconque.

Depuis l'arrivée de Jérémie, dit la fouine, la tension avait de beaucoup diminué parce que celui-ci avait une grande compétence comme infirmier et pouvait faire le triage des malades avec une grande habileté, d'autant plus qu'il était au courant de tout ce qui se passait dans le pénitencier et pouvait diagnostiquer avec une précision d'horloger la présence des simulateurs. Tous les détenus le respectaient, sachant qu'un jour ou l'autre ils pourraient avoir besoin de ses services, car il n'est pas très sain d'être hospitalisé dans un endroit où c'est un ennemi qui nous soigne. De plus il avait la confiance du directeur de l'établissement qui lui avait accordé l'accès à toute la bâtisse, lui facilitant ainsi le contact avec les fournisseurs étrangers. Beaucoup de produits dont les cigarettes, boissons, drogues et autres, transitaient entre ses mains et étaient distribués en contrebande aux prisonniers. Il servait aussi de courrier et tout cela moyennant une rétribution avantageuse qu'il accumulait avaricieusement en vue de sa remise en liberté et qu'il avait l'habitude de remettre à sa copine toutes les fins de semaine. Il avait confié à Claude qu'à sa libération

il aurait accumulé assez d'argent pour assurer sa retraite définitive sans plus jamais avoir besoin de voler.

Lorsque Jutras se présenta, il le fit entrer dans un petit local qui servait uniquement à la pose de plâtres et lui installa sur les jointures de la main droite, une plaque d'acier d'un centimètre d'épais en serrée dans un plâtre résistant à l'eau et termina le tout en lui mettant le bras en écharpe, tout cela contribuant à créer une arme très dangereuse dans les mains d'un colosse comme Claude.

L'après-midi lorsque Jutras se présenta dans la cour avec son bras en écharpe, Jack Proux regarda les deux frères Burton et se mit à rire, la bagarre serait beaucoup plus facile qu'il l'avait espéré. À cause de la réputation qui avait précédé Claude en prison, Jack avait demandé à un autre membre du commando du silence de venir les aider à mâter ce batailleur endurci. Il s'empressa aussitôt d'aviser ce détenu que ses services ne seraient plus nécessaires et qu'à leur trois ils pourraient facilement le malmenier à leur guise.

« Tiens voilà un gars solide, persifla Jack, lorsque Claude passa devant lui, j'ai hâte de t'essayer pour voir si tu as une paire de couilles.

— Je me ferai plaisir de te rencontrer quand tu voudras, répondit Claude, dès qu'on m'aura enlevé ce plâtre, les beaux parleurs de ton espèce, j'en mouche plusieurs par jour.

— On m'a dit que tu refuses de payer lorsque tu vas au gymnase pour t'entraîner comme le font les autres détenus, cet argent sert à améliorer les conditions des prisonniers, mais toi tu contestes cette décision ; cela va t'attirer de nombreux problèmes.

— Je sais où va cet argent, dans tes poches pour payer ta drogue et il n'est pas question que je finance tes bonnes œuvres. De plus tes menaces ne me font pas peur.

— Tu l'auras voulu, reprit Jack Proux, en s'en allant. »

En fin d'après-midi, Claude se dirigea vers les douches comme d'habitude après son entraînement quotidien effectué avec seulement un bras, l'autre étant toujours en écharpe. La salle des douches se vida comme par miracle dès qu'il apparut dans la porte, et il se retrouva seul ; il ne se déshabilla pas, mais enleva seulement l'attelle qui retenait son bras droit et se retourna vers l'entrée. Il n'eut pas à attendre beaucoup, alors que Jack apparut suivi des deux Burton.

« Tu n'auras pas eu à trembler très longtemps après mon avertissement de ce midi, nous allons satisfaire ta curiosité, c'est l'heure de la leçon, tu vas avoir ta récompense. Habituellement nous réglons le problème à trois le plus rapidement possible, mais cette fois nous avons décidé de faire durer le plaisir d'autant plus que tu es un beau garçon et que je te réserve pour moi, tu seras mon fiancé et mon serviteur. Nous allons te frapper tant que tu ne demanderas pas grâce et que tu n'accepteras pas toutes nos conditions.

— Allez-y, je vous attends, reprit Claude en souriant.

— C'est Nick qui va commencer par t'enlever ce sourire de ta face, tu sais qu'il a déjà fait de la boxe. Cependant il te reste une chance ; si tu te mets à genoux et que tu nous demandes pardon, alors on va t'épargner?

— Jamais personne n'a fait mettre Claude Jutras à genoux et ce n'est pas toi qui va réussir ce phénomène ; allez-y et qu'on en finisse.

— Tu as bien raison, reprit Jack, il n'est pas question de t'épargner, d'autant plus que je ne tiens jamais parole, n'est ce pas Nick? »

Et ils éclatèrent de rire tous les trois.

L'aîné des Burton se mit à danser autour de Jutras qui suivait son mouvement tout en faisant bien attention de ne pas tourner le dos aux deux autres. Le coup de poing de Nick fut évité avec adresse par Claude qui sans perdre

de temps le frappa durement avec sa droite. Le bruit sec de fracture de la mâchoire du boxeur se répercuta dans la pièce suivi du bruit sourd de sa chute sur le sol alors que son cuir chevelu se fendit sur plusieurs centimètres de long lorsque sa tête heurta la surface humide. Cette opération avait été effectuée sans douleur, le patient étant déjà inconscient avant que sa tête touche le revêtement de ciment qui devint tout de suite imbibé du sang du combattant.

« À votre tour maintenant, messieurs, dit Claude en souriant, c'est l'élève qui donne le cours aujourd'hui aux professeurs. Cependant il vous reste une chance ; si vous vous mettez à genoux et que vous me demandez pardon alors je vous épargnerai. J'espère que vous n'avez pas la tête trop dure. »

Le visage des deux matamores était devenu soudainement très sérieux et Jack se pencha vers John pour lui dire de faire entrer de l'aide. Ce dernier avait à peine ouvert la porte qu'il reçut de l'extérieur, un coup de poing en pleine figure qui lui fendit la lèvre et le projeta à terre dans la pièce. Paul Dubois était au rendez-vous. Au moment où John tenta de se relever, il reçut une droite de Claude qui lui fractura le nez d'où le sang gicla par salves suivant le rythme accéléré de son cœur, son acolyte étant paralysé par la surprise. Le coup avait aussi fracturé l'os orbital gauche sous la plaie béante qui vidait lentement le sujet de son sang et aussi de toute sa conscience.

Il ne restait plus que Jack qui suait à grosses gouttes et qui se déplaçait à reculons devant Claude qui le poursuivait lentement. Il tenta de se ruer sur Jutras qui l'évita facilement étant beaucoup plus agile et qui lui servit une gauche sur l'œil droit qui se ferma presque immédiatement par rupture des vaisseaux sous-cutanés ; il lui réservait sa droite pour la fin et surtout pour faire durer le plaisir.

« Stop ! hurla Jack, tu signes ton arrêt de mort. Si tu

continues le combat, je te ferai abattre par le commando. Un jour ou l'autre on va te retrouver avec une lame entre les deux épaules.

— Où sont-ils tes gars du commando, ils doivent quand même commencer à se douter qu'il se passe quelque chose ici que tu n'as pas prévu? Je pense même qu'ils t'ont abandonné à ton sort ou qu'ils sont morts.

— Je t'en prie, arrête, je suis le gars le plus puissant de cette prison après le directeur, j'ai besoin d'un bras droit et je te nomme mon lieutenant, arrête.

— Je ne suis le lieutenant de personne et mon bras droit tu vas y goûter. »

Mais il le frappa avec une gauche qui envoya rouler au sol cette masse de cent vingt kilos. Sa joue droite avait éclaté sous le coup.

« Je te pensais beaucoup plus solide que ça, ricana Jutras, tu n'es qu'une chiffé molle, maintenant c'est le temps d'en finir. »

Jack se releva péniblement et se mit à genoux.

« Tu vois, dit-il, je te demande pardon, essayons d'être amis.

— Moi non plus je n'ai pas de parole et des amis comme toi je n'en veux pas. »

Le poing droit de Claude s'abattit sur le nez du géant en position de prière qui fut projeté contre le mur. Son visage n'était plus qu'une plaie béante sur un corps inconscient.

Claude n'était pas satisfait du résultat, car la bagarre n'avait pas duré assez longtemps à son goût. Il traîna, sous la douche froide, le corps inanimé de Jack qui reprit ses sens après quelques minutes.

« Excuse-moi, reprit-il, de te réveiller alors que tu sembles si bien dormir, mais j'ai oublié de te dire quelque chose, je refuse ta demande en mariage. »

Et une nouvelle droite l'envoya pour de bon au pays des rêves.

Lorsque Claude sortit de la pièce, Paul sourit en le voyant frais et dispos. Deux individus étaient étendus au sol, résultat de l'intervention de Dubois, et les trois autres s'étaient sauvés. Claude demanda immédiatement à la fouine de refaire son plâtre qui était la seule partie de son corps qui avait subi des avaries et aussi pour faire enlever la plaque de métal qui était un objet fort incriminant. Les deux se dirigèrent vers l'infirmierie avec la permission du gardien-chef.

9

De gros nuages foncés tapissaient la surface visible du ciel annonçant une journée maussade qui coïncidait parfaitement avec l'état d'esprit dans lequel je me morfondais. Nous avons décidé d'un commun accord, Robert, Chantal, Raymond et moi-même de rencontrer Julie ensemble. La veille, le gynécologue et moi avons parlé à l'époux de Julie et ce dernier avait pleuré abondamment ; la réunion avait été très difficile et poignante. Bob était arrivé à la même conclusion que nous, qu'il fallait sauver Julie en procédant à un avortement, mais le combat serait rude en tentant de la convaincre de cette issue.

Julie occupait une chambre de l'aile de gynécologie qui donnait sur une rue très fréquentée et de son lit elle pouvait suivre les péripéties et les acrobaties des automobilistes sur les quatre voies encombrées par des véhicules de tout genre.

Robert arriva le premier et embrassa tendrement sa Julie puis nous suivîmes, Chantal et moi, une demi-heure plus tard, ce qui fit dire à notre fille qu'elle pensait à une conspiration de notre part. Aucune mention de maladie ne

fut prononcée avant l'arrivée de Raymond qui se présenta à onze heures pile.

« J'ai l'impression, s'esclaffa Julie, en vous voyant tous ici ce matin que vous vous êtes donné rendez-vous pour m'annoncer une mauvaise nouvelle.

— Nous venons te voir parce que nous t'aimons beaucoup, reprit Chantal, et que nous sommes soucieux pour ta santé.

— Vous m'effrayez encore plus, mon état est-il aussi sérieux? Je vous en prie dites-moi toute la vérité.

— Julie tu as une maladie sévère, déclara Raymond, tu es atteinte d'un lymphome qu'on appelle aussi maladie de Hodgkin. Ce cancer n'est pas fréquent chez la femme gravide et lorsque cela survient, la grossesse n'augmente pas la sévérité ni la rapidité de la maladie; mais dans ton cas c'est différent, la grossesse semble en décupler la malignité et j'en ignore la raison.

— Vous ne me dites pas que je vais mourir, supplia Julie, alors que de grosses larmes coulaient sur ses joues et que Robert l'avait prise dans ses bras.

— C'est une maladie qui se guérit dans un fort pourcentage de cas.

— Mais est-ce que j'ai vraiment une chance? Mon bébé peut-il être affecté par cette maladie? Pourrai-je le rendre à terme?

— Quant au bébé, reprit Raymond, sa situation est précaire. Il ne peut évidemment attraper ta maladie, mais tu as besoin d'un traitement d'urgence et le fœtus ne pourra pas tolérer cette médication. »

Julie avait baissé la tête et pleurait en silence. Il était bien évident qu'elle n'était plus capable de parler, étouffée par ses sentiments et aucun de nous n'avait le courage de continuer. Un silence pesant s'établit alors que chacun contemplait le sol comme dans un effort pour comptabiliser le nombre de tuiles de céramique dans la pièce.

Après quelques instants Raymond reprit la parole.

« Nous devons commencer un traitement combiné de radiothérapie et de chimiothérapie le plus rapidement possible si nous voulons sauver ta vie et alors tu auras de bonnes chances de guérison. Mais ta grossesse est trop jeune pour que le fœtus s'en sorte sans complication sévère et le dénouement probable sera l'avortement spontané. Habituellement nous pouvons débiter ce traitement après la douzième semaine de gestation sans que le bébé subisse de malformation mais dans ton cas on ne peut attendre ce délai sans risquer ta vie et même être certain que tu pourrais le rendre à terme. Nous n'avons pas d'autre choix que de déclancher l'avortement le plus tôt possible. Si nous attendons la douzième semaine je ne répons de rien. »

De nouveau, un silence lourd s'établit alors que Julie s'essuya les yeux, releva la tête courageusement et nous regarda à tour de rôle.

« Je vous remercie d'être venus me voir ensemble pour me réconforter dans mon malheur, reprit Julie d'une voix qui se raffermissait à mesure qu'elle parlait. Si j'ai bien compris, vous me demandez d'accepter l'avortement pour sauver ma vie sans être vraiment certaine de la conserver. Je peux mourir quand même de ce cancer qui d'après vous est assez avancé pour nécessiter un traitement énergique. Depuis quelques jours, je ressens des symptômes inhabituels et je suspectais une affection sérieuse sans avoir le courage de vous en parler. J'ai eu tout le temps de penser aux différents scénarios qui assaillent une femme enceinte atteinte d'une maladie grave, car j'ai constaté bien avant vous l'apparition de ganglions que j'ai palpés un peu partout sur mon corps et aussi la dyspnée qui devenait plus sévère lorsque je me couchais, accompagnée de poussées de fièvre. Je ne veux pas subir un avortement, je désire ce bébé plus que ma vie, car je ne sais pas si ma maladie me permettra d'avoir un

autre enfant. »

Ici, Julie fit une pause que personne n'osa interrompre, elle ferma les yeux un certain temps pour retrouver le courage de continuer alors que des larmes embuaient nos yeux.

« Je vous demande de respecter la décision dont je vais vous faire part, car je ne changerai pas d'idée peu importe les arguments que vous allez me présenter. Je sais que vous voulez mon bien et que vous voulez sauver ma vie, même aux dépens du fœtus que je porte en moi. Je prends un risque de mourir pour le sauver, mais j'accepterai le traitement à partir de la douzième semaine pour sauver ma vie et le bébé devra lui aussi accepter certains risques pour sauver sa mère, même si d'après vous les dangers de malformations après cette période sont moindres ou quasi inexistants. Docteur Gravel, après cette période je serai une patiente obéissante, sachant toutefois que vous ne croyez pas en mes chances de guérir si on attend encore un mois, mais vous n'êtes pas infailible malgré votre grand savoir et je crois que mon bébé va me protéger. »

Julie se tourna vers Bob et l'embrassa longuement. Personne n'eut le courage de commenter à l'exception de Raymond.

« Si c'est ce que tu désires, et je te connais assez pour savoir que ta décision est sagement réfléchie, alors nous agirons en conséquence. »

Chantal et moi, nous allâmes l'embrasser, la serrer fortement sur notre cœur et nous vîmes dans ses yeux une sérénité qui nous ébranla. Moi aussi je crus à ce moment que le bébé la protégerait et je repris confiance en la vie.

« Je veux voir tous les officiers dans mon bureau, immédiatement; quel scandale si cette histoire traverse les murs de cette institution, nous serons la risée de toute l'Amérique. *“De la discussion jaillit la lumière!”* »

C'est ainsi que le directeur de la prison convoqua tous les responsables de la sécurité pénitentiaire. Chaque individu pénétra, tête basse, dans le bureau de cet homme qui avait le pouvoir de les punir et même de les dégrader à cause d'une telle histoire.

« Quelqu'un peut-il m'expliquer comment cinq pensionnaires de cette prison ont pu être attaqués et battus au point que trois furent transportés dans un hôpital de notre ville avec des blessures très graves et de nombreuses fractures sans qu'aucun de vous n'ait eu connaissance de cet agression? *“Loin des yeux, loin du cœur!”*, comme on le dit si bien. Qui était l'officier en devoir dans cette aile lors de cet incident?

— C'est moi, répondit piteusement le sergent Chabot, mais je n'ai rien vu.

— Cinq détenus parmi les plus costaux de la prison ont été battus dans les douches par probablement au moins dix détenus, sinon plus, et vous n'avez rien vu, hurla le chef, que faisiez-vous donc? Il n'y a que vingt-huit détenus dans cette aile. *“Il n'est pire aveugle que celui qui ne veut pas voir!”*

— Un prisonnier a fait une crise d'épilepsie et deux autres se sont battus; ce qui a occupé tous nos hommes. C'est impossible qu'il y ait eu autant de personnes dans les douches à ce moment, car la plupart avaient quitté l'endroit. Je n'en suis pas certain, mais je crois que le nouveau, Claude Jutras, était dans les douches à ce moment; il a une réputation de bagarreux bien établie.

— Absolument impossible, répliqua vivement le gardien chef, il a une blessure au poignet droit qui l'a même empêché de faire son entraînement régulier, il est porteur d'un plâtre et d'une attelle et au moment de l'incident il était à l'infirmerie avec Jérémie Bussièrès parce que son plâtre était trop serré. J'ai même remarqué que ses doigts étaient bleutés avant de lui donner la permission de se rendre à la salle des soins aigus. Quant à moi, je pense qu'ils se sont disputés et battus entre eux.

— Expliquez-moi, reprit le directeur comment cinq individus peuvent se battre et qu'on les retrouve tous inconscients. "*Les loups ne se mangent pas entre eux!*" Un ou plusieurs individus sont certainement sortis de cette pièce; un combat comme celui-là ne peut que laisser des traces, tout au moins sur les poings des individus. Je veux une enquête complète sur ces événements; que tous les prisonniers du bloc C soient examinés entièrement par le médecin afin de trouver toute trace de blessure et qu'on interroge l'infirmier, j'ai confiance en cet homme, il nous est très précieux. Vous pouvez quitter; soyez vigilants pour que de tels troubles ne se reproduisent plus. Certains peuvent être tentés de se venger comme cela arrive habituellement. "*Prudence est mère de sûreté!*"

Claude, dans sa cellule, se félicitait de la tournure des événements alors qu'il avait réussi à éloigner tout doute quant à sa participation à la bagarre; tous les prisonniers étaient au courant du déroulement du combat, sauf de la présence de la plaque de métal et l'auréole de gloire de Jutras avait évidemment grandi. Les trois membres restants du *commando du silence*, ceux qui s'étaient sauvés devant les poings de Paul Dubois, étaient venus offrir leurs services à Claude pour qu'il devienne leur chef, mais ce dernier avait refusé tout en les avertissant de rester bien tranquilles sinon ils subiraient son courroux.

Un gardien leur avait rapporté les résultats médicaux des trois belligérants ; Nick Burton avait subi une triple fracture du maxillaire inférieur qui avait nécessité une intervention de quatre heures et serait embroché durant au moins les six prochaines semaines avec une alimentation liquide par une paille durant cette période d'immobilisation. Quel merveilleux moyen pour perdre du poids ! De plus trente-six points de suture furent nécessaires pour fermer une plaie du cuir chevelu qui recouvrait une fracture du crâne sans déplacement. John quant à lui était celui qui s'en tirait le mieux avec seulement une fracture complexe du nez, une plaie de la lèvre inférieure, une fracture simple de l'os orbital gauche recouverte par dix-huit points de suture nécessaires pour refermer la lésion.

Le plus amoché était sans contredit Jack Proux, le boucher, qui avait subi une intervention de sept heures et demie pour tenter de replacer, avec un succès mitigé, une double fracture des deux os orbitaux, résultat du travail de la pièce de métal enrobé de plâtre, en plus d'une fracture complexe du nez, ce qui avait fait demander au chirurgien si cet homme avait été frappé par une locomotive. L'équipe médicale avait fait son possible, mais n'avait pas réussi à replacer correctement les fractures multiples qui présentaient trop de petits fragments qui ne pouvaient être fixés par des broches et il était évident que le sujet resterait défiguré de façon permanente. Le retard de quarante huit heures à retrouver la conscience avait aussi inquiété considérablement son médecin qui avait diagnostiqué une commotion cérébrale très sévère.

« Tu es devenu une légende, affirma Paul Dubois en éclatant de rire, lorsqu'il rencontra Claude dans la cour le lendemain, tu as maintenant beaucoup d'admirateurs et tu n'auras plus à t'inquiéter pour ta sécurité, je suis presque chanceux d'avoir un ami comme toi. Tous ignorent que

tu avais une barre de métal dans ton plâtre et ils croient vraiment que tu avais une blessure au poignet droit ; les histoires les plus farfelues circulent sur le fait que tu aurais battu ces trois hommes avec seulement ta main gauche alors que ta main droite était immobilisée. Leurs sources de renseignement établissent que les trois sont quasiment morts, ce qui est loin d'être complètement faux. Même les gardiens se doutent de quelque chose sans pouvoir vraiment cerner la vérité et ils vont t'accorder le même respect qu'ils ont remarqué chez les détenus à ton égard, car ta réputation a déjà dépassé le cadre de l'aile C. »

La fouine vint les retrouver, un grand sourire ornant sa figure. La réunion de ce trio faisait l'envie de beaucoup de détenus qui auraient payé cher pour être incorporés dans ce petit groupe.

« Comment se porte notre grand blessé ; tu as vraiment mis l'institution pénitentiaire sans dessus dessous avec tes folies. Ce matin j'ai été convoqué par le directeur de la prison qui m'a longuement questionné sur ta blessure au poignet ; mes paroles l'ont complètement rassuré sur ta participation à la bagarre. En le quittant, il m'a dit la phrase suivante : *“La caque sent toujours le hareng !”* Qu'est-ce que ça veut dire d'après toi ?

— Je n'en sais fichtrement rien, répondit Claude après hésitation.

— Moi je sais, intervint Paul en s'esclaffant au point de s'étouffer, tu lui as sûrement lâché un gaz dans son bureau. »

Trois mois déjà s'étaient écoulés depuis le diagnostic de Julie et les traitements intensifs avaient été mis en branle depuis deux mois. Assez miraculeusement, la maladie avait régressé considérablement avec la radiothérapie, la chimiothérapie et le fœtus semblait se porter à merveille à la grande joie de Julie qui malgré un état de faiblesse importante due à la médication gardait une forme incroyable dans les circonstances.

« Papa, me dit-elle un jour, sais-tu ce qui me fatigue le plus?

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondis-je, tu dois quand même avoir assez de préoccupations avec ta grossesse.

— Je perds mes cheveux et j'ai peur que mon bébé ne reconnaisse pas sa mère à la naissance, me répondit-elle en s'esclaffant. As-tu déjà pensé que lors de l'accouchement le personnel va penser que je suis une vieille femme de soixante-dix ans qui vient accoucher alors que j'en aurai seulement vingt et un? Ça ne fait rien, ce n'est pas important, seule la santé de mon bébé me tient à cœur. As-tu déjà réfléchi au fait que le gynécologue s'est trompé sur l'évolution de ma grossesse et qu'il peut aussi s'être trompé sur les effets du traitement sur le bébé? Oh papa! Je ne veux pas qu'il ait d'infirmité, je désire qu'il soit normal.

— Ma chérie, sois positive, je t'en prie, cela va aider le bébé qui prend à cœur toutes tes peines, je suis certain qu'il va être en santé et qu'il va t'en faire voir de toutes les couleurs après sa naissance. »

Dans l'après-midi, je profitai d'une accalmie au bloc opératoire pour rencontrer Raymond Gravel qui semblait très enthousiaste devant l'évolution de la grossesse de Julie.

« Je n'aurais jamais cru, me dit-il, que la thérapie agirait

de façon aussi rapide, ta fille est en période de rémission. Le fœtus est en bonne santé et je n'ai noté aucun signe de complication. Julie a pris une décision heureuse et je suis bien content de m'être trompé, je voulais tellement sauver sa vie. Évidemment je ne peux rien prédire, car en médecine nul n'est prophète, mais ses chances sont excellentes. Nous allons continuer à la suivre de très près. J'aimerais te parler d'un autre problème qui touche le département de gynécologie. Nous avons obtenu du gouvernement un octroi d'un million et demi de dollars pour un projet de recherche sur la fertilisation in vitro et l'argent semble s'être volatilisé, j'en ai parlé au directeur général qui m'a dit que rien n'était encore entré et devant mon insistance il s'est fâché. Je sais que tu es son ami, tu pourrais peut-être t'en informer, étant son confident, et me renseigner par la suite. As-tu remarqué que depuis un certain temps il est très difficile de lui parler et qu'il s'emporte facilement? Cette attitude rend les relations plus difficiles.

— Nous avons de gros problèmes financiers ici à l'hôpital, exprimai-je tout haut comme si c'était une réflexion personnelle, dus à l'inertie de l'administration antérieure qui a laissé se dégrader tous les départements et maintenant Phil est pris au piège en essayant de boucher tous les trous. Nous avons obtenu en anesthésie une contribution pour remplacer tous nos appareils d'anesthésie qui sont désuets, mais l'argent a dû être employé dans le département de radiologie et nous attendons toujours notre tour; j'ai eu beaucoup de difficultés à faire accepter ce fait par mes collègues, mais je te promets d'en glisser un mot à Philippe.

— Es-tu au courant de la rumeur voulant que Philippe Perreault rencontre madame Gilberte Moreau, directrice des finances, en dehors des heures de travail? On les aurait vus ensemble à plusieurs reprises dans des restaurants. Est-ce que d'après toi il y a matière à scandale dans ces ouï-dire?

— Non, je me méfie toujours de ces ragots qui cherchent à nuire à la réputation de quelqu'un. Comme moi, tu connais assez Phil pour savoir qu'il aime régler ses problèmes devant une bonne assiette et je suis certain qu'il t'a déjà invité au restaurant pour parler des problèmes hospitaliers. À l'heure actuelle, il a de gros problèmes d'argent pour préparer son budget annuel et je ne suis pas surpris qu'il rencontre souvent la directrice des finances, même si elle est assez mignonne pour faire jaser les commères. Je suis certain que Phil ne trompera jamais Sophie. »

Ma rencontre une heure plus tard avec Philippe fut très cordiale ; ce dernier m'assura que nos problèmes monétaires étaient sur le point de se régler avec un étalement de la dette sur trois années et il demandait la coopération de tous les médecins. En abordant la question de ses rencontres avec madame Moreau, un grand sourire se dessina sur ses lèvres et il me répondit par la question suivante :

« Et toi qu'en penses-tu ? »

— Je te connais trop bien pour ajouter foi à ces balivernes, répondis-je en lui rendant son sourire.

— Alors je n'ai rien d'autre à te dire sur le sujet. »

Ces propos mirent fin à la conversation.

12

L'atmosphère dans le bureau était lourde et personne n'osait lever les yeux sur le directeur qui était rouge de colère.

« Vous êtes tous des incapables, aucun de vous n'a réussi après trois mois à établir qui étaient les responsables de

l'attaque qui a blessé ces trois hommes. J'ai lu les exposés de votre enquête et personne n'a été assez compétent pour retrouver les coupables de cette brutalité. Le sergent Chabot persiste à dire que c'est Claude Jutras qui est l'auteur de cette agression, ayant entendu des détenus commenter la bagarre. C'est complètement idiot qu'un seul individu ait pu battre trois détenus, les plus forts de cette prison, sans avoir une seule égratignure, en plus d'être blessé à un poignet. Le médecin qui l'a examiné a confirmé la blessure à son poignet et il est innocenté par le gardien chef qui l'avait référé à l'infirmerie. "*Il faut rendre à César ce qui appartient à César!*" Je vais quand même convoquer ce Jutras, pour vérifier s'il ment; amenez-le moi. »

Le chef des gardiens conduisit Claude au bureau du directeur tout en lui recommandant de faire attention à ses paroles qui pourraient le conduire au *trou*.

« Avez-vous participé à la bagarre qui a eu lieu il y a trois mois dans la salle des douches? demanda à brûle-pourpoint le directeur tout en allumant un gros cigare, certains vous auraient vu à cet endroit.

— Non, répondit Claude qui regardait sur le bureau une photo que le directeur s'empessa de retourner dans un mouvement d'humeur, j'étais à l'infirmerie. »

Claude s'était rendu compte que cette photographie de deux jolies femmes dont l'une devait avoir environ quarante ans et l'autre une douzaine d'années devait représenter respectivement l'épouse et la fille du directeur de la prison.

« Peut-être connaissez-vous les responsables de cette attaque, reprit mielleusement le directeur, si vous coopérez, je vous en serai très reconnaissant et vous pourrez même mériter certaines faveurs; je ne suis pas un ingrat et je sais récompenser ceux qui me rendent service. "*Toute peine mérite salaire!*"

— Je n'ai rien vu ni entendu et même si je le savais je ne

dirais rien, ma vie ne vaudrait pas cher si je le faisais. “*Toute vérité n’est pas bonne à dire!*”, émit Claude sentencieusement avec un grand sourire.

— Je vous aurai à l’œil, cria le directeur en colère, qui n’aimait pas qu’on utilise sa façon de parler. “*Un homme averti en vaut deux!*” Ramenez-le dans sa cellule. »

Une idée venait de germer dans l’esprit de Claude, d’autant plus que le matin même il avait reçu de son avocat, un appel téléphonique qui lui avait rendu le sourire.

« Je veux sortir de cette prison, annonça Claude à la fouine qui lui apportait des médicaments pour soulager la prétendue douleur à son poignet.

— Tu veux t’évader, reprit l’infirmier, c’est impossible ici, toutes les tentatives ont échoué et plusieurs en sont morts. Il me reste trois ans à faire et je pourrai peut-être t’aider, mais je ne crois pas à nos chances de succès.

— J’ai eu une idée que je vais essayer de développer pour la rendre applicable, murmura Claude; je t’en ferai part quand le plan sera entièrement échafaudé. Je crois que tu pourras peut-être m’aider, il faut que je sorte d’ici, j’ai quelques comptes à régler.

— J’ai un service à te demander, marmonna Jérémie à l’oreille de son ami, il faut que tu convainques sept détenus de se présenter à l’infirmierie, ils seront malades après le souper de ce soir, ce qui fera penser à une intoxication alimentaire, alors je pourrai les hospitaliser dans sept lits du dispensaire.

— Mais il y a huit lits chez-vous, s’étonna Claude, à l’exception de la petite chambre où tu couches quand tu as des pensionnaires.

— Le huitième lit est occupé par Jack Proux qui vient de revenir de l’hôpital, tu ne le reconnaîtrais pas il a maigri énormément, il ne pèse que soixante-cinq kilos et il est complètement défiguré, il a peur de tout le monde

maintenant. L'heure de la vengeance a sonné et il va goûter à la médecine de Jérémie Bussièrès. Tu sais que les deux frères Burton sont devenus sages depuis leur retour de l'hôpital.

— D'accord, je commence à comprendre ton plan, mais j'ai peur qu'il ne soit très risqué ; tu peux hériter de la prison à vie s'il ne réussit pas.

— Ne sois pas inquiet pour la fouine, je m'en sors toujours.

— Ce soir après le souper, sept prisonniers vont envahir ta tanière, dit Claude en lui tournant le dos. »

On vit Claude parler à plusieurs détenus dans la cour de l'aile C sans qu'aucun n'émette une seule objection ou ne demande une explication. Tous savaient qu'un refus pourrait leur causer beaucoup d'ennuis et un service rendu à Jutras et à la fouine serait payé grassement en retour en plus de la protection automatique qui s'appliquerait dans leur cas. Même les gardiens respectaient les règles imposées par le trio récemment formé par Claude, Paul et Jérémie. Après Jutras, ce fut au tour de Bussièrès de rencontrer les individus ciblés pour leur expliquer la procédure à suivre et il leur remit à chacun une petite fiole qui contenait 20 milligrammes de sirop d'ipéca utilisé pour faire vomir.

Le soir à la fin du souper, les sept élus burent le contenu de la petite fiole et au moment où tous les prisonniers se dirigeaient vers la salle de télévision, ils se mirent à vomir, éclaboussant même d'autres détenus ; ils se plaignaient de douleurs abdominales et furent admis à l'infirmerie où Jérémie appela tout de suite le médecin chez lui. Il savait que le toubib n'aimait pas être dérangé après son départ du dispensaire.

« Penses-tu que tu peux t'occuper de cela sans que je sois obligé de rappliquer, lui dit le médecin. Tu n'as qu'à leur installer une perfusion intra veineuse de lactate Ringer, leur donner un suppositoire de cent milligrammes de dimen-

hydrinate et les garder à jeun. Je ne crois pas que cette affection soit très sévère, mais si cela devient plus sérieux, appelle-moi et j'irai à la prison, se dépêchant d'ajouter, je suis certain que tu vas te débrouiller très bien et tu auras toute ma reconnaissance.

— J'aimerais vous entretenir d'un autre sujet ; Jack Proux a été retourné de l'hôpital cet après-midi et ses propos sont assez curieux. Il s'accuse d'être un méchant garnement et d'avoir fait de la peine à Dieu, lui qui n'a jamais pratiqué aucune religion, je trouve ces paroles assez étranges. Il ne cesse de répéter qu'il doit faire pénitence pour faire pardonner ses péchés et qu'il est prêt à accepter la punition méritée. Que dois-je faire ?

— Cet homme a subi un grave traumatisme crânien et il n'est pas impossible qu'il reste un peu détraqué à la suite de cet attentat. Il sombre certainement dans un délire mystique ; enlève tout objet avec lequel il pourrait se blesser et je le verrai demain. »

Tout se déroulait tel que Jérémie l'avait imaginé. Chaque individu connaissait la marche à suivre. Il souhaita une bonne nuit à Jack avec un grand sourire tout en se penchant volontairement pour laisser tomber le stéthoscope qu'il portait dans le cou et que le blessé s'empressa de lui rendre. Jack prit bien soin de saisir l'objet avec deux doigts seulement en un endroit bien précis qu'il essuya minutieusement plus tard pour effacer ses empreintes tout en conservant celles de Jack, avant de le serrer dans une armoire. À dix heures tous semblaient dormir dans l'infirmerie. Chaque lit était séparé de l'autre par une petite cloison et un rideau fermait l'accès à cette petite pièce. À minuit moins dix, un gardien vint faire sa ronde avant la relève de nuit alors que les effectifs de personnel étaient réduits au minimum ; il constata que le silence régnait partout. Après son départ, Jérémie se releva et fractura doucement deux armoires, même s'il en avait les

clés et réveilla les autres détenus à l'exception de Jack dont les ronflements emplissaient le théâtre où allait se jouer une pièce sans spectateur. Les sept hommes entourèrent le lit de Jack silencieusement sans le réveiller et attendirent les ordres. La respiration du dormeur se modifia peu à peu et il s'éveilla obligeant tous les acteurs à sauter sur lui pour l'immobiliser. Ses membres furent emprisonnés par plusieurs mains et attachés aux montants du lit avec des courroies de cuir qui ne laissent aucune trace, au moment même où deux détenus obstruaient sa bouche avec du ruban gommé. Les yeux du condamné exorbités par la peur exagéraient ses malformations du visage dessinées par les cicatrices de ses récentes interventions pugilistiques et chirurgicales. Jérémie s'avança alors qu'il tenait dans ses mains gantées un bistouri porteur d'une lame bien aiguisée, prête à accomplir ce qu'on attendait d'elle, en l'occurrence pénétrer dans les chairs et n'en ressortir qu'une fois l'organe enlevé.

« Est-ce que tu me reconnais? demanda le chirurgien en herbe, constatant que l'individu interrogé faisait des signes affirmatifs tout en émettant des grondements épouvantables ponctués par des mouvements spasmodiques de la tête.

— Te souviens-tu de la première journée de mon arrivée à la prison? Moi je m'en souviens très bien. »

Jack cessa de se débattre essayant de communiquer par un savant jeu des yeux et un sifflement qui remplaçait involontairement une voix inaudible qui se voulait mielleuse.

Jérémie s'approcha encore plus près du lit et se pencha sur le visage de Jack.

« Tu sais, dit-il, dans la vie il faut payer pour ses fautes, tu m'as violé et tu obtiendras mon pardon seulement après mon intervention chirurgicale, si tu survis; inutile de demander grâce aux autres, tu as aussi des dettes importantes avec

chacun d'eux. »

En réponse à un geste précis de Jérémie, les couvertures et la jaquette furent retirées brutalement et Jack se retrouva nu comme un ver. Des larmes abondantes obstruaient ses yeux pendant qu'il se débattait comme un forcené et des hurlements incohérents s'échappaient derrière son bâillon. De la main gauche l'infirmier saisit la verge du prisonnier et d'un coup sec la sectionna à la base alors que le sang artériel éclaboussa tous les assistants ; pas un seul ne se retourna ni ne perdit le sourire présent sur leur visage depuis le tout début. Le mutilé sur le coup cessa de crier tout en arc-boutant son corps dans un ultime effort pour se libérer de ses liens et il perdit conscience sous l'effet de la douleur et du stress. Pas un seul assistant ne bougea malgré le sang qui les inondait spasmodiquement selon le rythme cardiaque.

L'éclaté revint à lui quelques minutes plus tard, le visage aussi blanc que ses draps. Se rendant compte que le sang continuait à gicler et qu'aucun geste n'était posé pour arrêter l'hémorragie, il se remit à hurler et à se débattre ce qui produisit une augmentation de sa pression artérielle avec comme résultat final une aggravation du débit et de la force du flot libéré. Jérémie se pencha de nouveau sur lui.

« Si tu es chanceux, tu t'en sortiras et l'hémorragie arrêtera avec les mécanismes normaux de l'organisme par vasoconstriction et coagulation, car moi je n'interviendrai pas. Si tu t'en sors, je te laisse la vie, mais tes chances sont très faibles et si tu continues à t'agiter de cette façon elles seront inexistantes. Si on ne se revoit pas je te souhaite bonne chance, paroles entrecoupées par des grognements que Jérémie évalua comme des jurons et des injures. »

Il remit l'organe excisé entre les deux jambes de Jack qui semblait de nouveau sombrer dans l'inconscience. Il fit enlever les jaquettes des sept détenus qui lavèrent toute trace de sang sur celles-ci de même que sur leur peau. Il remit à

chacun vingt milligrammes d'ipéca avec l'ordre de prendre trois verres d'eau ce qui les fit vomir abondamment dans un petit récipient de métal qu'ils laissèrent sur leur table de chevet après l'avoir rempli. Il termina sa mise en scène par la distribution d'un suppositoire de dimenhydrinate qu'il enregistra dans le dossier des détenus qui retournèrent se coucher en même temps que les nausées semblaient vouloir disparaître pour permettre au sommeil de gagner son pari. Jérémie retourna auprès de Jack inconscient pour vérifier la tension artérielle systémique qui se situait autour de soixante millimètres de mercure, signe que la vie quittait lentement cet homme pour saluer la mort dans un geste d'abdication totale devant un ennemi plus puissant.

Se rendant compte qu'il ne reverrait plus Jack vivant, il remit entre les doigts du moribond, le bistouri qu'il tenait encore dans ses mains gantées en appuyant assez fort pour que ses empreintes se gravent sur le manche. Par la suite il libéra les membres et la bouche de cet homme autrefois reconnu pour sa force.

Après vérification minutieuse de la place que chacun avait occupée durant le drame, il lava le parquet dans le but d'éliminer toute trace de pas dans le sang répandu autour du lit et retourna se coucher.

13

11 mai 1981

Il était cinq heures du matin lorsque tiré du sommeil par la sonnerie du téléphone, je décrochai et une voix mâle

m'annonça : « Je crois que l'heure est arrivée. »

Mon sang ne fit qu'un tour, n'ayant pas reconnu tout de suite la voix de Bob m'annonçant le début des contractions ce qui eut pour effet de transformer ma peur en agitation alors que Chantal, éveillée, me regardait avec intensité. Elle avait deviné tout de suite ce qui se passait ; les femmes ont ce pouvoir de divination que nous, pauvres hommes, en ignorons même l'existence.

Impossible de vous décrire la surexcitation qui s'empara de toute la maisonnée ; Chantal, toute nue, se promenait dans la maison, ce qu'elle n'avait jamais fait auparavant et je me surpris à admirer le corps de cette femme de trente neuf ans qui allait être grand-mère dans quelques heures. À l'occasion d'un passage rapide de cette nymphe devant moi, je la saisis par la taille et tentai de l'embrasser avec fougue, mais je restai brutalement sur mon appétit et aussi sur mon derrière après une chute sur le lit.

« Es-tu fou, me dit-elle, ta fille va accoucher de son premier bébé et toi tu ne penses qu'à la bagatelle. Ah ! Ces hommes ! Ils ne pensent pas plus loin que le bout de leur nez, tu devrais plutôt te préparer à aller à l'hôpital vérifier si ton confrère de garde va bien exécuter la péridurale que Julie désire.

— J'ai pensé, repris-je penaud, que c'était le meilleur moyen de fêter une naissance en faisant l'amour avant d'être condamné à faire cela à une grand-mère.

— Ne t'inquiète pas, dès que nous le pourrons je vais te prouver ce qu'une grand-mère est capable de faire. Tu ne verras aucune différence et je vais même m'ingénier à te faire préférer ta nouvelle compagne. Pour le moment oublie tes fantasmes et mets tes vêtements, avant que je me rende compte que c'est un grand-père qui me fait des avances. »

Ce matin de mai était particulièrement froid et la brume matinale enveloppait les édifices et les véhicules de ses

effluves plus ou moins nocifs. Une petite couche de glace s'était formée sur mon pare-brise et ne retrouvant pas le petit grattoir utile dans ces occasions, je dus me servir des paumes de mes mains pour dégeler une aire de vision respectable pour me rendre sans encombre à l'hôpital. Une fois à l'intérieur du véhicule j'attendis quelques minutes pour rendre à mes mains un usage fonctionnel nécessaire pour démarrer l'automobile, mais mes mains frigorifiées échappèrent la clef sur le sol. Au moment où je me penchais pour la récupérer, ma vitre latérale gauche vola en éclat dans un bruit assourdissant et mon premier réflexe fut de me coucher au fond de ma voiture pour me protéger alors qu'une voiture passait en trombe près de la mienne dans un bruit de moteur sollicité à son maximum.

Le temps de chercher ma clé, décuplé par la nervosité et la peur, la voiture avait disparue de mon champ de vision et quand je réussis à démarrer ma voiture, il fut impossible de retrouver la trace de ce véhicule.

Pour une troisième fois j'avais échappé à la mort par une chance inouïe; est ce que le hasard continuerait à me protéger de cette façon encore bien longtemps? Je vis que le projectile s'était logé dans la partie supérieure du cadre de la porte droite et je devais me rendre tout de suite au poste de police pour déclarer cet acte criminel. Le policier en devoir écouta mon histoire patiemment avant de demander à un confrère de vérifier mon automobile stationnée devant l'immeuble. Le projectile immobilisé par la tôle fut rapidement récupéré par ce dernier. De retour à l'intérieur, le policier m'expliqua que le sergent Lafleur serait avisé dès son apparition au poste et qu'il ne servait à rien de le réveiller à cette heure matinale, il me rejoindrait plus tard à l'hôpital.

« Soyez prudent, me cria le représentant de la loi, alors que je quittais l'édifice. »

Lorsque je me présentai en salle d'accouchement, Julie avait atteint la dilatation de sept centimètres et mon confrère venait de terminer la péridurale. Voir le sourire de cette future mère porteuse d'une jolie tête sans un seul cheveu me fit oublier tous les événements précédents.

« Bonjour papa, tu es bien matinal, y aurait-il un événement spécial ce matin pour que tu quittes le lit si douillet de maman ou si elle t'a jeté dehors parce que tu ronflais ?

— Pas du tout, je passais tout simplement par là lorsqu'on m'a avisé qu'une jolie femme accouchait d'un beau bébé, ma curiosité a été mise à l'épreuve et l'a emporté sur la sagesse. Trêve de billevesées ! Tes douleurs sont-elles soulagées par la péridurale ?

— Quelle technique merveilleuse, je n'ai plus aucune douleur, je vais pouvoir m'occuper tout de suite de mon bébé à la naissance, merci à vous tous, vous êtes merveilleux.

— Je t'en prie, ma chérie, tu vas réussir à blesser notre modestie. »

Au même moment, Chantal pénétra dans la pièce et courut embrasser Julie et des larmes coulèrent des quatre yeux. Je quittai rapidement la pièce pour ne pas embuer ma propre vision, mais surtout pour leur laisser une intimité que seules deux mères pouvaient apprécier lors d'un accouchement.

À cette heure matinale, je me mis à errer dans l'hôpital comme une âme en peine, sans but précis, tout en répondant machinalement aux salutations laconiques des infirmières épuisées par leur longue nuit de travail. Je vivais intérieurement une peur incontrôlable, me demandant si le bébé serait en bonne santé, sans aucune malformation. Les statistiques en médecine ne sont pas garantes des résultats et la littérature médicale rapporte quand même différentes anomalies dans certaines situations. Une autre pensée traversa mon esprit ; vivrais-je assez vieux pour voir grandir cet enfant alors qu'on cherchait à me tuer. Devrais-

je prendre moi-même les choses en main alors que la police semblait incapable de me protéger. Je n'étais pas prêt à aller à l'abattoir sans réagir et un jour ils réussiraient leur projet ; il serait alors trop tard pour prévenir. Je me promis de laisser passer l'accouchement puis de m'acheter une arme à feu que je rangerais dans mon automobile, même si c'était illégal ; ces bandits avaient dépassé la limite tolérable de la patience. Habitué à combattre la mort chaque jour dans mon travail quotidien, je me retrouvais tout à coup dans le camp adverse où j'étais prêt à enlever la vie de ceux qui désiraient ma disparition. Fini ! Jamais plus je n'accepterais d'être immolé sans me défendre, me réservant même le droit de prendre une année sabbatique s'il le fallait pour poursuivre mes attaquants. Toute ma vie j'avais combattu l'injustice et je me sentais prêt à relever le défi, ils n'auraient qu'à bien se tenir. Mes ennemis, je les connaissais : Vincent Gagnon, madame Dorion et surtout Claude Jutras qui avait des amis en liberté. Il me serait assez facile de prendre les devants pour prévenir toute autre attaque. Avant de quitter mon domicile ou l'hôpital, je verrais à inspecter les alentours pour vérifier la présence d'individus indésirables. En automobile, j'observerais tout véhicule suspect et m'organiserais pour traquer tout poursuivant, prêt à tirer sur n'importe quel individu hostile qui voudrait attenter à ma vie. J'étais prêt à assumer toutes les conséquences de mes actes, pouvant prouver facilement que la police n'avait rien fait pour me protéger. La décision d'engager un détective privé pour repérer ceux qui en voulaient à ma vie fut prise rapidement. J'étais très en colère et disposé à tout faire pour assurer ma protection. Alors que l'opératrice me réclamait à l'urgence, je retrouvai le sergent Leclerc qui me vit dans cet état d'esprit.

« Je tiens à vous aviser, criai-je à l'officier en le voyant, que je vous exempte de toute responsabilité à mon égard, vous

n'aurez plus à me protéger de qui que ce soit à l'avenir, car j'ai bien l'intention de régler ce problème moi-même, vous avez été d'une incompétence que je qualifierais de nonchalante, attendant que je sois tué pour faire une enquête. Je vous décharge de toute protection future et je vous mets en garde de laisser vos sbires me suivre à l'avenir alors qu'ils vont mettre leur vie en danger, s'ils sont sur mon chemin. »

La surprise de mon intervention sembla le déconcerter, me laissant le temps de m'éclipser avant qu'il n'ait eu le temps de répondre à mon invective.

Je me dirigeai de ce pas vers la salle d'accouchement avec l'intention bien ferme de ne pas parler à Chantal de l'agression dont j'avais été victime et surtout de la décision que j'avais prise.

« Où étais-tu? me demanda Chantal. Le bébé va naître d'un instant à l'autre, un peu plus et tu manquais la naissance de ton petit-fils. Julie est certaine qu'il s'agit d'un garçon et lui a déjà donné le nom de David.

— J'ai hâte de le voir, éludant la question de Chantal, tout en masquant la crainte déjà exprimée de voir un enfant handicapé venir au monde. »

On percevait dans la salle d'accouchement une certaine tension et un regard à Raymond suffit à me convaincre que lui aussi n'affichait pas le même calme et la même assurance habituelle, alors qu'il baissa les yeux devant mon attitude interrogative. La tête du nouveau-né se présentait très bien et quelques poussées suffirent à extraire un bébé apparemment bien formé qui fut remis à Julie qui aussitôt s'empressa de l'embrasser pour me le remettre aussitôt.

« Papa, s'il te plait, veux-tu l'examiner? »

L'examen révéla un beau bébé de sexe masculin en excellente santé sans aucune malformation ce qui attira plusieurs quolibets du personnel féminin sur ses attributs

de jeune homme. Il était facile de percevoir le soulagement général devant ce constat. La vie nous accorderait-elle un répit pour profiter de ce bonheur nouveau qui illuminait le regard de la mère et de la grand-mère. En quittant, Bob me serra la main comme pour me révéler qu'il avait eu la même pensée qui m'avait traversé l'esprit quelques instants auparavant.

14

Le docteur Mousaffari, contrairement à son habitude de visiter ses patients en après-midi, se présenta à la porte de la prison à sept heures du matin causant une surprise de marque au gardien en service.

« Bonjour docteur, annonça ce dernier, vous êtes bien matinal aujourd'hui, vos patients ne vous laissent-ils plus dormir? »

— Une intoxication alimentaire s'est déclarée hier soir, nous avons huit personnes hospitalisées et j'étais un peu inquiet, désirant vérifier sur place si la médication a fait son effet. »

En ouvrant la porte de l'infirmierie, une violente odeur de vomi et de sang assaillit ses narines, l'obligeant à se boucher le nez. Dans la première cellule, un individu ronflait lourdement, puis se dirigeant vers la chambre de l'infirmier, il remarqua du sang coagulé sous le rideau du deuxième compartiment. La peur l'envahit lorsqu'il tassa la draperie lui dévoilant le spectacle horrible de la mort. Le cadavre était déjà rigide et baignait dans une mer de liquide noirâtre qui donnait à la scène un aspect des plus macabres. Il se mit à crier ce qui alerta aussitôt Jérémie qui

se présenta nu devant le toubib. Tout le monde s'était éveillé et accourait dans un flot désordonné, chacun émettant ses commentaires.

« Que s'est-il passé ici questionna le médecin, s'adressant à l'infirmier?

— Je n'en sais rien, il a du faire une hémorragie.

— On ne fait pas une hémorragie aussi importante sans blessure externe, il aurait alors crié.

— Je n'ai rien entendu, répondit Jérémie.

— Avant de donner l'alarme, nous allons le nettoyer pour trouver la cause de sa mort. »

Tout en enlevant des litres de sang coagulé, l'infirmier mit rapidement en évidence l'émasculaton et la présence du bistouri dans la main droite du mort.

« Comment a-t-il trouvé ce bistouri? s'informa le médecin.

— Je n'en sais rien, répondit Jérémie, je vérifie immédiatement.

— Il a brisé deux armoires qui contenaient des instruments chirurgicaux, affirma l'infirmier en revenant, moi je n'ai rien entendu, je dors tellement profondément.

— Nous devons aviser le gardien chef et le directeur de la prison, les répercussions d'un tel drame vont être terribles. Qu'on ait laissé un prisonnier atteint de délire mystique s'automutiler jusqu'à la mort, ici dans l'infirmerie, va créer une panique générale et je vais en subir tout le blâme; pourquoi ne suis-je pas accouru hier soir lors de votre appel? »

La situation se présentait très bien pour Jérémie, le docteur déjà convaincu de la théorie du suicide se reprochait de ne pas être intervenu la veille lors du téléphone de l'infirmier. Il espérait faire accepter facilement cette thèse au directeur de l'établissement.

« Et vous, s'adressant aux autres témoins de la scène, avez-vous vu ou entendu quelque chose?

— Non docteur, répondit le détenu le plus près, alors que les autres hochaient la tête en signe de négation, nous dormions profondément.

— Je leur avais donné un suppositoire de graval, s'empressa d'ajouter l'infirmier, car ils vomissaient beaucoup. Ce médicament les a endormis. »

Le médecin, constatant que les récipients étaient pleins de vomissure, n'eut aucune difficulté à accepter l'évidence que tous disaient la vérité et il téléphona sur le champ au gardien chef.

*

Le directeur de la prison se refusait à accepter la théorie du docteur Ibrahim Mousaffari.

« Vous ne voyez pas plus loin que le bout de votre nez, s'écria-t-il en colère, ce détenu a presque été battu à mort par un ou plusieurs détenus il y a quelques mois, vous le retrouvez sans vie à la suite d'hémorragie massive par amputation du pénis et vous essayez de me faire croire à un suicide dû à un délire mystique chez un individu qui ne croyait ni à Dieu ni à diable. Allez, soyez raisonnable, docteur! *À l'œuvre on connaît l'artisan!* » Il s'agit bien ici d'un acte de vengeance

— J'ai moi-même constaté qu'il délirait alors qu'il parlait de Dieu et d'expiation de ses péchés, mentit le toubib. Jamais je n'aurais cru qu'il s'automutilerait durant la nuit.

— Mais vous ne comprenez rien, il s'agit d'un coup monté, cette intoxication alimentaire est une fumisterie pour détourner l'attention de celui qui a fait le coup. Un homme seul n'aurait pas été capable de contenir un individu de la trempe de Jack Proux tout en lui coupant le pénis, il avait besoin de complices pour l'immobiliser pendant qu'il exécutait le travail. Les enquêteurs vont vite

découvrir la supercherie.

— Il y a vraiment eu une intoxication alimentaire, j'en suis certain et je suis prêt à l'affirmer devant la cour gronda le médecin en élevant la voix.

— S'il vous plait, supplia le directeur en s'adoucissant, restons calmes. Peut-on donner à un individu un médicament pour faire vomir?

— C'est possible, il existe un produit utilisé dans les intoxications aiguës, appelé ipéca qui provient des racines du *Céphaëlis acuminata* et du *Cephaëlis ipécacuanha*, mais nous ne possédons pas ces médicaments anciens à l'infirmerie, mentit à nouveau le disciple d'Esculape, se promettant bien de faire disparaître ce produit en sortant du bureau avant l'arrivée des policiers. Il espérait de plus impressionner le directeur avec ses connaissances pharmacologiques.

— Vous affirmez qu'il présentait un délire et vous n'avez pris aucun moyen pour le protéger remarqua le supérieur.

— Tous les patients qui présentent ce genre de pathologie ne se mutilent pas. Je ne possédais aucun indice me laissant croire qu'il put mettre à exécution une telle barbarie. J'aurais été obligé de l'attacher à son lit et vous auriez été le premier à condamner cette solution drastique sans oublier le comité d'aide aux détenus qui aurait exigé ma démission immédiate. Si vous essayez de me mettre ce fâcheux événement sur le dos, je vais me défendre et expliquer à la presse dans quelles conditions nous sommes obligés de travailler à l'infirmerie. Vous avez même licencié l'infirmier régulier en le remplaçant par un détenu pour sauver de l'argent, ce qui est illégal. Prenez bien note cependant que je n'ai aucun reproche à faire à Jérémie, car il est très compétent et il m'aide beaucoup.

— Ne nous fâchons pas, soupira le directeur doucereusement. *“Le jeu ne vaut pas la chandelle!”* Nous

devons travailler ensemble et vous êtes le meilleur médecin qui ait travaillé dans cette institution, mentant à son tour. De plus je connais bien Jérémie et nous pouvons avoir confiance en lui, il nous aurait averti immédiatement s'il s'était produit un acte illégal. Nous devons tous raconter la même histoire aux enquêteurs et nous ne serons pas inquiétés. J'espère que le prisonnier n'a pas de marque récente de coup ou de contention.

— Non, je l'ai examiné, il n'a aucune blessure ou ecchymose récente. "*Tout est bien qui finit bien!*" renchérit le toubib d'un air moqueur, réussissant par le fait même à exaspérer le fonctionnaire.

— Quelqu'un a-t-il touché au bistouri, demanda brusquement le directeur?

— Non personne, j'ai averti tout le monde de ne toucher à rien. »

Les enquêteurs de la police examinèrent minutieusement l'infirmerie et les empreintes digitales furent relevées un peu partout. Tout fut inspecté durant une semaine et chaque détenu présent ce soir là fut interrogé longuement par les policiers. Le médecin légiste fit l'autopsie de Jack et scruta méticuleusement chaque centimètre de peau à la recherche de blessure ou de contusion. Aucun organe interne ne portait trace de coup ou de violence.

*

Le mercredi suivant, le coroner accompagné de deux enquêteurs vint rencontrer le directeur de la prison qui avait convoqué le gardien chef et le docteur Mousaffari. Les cinq hommes prirent le temps de s'asseoir confortablement après les politesses d'usage. Le coroner prit la parole le premier.

« L'autopsie de Jack Proux, formula gravement ce dernier,

ne montre aucune blessure récente que ce soit à l'intérieur de l'abdomen ou du thorax comme à la surface de la peau. Tout ce que j'ai noté c'est un peu de congestion au niveau des mains et des pieds qui pourrait s'expliquer facilement par l'effort fourni par l'individu après la section du pénis alors que la douleur devait être très intense. Le détenu n'a pas crié, car il aurait réveillé les autres se contentant de subir cette souffrance en silence tout en contractant ses mains et ses pieds. Si des individus lui avaient serré les bras et les jambes durant et après l'amputation, ils auraient laissé des marques profondes de doigts sur la peau alors qu'il se serait débattu comme un diable, ce qui n'est pas le cas. J'ai trouvé sur la bouche une irritation qui aurait pu être causée par un bâillon et dans la bouche édentée des petites blessures, mais je suis certain que ces blessures mineures ont été causées par le détenu lui-même alors qu'il souffrait énormément après la mutilation ; il a dû se mordre lui même les lèvres pour soulager la douleur. »

Le médecin se recueillit quelques instants tout en prenant quelques gorgées d'eau.

« L'examen du pénis montre une coupure très nette, reprit-il de la même voix monocorde, sans bavure ce qui me laisse supposer encore que Jack s'est infligé lui-même cette blessure. En admettant un instant que vous désirez vous couper un doigt, accepteriez-vous de vous cisailer le doigt durant une minute ou plutôt de le trancher d'un seul coup ? La réponse est évidente ; à mon avis il a saisi son pénis de la main gauche, l'a étiré le plus possible, a appuyé le bistouri à la base et d'un coup sec l'a sectionné. Si un ou des individus lui en voulaient au point de lui couper le pénis ils auraient pris leur temps pour le faire souffrir encore plus en coupant lentement l'organe et la blessure n'aurait pas été aussi nette avec plusieurs traces du bistouri. Si par contre ils avaient décidé de le punir sans vouloir le tuer, ils auraient pris les

moyens de base pour arrêter l'hémorragie en faisant une pression sur le moignon restant, d'autant plus que l'individu serait devenu la risée de tous les pensionnaires de la prison. Souvenez-vous que la loi du silence est omniprésente dans cette institution et il n'aurait jamais révélé celui ou ceux qui l'avaient mutilé. Il est bien possible qu'après cet acte il ait perdu conscience pendant plusieurs minutes et même qu'il ne l'ait pas recouvrée jusqu'à sa mort à cause de la chute de tension artérielle brutale due à un choc vagal et à la perte importante de sang comme on a pu le constater dans son lit et sur le sol.

J'ai de plus examiné le cerveau de cet homme et j'ai trouvé les traces d'une contusion importante qui correspondrait bien dans le temps à l'attaque qu'il a subie et qui expliquerait parfaitement les troubles psychiques décrits dans le rapport du docteur Mousaffari. »

À cet instant, le coroner prit quelques moments pour méditer sur la suite de son exposé, permettant au directeur et au médecin d'échanger un regard complice avec un grand sourire. Tous les deux se sentaient libérés d'un poids énorme alors qu'un meurtre aurait été dommageable pour eux. Leur réputation ne serait pas ternie par cet incident. Le directeur se réservait toutefois le loisir de se débarrasser, quant l'occasion se présenterait, de ce médecin gênant qui l'avait défié publiquement, personne ne pouvait impunément imposer sa loi devant lui dans son royaume. *“Morte la bête, mort le venin !”*

« Voici la conclusion de mon rapport, reprit le médecin légiste : Jack Proux, dit le boucher, dans une crise de délire, s'est volontairement mutilé avec pour effet immédiat son décès par hémorragie foudroyante. Nous en sommes venus à ce verdict à cause des arguments précités et aussi à la lecture du rapport du chef enquêteur dont vous entendrez la déposition.

— À mon tour, tonna le policier d'une voix forte, je rejette tout acte d'homicide de la part des personnes présentes à l'intérieur de l'infirmerie. Deux armoires vitrées ont été brisées par des coups de poing enveloppé dans une serviette. Il est évident que cette personne ignorait où se trouvait le bistouri puisqu'elle a cassé deux vitrines pour le trouver, ce qui exonère l'infirmier en devoir dont l'aide était absolument nécessaire pour réussir cette attaque. Dans la première armoire fermée à clef, nous avons trouvé un stéthoscope qui contenait les seules empreintes de Jack Proux, prouvant par le fait même la responsabilité de ce dernier dans la fracture de ce meuble. Le bistouri originalement gardé dans un petit récipient de papier dans lequel on fait stériliser les instruments s'est retrouvé dans les mains du mort avec ses seules empreintes sur le manche. Aucune trace de sang n'a été trouvée sur les individus hospitalisés ni sur l'infirmier Jérémie Bussièrès. Les détenus étaient vraiment malades à leur sortie de la salle à manger, car ils ont vomi un peu tout partout, confirmé par plusieurs personnes dont trois gardiens. Les vomissements ont aussi été investigués, ils contenaient de l'acide chlorhydrique, des enzymes normalement présents dans l'estomac et des débris alimentaires, mais aucune substance étrangère ou médicamenteuse n'a été mise en évidence comme lien causal de cette intoxication. Aucun médicament émétique, c'est à dire pouvant provoquer des vomissements n'a été retrouvé à l'infirmerie. »

Le policier prit quelques instants pour interroger le visage des participants dans le but probable de voir l'effet de ses propos. Il continua d'une voix encore plus forte pour affirmer sa position.

« Nous avons questionné les sept détenus et aucun n'a vu ni entendu quoique ce soit. La tragédie s'est produite après la tournée de routine du sergent de garde alors que

tous dormaient à poings fermés. Monsieur Bussières, avant d'aller au lit, a évalué la condition de Jack qui tenait des propos incohérents, mais il n'a pas jugé nécessaire d'intervenir ni d'en aviser le médecin, remettant au lendemain la présentation de son rapport à ce dernier. Il n'y avait aucune trace de lutte ou de combat et je peux vous assurer que si quelqu'un tentait de me faire la même chose, la pièce aurait l'apparence d'être dévastée par un ouragan, se vanta le policier en bombant son torse énorme. Nous ne devons pas oublier que le détenu Proux était considéré comme un des plus dangereux criminels en plus d'être un homme fort qui était craint dans toute la prison malgré ses récents traumatismes. Seuls des individus qui n'ont pas froid aux yeux pourraient s'attaquer à un tel géant. Ma conclusion rencontre celle du médecin légiste dans le sens d'automutilation qui a conduit au décès de cet individu. J'aimerais cependant ajouter un témoignage qui ne fait pas partie de mon rapport à l'effet que les sept détenus hospitalisés étaient tous des culturistes et qu'une intoxication n'est pas surprenante chez ces athlètes qui utilisent toutes sortes de produits pour améliorer leurs performances. Nous avons eu des intoxications précédentes avec de l'arsenic à faible dose et ces individus mangeraient même leurs excréments pour perfectionner un tant soit peu leur entraînement. »

*

Jérémie trônait maintenant en héros dans l'aile C et le trio formé avec Paul Dubois et Claude Jutras renforçait la détermination des détenus de ne pas s'attaquer à eux.

« Oserais-tu, lui demanda Claude en riant, essayer de voler ma popularité?

— Non, sûrement pas, répondit Jérémie en riant à son

tour, tu as un statut de surhomme et tu es encore plus craint que moi, mais je t'avoue que j'ai obtenu le respect et tous s'adressent à moi avec prudence. La vie va maintenant être plus facile en prison, je vais probablement vous regretter toi et Paul à ma sortie de prison.

— Je n'ai pas l'intention de moisir en prison, réfléchit Claude à haute voix. Il n'est pas impossible que je quitte avant toi. »

15

« Docteur, docteur, s'il vous plait, j'aimerais vous parler un instant, m'interpellait une voix grave derrière moi alors que je me dirigeais vers l'entrée de l'hôpital en ce matin du mois d'août. »

En me retournant je tombai presque dans les bras d'un sergent Lafleur à bout de souffle qui achevait sa course dans ma direction.

Pendant qu'il reprenait son souffle, je me mis à contempler les plates-bandes dans le parc entourant le stationnement et les différents coloris chatoyants qui donnaient un air de féerie à cet endroit isolé. Contrairement à la première idée que j'avais eu d'envoyer promener mon interlocuteur, ces couleurs paradisiaques m'avaient rendu sentimental et je décidai d'écouter patiemment les propos de cet intrus. Comme la vie était belle et valait la peine d'être expérimentée et le moment de dépression vécue quelques mois plus tôt alors qu'on tentait de me pousser devant un train me revint en mémoire réveillant en moi un sentiment de honte.

« Docteur Côté, vous êtes très difficile à rejoindre d'autant

plus que vous ne retournez pas mes appels tant à l'hôpital qu'à votre domicile. Je voulais vous aviser que j'ai mis un policier en devoir pour vous protéger vingt quatre heures sur vingt quatre et nous avons constaté que vous preniez plaisir à utiliser des stratagèmes pour éliminer toute filature ce qui complique énormément la tâche de votre ange gardien.

— Je désire assurer maintenant ma propre protection à cause de votre inefficacité à le faire.

— Nous avons pris certaines dispositions qui permettront un certain contrôle des suspects dans cette affaire. En premier lieu nous avons obtenu d'un juge l'installation d'écoute électronique chez les personnes soupçonnées d'être à l'origine de ces tentatives de meurtre et qui vous ont fait des menaces de sévices corporels et même de mort. Toutes leurs conversations téléphoniques seront enregistrées et une surveillance de leurs faits et gestes sera exercée par une équipe spéciale. Le capitaine a décidé de régler ce problème définitivement. J'oubliais de vous dire que nous avons retrouvé Steve Leblond; si c'est lui l'auteur de ces tentatives de meurtre, il n'a qu'à bien se tenir, car nous allons l'épingler facilement d'autant plus qu'il ignore qu'il a été repéré par la police.

— Pouvez-vous me dire où il se cache? Est-il ici à Québec?

— Je ne peux répondre à cette question, pour sa sécurité et pour la vôtre. Je vous demande instamment de ne pas vous mêler de cette enquête ce qui nous compliquerait la vie en mettant la puce à l'oreille de Leblond qui peut vous reconnaître facilement. Nous savons que depuis quelque temps vous circulez dans les quartiers de madame Dorion et du docteur Gagnon. Vous allez rendre le tueur craintif et perturber notre travail. Avec cette tactique l'individu va devenir méfiant et cessera toute activité répressible quitte à recommencer plus tard au moment où vous aurez oublié

son existence. Avez-vous acheté une arme de poing?

— Oui, j'ai acheté un pistolet semi-automatique de marque Star et je me suis inscrit à une école de tir ce qui m'a permis d'obtenir un permis de port d'arme lorsque je me rends au club et lorsque j'en reviens.

— Avez-vous cette arme sur vous?

— Évidemment non, je la transporte dans une valise seulement pour aller à mes activités de tir au pistolet. Je connais la loi sur le maniement des armes à feu.

— Docteur je vous mets en garde sur les dangers qui vous menacent et vous n'avez pas choisi la bonne méthode pour contrer ces attaques. Si je vous surprends à porter une arme, je devrai vous arrêter et si vous tirez sur quelqu'un, même si c'est un bandit, vous serez mis en prison et jugé. Vous allez nous obliger à vous considérer comme un suspect qui peut commettre un crime et nous devons changer notre manière d'intervenir en cas d'incident.

— Si j'ai bien compris votre raisonnement, je n'ai pas le droit de me défendre si on m'attaque. Si je vous obéissais, je deviendrais une proie facile et le meurtrier n'aurait aucune difficulté à accomplir ses noirs dessins. J'ai subi trois tentatives de meurtre sans que vous m'accordiez une protection efficace, ayant échappé au massacre grâce à une chance inouïe. Vous pouvez m'appréhender si vous le désirez ce qui serait beaucoup plus facile et moins fatigant pour vous et vos hommes, mais je persiste à vouloir me protéger moi-même si je suis attaqué. Je vous souhaite une bonne journée, sergent!

— Nous sommes là pour vous aider, formula le sergent Lafleur, même si vous semblez ne pas le reconnaître. Nous avons mis en place un système assez performant qui ne sera pas facile à déjouer et le meurtrier va tomber un jour ou l'autre dans notre piège, laissez-nous faire!

— D'accord, mais je vais être quand même sur mes

gardes. »

Cet individu avait réussi à gâcher une matinée qui se présentait pourtant intéressante alors que je devais représenter le centre hospitalier devant une commission gouvernementale. Cet honneur m'était échu en l'absence de Phil qui, je le savais, détestait ce genre de rencontre avec les fonctionnaires, ayant certainement planifié son départ en fonction de cette réunion.

16

Sophie et moi avions préparé depuis deux semaines l'ordre du jour de même que les demandes à adresser au ministère, ce qui avait nécessité plusieurs heures de travail quotidien, mais ni l'un ni l'autre ne s'était plaint de cette corvée, car nous avions une facilité étonnante à travailler ensemble.

Sophie m'attendait dans le corridor qui faisait face à la salle de réunion et semblait un peu nerveuse.

« Ces énergumènes me font peur, dit-elle, en me prenant la main et en m'embrassant sur la joue. Philippe nous a laissé une sale besogne.

— Ne sois pas inquiète, nous allons les mettre dans notre petite poche. »

À notre entrée, les trois membres du gouvernement déjà présents cessèrent immédiatement leur discussion et chacun se présenta.

« Où est monsieur Perreault? demanda un fonctionnaire qui jouait nerveusement avec son crayon, après avoir décliné nos noms et fonctions; c'est lui que nous devons rencontrer ce matin.

— Nous sommes désolés, repris-je aussitôt, mais il est dans l'impossibilité d'assister à cette réunion, son épouse et moi allons le remplacer, car nous connaissons très bien le dossier.

— D'accord ! exprima le plus petit qui semblait le chef, si vous êtes capables de répondre à nos questions, vous êtes les bienvenus.

— Nous avons préparé, énonça Sophie, les besoins de l'hôpital pour les dix prochaines années avec les coûts et un échéancier raisonnable. Nous avons aussi...

— Ce n'est pas cela qui nous intéresse, coupa sèchement le petit homme, tout en ajustant ses lunettes sur le nez. Dites-nous de quelle façon vous avez dépensé l'argent que le gouvernement a accordé en octrois dans votre milieu depuis les cinq dernières années. Les chiffres sur votre bilan ne coïncident pas avec la réalité et vous devrez nous montrer tous vos états de compte et les factures de vos dépenses. De plus...

— Mais nous ne possédons pas ces documents, m'empressai-je d'ajouter, nous étions convaincus que votre présence ici ce matin concernait la planification pour le développement futur de notre centre hospitalier tel qu'indiqué dans votre lettre. Madame Demers et moi-même, depuis quinze jours, avons établi un rapport volumineux sur le matériel en place dans chaque département avec une étude parallèle sur l'utilisation actuelle et future des instruments en place

— Ce que vous dites est la vérité, reprit le troisième individu qui ne s'était pas encore impliqué dans la conversation, mais nous devons établir auparavant les montants qui ont été accordés pour le développement de votre hôpital et les améliorations qui ont été exécutées avec cet argent. Votre rapport va nous être très précieux après l'obtention de ces renseignements.

— Il est évident, reprit le plus petit, que nous devons

rencontrer le directeur général lui-même et que nous ne pouvons rien régler ce matin. Avisez monsieur Perreault de notre décision de le contacter plus tard. »

17

Nous éclatâmes de rire lorsque les trois fonctionnaires eurent quitté la pièce, mais il n'y avait vraiment pas matière à la rigolade surtout en pensant au nombre d'heures mises à établir ce rapport.

« Je suis inquiète pour Phil, murmura Sophie, je ne sais pas ce qui se passe, mais rien ne semble fonctionner, ni à la maison ni au travail. Il vit continuellement dans les nuages et semble même se désintéresser de la direction de l'hôpital.

— Je suis moi aussi très surpris du mandat qu'il nous a confié, dis-je, alors qu'il connaissait très bien les exigences du ministère en rapport avec cette réunion. Nous avons travaillé plusieurs heures pour absolument rien.

— Est-ce que tu regrettes le temps que nous avons passé ensemble? demanda Sophie, devenue tout à coup sérieuse.

— Non, pas du tout, nous avons même bien rigolé. Je partage cependant ton inquiétude vis-à-vis les agissements de Philippe que l'on ne voit plus à l'hôpital.

— Tu sais que dans notre couple rien ne fonctionne plus, nous faisons chambre à part et j'en suis la grande responsable. J'ignore si je dois te dire ce qui suit, mais tout a débuté le premier soir de nos noces alors que nous avons bu deux bouteilles de champagne et lorsque Phil a commencé à me faire l'amour de façon hâtive, dans mon ivresse, je lui ai murmuré : "Attention Mark! tu me fais

mal.” Ces paroles ont résonné comme un coup de tonnerre qui aurait frappé Philippe en plein front et qui m’ont moi-même foudroyée. Je ne pouvais croire que j’avais dit de telles paroles, j’ai dégrisé immédiatement, son visage est devenu écarlate de colère et ses yeux exorbités lançaient de tels éclairs que sur le coup je ne le reconnaissais plus et que je l’ai repoussé brutalement. Tu peux comprendre la suite, il s’est retourné et n’a plus jamais tenté de me faire l’amour par la suite, même si à quelques reprises j’ai essayé de l’attirer à moi par regret de l’avoir attristé. C’est pourquoi nous avons fait chambre à part, à sa demande, trois jours après cet incident.

— Je suis vraiment peiné par ces paroles, dis-je en soupirant, tu ne mérites pas ce qui t’arrive, je suis le grand responsable de tes malheurs. Combien de fois durant toutes ces années me suis-je reproché mon attitude à ton égard.

— Tu n’as rien à te reprocher, tu as été sincère avec moi et c’est ce qui m’a mis le plus en colère, car je ne trouvais aucune raison de t’en vouloir et de cesser de t’aimer. Je me suis souvent dit que j’aurais agi de la même façon que toi si j’avais vécu la même situation. Chantal avait toutes les qualités voulues, physiques et intellectuelles, pour faire tourner la tête d’un adolescent romantique comme toi. Je me sentais trop sûre de moi alors que je comprends maintenant que dans la vie il ne faut pas tout prendre pour acquis. La seule personne à qui j’en veuille vraiment, c’est Alfred de Musset, c’est lui le grand responsable de mes tourments. S’il n’avait pas écrit à George Sand ces vers, que depuis vingt ans, je récite régulièrement dans ma tête, c’est moi peut-être qui serais la mère de Julie ou d’une enfant aussi adorable.

— Tu te rappelles véritablement ces vers que j’ai oubliés depuis longtemps, dis-je.

— Jamais ils ne s’effaceront de ma mémoire :

Te voilà revenu dans mes nuits étoilées,
Bel ange aux yeux d'azur, aux paupières voilées,
Amour mon bien suprême, et que j'avais perdu
Au chevet de mon lit te voilà revenu. »

Entendre de nouveau ces vers me mit le cœur à l'envers.

« Veux-tu entendre la suite? »

Je ne pus acquiescer que par un hochement de tête, le mot refusant de sortir de mes lèvres, bloqué qu'il était par un sanglot.

Elle reprit aussitôt :

« Eh bien, deux mots de toi m'ont fait le roi du monde.

Mets ta main sur mon cœur — sa blessure est
profonde

Élargis-la, bel ange, et qu'il en soit brisé.

Jamais amant aimé, mourant sur sa maîtresse,

N'a dans deux yeux plus noirs bu ta célèbre
ivresse—

Nul sur un plus beau front ne t'a jamais baisé. »

J'étais ému par ces vers, que maintenant je pourrais réciter pour elle.

Comme si elle avait entendu ma pensée, elle reprit :

« Ces paroles, tu aurais pu me les dire, Chantal a les yeux bleus, mais les miens sont noirs.

— Je me suis souvent posé la question, balbutiai-je, ayant réussi à tromper mon émotion ; si l'inverse s'était produit alors que j'aurais connu Chantal avant toi et que tout à coup tu aurais surgi devant moi, ces vers, je les aurais peut être récités pour toi seule, tu es si belle. »

Je regrettai immédiatement ces dernières paroles.

« Cependant, repris-je, tu ne dois pas en vouloir à Musset, il n'est pas responsable de ce qui est arrivé, il n'a été qu'un instrument entre mes mains. Lorsque Chantal m'est apparue, j'ai eu le coup de foudre et je suis tombé amoureux pour la deuxième fois. J'aimais deux femmes à la fois avec

la même passion, mais je devais faire un choix ; je n'ai pas eu la liberté de le faire, car tu nous as surpris alors qu'elle m'embrassait et tu connais la suite. Tu ne pouvais accepter cette trahison de ma part et je t'en demande pardon, mais à l'époque je n'aurais pu arrêter le progrès de notre amour. Tu ne peux imaginer le contraste de la moitié d'un cœur qui aime une femme alors que l'autre moitié en désire une autre, du plaisir d'être avec un être cher gâché par l'absence de l'autre, de se coucher un soir avec son bonheur et de se réveiller le lendemain avec l'amertume de la solitude, de se dire je suis l'homme le plus heureux du monde alors que le lendemain je pense le contraire. Cependant, tu ne dois pas te tromper sur mes sentiments, j'aime Chantal énormément et si c'était à refaire, je choiserais la même voie ; des années se sont écoulées avant que mes blessures guérissent et encore aujourd'hui je suis plein de cicatrices, mais je vais survivre. »

Sophie, la tête penchée, nettoyait ses ongles sans signe apparent de tristesse. Je tendis la main tendrement pour lui relever la tête et ses immenses yeux noirs étaient noyés dans un océan de larmes. Je la pris dans mes bras et nous restâmes dans la même position un long moment, puis elle se libéra en s'essuyant les yeux.

« La vie n'a pas été rose pour moi, révéla-t-elle ; j'ai passé au moins trois années à travailler, sans sortir une seule fois pour mon plaisir malgré de nombreuses propositions que j'ai eues de la part d'un nombre incalculable de soupirants qui bien souvent étaient plus beaux que toi, affirma-t-elle en esquissant un sourire. Pendant les huit années passées en Californie, je n'ai jamais accepté de sortir avec un garçon à tel point que tous croyaient que seules les femmes m'attiraient parce que je demeurais avec une jeune fille qui travaillait avec moi, ce qui facilitait le paiement du loyer qui était assez élevé. Quand elle a décidé de revenir au

Québec, me croyant guérie, j'ai fait mes bagages et nous sommes rentrées toutes les deux. Elle s'appelle Mélanie et elle est comme moi une experte du maquillage et de la transformation des êtres humains; nous étions les meilleures et les producteurs nous réclamaient dans tous les films où des hommes devaient être changés en bête ou en autre chose. J'ai reconnu sa marque dans la transformation de l'avocat de Claude, ces deux-là auraient pu passer pour des frères siamois. »

Elle prit quelques minutes pour se recueillir puis continua d'une voix raffermie.

« J'avais besoin d'un bouc émissaire pour soulager ma peine, car je ne pouvais pas réussir à te détester et c'est Alfred de Musset qui a écopé. Le soir je répétais les vers que je viens de réciter et ma copine se bouchait les oreilles pour ne plus les entendre. Cette partie de ma vie m'a permis d'apprendre à aimer la poésie et j'ai lu plusieurs auteurs surtout ceux qui parlaient d'amour, comme Lamartine, mais c'est Victor Hugo qui a décroché la palme dans mon cœur. Si un jour un prétendant veut toucher mon âme, il devra m'écrire ou me réciter les vers que monsieur Hugo a écrits à madame Biard le neuf novembre 1845, et peut-être aura-t-il une chance; je t'en récite seulement un extrait.

Oh! Dis, ne sens-tu pas se lever dans ton âme
L'amour vrai, l'amour pur, adorable lueur,
L'amour, flambeau de l'homme, étoile de la femme,
Mystérieux soleil du monde intérieur! »

Nos visages étaient à quelques centimètres et j'ignorais qui s'était rapproché de l'autre, peut-être un mouvement des deux. Elle avait fermé les yeux, augmentant alors le silence pesant qui s'était établi et nos lèvres se touchèrent doucement dans une caresse voluptueuse qui m'enleva toute résistance. Lequel des deux avait embrassé l'autre, je l'ignorais. Ce baiser dura une éternité alors que je sentais

un doux parfum envahir mon âme et torturer mon corps en même temps que ma bouche goûtait le sel de cette mer torrentueuse qui coulait de nos yeux et qui se mêlait sur nos lèvres. Si ses mains avaient touché une seule parcelle de mon corps ou l'inverse si moi j'avais seulement effleuré une fraction de sa peau, alors l'irréparable se serait peut-être produit et nous aurions fait l'amour sur place, sans aucune retenue, avec beaucoup de remords en prime.

Elle se retira la première et sans un seul mot se maquilla légèrement alors que moi je n'avais pas bougé. J'aimais cette femme, j'aimais Chantal, quel dilemme, mais personne ne pouvait m'aider et je devrais continuer à vivre un enfer en pleine félicité céleste ou l'inverse. Comme j'aurais aimé recommencer cette expérience de quatre lèvres qui se touchent à peine, mais qui communiquent une extase sublime tout en donnant l'impression qu'il ne s'est rien produit, sinon un contact banal qui ne laisse aucun regret.

« Mark, je pense que je pourrais vivre éternellement près de toi, comme cela, avec un petit encouragement occasionnel comme ce matin, me dit-elle avec un petit sourire, car j'en ai fait mon deuil, jamais tu ne m'appartiendras. »

Je notai avec étonnement la réapparition dans ses yeux du petit sourire mutin de son adolescence, que j'adorais, et qui avait disparu avec son départ pour la Californie. Cela me troubla énormément réveillant en moi des désirs que je croyais enterrés à jamais.

« Comme je te l'ai dit, il n'y a plus rien entre Phil et moi d'autant plus que j'ai appris qu'il avait une maîtresse. »

Ces paroles me firent sortir de ma torpeur.

« Phil a une maîtresse? Tu en es certaine? »

— Oui, c'est Gilberte Moreau, directrice du département des finances; il me l'a avoué un soir qu'il était ivre.

— Je savais qu'il l'avait rencontrée à quelques reprises au restaurant, dis-je pensivement, mais je ne croyais pas qu'il

avait établi une liaison avec elle. C'est une bien jolie fille, intelligente, sociale et qui ressemble beaucoup à Phil parce qu'elle veut réussir à tout prix et gagner beaucoup d'argent.

— Il couche à l'extérieur deux à trois soirs par semaine, reprit-elle, le vendredi il rentre éméché au petit matin et il me cherche noise. Nous avons eu des scènes éprouvantes et des mots malheureux ont été prononcés, nous ne pouvons plus revenir en arrière. Le vendredi je fais semblant de dormir, car je lui ai dit que je prenais un somnifère. Maintenant j'ai la paix lorsqu'il rentre, même si je l'entends pester et tout bousculer sur son passage. Je reste avec lui seulement pour vous rencontrer toi, Chantal et Julie, sinon il y aurait longtemps que j'aurais abandonné, je veux garder votre amitié. Je ne pourrais pas vous voir aussi souvent si j'étais seule, je serais gênée, j'aurais peur que Chantal se fatigue de ma présence de célibataire. Lorsque Phil est sobre, il me respecte et il est toujours poli avec moi.

— J'espère qu'il ne te frappe pas, sinon il passerait un mauvais quart d'heure.

— Non, il ne m'a jamais frappée, je n'ai pas peur de lui et il le sait, il n'oserait jamais.

— Tu seras toujours notre amie, à Chantal et à moi, avec ou sans Philippe, énonçai-je pensivement.

— À mon retour de Californie, murmura Sophie, j'avais décidé de tout faire pour te reprendre, mais j'ai appris à connaître Chantal, elle est devenue ma sœur et je l'aime beaucoup. Je suis aussi tombée en amour avec Julie qui est presque ma fille, comment aurais-je pu faire de la peine à ceux que j'aime? Savais-tu que Julie m'a consultée souvent depuis que je la connais; lorsqu'elle a un problème, elle vient m'en parler et nous discutons durant des heures. Julie a l'habitude de dire : "Je suis chanceuse, j'ai deux mamans à qui m'adresser quand j'ai un problème, c'est plus facile à régler." Que dirait-elle si son père trompait sa vraie mère

avec moi ; comme tu peux le constater je suis prise dans un piège étroit dont je ne puis m'échapper, mais que j'accepte sans arrière-pensée. »

18

Julie, Bob et David habitaient un gentil cottage sur le bord d'un lac peuplé par seulement douze riverains, à quelques kilomètres de la ville. Le bois dense et touffu qui plongeait dans les eaux sombres peignait un tableau empreint de mystère et de sévérité. L'accès au chalet se faisait par une petite route sinueuse bordée de plantes sauvages plus ou moins impénétrables les unes que les autres permettant au promeneur solitaire de rêver à une retraite fleurie au milieu même d'une nature farouche, débordante de présents et de bijoux. Au bout de cette allée, apparaissait brusquement une petite villa qui respirait le goût de vivre et à laquelle on accédait au milieu d'une haie bordée d'iris et de jonquilles dorées. À chaque présence en ces lieux, je ne pouvais m'empêcher de contempler le lac à partir de la galerie qui entourait la maison et qui donnait une vue extraordinaire sur le paysage. Le silence qui régnait en ces lieux me fit soupçonner une heure trop hâtive pour une visite, mais je constatai sur ma montre qu'il était déjà dix heures du matin. Comme je me préparais à frapper à la porte, une envie irrésistible de contempler le lac m'obligea à diriger mes pas vers la berge et à m'asseoir sur une grosse pierre isolée au milieu d'un sable léger qui glissait dans les eaux sombres. La rive ténébreuse disparaissait à demi sous un nuage de brume effaçant la ligne qui séparait l'onde de la

flore sauvage et au-delà de laquelle des reflets chatoyants ornaient les flots immobiles sous une couche de nuages gris qui retenaient dans leur élégance le soleil et le vent.

À ma droite, je discernai soudain une plainte ou peut-être un sanglot qui semblait émerger d'une zone particulièrement boisée d'où jaillissait un petit sentier que je n'avais pas discerné auparavant. Un nouveau bruit qui s'apparentait à un gémissement me força à me lever et à me diriger vers la source de ce murmure plaintif. À peine pénétré dans la forêt, je me heurtai à un petit pavillon que je n'avais jamais entrevu auparavant et en le contournant je vis Julie qui pleurait doucement en allaitant David.

En me voyant, elle sursauta dérangeant David dans son repas. L'enfant se mit à pleurer au moment même où la mère s'essuyait vivement les yeux.

« Pourquoi pleures-tu ma chérie? demandai-je aussitôt tout en l'embrassant, tes larmes me blessent profondément. Raconte ta peine à ton vieux papa, peut-être pourra-t-il t'aider.

— Oh! Papa, j'ai peur, répliqua-t-elle tout en positionnant de nouveau le bébé qui se remit à boire comme si rien ne s'était produit. »

Elle me regarda en silence, les yeux encore remplis de larmes, comme si l'explication nécessitait beaucoup de préparation.

« J'ai recommencé à présenter les mêmes symptômes qu'au début de ma grossesse; je me sens très fatiguée, même après une longue nuit de sommeil, et j'ai des bouffées de chaleur au point que le matin je suis toute trempée. J'ai peur de faire une récurrence de ma maladie et de ne pas voir grandir mon fils. Te rends-tu compte que si je meurs il n'aura même pas connu sa mère et va devenir orphelin à peine sorti du néant.

— En as-tu parlé à ton médecin?

— Non, pas encore, j'étais trop inquiète pour le faire par crainte du diagnostic.

— Nous allons à l'hôpital, repris-je d'une voix énergique, dès que David a fini son repas, il n'est pas question d'attendre, même si dans mon fort intérieur l'inquiétude régnait en maître. »

Tout en conduisant, j'essayais de trouver des mots pour apaiser notre anxiété à tous les deux, tout en offrant une impression de calme et de confiance. Je ne me suis senti vraiment soulagé que devant la porte de l'hôpital. Raymond Gravel répondit immédiatement à mon appel et demanda à voir Julie immédiatement. Pour lui laisser une intimité entière avec son médecin, je pris David qui esquissa une mimique que le grand-papa traduisit de façon erronée comme un sourire. Quel enfant charmant ! Et comme tous les grands-pères je m'extasiais sur la beauté de ce poupon qui ressemblait à mon avis à la grand-mère, mais qui dans la réalité, comme tous les bébés, avait un visage qui aurait pu s'apparenter à une multitude de personnes. Quelle fierté de promener cet enfant au bloc opératoire alors que tous le prenaient dans leurs bras et se l'échangeaient entre eux, je ressentais une certaine jalousie à voir toutes ces personnes qui le tenaient sur leur cœur et qui semblaient obtenir des esquisses de sourire en contrepartie. Lorsque je revins dans le bureau, Julie, pâle et silencieuse reprit David qui gloussa de plaisir.

« J'ai examiné Julie, énonça calmement le médecin, je ne retrouve pas les ganglions présents lors de la première attaque, mais nous allons faire des examens plus poussés. Si nous sommes en présence d'une récurrence, nous recommencerons le traitement qui a donné de si bons résultats. Il est important à l'heure actuelle de ne pas perdre espoir et d'avoir confiance en la médecine. »

Julie avait pris ma main et ni l'un ni l'autre ne désirions

ajouter un commentaire. Je pensais à la réaction de Chantal en apprenant la nouvelle, elle aurait beaucoup de chagrin. Tous les tourments qui avaient accompagné la grossesse de Julie pourraient de nouveau nous assaillir et condamner à nouveau une famille qui ne recherchait que le bonheur de vivre en paix et en santé avec leur nouveau bébé.

De retour à la maison, en fin de journée, je fis asseoir Chantal revenue de l'université où elle donnait ses cours de littérature.

« Je pressens, dit-elle aussitôt, que tu as encore une mauvaise nouvelle à m'apprendre, je t'en prie, dis-moi immédiatement de quoi il s'agit. A-t-on encore essayé de te tuer? Tu ne m'as jamais parlé des dernières tentatives qui m'ont été rapportées hier par le sergent Lafleur; ce dernier a essayé de te rejoindre à plusieurs reprises sans que tu retournes ses appels, il est très inquiet pour toi, il a peur de ta réaction.

— Non, il s'agit de Julie, elle est à l'hôpital pour subir des tests parce que des symptômes similaires à ceux présents au début de sa grossesse se sont manifestés et le docteur Gravel veut l'investiguer. Je ne t'ai pas rapporté les récents attentats parce que je ne voulais pas t'inquiéter considérant que tu avais eu assez d'occupation et de tristesse avec la santé de Julie.

— Je suis atterrée d'apprendre cette mauvaise nouvelle, murmura Chantal, suis-je destinée à perdre tous ceux que j'aime? Ma fille qui a peut-être de nouveau une maladie mortelle et mon époux qu'on veut tuer. J'ai d'ailleurs appris que tu voulais te protéger toi-même sans l'aide de la police, trouves-tu que c'est une solution logique? Je ne veux plus que tu me caches quoi que ce soit qui t'arrive.

— Tu admettras, que la police n'a pas été très efficace pour me protéger et que j'ai été vraiment chanceux de m'en sortir de cette façon. Chaque jour dans mon automobile

je vérifie si je suis suivi en faisant des détours prolongés pour revenir sur mes pas par la suite. Je ne sors jamais de l'hôpital deux fois de suite par la même porte et à partir des fenêtres de la salle d'opération je vérifie si quelqu'un surveille le stationnement ou s'approche de mon véhicule.

— Le sergent m'a demandé de t'avertir d'être prudent, répliqua Chantal les larmes aux yeux, ils ont perdu la trace de Steve Leblond qui leur a faussé compagnie de façon très rusée présageant de sa part un acte criminel imminent. Ils ont peur qu'il s'en prenne de nouveau à toi. Fais bien attention ! Maintenant je dois me rendre à l'hôpital pour aider Julie et lui demander de me laisser David durant la période d'investigation. Pauvre petit, il ne doit pas perdre sa mère ... et son grand-père. »

Deux jours plus tard, nous étions tous dans le bureau de Raymond attendant le verdict dans un silence pénible et angoissant.

Julie et Robert étaient assis sur la même banquette avec David endormi dans leurs bras alors que Chantal et moi nous leurs faisions face en nous tenant par la main.

Le médecin fit irruption dans le bureau avec une mine grave et distinguée. Après nous avoir salués dignement il ouvrit un document et nous fit part de la présence d'une anémie sévère qui lui faisait croire à une récurrence de la maladie, se pressant d'ajouter qu'il avait l'intention de recommencer le traitement qui avait si bien fonctionné au début de la grossesse et qu'il n'existait aucun doute dans son esprit du succès de cette nouvelle tentative. Il nous recommanda d'avoir confiance dans la médication tout en nous donnant de multiples exemples où le traitement avait réussi à guérir après une deuxième ou même une troisième tentative.

Chantal m'écrasait les doigts, inconsciente de la pression qu'elle appliquait, toute imprégnée de son chagrin. Je fus

soulagé lorsqu'elle me quitta pour serrer Julie dans ses bras au milieu d'un torrent de larmes.

« Je ne voudrais pas paraître défaitiste, souligna Julie après s'être libérée de sa mère, mais nous avons eu Robert et moi une discussion sérieuse advenant le cas où la maladie me terrasserait. Que mes paroles ne vous rendent pas tristes ! Je dois quand même vous signifier ma volonté ainsi que celle de Robert qui est orphelin depuis quelques années. Si je devais partir, vous êtes les seules personnes qui peuvent s'occuper de David, car Bob doit voyager beaucoup et ne pourrait s'en occuper ; plutôt que de le confier à des inconnus nous préférierions que ce soit vous qui le protégiez. J'ai vécu avec vous une vingtaine d'années et je crois que vous êtes les meilleurs parents qui existent au monde et si vous acceptez cette solution, je pourrais quitter cette terre en paix sachant que David ne manquera de rien. »

Chantal et moi prîmes Julie dans nos bras et la serrâmes fortement.

« Nous te promettons de bien nous en occuper et de le protéger, répliquai-je, mais cela ne sera pas nécessaire, car je suis convaincu que tu vas guérir bientôt. »

Pour ma part, je crus bon de m'approcher de Robert qui semblait consterné par la nouvelle de récurrence et lui demander d'accorder sa confiance aux médecins qui feraient tout leur possible pour traiter son épouse. J'eus même l'audace de lui faire miroiter le moment où nous rigolerions au souvenir de cette période difficile quand Julie serait guérie.

La pierre grise, qui tapissait les murs du poste de police dont l'entrée centrale faisait face au sud, flamboyait sous l'effet des rayons pénétrants du soleil qui s'amusait à transformer ce monument historique en un paradis éphémère. Derrière ces portes massives datant du dix-neuvième siècle se cachait un escalier, véritable chef-d'œuvre d'un maître menuisier, artisan d'une époque révolue. Dix marches en chêne propulsaient le visiteur dans une vaste salle dont les boiseries rivalisaient avantageusement avec les meubles centenaires qui avaient orné autrefois un salon prestigieux où s'étaient réunis jadis les membres d'un club sélect.

La plupart des personnes qui se présentaient aujourd'hui en ces lieux n'appréciaient pas particulièrement ces trésors, préoccupées surtout à prouver leur innocence devant les menaces d'accusations qui immanquablement seraient portées contre elles. Les policiers eux aussi ignoraient inconsciemment ou non la valeur des parquets usés qu'ils foulaient régulièrement avec leurs chaussures.

Dans une salle, à l'arrière de l'édifice, le capitaine Garon avait réuni les inspecteurs qui enquêtaient sur les tentatives de meurtre contre le docteur Côté.

« Vous n'êtes pas sans savoir, disait-il d'une voix irritée, que les médias ne cessent de nous écorcher avec ces attentats. D'après eux, nous sommes des incapables seulement assez intelligents pour émettre une contravention pour parking illégal, comme le disait si bien un journaliste ce matin à la télévision. Je commence même à subir les remarques désobligeantes de mes supérieurs qui menacent d'avoir recours à d'autres services de police pour résoudre ces crimes si nous n'intervenons pas de façon efficace. Ce matin je veux des réponses, dites-moi ce que vous avez

réussi à trouver durant vos enquêtes. Je vous avertis que ma patience est à bout et que je ne tolérerai aucun faux-fuyant. Imaginez que le docteur soit tué. Les médias vont nous lapider sur la place publique.

— Je suis conscient que nous n'avons pas été brillants dans cette affaire, soupira le sergent Laffleur, mais les astres sont contre nous.

— Que voulez-vous dire? reprit le capitaine.

— D'abord, la police de Montréal avait repéré Steve Leblond dans l'est de la métropole, mais il a dû se sentir suivi, car il est disparu sans laisser de trace. Un après-midi il a effectué plusieurs voyages avec une mallette entre son logement et la gare centrale où il a déposé des objets dans un casier, puis il a disparu. Les policiers ont alors décidé de surveiller le casier en question durant plusieurs jours et le quatrième jour, ils décidèrent de l'ouvrir, mais il n'y avait plus rien à l'intérieur. La seule hypothèse plausible est qu'un complice a vidé le casier pendant les allées et venues de Leblond qui était suivi par les policiers. Son appartement aussi était vide, il avait déménagé ses affaires sous leurs yeux.

— Mais il y a d'autres suspects dans cette affaire.

— Personnellement, exprima le sergent à voix forte, je crois que le coupable le plus probable dans cette affaire est le frère de madame Dorion. Entre parenthèses, je dois vous dire que cette dernière a des relations amoureuses avec un jeune homme qu'elle connaissait avant le décès de son époux, mais nous n'avons pas assez de preuves pour démontrer cette liaison antérieure. Le frère de madame Dorion se nomme Jacques Bouchard, il a été libéré de prison trois jours avant le premier attentat sur le docteur et il se promène avec la voiture rouge de sa sœur; il ne travaille pas et vit aux crochets de la riche héritière. Il avait été condamné pour vol de voitures, mais c'est un petit

escroc qui n'a aucune conscience et qui à mon avis peut tuer froidement quelqu'un. Si madame Dorion veut faire assassiner le docteur elle a sous la main la personne parfaite pour exécuter ses sombres dessins.

— Avons-nous suffisamment de preuves pour la faire arrêter pour le meurtre de son mari? En tuant le docteur elle éliminerait un témoin important.

— J'ai bien peur que nos arguments soient bien minces, un bon avocat nous taillerait facilement en pièces détachées. Nous ne pouvons pas arrêter Jacques Bouchard même s'il s'est promené quelquefois dans la rue où demeure le docteur, mais il est sous surveillance constante par nos policiers. Il en est de même pour sa sœur.

— Vous ne les lâchez pas d'une semelle, prenez le nombre d'hommes qu'il vous faudra. Avez-vous des nouvelles du docteur Vincent Gagnon?

— Nous n'avons encore rien à lui reprocher et comme il demeure à quelques pâtés de la maison du docteur Côté il est normal qu'il emprunte régulièrement la rue qui passe devant chez lui.

— Pour conclure, nous ne sommes pas plus avancés dans ce dossier, réfléchit à haute voix le capitaine, je vous demande d'être très vigilants et d'accorder une surveillance de tous les instants au docteur Côté. »

Les policiers quittèrent le bureau, tête basse, sous le sourire narquois de confrères peu indulgents dans ce genre de situation.

L'avant-midi en salle d'opération avait été exténuant et je considérais comme une faveur cet appel en salle d'accouchement. En obstétrique nous obtenions immédiatement notre récompense à cause du plaisir manifesté par les futures mamans en nous voyant arriver et elles nous exprimaient rapidement leur bonheur et leurs remerciements lorsque les douleurs étaient soulagées par la péridurale. J'ai souvent été embrassé par des futures mères en pleurs qui disaient ne plus pouvoir supporter ces douleurs, nous confiant que la péridurale était une merveille.

Je venais de terminer mon anesthésie et je discutais avec les futurs parents lorsqu'un bruit sourd, comme un coup de tonnerre, interrompit notre conversation. Que se passait-il? Le bloc obstétrical, de conception moderne, ne contenait aucune fenêtre d'où l'impossibilité de vérifier la cause de ce bruit et toutes les opinions furent émises par le personnel dont l'hypothèse d'un accident de la circulation qui fut surtout retenue comme la plus plausible.

En retournant en chirurgie je fus presque renversé par une infirmière qui courait dans le corridor et qui m'annonça qu'une automobile avait explosé sur le stationnement de l'hôpital.

Ces paroles me terrorisèrent et ma mémoire me fit revivre la conversation récente que je venais d'avoir avec ma fille à la porte de la salle d'opération quelques instants auparavant. « Mon petit papa, m'avait dit Julie, j'ai un petit service à te demander; je sais que tu es de garde jusqu'à demain matin et j'aurais besoin de ton automobile, le médecin m'a libérée de l'hôpital et je n'ai pas de véhicule. Dès le retour de Robert ce soir nous irons te la remettre. David est avec maman et j'ai bien hâte de le serrer dans mes bras.

— Voici les clés, lui avais-je répondu, tu as meilleure mine qu'hier soir, comment vas-tu?

— Beaucoup mieux. Bob et moi avons décidé de prendre les choses calmement et d'accepter ce qui se produit au jour le jour sans nous en faire. Je remets ma vie entre les mains des médecins. J'ai cependant une mauvaise nouvelle : Le docteur Gravel veut que je cesse l'allaitement au sein et qu'on commence le sevrage de David avant de débiter le traitement; nous allons suivre ses directives. Je ne veux pas te retarder plus longtemps. Bonne journée papa! »

— Je crois que mon cœur s'est arrêté de battre à cet instant, même si je partis en courant, la gorge serrée par un terrible pressentiment qui me faisait répéter à tue-tête : "Non! Non! C'est impossible, pas ma Julie!" Je descendis les marches quatre par quatre au risque de me rompre les os et je bousculai un nombre indéterminé de personnes. Rien n'aurait pu m'arrêter. Arrivé sur le stationnement je vis une gerbe de flammes qui s'élevait à une dizaine de mètres au-dessus des automobiles et je me rendis compte immédiatement que c'était ma voiture qui avait explosé. Les jambes me manquèrent, mais je continuai à courir, je ne voyais plus rien, je n'entendais plus rien. Un policier tenta de m'arrêter, mais il se fit projeter sur le sol. À trois mètres de ma voiture en flamme la chaleur était intense et le feu obstruait toute vision à l'intérieur de la voiture. Deux pompiers sautèrent sur moi, mais je réussis à m'échapper en hurlant. Le policier vint leur prêter main forte de même que deux autres individus qui me clouèrent sur le sol tout en m'éloignant du brasier qui émettait une chaleur torride.

Je criai : « Laissez-moi! Ma fille est dans la voiture, il faut la sauver. Mais à la fin, laissez-moi, faites quelque chose bande d'imbéciles! »

Plus je criais, plus ils me tenaient serré et j'entendis le policier dire : « Nous ne pouvons plus rien, il est trop tard.

— Comment trop tard ! Vous ne voyez pas que c'est ma fille qui est dans la voiture. »

Pour me libérer, je fis un terrible effort qui faillit presque réussir, mais ils parvinrent à me ramener au sol. Il ne me restait plus qu'à pleurer et à mourir à petit feu. J'avais épuisé toutes mes forces et lorsque le policier ordonna de me ramener à l'intérieur de l'hôpital je n'eus même pas le courage de résister à nouveau, j'étais anéanti. Ma pensée se porta sur Chantal et mon cœur se brisa littéralement. Je n'eus aucune conscience de l'endroit où ils me dirigèrent et comme je refusais énergiquement de me coucher, ils me firent asseoir sur une chaise longue. Je devais me trouver à la salle d'urgence et un jeune médecin que je ne connaissais pas s'approcha avec une seringue. Au moment où il voulut m'injecter un médicament je lui saisis le poignet avec une telle force qu'il me supplia de le libérer.

« Il n'est pas question que vous m'injectiez quoique ce soit, hurlai-je, laissez-moi tranquille. »

— Nous voulons vous aider, docteur, supplia le jeune homme, ce n'est qu'un sédatif léger. »

À ce moment arriva le docteur Jean Dionne et je crois qu'il était le seul pouvant me faire entendre raison. Il fit signe au médecin qu'il prenait la relève et demanda à tous de se retirer. Je ne me rappelle plus les paroles qu'il a dites mais je n'ai réussi qu'à pleurer sur son épaule.

« Aimerais-tu que je m'occupe de Chantal ? » demanda-t-il. Je ne pus que lui répondre par un signe de tête affirmatif ; je n'avais pas le courage d'annoncer à mon épouse qu'elle venait de perdre sa fille unique dans un acte d'agression inqualifiable.

« Tu m'attends ici, dit-il, ne t'éloigne pas ; je vais chercher Chantal. Nous comprenons ta peine et nous allons t'aider. »

Je pensais en moi-même, malgré toute la bonne volonté du monde, de quelle façon peut-il aider un homme qui

vient de perdre sa fille dans une explosion.

Une jeune infirmière vint s'asseoir près de moi probablement à la demande de Jean et me prit la main sans que je résiste et sans qu'un seul mot ne soit prononcé.

Combien de temps s'écoula-t-il, je n'en sais rien, j'étais noyé dans mon chagrin et les seuls sentiments qui émergeaient ressemblaient à la haine, la rage et la vengeance.

Lentement la colère faisait place à la tristesse dans mon cœur, tarissant mes larmes pour les remplacer par une détermination farouche d'exterminer le ou les responsables de cet attentat.

Chantal arriva appuyée sur l'épaule de Jean, la mine défaite, les yeux rougis dans une mer de larmes et se jeta dans mes bras en répétant :

« Mon bébé! Mon bébé! Ils ont tué mon bébé. Qui peut être assez méchant pour commettre un tel crime. C'est toi qu'ils voulaient tuer et c'est mon petit bébé qui est mort. Ils vont sûrement recommencer et réussir à te détruire, mais je veux mourir avec toi, je ne pourrais plus vivre si toi aussi tu disparaissais. »

Ces dernières paroles furent couvertes par des sanglots si forts que Jean crut bon d'aller fermer la porte et que je serrai Chantal de toutes mes forces.

Mes yeux étaient secs, maintenant remplis par la colère et une rage intérieure qui gagnait mon cerveau. Nous restâmes dans cette position un certain temps puis Chantal s'affaissa dans mes bras. Je la soulevai de terre, la portai sur le lit et lui fit donner un sédatif.

« Jean, veux-tu rester avec elle quelque temps? exprimai-je d'une voix forte, j'ai un devoir à remplir immédiatement et qui ne peut attendre.

— Je crois que ce n'est pas une bonne idée, répondit-il en s'interposant, tu n'es pas en état de sortir; tu devrais rester ici avec ton épouse qui va avoir besoin de toi.

— Je dois sortir, dis-je en le poussant doucement, mais fermement, ne sois pas inquiet, je suis capable de prendre soin de moi. Je reviens dans un instant. »

Je descendis les marches des deux étages sans m'occuper des regards étonnés des personnes que je rencontrais. Sur le stationnement, c'était le branle-bas de combat alors que les nombreux spectateurs étaient séparés de la zone sinistrée par un cordon rouge émis par la police. Je me dirigeai vers ma voiture et soulevai ce ruban au moment où le même policier que j'avais bousculé antérieurement se rua vers moi. Un seul regard suffit à freiner son élan et sans me toucher me demanda ce que je faisais. Je ne lui répondis pas et me dirigeai vers la voiture, il ne tenta pas de m'arrêter tout en me suivant. Les flammes étaient éteintes et un petit filet de fumée s'échappait encore du capot. Les portes avaient été ouvertes et ma fille ou ce qui en restait avait été retiré de cet amas de ferraille. Deux pompiers se ruèrent sur moi, mais le policier les arrêta d'un geste et je pus atteindre ma voiture. Comme j'étendais la main pour toucher le métal, le policier me cria que la tôle était encore très chaude ce qui ne m'empêcha pas de poser la main complètement sur le capot ne sentant même pas la douleur de la brûlure qui la rongeait.

« Julie, criai-je fortement, je te jure que celui ou ceux qui ont fait cette abomination vont mourir de ma main, je t'en fais le serment solennel aujourd'hui. »

Je ne vis même pas les éclairs des caméras des photographes, friands de ce genre de situations, qui allaient graver à jamais ces instants pathétiques d'un père qui jurait de venger sa fille. En quittant je me retournai pour mémoriser cette scène et je vis le policier vérifiant la chaleur de la tôle que j'avais touchée se brûler sévèrement.

Rendu sur le palier de l'entrée arrière de l'hôpital je dus arrêter pour jeter un regard sur ce qui avait été le tombeau

de mon enfant et le spectacle que je vis vraiment pour la première fois me saisit à la gorge. Une foule de deux à trois cents personnes était massée derrière le cordon à l'intérieur duquel circulaient une trentaine de sapeurs et autant de policiers. Les flashes des photographes étincelaient sans cesse et les policiers étaient obligés de les repousser continuellement dans leurs tentatives d'envahir la scène du crime. Deux ambulances étaient encore sur place, leurs gyrophares en action créant sur le mur blanc et rose de l'hôpital des dessins fantasmagoriques. Je les vis embarquer le corps d'un homme qui avait probablement été blessé par l'explosion.

Je sursautai quand j'entendis une voix grave près de moi : « J'aimerais voir votre main, me dit le policier qui tenait la sienne à la hauteur du visage, elle doit être encore plus brûlée que la mienne. »

Je constatai alors que ma main droite présentait une brûlure importante qui expliquait la douleur présente dans mon bras et que j'avais ignorée sans m'en rendre compte.

« Venez avec moi, me dit-il, nous allons nous faire soigner, j'espère que vous ne m'en voulez pas de vous avoir retenu violemment, car vous seriez décédé vous aussi. Avez-vous regardé vos vêtements de salle d'opération ils sont tous brûlés ; une chance que vous aviez protégé votre visage, car vous auriez des brûlures sévères. Vous êtes venu si près de l'auto que nous ne pensions pas pouvoir vous récupérer. »

C'est à ce moment que je constatai l'état de désolation de mon accoutrement, même mon bonnet était brûlé, tous mes poils sur les avant bras étaient disparus par la chaleur et mes lunettes pour lire avaient sauvé mes cils et mes sourcils. Oui, je lui en voulais ; il m'avait empêché de faire une tentative pour sauver ma fille, mais je pense que la vraie raison, sachant déjà à ce moment qu'il n'y avait rien à faire pour la secourir, il m'avait empêché d'accompagner ma fille

dans son dernier voyage. Je ne répondis rien à ses propos et nous entrâmes dans l'hôpital pour y recevoir des soins qui nous furent donnés avec célérité et professionnalisme. Le visage rigide, sans expression, je subis un nombre incalculable de paroles de compassion et de pitié que m'adressait le personnel hospitalier sans trouver de mot pour accompagner cette manifestation de solidarité.

Par la suite, je retrouvai Chantal qui s'était endormie sous l'effet de l'hypnotique reçu, sous l'œil désapprobateur de Jean qui inspectait ma main pansée.

« Qu'as-tu l'intention de faire? demanda-t-il, je pense que vous seriez plus en sécurité à l'hôpital, Chantal et toi; si tu le désires, je vous fais préparer une chambre pour vous deux — Non, dès que Chantal se réveille, nous rentrons chez nous. Nous allons vivre notre deuil dans l'intimité avec Robert que je dois avertir immédiatement avant qu'il n'entende les nouvelles à la radio ou à la télé. Peux-tu faire surveiller Chantal le temps que je me rende à l'endroit où il travaille afin de l'avertir de l'accident? Cela va représenter une tâche très difficile pour moi.

— Veux-tu que je t'accompagne? m'offrit Jean avec toute la bonté qui le caractérisait.

— Non, je te remercie, tu en as fait déjà beaucoup pour nous, je vais y aller seul.

— Alors je vais rester avec Chantal, je n'ai rien à faire en ce moment, mentit le directeur des services professionnels, en dépit de la charge énorme de travail que représentait sa fonction. »

Au bloc opératoire, tout le personnel voulait m'adresser leur sympathie, mais je réussis à m'éclipser rapidement pour me changer de vêtements, après avoir prévenu la responsable que je ne ferais pas la garde et que je serais absent pour un mois.

La rencontre avec Robert fut pénible. Voir ce grand jeune

homme à genoux à terre et pleurer à voix haute me brisa le cœur pour une seconde fois et j'avais hâte de me mettre en chasse pour punir les responsables de cet acte odieux qui avaient réussi à détruire une famille qui n'avait jamais fait de mal à personne. Mon cœur se durcissait et mon cerveau préparait déjà le supplice qu'il ferait subir à ces bandits. J'avisai la direction du conservatoire que j'amenaient Robert avec moi, à la maison, et qu'il serait absent pour un certain temps.

À mon retour à l'hôpital, je trouvai Chantal réveillée qui s'empressa de serrer Robert sur son cœur et leurs larmes recommencèrent à couler. Moi je n'en avais plus une seule à verser, mon cœur s'était durci devant la sécheresse de l'âme de certains humains. J'en profitai pour remercier Jean pour sa bonté et sa disponibilité. Nous rentrâmes à la maison en sortant par une porte dérobée de l'hôpital, car les journalistes avaient envahi l'entrée principale et la sortie arrière sur le stationnement. Nous prîmes un taxi, la mort dans l'âme, pour rejoindre David qui ne réaliserait jamais la perte qu'il venait de subir en cette journée de deuil.

Aux nouvelles de fin de journée à la télévision, le commentateur annonçait qu'un médecin avait déclaré la guerre à ceux qui avaient assassiné sa fille et qu'il avait juré de les tuer. Cette séance d'information s'accompagnait d'innombrables photos dont la mienne avec des vêtements brûlés et le visage noirci alors que je faisais serment sur le capot de mon automobile. Ils relataient toutes les tentatives de meurtre qui avaient précédé cet acte odieux et eux aussi ils s'en prenaient aux policiers, les qualifiant même d'incompétents. Comment avaient-ils obtenu tous ces renseignements qui n'avaient été divulgués qu'au sergent Lafleur? Je fermai rapidement la télévision, me rendant compte que j'avais commis une erreur monumentale en accomplissant ce geste de désespoir devant les journalistes

dont j'ignorais la présence. Mon geste posé dans un moment de détresse extrême ne pouvait que nuire à l'opération que je me préparais à effectuer dans les prochaines semaines. Comment pourrais-je avoir des renseignements maintenant pour localiser les auteurs de ce meurtre alors que tous me reconnaîtraient? La sonnerie me tira de mes réflexions et je voulus vérifier qui se présentait à notre porte, s'agissait-il de journalistes?

Philippe, le visage défait, accompagnait Sophie en pleurs, je n'eus pas le courage de leur refuser l'entrée malgré le fait que je ne voulais voir personne. Ils me serrèrent longuement dans leurs bras pendant que les larmes inondaient leurs visages, sans une seule parole, ce que j'appréciai fortement. Pas une seule larme n'apparut sur mon visage, il ne m'en restait plus. Je les avisai immédiatement qu'ils ne pourraient pas voir Chantal qui s'était rendormie sous l'effet d'un sédatif. Nous restâmes assis de longues heures sans dire une seule parole. Je ne me rappelle pas quand ils sont partis, je vivais dans un autre monde où il n'y avait aucune place pour la conscience et la paix, seule la vengeance y régnait en maître.

21

Dans le poste de police régnait une activité fébrile, des policiers en uniforme se mêlaient aux détectives en civil, donnant l'impression que personne ne savait où donner de la tête. Le capitaine avait convoqué, dans son bureau, le sergent Lafleur ainsi que ses deux subalternes et ne mâcha pas ses mots pour leur signifier son mécontentement.

« Je ne suis pas très fier d'avoir sous mes ordres de tels

incompétents, vous faites honte à notre département. Vous n'avez qu'à lire les journaux pour vous apercevoir que je ne suis pas le seul à penser que vous êtes une bande d'incapables ; par votre faute nous sommes tous la risée de la presse et une jeune femme est morte par suite de votre négligence. »

Il s'adressa ensuite aux deux policiers en fonction ce jour-là.

« Expliquez-moi comment ces bandits ont pu poser une bombe sous une auto garée dans un stationnement public en plein jour alors que vous deviez assurer la protection de son propriétaire ? Votre rapport indique que le docteur Côté est arrivé à l'hôpital à sept heures trente avec sa voiture et que vous avez stationné votre véhicule à quelques automobiles de la sienne. Comment ont-ils pu installer cet engin sous votre nez ? Vous étiez deux pour surveiller, c'est ahurissant. Est-ce que vous dormiez ? Nous allons vous donner une chance de vous réveiller lorsque vous serez rétrogradés à la circulation. »

Le capitaine fit une pause pour retrouver son souffle et contrôler sa colère.

« Et vous sergent Lafleur, je n'ai pas de félicitation à vous faire pour le choix de ces deux zigotos. Vous rendez-vous compte que ce médecin a déjà subi trois tentatives avant le meurtre d'hier ? Je dis bien trois tentatives d'assassinat alors que vous deviez le protéger lors des deux précédentes. Où sont les responsables de ces attentats ? Les avez-vous arrêtés ?

— Je suis vraiment désolé, reprit le sergent Lafleur, mais le docteur est difficile à surveiller, il se méfie de nous et sème continuellement mes hommes.

— Vous ne croyez pas, rugit le capitaine, qu'il a raison après trois tentatives de meurtre de se méfier, il a deviné bien avant moi qu'il avait affaire à des incompetents. Comment un homme qui n'a aucune connaissance des méthodes de

filature peut-il échapper à des policiers supposés être des spécialistes en la matière? Comment, hurla-t-il, une canaille peut-elle venir installer un explosif sur une auto stationnée à quelques mètres de vous, directement sous votre nez? C'est inconcevable.

— Je crois, reprit piteusement le constable le plus âgé, que c'est survenu lorsqu'un gros camion blanc s'est stationné dans l'allée entre l'auto du docteur et la nôtre. Nous ne pouvions voir ce qui se passait et il est demeuré environ vingt minutes à cet endroit; nous ne pouvions deviner que quelqu'un poserait une bombe durant ce court espace de temps.

— Nous ne devons pas trop accabler ces hommes, murmura le sergent, ils avaient pour mission de surveiller le docteur, pas son automobile.

— Je n'en crois pas mes oreilles, éclata le capitaine; un homme manque de se faire tuer par un acte intentionnel d'un chauffard, par la suite on tente de pousser sa voiture sous un train et enfin on lui tire un projectile d'arme à feu à travers la vitre de son auto et vous n'êtes pas capables de prévoir que la prochaine étape pourrait être la pose d'une bombe sous son véhicule. Tout cela renforcit ma thèse que vous êtes trois incapables, mais vous sergent êtes encore plus responsable parce que les exécutants ne peuvent habituellement pas être meilleurs que celui qui leur donne les ordres. Vous avez été dupés par ces voyous qui ont placé le camion à cet endroit intentionnellement pour poser leur bombe sous votre nez; aucun de vous n'a rien suspecté et tenté de sortir de l'auto pour vérifier ce qui se passait. Avez-vous au moins noté le numéro de plaque de ce camion ou tout au moins le nom de la compagnie à qui il appartient?

— Non, répondit le plus jeune en rougissant, c'était un véhicule de location sans aucune inscription et on ne pouvait voir la plaque d'immatriculation de l'endroit où

nous étions.

— Avez-vous vu au moins le conducteur? Était-il était seul?

— Nous ne l'avons pas aperçu, répondit le même policier, il est sorti du côté du véhicule qui nous était caché, mais il était seul.

— Nous sommes dans de beaux draps réfléchit tout haut le supérieur, la presse va nous tomber sur le dos et nous étripier s'ils savent que nous étions présents et que le tout s'est déroulé devant deux de nos agents. Quelqu'un peut-il me dire où les journalistes ont pris les renseignements qu'ils publient? Ils en savent autant que nous, comme s'ils avaient lu le dossier mot à mot.

— Il y a eu une fuite, affirma le sergent, mais elle ne vient ni de mes hommes ni de moi. Je vais faire enquête. »

Les cris du capitaine venant du bureau principal avaient terrorisé tous les policiers qui s'étaient réfugiés un peu partout dans des bureaux qui ne leur étaient même pas assignés.

« Vous étiez donc aux premières loges pour voir l'explosion?

— Nous avons vu la jeune dame arriver, ouvrir la jeep, répondit le plus âgé, puis s'introduire à l'intérieur, nous ignorions qu'il s'agissait de la fille du docteur. Puis il y a eu l'explosion violente qui a propulsé sur notre véhicule un grand nombre de débris qui y ont fait des dommages considérables de même que sur les autos stationnées alentour. L'automobile flambait tellement qu'il fut impossible de s'en approcher à plus de cinq mètres et nous avons appelé les pompiers. Impossible de faire une tentative quelconque pour sauver la femme, la chaleur était trop intense; l'explosion avait été si forte que nous étions certains qu'elle était morte sur le coup avant l'incendie.

— Demain je vais tenter de rencontrer le docteur Côté, affirma le sergent, mais la tâche ne sera pas facile, il doit

être très déprimé et m'en vouloir énormément. C'est vrai que je n'ai pas été à la hauteur de la situation, si vous voulez m'enlever l'enquête, je suis prêt à me retirer. »

Le capitaine s'était calmé.

« Non, je n'ai personne d'autre qui a assez d'expérience à mettre sur cette affaire. Vous allez devoir vous racheter en trouvant le responsable de cet acte abominable et l'arrêter pour être jugé, ce qui va vous restituer mon estime et celui de vos confrères. Vous avez vu comme moi le serment du docteur devant la presse, il nous appartient de le convaincre de renoncer à ces foutaises, il n'a aucune préparation pour s'attaquer à ces individus qui ne reculent devant rien pour atteindre leur but. Le pire c'est qu'il s'est mis lui-même la corde au cou, car s'il réussit à mettre ses menaces à exécution, il va être condamné à la prison à perpétuité pour meurtre prémédité. S'il ne renonce pas à cette vengeance, il faudra l'arrêter à la moindre occasion pour vérifier s'il porte une arme, les propos qu'il a tenus nous autorisent maintenant à le faire pour le protéger lui et les autres. Je veux une surveillance constante de ses faits et gestes, la nuit comme le jour, et à la moindre incartade nous allons l'appréhender. Il n'est pas question de laisser qui que ce soit s'ériger en justicier et j'aimerais croire que ces paroles ont été prononcées sous l'effet de la colère et de la panique et qu'il va amender ses propos par la suite. Je vais le rencontrer moi-même demain et je vous libère de cette corvée, je ne suis pas certain qu'il va vous recevoir après ce qui s'est passé. »

Plusieurs coups avaient été frappés à la porte sans que je daigne répondre. Je me tenais sur le côté de l'entrée et me questionnais sur l'identité de cet individu aux cheveux blancs, dont la charpente dépassait la moyenne normale et qui ne semblait pas vouloir abandonner.

« Je sais que vous êtes là docteur Côté, je suis le capitaine Garon de la police de Québec et je désire vous parler un instant, je ne veux pas vous importuner, mais j'ai des informations confidentielles à vous transmettre. »

Je connaissais la raison de la présence de cet officier à ma porte, j'avais fait une erreur épouvantable, sous le coup de la colère, en criant publiquement mon désir de venger ma fille. Ces propos ne serviraient qu'à rendre encore plus difficile mon désir d'en finir avec ces attentats et je devais éviter de jeter de l'huile sur le feu pour ne pas me retrouver avec la police sur le dos. Je devais les convaincre que ces paroles avaient été prononcées sous l'effet de la panique et que je leur laissais le soin de me venger pour me laisser pleurer en paix le départ de ma fille.

J'ouvris la porte pour le laisser entrer.

« Acceptez mes sympathies les plus sincères, me dit-il en entrant dans la maison, nous sommes désolés de ce qui s'est passé.

— Merci!

— Avant que vous ne lisiez les journaux, j'aimerais vous confesser que la bombe a été mise pendant que mes hommes étaient à quelques pas de votre voiture. Un gros camion blanc est venu se stationner entre votre véhicule et celui des policiers pendant une vingtaine de minutes et ce laps de temps a suffi pour installer leurs explosifs. Nous avons affaire à un professionnel et nous croyons que le bandit

était seul.

— Vos hommes n'ont pas été très brillants sur cette affaire ! réussis-je à exprimer.

— Je le reconnais volontiers, mais personne n'aurait pu douter un seul instant qu'un individu poserait une bombe sous une voiture en plein jour, surtout sur un stationnement très achalandé comme celui de l'hôpital.

— Toutes vos belles paroles ne redonneront pas la vie à Julie. Que voulez-vous exactement ?

— J'ai apporté quelques objets qui auraient pu appartenir à votre fille et si vous les reconnaissez cela vous exemptera de la séance d'identification.

— Si je comprends bien, il ne reste rien de ma fille pour la reconnaître.

— C'est à peu près cela. »

Je tendis la main et il me remit un petit sac. La première chose que je touchai fut une montre déformée et noircie par la flamme. Par la suite je saisis un jonc tordu par l'intensité du feu ; j'embrassai cet objet qui avait appartenu à ma Julie chérie. Des clés et autres objets banals complétaient le tableau. J'avais dans la poitrine un poids qui m'étouffait, mais pas une seule larme ne s'écoula de mes yeux.

« Reconnaissez-vous ces objets ? me demanda le policier. Ont-ils appartenu à votre fille ? »

Je répondis par un signe de tête affirmatif.

« Nos artificiers ont pu reconstituer le matériel de la bombe de fabrication artisanale, mais combien efficace. Quatre à cinq bâtons de dynamite, fixés sur une petite bouteille de propane étaient reliés par un détonateur aux deux bornes du démarreur. Un tel engin ne laisse aucune chance de survie parce qu'après l'explosion un incendie incontrôlable se déclenche. Les restes de cet arsenal ne nous permettent pas une enquête plus poussée, car nous savons que ces objets ont été volés l'été dernier sur un chantier de

construction.

— Avez-vous quelques indices sur l'identité des bandits?

— Non ! Pas encore.

— J'en étais certain !

— Ne soyez pas sarcastique, nos policiers font leur possible. Nous avons une équipe de sept policiers qui travaillent sur cette enquête.

— Je suis désolé de vous donner tout ce trouble, repris-je d'un air narquois. »

Le capitaine n'osa pas relever la raillerie sentant que les propos ne feraient que s'envenimer par la suite.

« Avec votre permission j'aimerais vous poser une question ? dit le policier.

— Allez-y !

— J'ai vu, comme beaucoup de spectateurs, le serment que vous avez fait devant la presse, était-ce sérieux ? Avez-vous vraiment l'idée d'entreprendre une vendetta contre les meurtriers de votre fille ? Vous n'avez pas les capacités d'engager un tel combat avec ces individus ; ils vont vous tuer et de plus vous allez compliquer notre tâche en devenant vous-même un hors la loi. Nous allons vous empêcher par tous les moyens de mettre vos menaces à exécution. »

Je pris bien mon temps avant de répondre dans le but de donner une certaine crédibilité à ce que j'allais dire.

« Je veux les mettre en colère pour attirer sur moi leur vengeance de façon à ce qu'ils deviennent plus téméraires et que vous n'ayez qu'à les cueillir sur le fait. Je ne voudrais pas que ma mort vous donner encore plus de travail que vous en avez déjà. J'aimerais bien répondre affirmativement à vos propos et vous dire que je vais régler le problème sans l'aide de personne, mais je n'ai pas la force d'entreprendre une telle tâche, je suis même certain que si je réussissais à attraper ces meurtriers je n'aurais pas la capacité ni la détermination voulue pour les assassiner. J'ai passé ma vie

à sauver des gens et je ne me vois pas commencer à en tuer maintenant. J'ai fait cette déclaration sous l'effet de la colère, j'avais perdu toute notion d'existence, ne m'apercevant même pas qu'il y avait des journalistes présents. Si j'avais eu le bandit au bout d'une arme à ce moment il serait mort, mais maintenant je vous laisse le soin de venger ma fille. »

Le capitaine eut un moment d'hésitation puis me regarda dans les yeux ; je soutins aisément son regard avant qu'il ne déclare :

« Je vous crois sur parole, nous allons retrouver ces salauds et les faire condamner, ils risquent la prison à perpétuité pour meurtre prémédité. Avez-vous quelques questions avant de nous séparer?

— Pouvez-vous me renseigner régulièrement sur les résultats de vos recherches? Avez-vous des indices vous permettant de localiser ces individus?

— À la première question, je puis vous assurer que nous vous transmettrons toute découverte importante qui permettrait de trouver les coupables, mais les indices que nous possédons sont très minces. Nous ne pouvons même pas retracer le camion blanc qui a obstrué la vue de nos agents. Nous n'avons pas le numéro d'immatriculation et aucune inscription n'était présente sur la boîte. La compagnie Jasper qui est la seule à louer ce genre de véhicule à Québec n'avait aucun camion sur la route ce jour-là. Nous voilà dans un cul-de-sac. Nous allons faire publier une image de ce camion en espérant que quelqu'un pourra nous renseigner sur les déplacements de ce véhicule. Nous allons continuer à vous accorder protection et surveillance. N'essayez pas de perdre nos policiers, vous leur compliquez la tâche ; n'oubliez pas que votre vie est encore en danger. Nous n'avons pas été chanceux jusqu'à ce jour, mais le vent peut tourner à notre avantage. »

Chantal avait accepté la mission de s'occuper de David et j'en remerciais le ciel à chaque jour parce que cette charge lui faisait oublier en partie les tristes événements que nous avions vécus récemment et me laissait en plus une entière liberté. Robert avait décidé de se replonger dans le travail et lorsqu'il n'était pas en voyage, il rentrait tard le soir. Cette situation me permettait de planifier minutieusement mon enquête d'autant plus que le sergent Lafleur m'avait appelé pour m'informer que la police n'avait aucun indice susceptible de retrouver le coupable.

Depuis une semaine, un véhicule banalisé de la police me suivait régulièrement et j'avais trouvé un moyen de m'y soustraire en louant une voiture que je stationnais dans une rue qui limitait la zone boisée à l'arrière de ma demeure, ma nouvelle voiture restant face à ma maison devant les policiers qui accordaient une surveillance de tous les instants. Lorsque je voulais quitter sans qu'on me voit, je n'avais qu'à sortir par la porte arrière et traverser le boisé.

Tous les soirs vers minuit je désertais ma résidence en cachette et me rendais dans les bars les plus sordides pour me lier d'amitié avec des individus plus ou moins louches qui hantaient ces lieux. J'en profitais alors, en leur payant plusieurs consommations, pour me renseigner sur le milieu carcéral et aussi pour parler de la fameuse explosion survenue à l'hôpital récemment et qui avait causé la mort d'une jeune fille. Ayant été élevé dans un quartier difficile il m'était aisé de choisir un langage aussi châtié que le leur facilitant ainsi les confidences.

La plupart du temps ils ne connaissaient pas les auteurs de ce triste événement et émettaient les suppositions les plus farfelues.

Une nuit alors que mes avances pour parler à quelques clients assez rébarbatifs s'étaient avérées vaines, une danseuse vint s'asseoir à ma table et me demanda de lui payer une consommation. J'eus un choc violent en la regardant comme si j'avais été frappé par la foudre. La nature était-elle assez cruelle pour me torturer ou m'humilier de la sorte en créant une ressemblance aussi marquée avec ma Julie sauf pour la couleur des cheveux. Cette jeune personne devait avoir environ vingt ans au maximum avec des cheveux blonds qui couvraient la majeure partie de son cou et de son dos, elle aurait pu rivaliser avec les plus belles filles si elle n'avait pas eu autant de maquillage sur le visage. Mon attention fut surtout sollicitée par la manie de mettre son index sur ses lèvres lorsqu'elle réfléchissait profondément, geste que faisait Julie également. J'étais incapable de parler, me questionnant sur la possibilité d'une farce de mauvais goût. Elle titubait un peu et son élocution était un peu empâtée manifestant ainsi un état d'ivresse naissante, ce qui me laissa le temps de me ressaisir sans qu'elle remarque mon trouble. Plus je la regardais plus je constatais cette ressemblance avec ma fille qui aurait pu passer pour sa sœur.

« Est-ce qu'il vient ce verre ? » demanda-t-elle avec difficulté.

Je m'empressai de satisfaire à sa demande avec une bouteille de champagne, me faisant gratifier par cette personne d'être un gentleman qui connaissait les bonnes manières.

Elle parlait si vite et si abondamment que je ne pouvais placer un mot, abordant tous les sujets possibles entre le sexe et la politique.

« Comment t'appelles-tu et que fais-tu dans la vie ? » s'informa-t-elle sans me laisser le temps de répondre en changeant brusquement de sujet. Il y a eu un attentat terrible il y a dix jours à l'hôpital et je sais qui a fait cela, me dit-elle entre deux gorgées du précieux nectar. »

Puis elle s'orienta sur un autre sujet pour m'entretenir de

sa vie amoureuse manifestement assez tumultueuse, alors qu'elle venait de quitter son petit ami qui était devenu jaloux. Malgré mon désir d'amener la conversation sur l'explosion, peine perdue, je dus supporter la litanie d'obscénités qu'elle débita sur son père et sur les relations tendues qu'elle avait eues avec cet ivrogne, le décrivant aussi comme un coureur de jupons impénitent jusqu'à ce qu'il meure d'une cirrhose du foie. Sa mère était décédée quelques semaines auparavant la laissant seule au monde à dix-neuf ans.

« À propos je m'appelle Sonia, révéla-t-elle à brûle-pourpoint, d'une voix de plus en plus pâteuse, je suis danseuse dans cette boîte, mais je ne suis pas une putain et je ne couche pas avec n'importe qui. Je ne voudrais pas que tu te fasses des idées, dit-elle d'un air sévère.

— Pas du tout, je trouve au contraire votre conversation fascinante, je ne m'ennuie pas avec vous.

— Ah! J'adore que tu me vouvoies; c'est vrai que tu trouves ma conversation intéressante? Mon ancien chum disait toujours que j'étais du type rasoir et que j'avais été vaccinée avec une aiguille de gramophone. Trouves-tu que je parle beaucoup?

— Pas du tout, c'est plutôt charmant, répliquai-je en souriant; j'ai été troublé lorsque vous avez parlé de l'explosion à l'hôpital, mais c'est peu probable que vous connaissiez l'individu responsable de cet attentat, habituellement personne ne confesse ce genre de secret. Je crois à une simple vantardise d'un client qui était un peu saoul.

— Non! Non! Non! Je connais ce type depuis un mois et demi, il reste à Montréal. Tous les soirs il venait me voir danser. Les hommes qui me voient en spectacle une seule fois reviennent toujours. Toi aussi tu vas appliquer. »

Un frisson me terrassa, dans un instant je connaîtrais le

nom de celui qui avait assassiné ma fille.

« Parlez-moi de cet individu.

— Je ne devrais pas te parler de lui, il est dangereux et j'en ai peur. Un gars qui est capable de mettre une bombe sous un char et tuer une fille peut faire n'importe quoi.

— Cela m'intrigue beaucoup, insistai-je poliment, pouvez-vous m'en dire un peu plus? Soyez gentille!

— Ah! Non! Changeons de sujet, parlons de toi. Même si tu es âgé; tu dois avoir au moins trente-cinq ans, tu es bel homme et très instruit; c'est plaisant de parler avec toi. C'est assez curieux mais j'ai l'impression de te connaître, es-tu un acteur à la télévision? Dis-moi ton nom. »

Je n'avais pas eu le temps de répondre que déjà elle avait entrepris un autre sujet d'une voix qui devenait de plus en plus inaudible, résultat d'un excès de champagne. Cette conversation à sens unique ou ce monologue se poursuivait une bonne heure encore jusqu'au moment où elle décida d'aller se coucher.

« Veux-tu me reconduire chez-moi? demanda-t-elle dans un état d'ivresse assez avancée, mais pas question que tu couches avec moi. »

Ces dernières paroles faisaient mon affaire, car moi non plus je ne voulais pas coucher avec elle.

Arrivée à destination, elle voulut sortir seule du véhicule mais elle en fut incapable et je dus la prendre sous les bras pour l'aider à entrer chez elle, un petit appartement qui était situé au deuxième étage d'une maison délabrée dans un quartier assez pauvre. Dans le salon je l'étendis sur le divan, l'installai confortablement pour la nuit et en voulant relever sa tête pour mettre un oreiller, elle saisit mon visage à deux mains, me donna un baiser langoureux que je n'osai pas refuser par crainte de l'insulter et perdre ainsi la chance de retrouver celui que je cherchais. En me libérant, sa tête retomba, elle dormait.

Il était trois heures du matin quand je rentrai chez-moi ; les policiers étaient toujours en faction à l'extérieur et Chantal dormait. David reposait aussi dans son petit lit.

« Je t'en prie, supplia Chantal pendant que nous déjeunions, après lui avoir raconté ma soirée de la veille, sois prudent, cet individu est dangereux. S'il t'arrive malheur, je ne pourrai pas survivre à un autre drame et David aura perdu presque toute sa famille. J'espère que tu ne prends pas trop de plaisir à te laisser embrasser par des danseuses ?

— Ma vie est toujours en danger même si j'ai perdu ma fille et je ne peux attendre que les policiers retrouvent le criminel, ils sont inefficaces. Je peux retrouver celui qui a commis ce crime et je dois tenter ma chance. Je retourne ce soir au même bar pour rencontrer cette danseuse et je vais savoir toute la vérité. Par la suite je verrai quelle attitude prendre. Je l'ai laissée m'embrasser parce que je ne voulais pas la rebuter et ainsi perdre mes chances de retrouver ce salaud. Cette jeune fille ressemble étrangement à notre Julie. Ne sois pas inquiète, il ne se passera rien entre elle et moi, fais-moi confiance. »

24

À minuit et quart je pénétrais de nouveau dans ce bar et je dus prendre quelques instants pour habituer mes yeux à la pénombre qui y régnait. Le son émergeait des haut-parleurs avec une telle force que les verres sur les tables vibraient avec la musique lascive qui guidait les pas de danse de Sonia vêtue uniquement d'un diadème qui lui ceignait le front. Aucun des nombreux clients absorbés par le spectacle ne

me vit entrer et le portier me conduisit près de la scène à une table réservée.

Sonia m'avait aperçu dès l'instant où je m'étais assis et tout en continuant à rythmer la musique d'un pas traînant elle s'approcha de moi et se pencha si près de mon visage que ses longs cheveux me coiffèrent pendant un instant, réveillant la jalousie des nombreux spectateurs. Elle continua ainsi un certain moment tout en poursuivant à danser pendant qu'elle me murmurait à l'oreille :

« Je savais que tu reviendrais me voir danser. Ne t'en vas pas c'est ma dernière danse tu ne le regretteras pas. Comme tu peux le voir je t'avais réservé une place et j'avais averti le portier que tu viendrais. »

Je détestais ce genre de manifestations publiques d'autant plus que je risquais d'être reconnu et de saboter ma mission.

Après sa danse elle vint s'asseoir à ma table convenablement vêtue, me donnant en passant un baiser sur la joue comme si nous étions de vieux amis, attirant par le fait même les regards d'envie des nombreux consommateurs autour de nous. Une autre danseuse se présentât sur scène dans un bruit assourdissant d'une musique endiablée empêchant entre nous une conversation sensée. Après quelques tentatives infructueuses de dialogue, Sonia quitta sa place en face de moi pour s'asseoir tout près de moi et me prit la main sous la table, comme si nous étions des amoureux. Ce geste me rendit nerveux et inconfortable; je regardais les hommes autour de nous qui suivaient le spectacle d'une fille nue qui se déhanchait à un rythme infernal. Cette danseuse nous accordait, à Sonia et à moi, une attention spéciale qui m'inquiétait beaucoup; dans quel pétrin m'étais-je fourré? Je ne voulais surtout pas faire de peine à personne en particulier à Sonia qui me semblait une proie sensible et fragile prête à s'amouracher d'un vieux comme moi, tout en m'affichant comme sa nouvelle conquête.

Quand enfin la musique s'arrêta elle se tourna vers moi pour me dire que toute la journée elle avait pensé à moi ; elle avait retrouvé mon identité en feuilletant ses vieux journaux.

« Mark ! Tu ne peux savoir, me dit-elle les larmes aux yeux, toute la peine que j'ai pour toi à la suite du décès de ta fille qui avait presque mon âge. J'ai été bouleversée quand j'ai revu ta photo dans le journal, les habits sales et le visage noirci, jurer de venger ta fille. Je t'ai trouvé tellement beau. J'ai décidé de t'aider à retrouver ce criminel mais je dois faire attention, car il est dangereux et il doit peut-être regretter de m'avoir fait des confidences sous l'effet de la boisson. J'ai avisé mes amis qui travaillent dans ce bar que tu étais mon nouvel amour et je t'assure que ce n'est pas loin de la vérité, cela dépendra de toi. Je ne veux pas te parler ici de l'agresseur, mais si tu veux venir chez-moi, je t'expliquerai tout. »

Contrairement à notre première rencontre, alors que je la reconduisais chez elle, elle me demanda de lui parler de moi et s'abstint de tout bavardage. Je lui racontai les tentatives de meurtre que j'avais subies comme l'avaient rapporté les différents médias. Elle voulut savoir si j'aimais encore ma femme et parut contrariée devant ma réaction affirmative. Rendue à son domicile elle s'assit près de moi et me relata sa rencontre avec le meurtrier :

« Il s'appelle Steve, j'ignore son nom de famille, et il est originaire de Montréal. »

La description qu'elle m'en donna correspondait à celle de Steve Leblond qui accompagnait Claude lors du vol de banque. Ainsi c'était Claude qui était derrière tous ces attentats.

« Plusieurs soirs de suite il m'a invitée à sa table, reprit-elle doucement, il avait beaucoup d'argent dans ses poches. Le patron aime bien que l'on fasse dépenser les clients et c'est

pourquoi j'acceptais ses invitations, car en plus de danser nous recevons des gratifications sur l'argent que nous faisons dépenser aux clients. Il m'a souvent offert d'aller à sa chambre, mais j'ai toujours refusé. Il m'a révélé demeurer en secret chez son demi-frère qui habite à quelques pas d'ici sur la même rue, au sept cent dix-neuf. Il se déplaçait avec un gros camion blanc qu'il avait loué à Montréal et qui aurait servi à mettre la bombe tel que le décrivaient les journaux. Le dernier soir, il s'est présenté complètement givré et ne cessait de me dire qu'il avait encore manqué son coup.

C'est le diable en personne pour avoir autant de chance, m'avait-il avoué en parlant de toi. J'ai presque tout dépensé l'argent reçu pour ce contrat. »

Il devait se dépêcher pour retourner à Montréal, car la police serait bientôt à ses trousses s'il restait dans les parages. Il m'a menacée de mort si je répétais ses paroles tout en me montrant le revolver attaché à sa ceinture. Il est parti cette nuit-là et je ne l'ai pas revu.

— Je te remercie de ta franchise, dis-je, ayant décidé de la tutoyer à mon tour, tes propos vont m'aider à retrouver ce bandit. »

Comme je me levais pour partir :

« Tu ne vas pas me quitter ainsi, supplia-t-elle doucement en me prenant la main, tu ne me trouves pas belle? Vais-je te revoir?

— Tu es très belle, mais je ne peux me permettre une aventure à ce moment de ma vie. Je veux être très franc avec toi. Je suis marié avec une femme merveilleuse que j'aime énormément. Comme tu l'as dit, ma fille avait à peu près ton âge et je pourrais être ton père. Nous vivons depuis quelque temps une situation difficile alors que ma fille venait d'accoucher d'un garçon et elle est morte dans cet attentat qui me visait personnellement. Ma vie est toujours

en danger et j'ai peur que toutes ces tentatives viennent à faire d'autres victimes parmi mes proches. Je dois consacrer tout mon temps pour retrouver les responsables et les faire payer. Tu dois comprendre qu'actuellement je suis bouleversé et qu'il n'y a de place dans mon cœur que pour la haine. Je suis flatté de l'intérêt que tu me portes mais je ne peux te laisser aucun espoir, je n'ai rien fait pour mériter ton amour, dis-je en me rassoyant et j'ai beaucoup d'affection pour toi. J'ai trouvé que tu as une bonne éducation, tu es intelligente, et une merveilleuse jeune fille qui ne devrait pas faire ce métier qui ne t'apportera que du chagrin. Si jamais tu désires étudier, je suis prêt à t'aider de toutes les manières possibles comme tu m'as aidé ce soir. Dans d'autres circonstances j'aurais aimé être ton amoureux, mais ma vie ne me laisse aucune place pour une aventure aussi merveilleuse qu'elle aurait pu être avec toi.

— J'aurais aimé être médecin comme toi, me dit-elle, mais mon père était un alcoolique et ne voulait pas payer mes études, j'ai été obligée de travailler.

— Si tu veux aller en médecine comme ma fille devait le faire, je pourrai te faciliter les choses.

— Ta proposition m'intéresse beaucoup, réfléchit-elle à haute voix, d'autant plus que c'est probablement la seule façon de te revoir. Mais je t'en supplie, fais bien attention à toi, je ne veux pas te perdre au moment même où je viens de te rencontrer. »

Le lendemain je racontais ma soirée à Chantal sans rien omettre.

« Je suppose, me dit-elle, que tu vas te rendre à Montréal pour retracer ce Steve Leblond ; c'est très dangereux, je ne veux pas que tu te fasses tuer. Tu devrais refiler le tuyau à la police et ne pas t'en occuper. De plus crois-tu que la proposition faite à cette jeune fille soit une bonne idée ? Te rends-tu compte qu'elle est en amour avec toi et qu'elle

risque de souffrir encore plus. Si tu décides de l'aider, j'aimerais la rencontrer auparavant; entre femmes nous pouvons avoir une bonne conversation. »

Pendant deux jours consécutifs je préparai ma mise en scène.

« Sophie, j'ai besoin de ton aide, implorai-je délicatement, je veux changer de personnalité, peux-tu faire ce miracle? »

J'avais décidé de modifier mon apparence pour rencontrer Steve Leblond et Sophie était la personne la plus apte à exécuter cette transformation. Après avoir écouté mon récit sur tout ce qui s'était passé depuis le décès de Julie, elle prit un certain temps avant de répondre.

« Tu prends de grands risques dans ta vendetta, d'autant plus que modifier l'image d'une personne ne se limite pas à lui poser une moustache et lui fournir une paire de lunettes. Le principal point d'identification d'une personne se situe au niveau des yeux; bien souvent lorsque un individu rencontre une ancienne connaissance, c'est le regard qui permet en premier lieu de mettre un nom sur un visage alors que les autres signes sont disparus avec l'âge et l'embonpoint. Dans le cas présent, le bandit ne t'a pas vu d'assez près pour t'identifier par tes yeux et il ne servirait à rien de te faire porter des lentilles cornéennes pour modifier la couleur de ton iris. Il ne te connaît pas assez non plus pour transformer ta démarche mais il serait peut-être nécessaire de convertir la longueur de ton pas en le raccourcissant ou en l'allongeant; c'est souvent suffisant pour tromper l'adversaire. Nous n'aurons pas à corriger ta voix qu'il n'a jamais entendue. Il ne reste que deux choses à changer chez toi, ton allure générale et ton visage. Pour ton maintien il suffit que tu te tiennes un peu penché vers l'avant au repos et à la marche et surtout à te pratiquer avant de le faire. Quant au visage, je m'en charge, je vais te vieillir d'au moins quarante ans et avec une démarche

un peu hésitante tu vas pouvoir te promener bras dessus, bras dessous avec ton bandit. Il y a cependant un problème, impossible de prendre une douche ni de te laver le visage, tu ne devras pas te promener à la pluie battante, car je ne serai pas avec toi pour corriger les imperfections. Je vais en plus t'expliquer comment réparer les petits accidents à ton maquillage. Je t'avertis que tes rencontres avec une danseuse ne me plaisent pas du tout, proféra-t-elle en riant, avant qu'elle puisse mettre le grappin sur toi, elle devra attendre son tour ; pas question que je lui cède ma place, je suis la première prenante après Chantal. »

La séance de maquillage dura environ quatre heures qui me parurent cinq minutes à endurer les douces caresses de Sophie qui se déplaçait autour de moi en me frôlant avec ses mains, ses cuisses ou encore sa poitrine, en résumé tout son corps. Tous les conseils qu'elle me prodigua durant le travail ne prirent jamais racine dans mon cerveau et je dus lui demander de les répéter par la suite. Je suspectai fortement qu'elle avait fait exprès pour me notifier qu'elle n'était pas prête à me sacrifier à quelqu'un d'autre sans combattre. Le miroir me montra un individu que je ne connaissais pas. Lorsque je revins à la maison, après avoir actionné la clochette, Chantal vint répondre et devant mon silence, demanda : "Que voulez-vous monsieur?"

J'éclatai d'un rire fou devant son affolement lorsque je prononçai : "Bonjour ma chérie!"

Le premier moment de surprise passé, elle m'avoua ne pas m'avoir reconnu confirmant l'efficacité de mon déguisement.

Le soir même j'entrais à Montréal et décidais de prendre une chambre dans la même rue que le bar le Perroquet Bavard, dans le même édifice où Claude avait élu domicile une année et demie auparavant. La chambre qu'il avait habitée était au deuxième étage et la mienne au troisième d'où j'avais une excellente vue sur tout le secteur. Je pris soin de toujours porter des gants chirurgicaux lorsque j'étais à l'intérieur pour ne pas laisser d'empreintes.

Vers minuit je sortis de mon appartement, imitant le pas fatigué d'un vieillard, pour entrer quelques pas plus loin dans ce bar. Le juke-box jouait à tue-tête une chanson western des années soixante et je dus patienter quelques minutes pour habituer mes yeux à l'obscurité qui régnait à l'intérieur de cet endroit enfumé. Un jeune homme très musclé me demanda si je voulais m'asseoir au bar ou à une table. Je choisis cette dernière alternative afin de pouvoir examiner facilement les lieux et les clients sans trop me faire remarquer.

La salle était vaste, agrandie par la présence de nombreux miroirs qui scintillaient sous les reflets multicolores d'une sphère à multiples facettes qui comme un diamant suspendu au plafond tournait lentement pour donner une ambiance de fête. Il ne restait que quelques tables vides alors que celles autour de moi étaient occupées par une majorité d'hommes qui tentaient, par des réflexions plus ou moins égrillardes, d'attirer l'attention de quelques femmes légèrement habillées qui laissaient deviner non seulement leur anatomie mais aussi leur profession. Mon arrivée stimula la curiosité de mes voisins immédiats qui s'interrogeaient sur la pertinence pour un vieillard de se retrouver dans un tel endroit.

Une jeune fille rondelette et bien en chair, vêtue d'une minijupe qui exposait aux regards lubriques de longues cuisses finissant sur une petite culotte rose, s'approcha de ma table avec un plateau et me demanda d'une voix enrouée : « Qu'est-ce que tu prendras, pépère? »

Cette familiarité me choqua au plus haut point, me demandant pourquoi un vieillard ne méritait pas plus de considération de la part d'une jeune fille. Mais je fis bien attention, en ne montrant pas ma déception, d'attirer l'attention sur moi et ternir mes chances de retrouver celui que je cherchais. Mon verre de bière en main je cherchais Steve Leblond, mais en vain, il n'y avait aucune trace de sa présence ; peut-être verrais-je Lise Lemay qui avait témoigné en faveur de Claude ; elle aussi était absente.

Je restai sur place pendant deux heures et après deux bières, je quittai lentement le Perroquet Bavard, comme un vieillard qui avait pris un verre de trop. À mon appartement une idée extraordinaire naissait lentement dans mon esprit concernant le camion utilisé par Leblond qui devait avoir été loué à Montréal. La vérification du bottin téléphonique me permit de constater que la compagnie Jasper de Québec avait une succursale à Montréal.

Le lendemain je me présentais à cette compagnie et le préposé après un premier refus, m'informant qu'il n'avait pas le droit de donner les noms de ses clients, céda en acceptant cent cinquante dollars, et avoua avoir loué un camion blanc non identifié à un client dont le nom et l'adresse apparaissaient sur le registre, tels qu'ils figuraient sur une photocopie du certificat d'immatriculation du locateur. Il s'agissait bien de Steve Leblond et je possédais son adresse. Il logeait à quelques pâtés de maison de ma chambre et je commençai à surveiller l'entrée de son immeuble ; je vis circuler plusieurs personnes mais aucune ne ressemblait à mon homme. L'adresse indiquait un appartement situé au

deuxième étage dans un immeuble vieillot, mal entretenu. Après une heure, n'y tenant plus, j'entrai dans l'immeuble et cognai à la porte de l'appartement sachant pertinemment qu'il ne pouvait pas me reconnaître. Une vieille dame mal habillée, toute ridée, vint me répondre m'avisant que le locataire que je cherchais avait déménagé depuis six mois et quelle ignorait sa nouvelle adresse.

Le découragement suivit l'état d'euphorie vécue lors de l'obtention de son adresse. Il ne me restait plus que le Perroquet Bavard. Si Steve n'y mettait pas les pieds, alors j'aurais perdu toute trace de lui. Comment le retrouver dans une grande ville comme Montréal?

De nouveau à minuit, je me dirigeai d'un pas traînant vers le même bar et choisis une table près de la porte. L'ambiance ressemblait beaucoup à celle de la veille sauf qu'il y avait moins de clients et le service était exécuté par seulement deux serveuses. Celle qui s'approcha de moi était Lise Lemay qui me regarda attentivement avant de me demander quelle consommation je désirais prendre. À son retour elle versa la bière en silence et déposa mon verre sur la table tout en observant mon visage. M'avait-elle reconnu malgré mon déguisement? Même Chantal s'y était laissée prendre.

« Il me semble que je vous ai déjà vu, êtes-vous venu ici auparavant? demanda-t-elle d'une voix qui semblait anxieuse. J'ai la mémoire des visages et j'ai vaguement l'impression de vous connaître. »

Je répondis par un signe négatif de la tête tout en prenant une gorgée de bière offrant ainsi une logique à mon silence, et pour me faire pardonner je lui accordai un bon pourboire qu'elle accepta avec un grand sourire. Advenant le cas où Leblond ne se présenterait pas, aurais-je des chances qu'elle me révèle son adresse tout en la rétribuant grassement?

Je la vis me regarder à plusieurs reprises ce qui me fit

manquer l'arrivée de Steve que j'aperçus tout à coup assis au bar. Je ne le voyais que de dos, mais j'étais convaincu que c'était bien lui. Il engagea la conversation avec la serveuse et tout à coup se retourna pour me regarder à son tour et je fis semblant de ne pas le voir, promenant mes yeux tout autour de la salle comme quelqu'un qui s'ennuie. Son inspection dura quelques minutes et probablement satisfait du résultat il se retourna vers Lise Lemay pour continuer le dialogue. J'étais certain qu'il ne m'avait pas reconnu.

Il resta assis sur son tabouret jusqu'à deux heures et trente puis le voyant payer l'addition, je quittai le bar et m'installai au volant de mon automobile. Quelques instants plus tard Steve Leblond quitta le Perroquet Bavard à pieds et tourna à gauche au coin suivant pour poursuivre encore quelques mètres jusqu'à une maison de trois étages où il s'engagea dans un escalier qui descendait à un sous-sol. J'attendis qu'il disparaisse à l'intérieur puis à mon tour je me dirigeai vers la maison et je l'aperçus au moment même où il fermait les persiennes de la fenêtre donnant sur la rue.

Maintenant je possédais l'adresse de Leblond et le lendemain je règlerais le compte de ce bandit.

Mon sommeil fut perturbé par des rêves d'une violence inouïe où tous mes ennemis s'étaient donné le mot pour me poursuivre et tenter de m'assassiner. Je me réveillai à quatre heures du matin en état de sudation profuse après qu'une explosion eut détruit ma nouvelle voiture, dans mon rêve évidemment, et il me fut impossible de me rendormir. Je profitai de ce contretemps pour réparer mon maquillage et préparer le scénario de la mort de monsieur Leblond.

À dix heures j'allai récupérer dans ma voiture une mallette qui contenait mon revolver, deux paires de menottes que j'avais achetées chez un prêteur sur gage, une corde, une petite balle de caoutchouc, du ruban adhésif ultra fort, un couteau à cran d'arrêt, un plateau utilisé pour faire de la

petite chirurgie et enfin des gants chirurgicaux. Je plaçai l'arme à feu dans mon dos, accrochée à ma ceinture, mis les gants chirurgicaux pour ne pas laisser d'empreinte digitale et pris la mallette pour me diriger vers la maison de Leblond. Plusieurs coups frappés à sa porte furent nécessaires pour obtenir un :

« J'arrive. »

Son visage manifesta une grande interrogation à ma vue et il plissa les yeux, puis il voulut refermer la porte mais je lui mis mon pistolet sous le nez et il recula laissant la porte béante devant moi.

« Qui es-tu et que me veux-tu grand-père? cria-t-il en reculant vers un petit meuble où reposait un colt 38, pendant que moi j'entrais dans l'appartement.

— Ne touche pas à ce pistolet sinon tu vas mourir tout de suite, répliquai-je tout en armant le chien. Tu fermes ta grande gueule, c'est moi qui pose les questions ici, le menaçai-je tout en prenant son arme à feu et aussi un poignard qui reposait sur une table. »

Steve Leblond était plus petit et pesait environ dix kilogrammes de moins que moi. Le fait de remettre mon revolver derrière mon dos le fit sourire.

« Tiens! Tiens! Grand-père, tu veux m'essayer aux poings, tu vas regretter ça; après tu vas répondre à toutes mes questions. »

Il s'élança de toutes ses forces sur moi et la droite que je balançai, digne de Mohamed Ali, brisa complètement son élan et ses genoux plièrent; j'enchaînai avec une gauche suivie d'une droite au visage qui l'envoya au pays des rêves; je me revoyais au temps de mon adolescence quand nous devions disputer chaque mètre de terrain pour notre subsistance. Mes confrères anesthésistes auraient apprécié cette nouvelle technique d'analgésie peu applicable dans un milieu hospitalier mais combien efficace. Je pris bien mon

temps pour le transporter sur son lit, fixai les deux paires de menottes à ses poignets et aux montants en acier de sa couchette, puis j'introduisis la balle de caoutchouc dans sa bouche tout en recouvrant le tout de ruban adhésif serré, comme j'avais vu faire dans les films. J'attachai solidement ses jambes au pied du lit avec des nœuds marins et je m'assis sur un vieux sofa tout en attendant son réveil ; rien ne me pressait.

Il émergea de son sommeil dix minutes plus tard et il s'agita en constatant sa situation, puis il me vit et devint pâle comme la mort essayant sans succès de communiquer. Le fait de rester là sans bouger ni rien dire, juste à le regarder, provoqua chez lui une terreur indescriptible, il s'évertua à se libérer de ses liens et à hurler des mots incompréhensibles sous son bâillon. Je jubilai de le voir paniquer ainsi et après un certain temps la fatigue le terrassa et il se calma attendant que je parle. J'avais tout mon temps et je voyais que l'affolement le submergeait ; ma vengeance commençait. J'ouvris ma mallette et sortis lentement les instruments de chirurgie qui commencèrent immédiatement leur effet ; j'eus l'impression que les yeux allaient lui sortir de la tête lorsqu'il vit le scalpel dans mes mains et il se remit à s'agiter de façon désordonnée et incontrôlée.

Je déchirai la chemise sale qu'il portait mettant à nu un thorax couvert de poils pendant qu'il continuait à se débattre. Je pris mon arme à feu et la lui collai sur l'œil gauche, cela eut l'effet de calmer sa crise convulsive, mais pour en être bien certain, je la laissai en place deux à trois minutes, puis je la retirai lentement. J'étais certain qu'il croyait avoir affaire à un fou furieux, impression que je voulais faire durer le plus longtemps possible. Je pris le bistouri de nouveau bien en main, en vérifiai le tranchant et piquai sa peau à trois reprises ce qui déclancha de nouveau une escalade d'agitation avec l'apparition de coulées de

sang de chaque côté du thorax.

« Je vois que tu ne sais pas encore à qui tu as affaire, avançai-je prudemment ; pourtant tu me connais très bien. Tu as dû te rendre compte que je ne suis pas aussi vieux que j'en ai l'air, ton visage en porte les marques. Tu me poursuis depuis des mois, mais je ne peux te pardonner d'avoir tué ma fille, tu vas mourir et tu devrais faire la paix avec ton créateur. »

Assez curieusement mes paroles semblèrent calmer son agitation au moment même où il me reconnaissait.

« Je ne comprends pas que tu veuilles me tuer, repris-je sur le même ton, est-ce un ordre de Claude Jutras ?

Il agitait la tête dans tous les sens tout en émettant des grognements incompréhensibles.

« Je vois que tu ne veux rien dire. »

Il fit un signe de tête négatif.

« Je vais te libérer de ton bâillon pour que tu me dises qui t'a payé pour me tuer, car je suis certain que tu n'as pas pris cette décision toi-même. Mais je t'avertis de ne pas crier sinon je t'assomme avec mon pistolet. »

L'arme tenue de la main droite au-dessus de son visage, je défis le ruban de la main gauche alors qu'il expulsa la balle en toussant et en sacrant.

« Espèce d'imbécile ! Libère- moi tout de suite, sinon il va t'en cuire, cria-t-il.

— Je ne crois pas que tu sois dans une situation pour donner des ordres. Je t'avertis, je veux savoir qui t'a donné l'ordre de me tuer.

— Je ne te dirai jamais qui est responsable de ce contrat, ça ne se fait pas dans notre milieu.

— Je vois que tu n'as rien compris à la situation, tu n'as pas le choix je vais te tuer c'est certain ; mais si tu ne me livres pas l'auteur de cette vilénie, tu vas mourir dans les pires tourments, car je vais t'opérer à froid, sans anesthésie,

ton cœur de salaud va être exposé à l'air pour que le monde entier et l'être répugnant qui t'a engagé conçoivent l'abomination que tu as commise en tuant ma fille. Si par contre tu me nommes le responsable de cette tuerie, alors je vais t'achever rapidement. Personne ne sait que je suis ici et je ne laisserai aucune trace pour la police.

— Vas te faire voir, hurla-t-il, alors que la menace que je lui avais faite s'abattit sur son front le privant à nouveau de sa conscience. »

Le sort en était jeté, il allait mourir, et j'en profitai pour remettre la boule de caoutchouc à sa place originale avec le sparadrap. La récupération fut plus longue que la première fois alors que le sang coulait abondamment de la plaie frontale que je venais de lui infliger avec mon arme à feu. Il reprit conscience lentement tout en refusant de me regarder. Je saisis mon scalpel et lui fis une incision de dix centimètres de long provoquant un hurlement épouvantable suivi d'une nouvelle perte de conscience. Je m'aperçus qu'une sudation profuse m'avait envahi et que mon cœur battait à tout rompre, je dus alors m'asseoir pour récupérer, mais je savais maintenant que je ne pourrais pas continuer cette torture ni même le tuer; impossible de tenir le serment fait à Julie, je n'en avais plus la force, je ne pouvais assassiner un être humain aussi méprisable soit-il. La nausée me prit à la gorge et je courus à la toilette rendre mon déjeuner.

« Julie! Pardonne-moi! implorai-je, ton pauvre père ne peut remplir la promesse qu'il t'a faite. Pardonne-moi! »

J'étais certain que si ma fille avait été présente elle m'aurait demandé de lui laisser la vie.

J'avais tout préparé minutieusement sauf mon abandon par lâcheté. Après avoir visité l'appartement pour vérifier des indices qui auraient pu m'incriminer, je quittai alors que Steve était toujours inconscient. Rendu à ma chambre,

tout en modifiant ma voix, je saisis le téléphone pour aviser la police qu'un bandit était attaché sur un lit à l'adresse que je leur indiquai et qu'il était le responsable de l'explosion récente survenue à Québec ayant causé la mort d'une jeune fille.

Je me hâtai pour vérifier la descente policière et constatai qu'un véhicule de police était déjà stationné, gyrophares en action. Un homme et une femme dans leurs habits de représentants de la loi, l'arme au poing, frappaient à la porte. Deux autres voitures vinrent se ranger de chaque côté de l'immeuble, livrant quatre autres policiers. Une foule d'une trentaine de badauds s'était déjà agglutinée, permettant de me cacher facilement parmi eux.

Une première surprise m'attendait quand les policiers entrèrent facilement dans l'appartement alors que j'étais certain d'avoir fermé la porte à clef. Ils restèrent un certain temps à l'intérieur jusqu'à ce que la femme sorte de la maison.

« Il n'y a personne à l'intérieur, avisa-t-elle celui qui semblait son supérieur, mais il y a du sang partout sur le lit. Le sujet a du se libérer rapidement, car il y a deux paires de menottes à la tête du lit, les barreaux ont été arrachés et une corde est attachée au pied. Nous allons prendre les empreintes digitales dans toute la pièce. »

J'étais abasourdi, comment avait-il fait pour se libérer aussi rapidement? Je calculais environ quinze minutes entre mon départ et l'arrivée des policiers, il avait certainement eu de l'aide de l'extérieur, mais qui? Une jeune femme s'approcha du policier et lui confia avoir vu un vieil homme sortir de l'appartement quelque temps auparavant et se diriger vers le nord; lorsqu'elle se retourna je reconnus Lyse Lemay, le mystère commençait à s'éclaircir. Je m'empressai de quitter les lieux de peur d'être reconnu, j'avais hâte de rentrer à la maison. J'avais tout gâché et tout était à recommencer.

Je ne pourrais plus savoir qui était le cerveau derrière ces attentats, cependant j'étais convaincu de la complicité de Claude même s'il était en prison. Je savais maintenant que Lyse Lemay avait libéré Leblond après m'avoir vu sortir et qu'elle connaissait maintenant mon identité. Dans ma valise trônaient maintenant deux armes à feu dont celle de Steve avec son couteau. Je devais rentrer chez moi, car je ne pourrais plus le retrouver ; il se mettrait sûrement à ma poursuite.

J'étais désespéré, j'aurais pu connaître le nom de l'être infâme qui persistait à me tourmenter et je n'en avais pas saisi l'opportunité. Je connaissais assez bien Claude pour savoir qu'il allait se venger et qu'en prison il ne pourrait le faire lui-même. Quelqu'un d'autre était-il responsable de ces attentats ? Alors, qui ? Madame Dorion ? Pourquoi aurait-elle voulu me tuer ? N'avait-elle pas obtenu tout ce qu'elle voulait ? J'avais entendu dire qu'elle s'était remariée avec un homme plus jeune et avec toute la fortune de son précédent époux, que pouvait-elle désirer de plus ? On ne tue pas quelqu'un pour des motifs aussi banals que ceux invoqués par elle à moins que je représente pour elle un danger encore plus grand sans m'en rendre compte. Je me promettais bien de réfléchir plus tard à la question en essayant de me souvenir le plus exactement des paroles de son époux avant sa mort. Peut-être m'avait-il confié quelque chose que je n'aurais pas dû savoir.

On m'avait rapporté que le docteur Vincent Gagnon commençait à souffrir de la maladie d'Alzheimer ce qui expliquait facilement ses troubles de comportement et qui semblait l'exonérer de tout acte prémédité. Cependant j'avais remarqué qu'il passait souvent, dans sa voiture rouge, devant ma maison tout en ralentissant, cherchant à voir à l'intérieur.

Lequel pouvait alors m'en vouloir au point de tuer ceux

qui m'entouraient? Je ne me connaissais pas d'autres ennemis, je n'avais abandonné aucune femme amoureuse à l'exception de Sophie, mais elle n'aurait jamais fait de mal ni à moi ni à ma famille. J'avais beau retourner le problème dans ma tête, le mystère persistait.

26

La prison regorgeait de détenus et l'administration cherchait des moyens pour adapter des locaux à ce nouvel afflux de prisonniers. Depuis un mois seize nouveaux pensionnaires avaient accepté le logement gouvernemental et trois s'étaient retrouvés dans l'aile C. Parmi ceux-ci se trouvait un professeur de littérature qui autrefois enseignait à l'université. Il avait eu la mauvaise idée de détourner la somme de dix-huit mille dollars de la fondation dont il était le président ; la secrétaire ayant découvert l'imposture l'avait accusé de vol ce qui lui avait valu une agression sauvage de la part du professeur. La personne battue avait hérité d'une importante invalidité permanente qui avait fait dire au juge que des animaux sauvages de cette sorte devaient être mis en cage et l'avait condamné à trois ans de pénitencier.

Claude Gauthier était un homme effacé qui ne parlait pas beaucoup et un midi à la cafétéria il reçut un coup de poing d'un autre détenu parce qu'il avait osé occuper sa place à la table. Claude Jutras qui cherchait le moyen d'entrer en contact avec ce professeur afin de réaliser un plan préparé minutieusement depuis longtemps, intervint avec autorité et frappa ce détenu à son tour. Personne n'osa s'interposer

et les gardes tournèrent la tête feignant d'ignorer ce qui s'était passé.

« Merci monsieur, murmura le professeur.

— Je m'appelle Claude comme toi, monsieur c'était mon père. Si quelqu'un te cherche noise, tu n'as qu'à m'en parler. »

Sur ces paroles Jutras retourna à sa place tout en faisant un clin d'œil à la fouine qui comprenant le sens de ce signe alla s'asseoir à côté de Gauthier tout en expulsant un autre détenu qui n'émit aucune objection pour aller prendre place à l'arrière du réfectoire.

« Tu es chanceux, dit Jérémie, si tu as la protection de Claude Jutras, personne n'osera te faire de trouble dans cette prison.

— Ma plus grosse crainte c'est de subir une attaque sexuelle. C'est ma phobie. Est-ce vrai ce qu'on raconte dans les livres à l'effet qu'un prisonnier qui arrive subit un viol automatiquement.

— C'est la vérité, mentit la fouine, mais tu n'as plus à t'en faire, dès que tu restes sous la protection de Claude Jutras, personne ne va te toucher, c'est l'homme le plus fort de la prison et il est mon ami. »

Dans les jours qui suivirent on vit souvent les deux Claude ensemble.

« J'aimerais écrire un livre sur la vie en prison, avança Jutras, j'aurais de bonnes histoires à rapporter mais je n'ai qu'une cinquième année d'étude. J'ai pensé que nous pourrions l'écrire et l'éditer ensemble, l'administration pénitentiaire favorise ces initiatives et nous pourrions séparer les bénéfices. Cela nous aiderait à faire passer le temps qui nous reste à écouler dans ces murs.

— C'est une excellente idée, s'enthousiasma Claude Gauthier, j'ai la plume facile et si tes histoires sont bonnes, notre fortune est faite.

— Il ne reste qu'un obstacle à surmonter, convaincre le directeur de la prison ; sans son accord nous ne pourrions rien faire.

— Ah oui ! j'ai rencontré ce clown à mon arrivée, il prononce toute sortes des maximes à tout propos et il les organise à son avantage. »

Le bureau du directeur était situé dans l'aile centrale tout près de l'entrée principale pour faciliter les déplacements de cet homme omni puissant à l'intérieur des murs. Son stationnement étant près de la porte il pouvait rapidement avoir accès à son bureau en actionnant avec une carte spéciale les portes électroniques surveillées par un garde et un système de télévision ultra moderne. L'inverse était aussi vrai lorsqu'il voulait quitter rapidement.

« Monsieur le directeur, sollicite le lieutenant, acceptez vous de recevoir un prisonnier qui désire vous voir, il aurait une communication importante à vous faire.

— Savez-vous ce qu'il veut ?

— Non, il a refusé de me le dire, il dit que c'est confidentiel.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Claude Jutras.

— Est-ce le gros monstre que je suspecte d'avoir battu le boucher il y a quelques mois.

— Oui, c'est lui.

— Faites-le entrer, peut-être a-t-il réfléchi à la proposition que je lui ai faite. "*Tout vient à point à qui sait attendre !*" »

Le lieutenant introduisit Claude qui s'approcha d'un siège.

« Je ne vous ai pas dit de vous asseoir, dépêchez-vous à me dire ce que vous désirez, je suis très occupé. Je n'ai pas l'habitude de recevoir les prisonniers c'est une faveur que je vous fais, prenez-en bien compte. "*Méfiance est mère de sûreté !*"

— J'aimerais vous parler d'un projet qui me tient à cœur. Je veux écrire un livre sur notre prison dans lequel nous

pourrions raconter des faits intéressants qui se sont produits dans nos murs.

— Aucun intérêt, conclut le directeur, je ne veux pas rendre public nos problèmes internes.

— J'avais pensé mettre aussi en évidence la manière moderne avec laquelle vous dirigez cette institution en expliquant comment vous avez réussi à empêcher toute évasion. Je crois que cette technique innovatrice doit être révélée à tous. Nous pourrions expliquer avec exemples à l'appui le contrôle parfait que vous avez sur les prisonniers.

— Asseyez-vous, ce que vous dites est très intéressant. "*Verba volent, scripta manent!*", "*Les paroles s'envolent, les écrits restent!*"

— Nous avons un nouveau pensionnaire, Claude Gauthier, un professeur de littérature à l'université et il va écrire le bouquin alors que moi je vais vous interviewer et lui raconter les incidents vécus à l'intérieur de ces murs.

— J'aurais un titre pour votre livre, reprit le directeur en éclatant de rire :

« Comment un prisonnier bat trois autres détenus en même temps avec un plâtre renforcé. »

— En entendant ces paroles, Claude pâlit, puis il éclata de rire à son tour. Si vous voulez cela sera un titre très intéressant.

— Vous autres détenus, vous croyez que votre directeur est un imbécile mais détrompez-vous, je sais ce qui se passe dans ma prison. "*Il n'est pas pire eau que l'eau qui dort!*" L'agression subie par Jack Proux et les deux frères Burton ne pouvait pas être l'œuvre de n'importe qui. J'ai demandé à mes officiers leur opinion sur l'identité d'un détenu qui, dans l'aile C, pouvait battre trois hommes forts comme ceux-là et ils m'ont assuré qu'il n'y avait que deux individus capables d'un tel tour de force : Claude Jutras et Paul Dubois.

Ils m'ont de plus assuré que depuis ce combat, Jutras était respecté par tous les prisonniers et que personne n'osait lui refuser quoique ce soit. Nous avons éliminé Dubois qui n'a pas l'habitude de s'impliquer dans les affaires des autres et qui d'après mes hommes ne connaissait pas Jutras à l'arrivée, même s'ils sont amis maintenant. Un gardien a entendu les menaces que Jack Proux vous a faites dans la cour de la prison le jour même de la bagarre.

Mais un doute persistait dans mon esprit, comment un homme blessé et immobilisé dans un plâtre pouvait-il battre trois hommes? Alors j'ai rencontré le toubib qui m'a expliqué qu'un plâtre renforcé au niveau du poing peut devenir une arme meurtrière encore plus si on ajoute un morceau de fer. Je lui ai demandé s'il avait vérifié votre blessure mais j'ai constaté qu'il mentait lorsqu'il a répondu par l'affirmative en m'expliquant que c'était une entorse du poignet gauche alors que le plâtre était sur le bras droit. J'ai su par la suite que votre plâtre avait été refait la journée même de la bagarre et que le produit étranger avait probablement été enlevé. Je n'ai pas questionné Jérémie Bussièrès qui vous aurait averti immédiatement.

Je vous vois pâlir, soyez sans crainte je ne prendrai aucune mesure disciplinaire contre vous parce que cette bagarre a eu un effet bienfaisant sur l'aile C; alors qu'autrefois il y avait beaucoup de conflits dus à la présence de ces trois énergumènes, maintenant tout est calme et au lieu de garder quatre gardiens en devoir, deux suffisent à maintenir la paix, même si cette semaine vous avez frappé un prisonnier qui en avait battu un autre. Mes hommes avaient le mot d'ordre de ne pas se mêler de ce genre d'histoire où vous êtes impliqué mais je vous mets en garde, n'abusez pas de la violence, car vous aurez à vous en repentir. "*Abusus non tollit usum; l'abus n'exclut pas l'usage!*" Revenons maintenant à notre livre. J'exige de lire le texte avant qu'il ne soit édité

et je me réserve le droit de modifier ou d'enlever tout ce qui va me sembler impropre à être publié. Je vais vous accorder une heure, une fois par mois, le deuxième jeudi du mois de trois heures à quatre heures pour vous raconter mes mémoires.

— Seulement une heure par mois! reprit Claude, ça va prendre des années pour écrire ce livre.

— Je ne comprends pas cette hâte de votre part, formula le directeur, vous n'êtes pas pressé vous avez encore plusieurs années à tirer. Je n'ai pas de temps supplémentaire à vous accorder. "*Le temps c'est de l'argent!*" »

Si le directeur avait vu le sourire qui illuminait le visage de Claude à sa sortie du bureau, peut-être aurait-il changé d'idée.

27

De retour à Québec j'avais retrouvé mon identité en effaçant l'image du vieillard et je rejoignis Chantal qui s'amusait avec David. Elle se jeta dans mes bras, demandant de lui raconter mon voyage, tout en mentionnant la peur qui l'avait habitée durant mon absence. Elle avait passé l'après-midi avec Sophie partageant avec elle l'inquiétude morbide quant à ma sécurité. Je remis au soir le récit de mon aventure quand elle m'avisa que Phil et Sophie viendraient nous voir après le souper.

Phil voulut tout connaître depuis le début, m'obligeant à commencer mon histoire avec la rencontre de Sonia, s'informant à tous moments de petits détails reliés à cette affaire. Il se permit même de faire des allusions malveillantes

quand je lui affirmai, malgré ses doutes, avoir quitté cette jeune fille sans profiter de la situation. Heureusement les deux femmes savaient que je disais la vérité.

« J'étais certaine que tu ne le tuerais pas, reprit Chantal, alors que je terminais mon récit, tu n'as rien d'un meurtrier et Julie doit être bien contente de ta réaction. Les policiers vont épinglez ce Leblond un jour ou l'autre et cette jeune fille va devenir un excellent témoin pour le faire condamner, mais la vie de Sonia peut être en danger. Tu devrais l'appeler pour lui expliquer ta rencontre avec ce bandit et l'avertir du danger qui la guette. »

Le lendemain je pus rejoindre Sonia au téléphone avec le numéro secret qu'elle m'avait laissé.

« Bonjour chéri, murmura-t-elle, que me vaut cet honneur de te parler? »

Je lui racontai en détail mon voyage à Montréal et l'avisai de se méfier de Leblond.

« Tu n'aurais pas dû le laisser partir, réfléchit-elle à haute voix, il est dangereux et il doit être en colère contre toi, il va sûrement te poursuivre pour te tuer après ce que tu lui as fait. Ne sois pas inquiet pour moi, j'ai donné ma démission comme danseuse et je quitte dans deux jours, il ne pourra me retrouver. Quand viens-tu me voir? Tu es le seul à posséder mon adresse. J'ai hâte de te raconter toutes mes démarches pour entrer à l'université. De plus je m'ennuie de toi.

— Je suis désolé, mais je suis trop occupé actuellement, mais je te contacterai plus tard, c'est promis. »

Le lendemain je conduisais l'automobile louée pour la remettre à l'agence de location lorsqu'aux nouvelles on publia un communiqué urgent :

« Une jeune danseuse de dix-neuf ans a été tuée cette nuit à la sortie du bar où elle travaillait vers les trois heures trente du matin. Deux coups de feu, tirés à partir d'une auto

stationnée devant l'établissement, l'ont atteinte au niveau du cœur et du poumon gauche ; elle est morte sur le coup. Des manœuvres de réanimation tentées par les ambulanciers ont été vaines et le décès fut constaté à l'hôpital. Une jeune fille qui l'accompagnait a été traitée pour des blessures profondes aux genoux à la suite d'une chute et elle souffre d'un violent choc nerveux. On recherche un homme d'une quarantaine d'années qui serait son nouvel amant d'après les employés de l'établissement. Ce cas est d'autant plus triste qu'elle avait donné sa démission à son employeur pour retourner aux études. »

Cette nouvelle me frappa en pleine poitrine et je dus arrêter mon véhicule, car j'étouffais, j'étais responsable de la mort de cette belle jeune fille, presque de l'âge de ma fille. Elle avait tout l'avenir devant elle et était morte parce qu'elle m'avait rencontré. Je me surpris, au travers de mes larmes à maudire ma conscience qui s'était objectée au meurtre de ce serpent ce qui aurait sauvé la vie de Sonia. J'ignore combien de temps je restai ainsi prostré, mais je réagis vivement lorsqu'un policier me toucha à l'épaule en me demandant si j'avais besoin d'aide. Après m'être essuyé les yeux, je l'avisai que je venais d'apprendre le décès de quelqu'un, mais que je n'avais besoin de rien et je m'éloignai en voiture.

Je savais être l'homme recherché et je devais me présenter le plus tôt possible au poste de police.

« Vous ne pouvez pas voir le capitaine Garon, mentionna la jeune policière, il est en conférence parce qu'il y a eu un crime cette nuit et tous les agents sont mobilisés.

— Je dois le voir de toute urgence justement à propos de ce crime. S'il vous plait, avisez-le que le docteur Côté désire lui parler. »

Elle parla à voix basse dans un récepteur puis raccrocha.

« Un instant, dit-elle, il arrive tout de suite.

— J'espère que c'est important, exprima le capitaine qui arrivait à bout de souffle, nous sommes débordés par les événements ; c'est vous qui désirez me parler? docteur Côté.

— Puis-je vous voir en privé? C'est urgent!

— D'accord! »

— Il me fit entrer dans une petite pièce, sans fenêtre, meublée seulement par un petit bureau et deux chaises en bois.

— Je voulais justement vous appeler, dit-il aussitôt assis, j'ai eu des nouvelles de Steve Leblond par les policiers de Montréal. Est-ce que ça va? demanda-t-il en me regardant attentivement, je vous trouve très pâle, êtes-vous malade?

— Je veux vous parler du meurtre qui a eu lieu cette nuit, formulai-je en lui coupant la parole et sans répondre à son interrogation.

— Que savez-vous de ce meurtre?

— L'homme de quarante ans que vous recherchez, c'est moi!

— Quoi! C'est impossible, répondit-il, celui que nous cherchons est venu deux fois la nuit au club où elle dansait et nous savons que vous n'êtes pas sorti de votre domicile depuis plusieurs jours, ce qui a même étonné les policiers que j'avais postés devant chez vous et qui me l'ont confirmé.

— J'avais loué une automobile que j'avais stationnée dans la rue en arrière de ma résidence me permettant ainsi de sortir sans me faire voir par vos hommes.

— Je ne comprends plus rien, quel rapport un homme comme vous peut-il avoir avec cette jeune fille? bafouilla le policier. Vous sortez avec des danseuses maintenant? hurla le capitaine. Si c'est vrai vous allez devoir répondre à quelques questions.

À ce moment le téléphone sonna et il répondit.

« Arrêtez tout pour le moment! beugla-t-il dans le combiné, je crois que j'ai le meurtrier dans mon bureau.

— Je vous en prie, calmez-vous, murmurai-je doucement, je ne suis pas le meurtrier et je vais tout vous expliquer. Lors de notre rencontre je vous ai avisé ne pas vouloir poursuivre ma vengeance, mais je vous ai menti, et toutes les nuits par la suite je suis allé dans les bars louches dans le but d'obtenir des informations sur Steve Leblond, sans beaucoup de succès, je l'avoue, jusqu'à ce que je rencontre Sonia qui est venue s'asseoir à ma table et m'a raconté sa rencontre avec le meurtrier de ma fille. Elle était ivre ce soir-là et je l'ai reconduite à son domicile, sans abuser d'elle, je vous l'assure. Je désirais connaître l'identité du tueur et elle pouvait me la révéler.

— Pourquoi ne pas nous en avoir informé tout de suite, nous aurions peut-être pu sauver sa vie. »

Au même moment, la porte s'ouvrit violemment et trois policiers, l'arme au poing, pénétrèrent dans le bureau en me menaçant.

« Sortez, tonna le capitaine, j'ai la situation bien en main.

— Devons-nous rester à la porte? demanda le caporal.

— Non! Tout est correct! Le docteur Côté n'est pas un criminel et n'est pas dangereux.

— Le lendemain soir, repris-je en appuyant bien mes mots et après que les intrus aient refermé la porte, je suis retourné au bar où elle travaillait me rendant compte à ce moment qu'elle avait le béguin pour moi; elle me présenta à tous les employés comme son nouvel amant, ce que je n'étais pas. Je dois vous avouer que c'était une merveilleuse jeune fille qui n'a pas eu de chance dans la vie et sa mort me traumatise énormément d'autant plus que je me sens responsable. »

Je dus m'arrêter un moment pour retrouver tous mes esprits et pour calmer mon sentiment de culpabilité, ne voulant surtout pas montrer devant le policier toute la tristesse qui me hantait.

« Je ne pouvais pas lui accorder une seule parcelle de

mon cœur, car c'était une enfant, repris-je lentement, mais je ne voulais pas non plus la repousser dans le but évident d'obtenir des renseignements. Elle n'avait pas pris de boisson ce soir là et elle m'a assuré que le meurtrier était Steve Leblond qui lui avait tout avoué le soir de son départ pour Montréal. Elle m'a aussi dit qu'il avait loué son camion à Montréal. Je ne savais pas quoi faire de tous ces renseignements et je ne voulais surtout pas la tirer dans vos pattes de flics. Hier soir encore, je lui ai parlé au téléphone pour la mettre en garde contre Leblond qui pouvait s'en prendre à elle à la suite des révélations faites sous l'effet de la boisson.

— Êtes-vous allé à Montréal par la suite? demanda le capitaine avec un petit air sournois.

— Non! mentis-je en le regardant bien droit dans les yeux.

— C'est curieux, j'ai reçu de la police de Montréal un rapport à l'effet que Steve Leblond aurait été attaché à un lit et torturé par un vieillard. Nous avons retrouvé les empreintes digitales de Leblond dans tout l'appartement ce qui prouve bien sa présence dans ces lieux, mais aucune trace du vieillard qui devait porter des gants. Cet homme âgé aurait loué un appartement tout près, mais aucune empreinte récente n'a été trouvée, signant sa présence à cet endroit. On l'a aussi aperçu au Perroquet Bavard.

— Je ne suis pas au courant de cette histoire.

— Une barmaid, continua le capitaine comme s'il n'avait rien entendu, Lyse Lemay, a aperçu cette homme sortir de l'appartement de Leblond et nous en a donné une bonne description. Il s'agit certainement d'un déguisement. La police a reçu un appel anonyme d'un homme qui déguisait sa voix affirmant que le bandit responsable de l'attentat à la bombe survenu à Québec, était attaché sur un lit dans un logis tout près du bar le Perroquet Bavard, mais à l'arrivée des agents il n'y avait personne, seules des menottes et une

corde étaient fixées aux montants du lit souillé par du sang.

— Je répète ma demande, formula le policier d'un air sévère, avez-vous un rapport quelconque avec cette affaire? Si vous avez échappé à la surveillance de mes hommes vous auriez eu la possibilité d'aller à Montréal. Mes agents ont été surpris de ne pas vous voir sortir durant trois jours, leur auriez-vous faussé compagnie pendant ce laps de temps?

— Je connais cette Lyse Lemay, elle a témoigné contre moi au procès de Claude Jutras et elle a menti; je suis convaincu qu'elle est mêlée à cette affaire, vous devriez la cuisiner plus à fond. Vous avez raison je suis resté enfermé chez moi plusieurs jours, j'avais trop de peine et ne voulais voir personne; soyez assuré que si j'ai un renseignement je vais vous en aviser aussitôt. J'ai pris ma leçon avec le meurtre de cette fille, j'aurais du vous en parler, peut-être serait-elle encore vivante, mais je ne voulais pas lui créer de trouble; je ne me mêle plus de cette enquête. Continuez à me protéger et je ne sèmerai plus vos policiers.

TROISIÈME PARTIE

Juin 1984

Cette journée ensoleillée mettait un terme au printemps réanimant pour une énième fois la saison estivale pour apporter avec elle chaleur et humidité. Les tulipes avaient abdiqué leur règne éphémère depuis déjà un long mois pour laisser l'espace aux plantes vivaces qui prenaient lentement le contrôle des plates-bandes et des parterres. Les delphiniums, les pâquerettes, les colombines, les pivoines et autres rivalisaient entre elles pour éblouir l'œil humain et même stimuler l'imagination des artistes, obligeant ces créateurs à les immortaliser sur des toiles.

Ce matin j'étais d'excellente humeur et dès que j'eus mis le pied à l'extérieur, une impression que le temps s'était arrêté frappa mon imagination; aucun bruit ne venait troubler le silence oppressant qui s'abattait autour de moi, pas un seul oiseau n'osait émettre un chant d'amour ou de nostalgie, pas même une seule petite branche ne prit le risque de bouger profitant du sommeil profond du vent qui pendant la nuit avait sûrement oublié sa fonction première. Seuls quelques rayons de soleil osaient pénétrer en silence la couverture verdoyante formée par les feuilles des arbres. Je n'osais pas faire un seul pas de peur de troubler à jamais cette quiétude et je me surpris même à regarder ma montre pour vérifier le cheminement de la petite aiguille des secondes qui continuait sa progression en dépit de la léthargie de la nature ambiante. Non, le temps ne s'était pas arrêté, mais il se reposait attendant de prouver à l'humanité qu'il était le maître inéluctable de l'univers et que tous lui devaient le respect dû à un souverain.

Nous avions fêté les trois ans de David le mois dernier et le charme de cet enfant nous avait permis d'oublier les événements tragiques vécus à la période de sa naissance. Élever cet enfant était d'une facilité déconcertante comme nous l'avions expérimenté avec sa mère.

Trois ans déjà s'étaient écoulés depuis la mort de Julie et tranquillement nous avons repris la routine tout en gardant dans nos cœurs le souvenir de cette charmante personne et des épisodes dramatiques qui étaient survenus emportant avec eux une partie de notre cœur. Chantal avait abandonné les cours qu'elle donnait à l'université pour s'occuper à plein temps de David.

Après la mort de Sonia, la police avait diffusé la photo de Steve Leblond au Canada et aux États Unis, mais il restait introuvable. Pendant des mois des inspecteurs en civil se présentèrent au Perroquet Bavard et suivirent Lyse Lemay sans succès, il s'était volatilisé.

Les six premiers mois, la police continua de protéger ma résidence et ma personne mais tout semblait revenu à la normale et aucun acte criminel ne fut noté. Les agents cessèrent progressivement leur surveillance et leur filature. À l'hôpital la vie avait repris son cours normal enterrant progressivement la vive sympathie que m'avait manifestée le personnel. L'oubli n'était-il pas le meilleur médicament pour traiter la peine immense que nous avions vécu Chantal et moi. La présence de David complétait la thérapie en réanimant graduellement le sourire sur nos visages stigmatisés par l'énormité de l'épreuve endurée.

J'étais convoqué par le conseil d'administration de l'hôpital à la suite de la lettre de démission comme chef du département d'anesthésie que je leur avais adressée récemment. J'étais bien à l'aise avec tous les membres, car ils étaient tous mes amis, et la rencontre fut très amicale.

« Le conseil d'administration aimerait connaître les raisons

de votre démission comme chef de département, demanda le président, Jules Veilleux.

— Vous connaissez tous les moments pénibles que nous avons vécu, Chantal et moi, je ne me sens plus la force de me battre. Depuis des années je réclame des appareils nouveaux pour remplacer ceux que nous possédons et qui deviennent dangereux. Philippe est mon ami et je refuse, comme me le demandent mes confrères, d'utiliser des moyens coercitifs pour forcer la main à l'administration. »

Philippe dans son coin, n'osa pas relever la tête pour me regarder ni pour se défendre.

« Avez-vous fait une demande officielle pour obtenir ces appareils? demanda le président.

— Oui, nous avons même eu l'argent pour leur achat, mais cet argent a été utilisé ailleurs probablement pour des besoins plus pressants.

— C'est une situation assez inhabituelle, reprit monsieur Veilleux. Nous interrogerons le directeur général à ce propos. Si nous obtenions l'argent pour acquérir ces appareils, êtes vous prêt à retirer votre lettre de démission?

— Non, ma décision est irrévocable, je vais laisser la place à un autre. Mais de toute façon, vous allez être obligés de trouver cet argent parce que nos appareils ne rencontrent plus les normes d'anesthésie et le collègue des médecins va fermer notre bloc opératoire si rien n'est modifié.

— Pour terminer, me dit le président, croyez-vous que notre hôpital est bien administré?

— Je n'y connais rien, mais le directeur général antérieur nous avait laissé avec une dette énorme et plusieurs factures non payées. Je présume que Phil n'avait pas le choix et qu'il a bien fait son travail. »

En sortant, je n'osai pas regarder Philippe, je savais que je l'avais tiré dans l'eau chaude, mais je n'y pouvais rien, la situation avait trop duré et mes confrères ne voulaient

plus accepter le statu quo. Le nouveau chef était beaucoup plus agressif que moi et saurait faire bouger les choses. Je n'aurais pas voulu chausser les bottes de Phil. Je me sentais plus léger parce que j'aurais plus de temps pour m'occuper de David et de Chantal.

Le midi, comme d'habitude, je dînai avec Sophie et lui annonçai ma démission. Je la trouvai préoccupée et morose.

« Je suis inquiète, me dit-elle, Phil agit drôlement, il prépare quelque chose mais ne veut pas m'en parler, il m'a dit que c'était secret. Il passe son temps au téléphone et fait un nombre incalculable d'appels interurbains, mais je suis surprise qu'il cache les relevés téléphoniques. Il passe presque toutes ses nuits à l'extérieur, avec sa maîtresse, je présume.

— Penses-tu à divorcer?

— J'y ai pensé mais il ne veut pas. »

2

« Jérémie, tu sors demain, tu vas nous manquer à Paul et à moi, mais je veux que tu me fasses évader ; j'ai un plan extraordinaire et j'ai besoin de ton aide, en plus de celle de Steve Leblond qui attend mes directives. Cela devrait te rapporter trente mille dollars. D'après toi quel est le meilleur moyen de sortir d'ici?

— Claude, je suis prêt à t'aider et encore plus pour l'argent, mais je ne vois aucun moyen de sortir d'ici, c'est un pénitencier à sécurité maximum et personne n'a jamais réussi à passer la première barrière, tout est contrôlé par l'électronique.

— Je n'ai pas l'intention de sauter la barrière, mais de sortir d'ici la tête haute.

— Je ne comprends pas.

— Tu vas comprendre ; assieds-toi, je vais t'expliquer le plan en détail. »

Durant trente minutes, Claude exposa à la fouine la stratégie préparée pour fausser compagnie au directeur de la prison. Jérémie écoutait avec admiration son ami élaborer une astuce extraordinaire pour s'évader et à la fin il applaudit à tout rompre, gagné par l'enthousiasme.

« Tu crois que ça va marcher ? demanda Jérémie avec un grand sourire.

— Oui, j'en suis certain.

— Est-ce que je peux me fier à ce Leblond ? Je ne veux pas revenir en prison.

— C'est un gars très sûr, tu peux lui faire confiance. Je te dirai où le rejoindre. Il s'était embarqué dans une galère après avoir accepté un contrat sur un homme qu'il a raté à trois reprises et tué une jeune fille à sa place en faisant exploser une automobile. Je l'ai averti de cesser toute action et de se cacher dans une retraite sûre que je connais, car j'ai besoin de lui et en prison il ne pourrait m'être d'aucune utilité.

— Où vas-tu prendre l'argent ? celui que tu as caché lors du hold-up ?

— Non j'ai un commanditaire, répondit Claude en souriant. À ma sortie j'ai un contrat sur un gars, celui-là même que Leblond devait tuer. Cet accord va me rapporter beaucoup d'argent. Le client paie tous les frais pour l'évasion. »

Dans l'après-midi Claude appelait son avocat et la conversation s'envenimait à mesure que le dialogue progressait.

« Écoute fumier, hurla Claude, tu m'avais promis que je

ne serais pas condamné lors du procès et j'en ai pris pour dix années.

— Monsieur Jutras, je ne vous ai jamais promis que vous seriez libéré, ça ne se fait pas. J'ai fait l'impossible, mais cela n'a pas réussi.

— Je t'ai payé très cher pour rien et maintenant tu te moques de moi.

— La couronne avait un témoin solide et il n'est pas facile devant un jury de faire mettre en doute la parole d'un médecin qui n'a aucun antécédent criminel,

— Je t'avertis, si tu ne marches pas dans ma combine, je te fais descendre par mes hommes de même que ton fils de dix ans.

— Ce que vous me demandez est impossible, si on ne me croit pas je risque d'être radié du barreau.

— Écoute moi bien, avocat malhonnête, je ne suis pas le seul que tu as défendu dans cette prison. Je peux te nommer plusieurs détenus que tu as représentés et qui t'ont payé sous la table.

— C'est difficile à prouver.

— Georges Fafard, t'en souviens-tu, tu l'as obligé à faire un autre vol à main armée pour te payer, s'il voulait que tu continues à le défendre en cour. Lorsqu'on l'a arrêté il manquait cinquante mille dollars dans l'argent retrouvé et il a refusé de dire où était allé cet argent; il a d'ailleurs pris une année de prison de plus à cause de ce refus. La mémoire peut lui revenir tout à coup. Je suis certain que tu n'as pas déclaré cet argent à l'impôt.

— C'est ma parole contre celle d'un bandit.

— Tu connais André Hébert, c'est un gars que tu as payé toi-même, dix mille dollars, pour venir raconter au tribunal que ton riche client n'était pas sur les lieux du crime mais bien avec lui à un match de hockey. Lui il n'a aucun dossier judiciaire, penses-tu qu'ils vont le croire? Il était vraiment

dans l'aréna avec quelqu'un d'autre que ton client, et il va venir l'affirmer à la cour.

— Comment êtes-vous au courant de cette affaire? Je ne serai jamais condamné si j'affirme que c'est vous qui avez tenté de me corrompre et que vous avez manigancé toute cette arnaque afin que j'aide votre évasion. De plus monsieur Hébert n'a rien à gagner à révéler ces choses, il pourrait être poursuivi pour mépris de cour et faux témoignage.

— Il a une dette envers moi, reprit Jutras, il n'aurait pas le choix. J'ai deux moyens pour le contraindre, l'argent et les menaces. Trois individus incarcérés avec moi ont été tes clients, Jacques Larochelle, Pierre Matte, Joseph Néron, et ils ne t'ont pas en odeur de sainteté. Eux aussi estiment avoir été mal représentés au tribunal et rapportent t'avoir rémunéré avec de l'argent sale, sans que tu leur émettes de reçu. Ils n'ont rien à perdre ayant tous été condamnés à des peines très lourdes. La justice sait très bien que tes honoraires sont élevés et que tu ne prends pas de client qui n'a pas les moyens de te payer grassement. Tu n'as pas le choix; tu m'aides ou je lance la justice et l'impôt après toi. Et lorsque tu seras condamné, tu n'auras plus de client et tu seras rayé du barreau de toute façon. Par la suite j'ai deux associés qui vont te faire disparaître avec ton fils. C'est à prendre ou à laisser. »

Il y eut un long silence au bout du fil que Claude n'osa pas interrompre pour laisser le temps à l'avocat de bien réfléchir à la situation.

« Que voulez-vous exactement? demanda maître Larue, après un silence qui sembla durer une éternité.

Claude lui expliqua en détail ce qu'il attendait de lui.

« Vous me demandez de faire un acte criminel; favoriser l'évasion d'un condamné est considéré comme tel, je peux même aller en prison.

— N'aie aucune crainte, tu vas t'en tirer, tu n'auras qu'à

dire avoir été forcé de le faire et il ne t'arrivera rien. À partir de maintenant je ne parlerai plus de cette combine avec toi de peur que mes paroles soient enregistrées. C'est un ami qui va fixer avec toi les modalités d'exécution de ce plan. Le nom de code qu'il va utiliser sera Geronimo et il te donnera rendez-vous à une boîte téléphonique où il te rejoindra au numéro correspondant pour te dicter mes conditions. Je t'avertis de ne pas souffler mot à la police de ce plan sinon tu le regretteras. De plus vous serez surveillés toi et ton fils qui étudie comme pensionnaire dans un collège et toute tentative de disparaître sera punie rigoureusement. Lorsque je serai sorti de prison tu pourras dire ce que tu voudras aux policiers pour te disculper. »

Claude raccrocha le combiné et sourit de satisfaction, le plus difficile pour lui était fait. Le reste de la combine serait l'affaire de ses deux acolytes.

Tous les deuxièmes jeudis du mois, Claude rencontrait le directeur dans son bureau et enregistrait les vantardises et les paroles pompeuses que le fonctionnaire s'arrogeait généreusement, accompagnées de sentences et de maximes outrancières. Les six premiers mois Claude avait enduré les chaînes qui le maintenaient attaché à la chaise et qui furent remplacées par une paire de menottes aux poignets, durant les deux années suivantes. Mais depuis six mois le directeur n'exigeait plus qu'il soit attaché et Jutras se promenait souvent dans le bureau tout en écoutant et en enregistrant le supérieur. Souvent son regard se posait sur la photographie placée sur le bureau représentant deux femmes dont l'une devait avoir environ quarante ans et la plus jeune vraiment mignonne, devait avoir quinze ans. Jacques Drouin, le directeur, lorsqu'il découvrait la direction du regard de Jutras s'empressait de retourner la photo face contre table d'un mouvement rageur tout en continuant à pérorer inconsidérément. Claude avait placé

tous ses pions et il était maintenant prêt à l'action.

3

Depuis bientôt trois mois Claude se laissait pousser une petite moustache qui donnait l'impression d'être mal taillée. Il débordait d'allégresse et racontait à ses amis intimes qu'il allait bientôt quitter le pénitencier. Durant toutes ces années, il s'était entraîné avec Paul qui lui avait enseigné tous les sports de combat qu'il maîtrisait comme un pro, lui faisant même dire à l'occasion que l'élève avait dépassé le maître et qu'il était devenu l'être le plus dangereux qu'il connaissait. Tous les jours, à la même heure, il se rendait au téléphone public utilisé par les détenus qui s'empressaient de libérer l'appareil dès qu'ils voyaient Claude apparaître. Il communiquait avec Jérémie qui jouissait de sa liberté depuis quelques temps et qui occupait tout son temps à préparer l'évasion de Jutras.

« As- tu repéré la maison tel que je te l'avais indiqué? demanda ce dernier.

— C'est fait, répondit la fouine.

— Est-ce que tu as trouvé une maison de campagne isolée comme je l'avais suggéré?

— Bien sûr, je l'habite depuis hier avec Leblond. Il n'y a pas un seul voisin dans un rayon de deux kilomètres et demi et notre route est complètement privée.

— Merveilleux, constata Claude, je crois que nous sommes prêts pour la grande aventure. Es-tu nerveux?

— Pas du tout, seulement un peu anxieux quant à la réaction de Steve Leblond, je ne lui fais pas entièrement confiance.

— Il n'y a pas de problème, c'est un gars réglo. Quand penses-tu les kidnapper?

— Demain ou après-demain, après le départ de l'époux.

— Bon, il ne me reste qu'à attendre les injures et les supplications pour connaître les résultats de votre action. Ne m'appelle plus, je ne veux pas faire découvrir votre cachette. Je te contacterai moi-même au numéro de la cabine téléphonique dont je t'ai parlé et toujours à trois heures de l'après-midi. »

*

« Je voudrais parler au directeur, monsieur Jacques Drouin.
— Je regrette, mais il n'accepte aucun appel ici à la prison.
— C'est vraiment regrettable, car je suis son gérant de banque et nous avons un problème avec un dépôt en argent.
— Un instant, je vais l'aviser.
— Oui, monsieur Prévost, ici Jacques Drouin, comment allez-vous? Je suis toujours présent pour ceux qui s'occupent de mes biens. "*Qui veut voyager loin ménage sa monture!*" Quel est le problème?

— Je ne suis pas Prévost, ton gérant de banque, mais celui qui a enlevé ta femme Hélène et ta fille Sandra. »

Un long silence suivit.

« Je ne vous trouve pas drôle, hurla le directeur, vous ne me connaissez pas j'ai le bras long et je peux vous faire rentrer dans la gorge ce genre de plaisanterie.

— Un instant je te passe ta femme.

— Jacques, fais quelque chose, ils nous ont attaquées alors que Sandra et moi montions dans l'automobile. Ils nous ont attaché les mains et mis un bonnet sur la tête et conduites ici, je ne sais où. J'ai peur! Donne leur ce qu'ils demandent pour qu'ils nous libèrent.

Le récepteur fut arraché des mains de la femme qui poussa un cri strident.

« Comme tu vois, ce n'est pas une plaisanterie...

— Bandes d'imbéciles, beugla Jacques Drouin dans le

combiné, vous ne savez pas à qui vous avez affaire. Je vous avertis, libérez-les immédiatement où je mets la police à vos trousses et quand vous serez condamnés je vais m'occuper de vous personnellement dans ma prison.

— Tu me fais vraiment peur avec tes menaces ; à mon tour maintenant, je suis policier et si tu mets la police au courant tu ne les reverras jamais vivantes, car j'en serai averti aussitôt. Tu as intérêt à faire ce qu'on va te dire sinon... Je te ferai remarquer qu'elles sont bien jolies toutes les deux mais la plus jeune est très mignonne, elle pourrait bien m'aider à passer les nuits froides qui s'en viennent si tu ne coopères pas.

— Mais que voulez-vous à la fin ? supplia le fonctionnaire.

— Je te le dirai plus tard. Tout ce que je te demande pour l'instant c'est de me promettre de suivre nos instructions. Tu vas être surveillé continuellement de même que ton téléphone, ne fais rien sur un coup de tête que tu pourrais regretter toute ta vie. Je te promets que si tu obéis à nos ordres tu vas revoir ta femme et ta fille saines et sauves, mais dans le cas contraire, si nous avons un seul soupçon que tu n'as pas tenu ta promesse alors elles seront violées par moi et mes hommes et tuées par la suite ; je te ferai parvenir la main droite de chacune par colis recommandé.

— Je vous en prie, ne leur faites pas de mal, je ferai tout ce que vous voudrez.

— Dans les jours qui vont suivre nous communiquerons avec toi et te donnerons le mot de code, Geronimo, et tu devras te rendre à la cabine téléphonique qui te sera indiquée pour attendre nos ordres. Nous changerons de cabine à chaque fois et tu auras un court instant de temps pour t'y rendre. Si tu arrives en retard, tu n'auras pas la communication et nous choisirons laquelle va offrir ses faveurs à l'un de nos hommes ou peut être te ferons-nous parvenir un doigt. La balle est dans ton camp et tu es

maintenant responsable de la vie d'Hélène et de Sandra. »

La communication fut coupée brusquement et le directeur se rendit compte qu'il était en sueur, il avait affaire à des bandits qui ne reculeraient devant rien. Mais que voulaient-ils donc? De l'argent? Il avait réussi à amasser un petit pécule mais qui semblait bien peu important pour intéresser des bandits qui prenaient la peine d'enlever sa femme et sa fille. En forçant il pourrait trouver quarante mille dollars, serait-ce suffisant?

Il quitta rapidement son bureau, avisant le gardien en devoir qu'il s'absentait pour le reste de la journée. Durant le trajet jusque chez-lui, il se remémorait sa rencontre avec Hélène, dix-sept ans plutôt, et toute la tendresse qui avait accompagné les premières années de leur union. Il avait beaucoup aimé cette femme qui le lui avait bien rendu jusqu'à la naissance de Sandra, alors qu'elle avait fait une dépression post gestation qui avait duré environ deux ans et qui avait exigé des soins assidus durant cette période difficile pour lui. Durant ces années elle refusa de le voir, faisant des crises épouvantables lorsqu'il se présentait devant elle. Par la suite elle était restée très fragile émotionnellement et très dépendante des autres. Pour lui, cette maladie l'avait confirmé dans son intention de ne plus avoir d'enfant redoutant la réapparition des symptômes présentés lors de la première grossesse. Mais sa fille Sandra avait hérité de toute l'affection qu'il n'avait pu donner à sa femme durant cette période noire et il avait pris l'habitude de lui accorder tout ce qu'elle demandait. À quinze ans elle avait déjà l'apparence d'une belle femme accomplie qui avait atteint la maturité du corps et de l'esprit, mais comme plusieurs adolescentes elle contrariait souvent ses parents par son maintien et ses habillements provocants, sachant déjà se servir des attributs dont la nature l'avait comblée. Hélène pourrait-elle supporter cette captivité sans sombrer dans un

état dépressif profond?

En arrivant devant sa demeure il remarqua l'auto de son épouse stationnée en travers de l'entrée ce qui était inhabituel chez elle. La porte de la voiture était à demi ouverte et sur le siège avant gisait une courte note : « N'avertis pas la police, cela coûterait la vie à ces deux charmantes personnes, Geronimo. »

Il ne savait plus que faire, devait-il prévenir la police quand même au risque de les faire tuer? Son interlocuteur lui avait dit être policier, était-ce vrai? Par contre les ravisseurs allaient-ils lui demander quelque chose qu'il ne pourrait leur donner? Il serait toujours temps à ce moment d'aviser la police.

Il entra dans sa maison et en fit le tour, rien n'était déplacé et au moment où il se préparait à s'asseoir, le téléphone sonna.

« Je vois que tu as pris la sage décision de ne pas alerter la police, murmura la même voix entendue quelques instants auparavant, tu l'aurais déjà fait à ce moment, nous allons pouvoir nous entendre. Et comme si le ravisseur avait deviné ses pensées, ce que j'ai à te demander ne te créera aucun problème et ne te coûtera pas un seul sou, tu vas nous rendre un grand service, c'est tout. Je te rappelle demain pour t'en informer et en attendant nous continuons à te surveiller. À propos j'ai eu une longue conversation avec ta fille, c'est une charmante personne. Elle m'a dit que lorsqu'elle voulait obtenir une permission ou de l'argent, elle venait te voir en tenue légère, se laissait caresser par toi dans des recoins habituellement défendus à un père et de cette façon pouvait obtenir la lune. Je te mets en garde, on appelle cela de la pédophilie et cela est puni par la loi, tu pourrais te ramasser en prison, mais pas comme directeur. »

Le bandit avait raccroché avant que Jacques Drouin ait pu ajouter un seul mot.

Il avait tenté de se faire réchauffer un mets congelé pour le souper mais il n'avait pu le manger parce que soit trop cuit soit que l'appétit l'eut abandonné. Plus tard il s'était endormi devant la télévision et lorsqu'il décida de continuer la sieste dans son lit il ne put fermer l'œil de la nuit, des brigands horribles l'assaillant de toutes parts lorsqu'il somnait dans le sommeil. Le matin il était épuisé et au bord de la dépression, il était démuni sans les deux êtres chers qui complétaient sa maison. Il n'avait jamais préparé de nourriture auparavant et sa femme s'occupait de tout ce qui regardait l'entretien et l'administration de la maisonnée.

Il ne pouvait pardonner à sa fille Sandra d'avoir raconté ces choses confidentielles à ce brigand. Jamais il ne pourrait accepter que quelqu'un d'autre lui touche et encore moins lui fasse l'amour. Il devait à tout prix accepter ce que les ravisseurs lui demanderaient en autant qu'on l'assure que rien ne serait fait à sa fille. Pas question pour lui de se rendre à la prison aujourd'hui. À neuf heures dix, le téléphone sonnait.

Geronimo, dit une voix neutre, rendez-vous au coin des rues René Lévesque et Belvédère dans une demi-heure, sois ponctuel, il y a une cabine téléphonique sur le coin de la rue. »

À peine le récepteur raccroché il roulait vers l'est pour arriver un bon dix minutes avant le temps fixé. Une femme entra dans la cabine avant lui et il se mit à tempêter, mais elle quitta avant que le délai soit terminé. Quelques minutes plus tard le téléphone sonnait et il se précipita.

« J'ai l'impression que la femme qui t'a précédé dans la cabine quelques instants auparavant a risqué sa vie, énonça en riant la même voix que la veille. Je constate que tu as été bien sage et que tu n'as pas prévenu la police. Comme tu peux le voir aucun de tes gestes n'échappe à mes hommes.

— Je vous avertis, je vais faire tout ce que vous me dites, rugit Jacques Drouin qui rapidement inspecta en vain les alentours afin de repérer le bandit, mais ne faites aucun mal à ma fille et à ma femme, promettez-le moi.

— Tu n'as aucun ordre à me donner, s'impatiente Jérémie Bussièrès, mais je te promets que si tu fais exactement ce que je te demande, tu verras rapidement ta fille et ta femme, je te le jure ; personne ne leur fera de mal. Écoute bien mes recommandations. Nous voulons faire évader un prisonnier et tu vas nous aider.

— C'est absolument impossible, s'exclama le directeur, même moi si je le voulais je ne pourrais pas faire sortir un détenu de la prison. Ils portent tous des bracelets électroniques qui permettent de les identifier et de les repérer où qu'ils se trouvent.

— On peut les couper.

— Impossible ! Un signal sonore va révéler tout de suite la manipulation.

— Il s'agit de relier les deux extrémités avec un fil de cuivre avant la section.

— Peut-être, mais le dispositif doit être en contact avec une température corporelle de trente cinq à quarante degré Celsius dans les trente secondes qui suivent.

— Alors nous allons l'installer à ton poignet.

— Oui, c'est faisable, mais je vais être accusé de complicité.

— Aucun problème, personne ne pourra te condamner pour avoir essayé de sauver ta famille. Ta femme et ta fille pourront certifier leur enlèvement.

— Je n'ai pas le choix, je vais faire tout mon possible.

— On ne te demande pas de faire ton possible, ce n'est pas assez, l'évasion doit réussir sinon tu ne reverras jamais tes deux femmes vivantes.

— Mais il n'y pas seulement le problème des bracelets, jamais mes hommes ne laisseront partir un bagnard même

si je sors avec lui de la prison.

— Tu ne sortiras pas avec lui, il va sortir seul. Je vais t'expliquer. Il y a quelqu'un qui attend que tu sortes de la cabine, avertis-le que tu en as encore pour une demi-heure, je veux qu'il s'en aille. »

Quelques secondes plus tard, Jérémie continua. La leçon dura environ vingt minutes et le directeur reconnut que cela pouvait fonctionner.

« Je ne peux croire être celui qui favorisera la première évasion de ma prison, constata le directeur d'une voix triste ; ma carrière est finie.

— Mais tu vas retrouver ta famille, énonça Jérémie ; dans la vie on a rien pour rien. “*Qui veut la fin veut les moyens !*” raisonna l'ancien tûlard avec un grand sourire, paroles qui firent froncer les sourcils du directeur. »

4

À quinze heures, Jérémie était devant la boîte téléphonique attendant l'appel de Claude. Il n'eut pas à patienter longtemps, la sonnerie le tira de sa rêverie.

« Salut ! murmura Claude, je vois que tu es toujours à ton poste. Est-ce que tout se déroule normalement ?

— J'ai contacté le directeur et il semble très effrayé, je ne pense pas qu'il nous crée d'ennui. Je ne lui ai pas encore appris qui serait le prisonnier à faire évader mais je vais l'en informer demain.

— Il va sûrement me convoquer, reprit Claude, j'aurai droit à toute une engueulade.

— Est-ce que ton avocat est prêt pour demain ?

— Oui, je viens juste de lui parler.

— Steve me cause beaucoup de soucis, il est continuellement autour de la jeune fille, et ses avances font crier la mère, j'ai peur qu'il la viole durant mes absences.

— Avertis-le que je ne veux pas qu'il lui touche, sinon il aura affaire à moi. Si je sors sans encombre de la prison, je veux que les deux femmes soient libérées sans aucun dommage.

— Je l'ai déjà avisé de tes intentions mais il a refusé de m'écouter et nous en sommes presque venus aux coups.

— Informe-le des risques pour sa vie s'il ne suit pas mes ordres. »

Sur le chemin du retour, Jérémie évaluait les chances de réussite de leur projet et réfléchissait sur le branle-bas de combat que créerait l'évasion de Claude.

En empruntant le chemin qui menait à leur maison de location, il se mit à rêver au moment où il pourrait acheter une habitation isolée comme celle-là. Les économies amassées en prison et les trente mille dollars promis par Claude lui permettraient d'effectuer cette transaction.

À son arrivée devant la maison, il fut saisi par un pressentiment ; Steve venait habituellement à sa rencontre, mais cette fois-ci rien ne bougeait dans la tanière. Il attendit un moment, mit son masque, puis s'élança, revolver à la main, après avoir enfoncé la porte. Steve, sans son masque, un sourire énigmatique sur les lèvres et un pistolet sur les genoux était assis au centre de la pièce sur la chaise où était attachée habituellement Sandra. L'autre chaise occupée par la mère était vide également.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? Où sont les femmes ? »

Leblond, sans le quitter des yeux, montra avec son pouce la chambre dont la porte était fermée.

Jérémie s'avança lentement vers la porte désignée et tourna lentement la poignée ; le spectacle qu'il vit le figea complètement sur le seuil. Les deux femmes, entièrement

nues, étaient attachées sur le lit, les jambes écartées, la bouche cachée par un diachylon et les yeux exorbités par la peur, elles tremblaient de tous leurs membres. Il était évident qu'elles avaient été violées toutes les deux. La fouine referma la porte et revint lentement vers la pièce principale, tête basse, constatant brusquement que Steve avait repris son arme dans ses mains. Sans hésitation et sans un seul mot, il serra son pistolet dans sa ceinture et se rendit au réfrigérateur pour prendre une bière. Il devait réfléchir rapidement, car sa vie était en danger et toute l'entreprise pouvait être mise en péril par cet acte abject de son associé. Il feignit l'indifférence et vint s'asseoir devant Leblond.

« Je vois que tu t'es bien amusé durant mon absence, mais pourquoi as-tu enlevé ton masque? J'espère qu'elles n'ont pas vu ton visage.

— Comment veux-tu embrasser ces salopes avec un masque, maugréa Steve tout en abaissant son arme, ce sont des putes et il faudra les tuer avant de partir. En attendant tu peux profiter du festin que je t'ai préparé, elles sont toutes les deux attachées.

— Je n'ai vraiment pas l'esprit à la bagatelle, reprit Jérémie, c'est demain le grand jour. On va faire évader Claude en après-midi et nous allons être payés grassement, puis nous pourrions rentrer chez nous.

— Toi, tu peux rentrer à la maison, mais pas moi, je suis recherché par toutes les polices d'Amérique, il va falloir que je suive Jutras dans sa cavale

— Jérémie prit plusieurs bières et décida de se coucher sur le divan de la salle principale avec son arme dans ses mains croisées sur sa poitrine. Il ne dormit pas de la nuit même s'il fit semblant, craignant une mauvaise surprise de son associé. Il savait cependant que ce dernier avait besoin de son aide pour mener à point le plan préparé par Claude. À neuf heures pile il rejoignait la boîte téléphonique et plaçait

son appel. Le directeur de la prison décrocha à la première sonnerie et répondit d'une voix geignarde et mal assurée.

« Est-ce vous? demanda-t-il à voix basse.

— Ici Geronimo, écoute bien, c'est aujourd'hui que nous allons libérer Claude Jutras et tu vas nous aider si tu veux revoir tes femmes vivantes et en santé.

— Je veux parler à ma femme et savoir si vous leur avez fait du mal, hurla le fonctionnaire, sinon je dénonce toute l'affaire. Ça fait deux nuits que je passe sans dormir et je suis à bout de patience. Passez-moi ma femme.

— Impossible, je suis dans une cabine téléphonique et ta femme est dans un chalet à cent kilomètres d'ici, mentit la fouine.

— Allez la chercher, beugla-t-il de nouveau, sinon j'appelle la police.

— Écoute-moi bien attentivement, merdeux. Je te laisse trente secondes pour te décider, tu parleras à ta femme seulement après la libération de notre ami. Si après ce temps tu n'as pas accepté, je raccroche, j'appelle mes hommes au chalet, je les invite à s'amuser avec les deux femmes et à les tuer par la suite. Je te promets de te faire parvenir leurs seins par retour du courrier et tu n'entendras plus jamais parler de moi. Si par contre tu coopères tu pourras parler cet après-midi à ta femme et à ta fille qui en passant a très hâte de te revoir; elle a énormément confiance en toi. Elle m'a dit qu'à l'avenir elle serait très gentille avec toi, car elle s'est tellement ennuyée. »

Jérémie bluffait car il savait bien que si le directeur maintenait ses exigences il serait obligé de retourner à la maison pour convaincre la femme de lui parler tout en la menaçant de tuer sa fille si elle racontait ce que Leblond leur avait fait subir. Le silence dura à peu près dix secondes avant que Drouin n'acquiesce à son ultimatum.

« Écoute-moi bien, dit Bussièrès avec assurance, nous

sommes jeudi et à trois heures tu reçois Jutras dans ton bureau pour finaliser le livre qu'il écrit, tu avertiras ton gardien chef de la venue de son avocat pour établir un contrat entre vous afin de séparer les recettes de publication. Fais venir Claude une demi-heure avant la rencontre et il t'expliquera la marche à suivre. Pas de coup fourré et tes femmes seront en ta compagnie ce soir. »

Jérémie raccrocha le sourire aux lèvres. Il contacta l'avocat pour lui signifier qu'il devait se présenter à trois heures cet après-midi à la prison tout en apportant dans une valise, du fil de cuivre, de la corde solide et du sparadrap. Il décida de ne pas retourner au chalet avec Leblond qui avait assailli les deux femmes et qui voulait les tuer; il ne voulait pas tremper dans ces meurtres sordides. Il savait de toute façon comment rejoindre Claude une fois évadé, une retraite sûre lui ayant été préparée.

Il appela cependant Steve pour l'aviser de sa décision de ne pas retourner au chalet, qu'il devait libérer les deux femmes après l'évasion de Claude et que c'était un ordre de ce dernier. De toute façon il était déjà recherché pour meurtre et deux viols ne changeraient rien à la situation. De plus il n'était pas certain que les deux femmes porteraient plainte à cause de la fonction du directeur. Il raccrocha sans lui laisser le temps de s'expliquer.

5

Steve Leblond était dans une colère terrible, cet imbécile de Jérémie l'abandonnait dans ce trou sans auto à environ trois kilomètres de toute habitation, avec deux personnes kidnappées qu'il avait violées et qu'il devait tuer parce

qu'elles avaient vu son visage. Il avait essayé de parler à Bussières, mais la communication avait été interrompue avant qu'il puisse s'expliquer et il n'avait aucun autre moyen de le rejoindre. Il tournait en rond dans la pièce principale frappant à coup de pied tout ce qui lui tombait sur la main. Même s'il l'avait voulu, il n'aurait pu libérer ses captives, il n'avait aucun véhicule et il ne pouvait pas les laisser dans la nature, sa sécurité aurait été compromise.

Il ouvrit la porte de la chambre et de les voir toutes deux, nues, les jambes écartées par des courroies, le mit encore plus en colère. Comme elles étaient dans cette position depuis une vingtaine d'heures et la peur aidant, la plus jeune avait évacué son intestin et uriné dans le lit imprégnant la chambre d'une odeur à faire vomir. Il n'avait plus envie d'elles sexuellement et il enleva le bâillon de la mère qui se mit à crier et à le menacer de poursuite et de prison pour le viol de sa fille de quinze ans.

« Tu nous as violées et tu vas payer, criait la femme. Mon mari va te poursuivre et te faire arrêter. Tu vas passer le reste de tes jours en prison.

— Vas-tu te taire vieille folle, je suis sûr que tu as aimé ce que je t'ai fait.

— Tu n'as aucune chance, reprit la prisonnière, je sais que tu t'appelles Steve, je vais te reconnaître sur une photo de la police et tu vas être mis dans la prison de mon mari ; je ne voudrais pas être à ta place, il va nous venger. Quand il va savoir ce que tu as fait à sa fille et à moi, ta vie ne vaudra pas un sou noir. »

Durant tout ce temps la jeune fille pleurait sous son bâillon et fermait les yeux pour ne pas voir son agresseur, et la mère continuait à invectiver son assaillant. Steve dans une rage folle et n'y tenant plus sortit son arme et la colla sur la tempe de la femme ne se rendant pas compte qu'elle avait perdu l'esprit.

« Ferme-la, beugla-t-il, ou je te tire une balle dans la tête. »
Mais cette dernière continuait à vociférer ces menaces.

« Mais vas-tu te taire à la fin, dit-il, le doigt crispé sur la détente de l'arme. »

Et le coup partit, faisant exploser la tête en projetant le cerveau en bouillie sur la fille, le lit et le mur. Même Leblond reçut des fragments sanglants dans le visage et sur les mains. La fille pâle comme la mort, perdit conscience. Les mains de Leblond tremblaient et il dut s'asseoir pour retrouver un peu son calme.

Il attendit au moins dix minutes avant le réveil de Sandra.

« Si tu me jures sur le salut de ta mère de ne pas me reconnaître ni de me vendre à la police, je vais te laisser la vie. »

Mais la jeune fille ne manifesta aucun signe pour acquiescer ou refuser, elle avait atteint un stage où le cerveau profondément perturbé ne peut plus différencier la vérité de l'irréel, et intercepte les informations transmises par les sens à l'intelligence. L'indifférence qu'elle semblait manifester mit Steve dans une rage telle qu'il vida son chargeur dans la tête de l'adolescente. Le lit, les murs et les meubles recouverts de toutes ces déjections humaines, extériorisaient maintenant toute l'horreur du drame vécu dans cette pièce

Il fut obligé de se reposer un instant, car ses jambes ne pouvaient plus le porter et jetant un regard sur les deux femmes, il se précipita à quatre pattes pour vomir tout en sortant de la chambre.

Maintenant il devait quitter la résidence en vitesse, à pieds, ne pouvant appeler un taxi qui le reconnaîtrait par la suite. Il dut se laver le visage, les mains et changer tout son linge souillé qu'il fit brûler dans le foyer. Il prit son temps pour amasser toutes ses affaires et effacer le plus possible les traces de son passage tout en laissant bien en évidence

les effets personnels de Jérémie, se promettant bien de régler ses dettes avec ce dernier. Il n'eut pas le courage de retourner dans la chambre effacer ses empreintes digitales et il sortit en titubant comme un homme ivre, il avait atteint le summum de la bassesse humaine. Il marcha trois kilomètres avant d'accéder à un chemin secondaire et six autres pour se rendre à une voie principale où il fit du pouce. Il était fourbu lorsqu'un homme le fit embarquer dans son automobile.

*

Jérémie s'était dirigé vers la maison de pension qu'il avait louée pour un mois afin de recevoir Claude à sa sortie de prison. Ce logement était situé en plein centre de la ville dans le but évident de tromper les policiers qui se mettraient en chasse dès la révélation de son évasion et qui ne penseraient jamais à le chercher à quelques pas du poste de police. Ce petit appartement avait une entrée privée sur une cour arrière qui faciliterait les sorties de Jutras pourvu de nouveaux vêtements et d'un déguisement que Jérémie avait trouvé dans un magasin d'objets usagés. Après avoir minutieusement vérifié le tout, il sortit et se dirigea à pieds vers un bar à quelques pas de là pour fêter l'évasion de Claude.

6

À quatorze heures trente, le directeur demanda à un gardien d'aller chercher Claude Jutras comme il le faisait depuis trois ans pour dicter ses mémoires. Il avait avisé le

portier de faire entrer maître Gustave Larue dès qu'il se présenterait à trois heures.

« Dois-je mettre des menottes au prisonnier? demanda le gardien.

— Non, répondit le directeur. »

Mais aussitôt que la porte fut fermée.

« Vous êtes un être immonde, rugit le directeur, si vous avez touché à un seul cheveu de ma femme ou de ma fille, je vous poursuivrai toute ma vie et je vous tuerai. *“Morte la bête, morte le venin!”*

— Je t'assure qu'elles sont en bonne santé, elles n'ont pas été molestées par mes hommes. Dès que je serai libre elles te seront rendues saines et sauvées.

— L'homme qui m'a contacté pour organiser votre évasion, s'est dénoncé malgré lui parce qu'il a formulé un proverbe comme j'ai l'habitude de le faire ce qui prouve qu'il me connaissait. De plus sa voix m'était familière sans que je puisse mettre de nom sur son visage jusqu'à ce qu'il m'annonce le nom de celui qui devait s'échapper. Je savais que Jérémie Bussièrès était votre ami et qu'on venait de le libérer de prison et j'ai reconnu sa voix. Avertissez-le de ne pas faire de mal à ses otages, sinon il s'en repentira. »

Un garde vint reconduire maître Larue au bureau du directeur, sa valise n'ayant pas été fouillée à la demande expresse de Jacques Drouin. Gustave Larue avait passé l'avant-midi à subir la transformation que Mélanie Juneau, amie de Sophie, avait réalisée avec une adresse surprenante. Claude ne se retourna pas lorsque le garde présenta maître Larue au directeur qui resta abasourdi par le spectacle qui se présentait devant lui, tout en congédiant son employé. Il avait devant lui deux êtres absolument identiques même s'ils étaient vêtus différemment, la ressemblance entre ces deux hommes était hallucinante bien que l'avocat présentait un petit surplus de graisse autour de la ceinture, bien camouflé

par l'ampleur de l'habit qu'il portait.

« Comment un homme de loi comme vous peut-il accepter de faire un tel acte? demanda le directeur d'une voix sévère.

— Je suis dans le même bateau, répondit Gus, j'ai été menacé, la vie de mon fils et la mienne sont en jeu, gardez vos sermons pour d'autres, vous êtes dans le même pétrin que moi. Dépêchons nous, j'ai hâte que tout soit terminé. »

Claude, sans dire un seul mot, avait déjà commencé à se déshabiller et tendit les vêtements à son avocat qui fit de même, puis il ouvrit la valise qui contenait des cordes très fines mais résistantes. Il saisit le fil de cuivre et l'attacha de chaque côté du bracelet puis le sectionna entre les deux extrémités avec des pinces pour le placer rapidement autour du poignet du directeur tout en le recouvrant d'un ruban gommé pour le faire adhérer à la peau et ainsi conserver la chaleur corporelle nécessaire pour empêcher l'émission d'un signal.

Il enfila les vêtements empruntés qui lui allaient comme un gant et sourit devant la mine du directeur qui ne semblait plus savoir qui était le vrai avocat. Ce dernier était maintenant convaincu que ses hommes se laisseraient bernier facilement.

Il prit le couteau qu'il plaça dans sa poche interne, attacha le directeur à sa chaise, déchira sa tunique pour en faire une boulette qu'il plaça dans la bouche de cet homme terrassé par la peur et fixa le tout avec du sparadrap. Méthodiquement il fit la même chose avec l'avocat à moitié nu qui avait refusé de mettre les vêtements de prisonnier et qui eut une nausée lorsqu'on introduisit le bâillon dans sa bouche.

« Monsieur l'avocat, murmura Claude, tu pourras dire que j'avais un couteau et qu'à la suite du départ du garde, je suis passé derrière toi et t'ai menacé de mort, je vais même faire une petite entaille sur ton cou pour le faire saigner

légèrement. Je conserve ta valise, pour ne pas inquiéter les surveillants mais je vais te laisser les papiers que tu as préparés pour établir le contrat. Ces précautions devraient suffire pour effacer tout doute quant à ton implication dans cette évasion. Monsieur le directeur, tes femmes pourront certifier qu'elles ont été enlevées et tu seras absous de tous tes péchés. Je vous remercie tous les deux de votre coopération forcée mais quand même bien efficace.

Claude ouvrit la porte du bureau lentement mais il n'y avait personne dans le passage, il en profita pour verrouiller la porte avec la clef qu'il avait prise dans les poches du directeur et se dirigea vers la fin du couloir qui tournait à angle droit pour aboutir à la porte principale où un portier, derrière sa cage de verre, regardait approcher le sosie de l'avocat. Il n'avait cependant pas vu un garde installé à un petit bureau dans la partie gauche d'une allée perpendiculaire au trajet qu'il suivait et qui lui cria : « Arrêtez, monsieur ! »

Claude en eut le souffle coupé et instinctivement mis la main sur la poche interne de son veston qui contenait le couteau tout en écoutant le pas militaire du type qui approchait derrière lui. Il n'avait aucune chance, il le savait, mais il essaierait quand même de passer, il ne voulait plus retourner en cellule.

« Vous ne pouvez sortir comme cela, reprit le gardien, vous deviez venir me voir avant de partir comme je vous l'ai dit tout à l'heure, remettez-moi le laissez-passer que je vous ai donné en arrivant. »

L'avocat ne lui avait pas dit qu'il avait eu un sauf-conduit en entrant et la panique le saisit à la gorge. Ce document était-il dans le bureau ? Il ne se souvenait pas que Gus ait eu un papier à la main, donc il était fort probable que ce dernier fut dans les poches des vêtements qu'il commença à fouiller frénétiquement. Il sortit une enveloppe jaune placée près de l'arme dans la poche interne et la remit au

fonctionnaire, apparemment satisfait, qui le laissa passer. La porte s'ouvrit comme par magie libérant un homme qui avait envie de crier et de sauter comme un collégien qui a reçu un diplôme. Il se dirigea immédiatement vers le stationnement des visiteurs pour apercevoir la Cadillac blanche de l'avocat.

Il se sentait léger comme un oiseau mais devait se dépêcher avant que quelqu'un pénètre dans le bureau et retrouve les deux hommes attachés. Il devait utiliser des petites routes qui même si elles étaient plus lentes accordaient une sécurité supérieure, parce que les policiers allaient d'abord bloquer les axes principaux pour rechercher une voiture blanche avant d'explorer les voies secondaires. Il n'avait environ que dix kilomètres à faire avant d'atteindre le centre d'achat où Jérémie avait laissé une petite camionnette avec un set de clés sur le pneu avant gauche. Le véhicule était bien à la place que Bussièrès avait mentionnée et Claude stationna la Cadillac tout près, après avoir vérifié si quelqu'un regardait son manège. Mais l'endroit était désert.

7

Le gardien frappa deux fois sans succès à la porte de son directeur, mais ne voulut pas insister craignant un accès de fureur de son supérieur qui pardonnait difficilement les initiatives de ses subordonnés. Il colla son oreille sur la porte mais n'entendit rien et décida de se retirer même si d'habitude l'entrevue avec Jutras se terminait à quatre heures précises et que dix minutes supplémentaires s'étaient déjà écoulées. Il résuma la situation à son supérieur immédiat

lequel lui conseilla d'attendre encore dix minutes lui expliquant que l'avocat avait quitté depuis une demi-heure et que cette rencontre devait être spéciale. Mais lorsqu'il récidiva un peu plus tard, il n'obtint pas plus de réponse que la première fois et commença à s'inquiéter au point de faire venir de nouveau son supérieur. Ils frappèrent tous les deux avec force mais aucune réponse ne troubla le silence pesant émanant du bureau qui était fermé à clef. Ils firent venir des clés spéciales ne possédant pas celle qui ouvrait le bureau protégé par une serrure différente de celles de la prison.

La porte ouverte leur révéla les images d'un petit homme rouge de colère derrière son bureau qui grognait et s'agitait comme un pantin accompagné d'un géant presque nu qui contrairement à son voisin attendait en silence d'être libéré. Les alarmes furent aussitôt mises en action et les deux hommes délivrés. On fit venir des enquêteurs de l'extérieur et la police fut notifiée de l'évasion de Claude Jutras. Des barrages policiers furent établis sur toutes les routes qui s'éloignaient de la prison dans toutes les directions, mais chacun avait l'impression que trop de temps s'était écoulé entre le départ du prisonnier et l'établissement de ces contrôles routiers. Des photos furent envoyées à tous les postes de télévision avec ordre de les diffuser dans les plus brefs délais.

Un peu plus tard, un représentant du ministère de la justice vint relever Jacques Drouin de ses fonctions comme directeur de la prison. Un responsable fut nommé en attendant que la lumière soit faite sur les événements.

*

Steve Leblond se présenta à la porte du logement quelques minutes à peine après le départ de Jérémie. Il était très

fatigué et avant de s'asseoir il ouvrit le réfrigérateur pour prendre une bière. Installé depuis quelques minutes devant le poste de télévision, il eut droit au premier reportage sur l'évasion de Claude et saisit le téléphone pour aviser la police que dans une maison à l'extrémité d'une route de terre sur la rive sud, près de Saint-Nicolas, il y avait deux femmes qui avaient été tuées et violées par Jérémie Bussièrès. Après avoir fourni toutes les indications pour se rendre à ce chalet il raccrocha brutalement.

*

Jérémie Bussièrès était assis dans un petit bar savourant déjà sa troisième bière lorsqu'on annonça l'évasion de Claude en après-midi. Malheureusement pour lui, il manqua la partie la plus importante de ce reportage alors qu'il se leva pour aller à la toilette, un sourire béat transfigurant son visage. Le succès de cette évasion lui revenait entièrement et il se réjouissait à l'avance de revoir Claude. Le commentateur communiqua par la suite une nouvelle importante alors que la photo de Jérémie apparut sur l'écran.

« Cet homme serait responsable de l'évasion de Claude Jutras, il serait armé et extrêmement dangereux. Il aurait violé deux femmes et les aurait tuées. Nous attendons bientôt des nouvelles qui confirmeront ces faits. »

Évidemment tous les clients présents dans ce petit établissement reconnurent la photo du client qui était assis avec eux et la serveuse courut au téléphone pour le dénoncer à la police. Lorsque Jérémie sortit de la salle de bain, il ne se rendit pas compte tout de suite qu'un silence complet s'était établi et que tous regardaient maintenant avec beaucoup d'attention une émission insignifiante pour les enfants. À tour de rôle, les clients sortirent du bar avec empressement sans que Bussièrès remarque ce

qui se passait, l'esprit embué par l'alcool. La serveuse avait fui dans la cuisine et s'était sauvée par la porte arrière. Il vida son verre lentement et en exigea un nouveau; mais l'établissement était vide. Il se leva au moment même où les policiers se ruaient à l'intérieur et surpris il sortit son arme mais n'eut pas le temps de s'en servir qu'il recevait en quelques secondes une dizaine de projectiles mortels. Il s'écrasa dans son sang. Les clients se mirent à rentrer après quelques instants pour savourer ce drame morbide, jusqu'à ce que les policiers, prenant le contrôle de la situation, les expulsent à nouveau.

Les échos de cette tragédie atteignirent rapidement les agences de nouvelles qui profitant de cette manne de crimes monstrueux truffèrent leur programmation de récits les plus macabres entourant cette évasion pour mousser leur publicité.

*

Trois voitures de police s'étaient présentées à la maison décrite par Steve Leblond, suivies d'une voiture de la télévision, et douze agents encerclèrent la maison. Ils se ruèrent à l'intérieur, les armes à la main, mais la pièce principale était vide. Un policier, mit un doigt sur ses lèvres indiquant la seule porte fermée, celle de la chambre à coucher. Trois hommes défoncèrent la porte mais reculèrent aussitôt comme si une armée les avait attaqués; la nausée aux lèvres ils coururent à l'extérieur pour vomir, bousculant leurs confrères qui se pressaient pour jouir pleinement à leur tour du spectacle et qui ne pouvant supporter le drame visuel et pestilentiel qui se jouait dans cette pièce se battaient pour quitter au plus vite le théâtre de cette ignominie. Cette scène insupportable avait jeté sur ces hommes pourtant habitués aux tragédies les plus

horribles un masque blafard, tout en réprimant toute envie qu'ils auraient pu avoir de pénétrer à nouveau dans cette chambre funéraire. Cependant le grade d'un policier s'accompagnant habituellement de faveurs multiples fit mentir cette théorie alors que le caporal le plus haut gradé dut se résigner à rentrer dans ce charnier pour établir son rapport. Les photographes et les journalistes voulurent entrer à leur tour mais furent refoulés sans ménagement par les policiers.

8

Claude Jutras arriva au logement choisi par Jérémie à quatre heures et quinze minutes et stationna minutieusement sa camionnette dans le fond de la cour à côté de l'automobile de Jérémie, pour la soustraire aux regards des passants. Steve l'attendait sur le seuil de la porte et ils se donnèrent la main en riant aux éclats.

« Où est Jérémie? s'enquit Claude.

— Je l'ignore, affirma Steve,

— Mais vous deviez vous rencontrer après avoir libéré les deux femmes.

— Lorsque Jérémie est arrivé à la maison, il m'a demandé de venir ici tout préparer pour te recevoir et qu'il viendrait me rejoindre après avoir libéré les deux femmes; il avait un drôle d'air. J'ai pris l'automobile, je suis parti, je ne l'ai pas revu depuis. Je suis inquiet.

— C'est très curieux, reprit Claude, ce n'est pas dans les habitudes de la fouine de ne pas respecter les ordres, je ne comprends pas d'autant plus qu'il n'avait plus de véhicule

pour ramener la mère et la fille. Il ne pouvait pas prendre de taxi, c'est trop dangereux et il devait conserver son masque sur son visage. Non je ne comprends pas ce qui s'est passé. »

Claude s'assit devant la télévision et la première image qu'il vit fut celle de Jérémie baignant dans son sang dans le bar où les policiers l'avaient descendu. Les images suivantes montraient Jacques Drouin expliquant comment il avait reconnu Jérémie Bussièrès lorsqu'il lui avait parlé au téléphone. Il l'accusait d'avoir violé sa femme et sa fille et de les avoir tuées. Par la suite un commentateur expliquait avec une photo du chalet où on avait retrouvé les deux femmes le drame qui s'était passé à l'intérieur. Il affirma qu'on avait repéré sur le mur au-dessus du lit une empreinte digitale dans une flaque de sang et qu'à priori elle n'appartenait pas à Bussièrès mais à Steve Leblond, ce qui prouvait qu'un complice avait participé à la tuerie. Il commenta l'appel anonyme d'un homme qui avait déclaré à la police l'endroit exact où se trouvaient les deux femmes et qui avait de plus assuré que c'était Jérémie Bussièrès qui les avait tuées.

Le sang de Claude ne fit qu'un tour et il sauta sur Steve qui eut à peine le temps de sortir son arme pour se la faire arracher par celui qui l'écrasait maintenant de tout son poids.

« Tu m'as menti, hurla le colosse, c'est toi qui les a tuées et tu as vendu ton associé aux flics ; réponds-moi ou je te tue immédiatement. »

Joignant le geste à la parole, il poussa l'arme avec une telle force dans sa bouche qu'il lui brisa plusieurs dents au travers des hurlements du forcené qui ne pouvait rivaliser avec la force de son assaillant. La scène était pathétique montrant un géant écrasant une vermine qui tentait de respirer malgré la présence d'un revolver dans sa bouche déjà noyée dans un flot sanguin noirâtre. La vie quittait lentement le corps de

Leblond et sa perte de conscience le sauva sûrement d'une mort horrible alors que Claude enleva l'arme au moment où son corps devint flasque. Après quelques minutes, Steve revint à lui en toussant et en crachant tout en surveillant du coin de l'œil son comparse qui s'était assis sur une chaise après avoir mis l'arme dans sa ceinture. Leblond n'était plus armé et à la merci de son compagnon qui à la moindre faute le tuerait. Il savait que ce dernier n'avait pas besoin d'une arme pour tuer et il ravala sa colère, il aurait bien sa chance un jour.

« Dis-moi ce qui s'est passé réellement, répéta Claude d'une voix monocorde, je te le demande pour la dernière fois. J'avais donné des ordres de ne pas les tuer ni de leur faire du mal et je n'ai pas été obéi.

— Jérémie s'occupait de tout et passait son temps à l'extérieur alors que moi j'étais obligé de rester avec les deux femmes et j'ai décidé de m'amuser un peu mais cela a mal tourné. Elles ont vu mon visage pendant que je leur faisais l'amour et j'ai été obligé de les tuer parce que Bussières m'a laissé tomber. Il m'a téléphoné pour me dire qu'il ne revenait pas au chalet et je n'avais pas de voiture pour les ramener à la civilisation ; il m'a abandonné, mais je ne l'ai pas vendu à la police, mentit Leblond. Tu n'es pas correct avec moi, tu m'as cassé quatre dents dans la bouche. »

Un long silence inquiétant appesantit l'atmosphère et Steve soupesa ses chances de survie.

« Je vais être obligé de quitter cet appartement maintenant, soupira Claude, parce que c'est Jérémie qui l'a loué et le propriétaire peut l'avoir reconnu et nous envoyer la police. Tu m'as vraiment mis dans la merde, salaud. Je devrais te tuer, mais je ne veux pas laisser de cadavre ici et le bruit du coup de feu pourrait être entendu. Je dois m'en aller, tu es libre d'aller où tu le désires, je ne veux plus te voir.

— Je t'en prie Claude, je n'ai aucun endroit où aller et je

suis recherché, amène-moi avec toi je vais t'aider et t'obéir entièrement, tu peux avoir besoin de moi. »

Au moment où Claude se préparait à fermer l'appareil de télé, le commentateur annonça que le capitaine Garon de la police de Québec avait un message important à diffuser:

« Nous vous communiquons les photos des deux personnes que nous recherchons, dit l'officier d'une voix monocorde, il s'agit de Claude Jutras évadé de prison et de Steve Leblond qui est pourchassé depuis plusieurs semaines. Attention ces deux individus sont très dangereux et armés. Voici en résumé ce qui s'est passé aujourd'hui. Jérémie Bussièrès, le bandit qui a été tué cet après-midi, aurait enlevé avec la complicité de Steve Leblond la femme et la fille du directeur de la prison, Jacques Drouin, afin de le forcer à faire évader leur ami. Les deux femmes ont été violées et tuées sauvagement. Sur le mur souillé par le sang et la matière cérébrale au-dessus du lit où les deux femmes étaient attachées, une empreinte de main correspond à celles de Leblond qui est déjà recherché pour meurtre. Les policiers qui se sont présentés dans ce chalet ont été traumatisés par le spectacle horrible qui s'est offert à eux. Les deux personnes étaient attachées sur le même lit, nues, les jambes écartées, gisant dans leurs excréments et leurs têtes explosées par les balles d'une arme à feu. Quel spectacle horrible! »

Ici l'officier dut faire une longue pause tellement il était ému.

« Actuellement nous interrogeons l'avocat du fugitif dont la participation à cette évasion n'est pas clairement établie. Claude Jutras écrivait un livre sur la vie en prison et cela depuis environ trois ans avec la participation du directeur qui avait convoqué l'avocat pour établir un contrat de publication. Plusieurs faits constatés contrastent avec le déroulement normal des procédures établies pour les institutions à sécurité maximale. D'abord cet homme

de loi s'est présenté déguisé dans le but de ressembler au prisonnier. Nous avons questionné la personne qui a exécuté cette transformation et il est bien évident qu'elle ignorait tout des raisons de cette mascarade. De plus le directeur avait demandé à ses gardiens de ne pas fouiller la valise de monsieur Larue, contrevenant aux règles de base de toute institution pénitentiaire. Cependant le directeur a corroboré la version de l'avocat à l'effet que ce dernier a été attaqué par l'arrière avec un couteau et qu'il n'a pas eu le choix de se laisser attacher sur une chaise. »

Le policier prit quelques instants pour s'éclaircir la gorge.
« Quant à monsieur Drouin, il a avoué avoir laissé filer Jutras pour sauver la vie de sa femme et de sa fille. Ils lui avaient promis qu'elles lui seraient rendues saines et sauves s'il n'avertissait pas la police. Cet homme est complètement anéanti par ces crimes et nous l'avons temporairement relevé de ses fonctions durant l'enquête. L'automobile de l'avocat dont se serait servi Jutras pour s'évader a été retrouvée dans une centre d'achat. Nous croyons qu'il aurait à ce moment utilisé un autre véhicule pour fuir. Un peu plus tard, un homme non identifié a avisé la police de l'endroit où étaient détenus les otages et dénoncé Jérémie Bussièrès comme le responsable de ces crimes, mais nous n'avons retrouvé aucune empreinte de ce suspect dans la chambre où étaient les deux femmes contrairement à Steve Leblond qui en a laissé plusieurs dont une dans une tache de sang ce qui l'incrimine fortement. »

À ce moment Claude regarda Steve de façon très intense sans dire un seul mot puis se retourna vers l'écran.

« Pour terminer, reprit le capitaine, nous avons retrouvé Jérémie Bussièrès dans un bar du centre-ville et nos policiers ont été obligés de l'abattre son arme à la main. Nous vous donnerons des renseignements complémentaires quand des faits nouveaux se présenteront alors qu'une grande chasse à

l'homme est entreprise à la grandeur de la province.

Claude ferma l'appareil et se tourna vers Steve.

« Je t'amène avec moi c'est trop dangereux de te laisser en arrière, mais prépare-toi nous avons plusieurs heures de route à faire. Mets toutes les provisions préparées par Jérémie dans le camion, nous partons dans quelques minutes. Je t'avertis ! À la moindre incartade de ta part je te tue immédiatement.

— Merci ! murmura le bandit. »

9

La journée avait été assez difficile en salle d'opération et j'étais exténué quand je m'assis pour écouter le bulletin de nouvelles de dix-huit heures. Je fus pris d'un vertige lorsque l'annonceur communiqua l'évasion de Claude, j'étais atterré ; tout allait recommencer, la paix était terminée. Sans un mot, Chantal était venue s'asseoir près de moi et avait pris ma main. Nous étions captivés par l'histoire de cette évasion alors qu'on frappa à la porte. Sophie et Philippe, comme d'habitude, étaient venus dès qu'ils avaient appris la nouvelle pour nous aider à supporter cette catastrophe inattendue.

« Merci d'être venus, murmurai-je, on reconnaît nos vrais amis dans le malheur.

— Dis-nous ce qu'on peut faire pour t'aider ? demanda Phil.

— Je n'en sais rien, je n'ai pris aucune décision la nouvelle est trop récente.

— Je pense que tu devrais quitter ta maison pour quelque temps parce qu'ici tu es en danger.

— Oui, je le sais, répliquai-je, mais j'ignore où aller et Claude va me retrouver n'importe où.

— Pas si tu te rends dans un endroit connu de toi seul, renchérit Philippe. C'est le temps de partir Claude ne pourra te suivre, occupé qu'il est à se cacher.

— Je pense qu'il a raison, réfléchit Chantal à voix haute, on pourrait aller dans la maison de Julie qui est inhabitée depuis son décès. Personne ne va venir dans cet endroit isolé et Claude en ignore l'existence. Tu pourrais prendre un mois de vacances et nous pourrions nous y retrouver toi et moi avec David en attendant que la police capture Jutras. De plus Philippe et Sophie pourraient nous rendre visite et nous apporter des vivres.

— Phil et moi, affirma Sophie en nous serrant la main, nous allons veiller sur vous, on ne vous laisse pas tomber. » Le lendemain nous étions prêts à quitter la maison et j'allais éteindre l'appareil au moment même où le commentateur annonça un bulletin spécial.

« Nouveaux développements dans l'évasion de Claude Jutras. Ce matin vers six heures du matin, une automobile de marque Ford est entrée en collision avec un pilier d'un viaduc enjambant une autoroute principale. Le conducteur de cette voiture qui appartenait à Jacques Drouin, directeur de la prison impliqué hier dans une évasion sensationnelle, est décédé sur le coup. Les policiers enquêtent pour identifier le chauffeur et à priori il semble bien s'agir de monsieur Drouin qui a perdu, dans des circonstances tragiques, son épouse et sa fille de quinze ans. Aucun document prouvant l'intention de se donner la mort n'a été trouvé au domicile de cet homme. Monsieur Drouin a été terriblement affecté par le décès des deux seuls êtres chers qui occupaient toute sa vie et la police cherche à définir s'il s'agit d'un accident ou d'un suicide. L'avocat, maître Gustave Larue, impliqué dans la même évasion, a été arrêté

ce matin par la police provinciale qui se questionne sur les motifs de son implication dans ce crime. Les inspecteurs de l'impôt ont aussi entrepris une investigation sur les déclarations de revenus de maître Larue pour les cinq dernières années. Des vérifications à la grandeur de la province pour retrouver Claude Jutras et Steve Leblond ont été vaines. Il semble que les deux se soient volatilisés. Un appartement loué par Jérémie Bussières et situé dans le centre-ville a aussi été visité par les policiers qui ont trouvé des empreintes digitales de Bussières, Jutras et Leblond, mais le logis était désert. L' tau policier semble se refermer sur ces bandits, leur arrestation pourrait survenir dans les heures qui suivent ; nous vous tiendrons au courant de tout événement pertinent à cette affaire. »

Avant de quitter la région je devais aviser les policiers de mon départ et je me rendis au bureau du sergent Lafleur.

« Lorsque j'ai entendu la nouvelle de l'évasion de Jutras, affirma le policier, j'ai tout de suite pensé à vous. Vous voilà encore pris dans une situation inextricable. Je ne vous envie pas. Qu'avez-vous l'intention de faire? Voulez-vous qu'on vous donne une surveillance policière?

— Non, j'ai décidé de partir pour un mois ou jusqu'à la capture de Jutras.

— Donnez-nous votre adresse afin que je puisse vous rejoindre au besoin.

— Non, si vous voulez me parler vous contacterez Philippe Perreault, il est le seul qui connaît mon adresse. Moins il y aura de personnes au courant, mieux ce sera.

— J'espère que vous avez raison ; si vous êtes dans un endroit isolé vous serez plus en danger si les bandits repèrent votre cachette ; bonne chance ! Il est bien évident que je ne peux vous accorder aucune protection. Nous avons avisé nos confrères de Montréal de surveiller la demeure et le bar de son ancienne amie, Lise Lemay, elle pourrait être

impliquée dans cette évasion. »

Durant tout le trajet, je vérifiais les voitures derrière moi faisant même des détours pour éliminer tout poursuivant et lorsque j'atteignis la route de ma nouvelle demeure j'étais convaincu de ne pas avoir été suivi. J'étais persuadé que tous les trois, Chantal, David et moi, allions passer un mois de vacances extraordinaire.

*

« Salut, c'est moi. Comment vas-tu?

— Claude! Tu n'aurais pas du m'appeler ici, imagine que quelqu'un d'autre ait répondu au téléphone; tu es recherché partout en Amérique du nord.

— N'aie aucune crainte, je ne suis pas idiot, je n'aurais parlé à personne d'autre que toi. J'ai besoin de tes services, est-ce que ta ligne est sûre?

— Il n'y a aucun problème.

— Tu sais où je suis caché, il est évident que je ne peux sortir actuellement, la police surveille toutes les routes. Tu dois venir me porter de la nourriture et de la bière, je suis avec Steve, nous t'attendons.

— Mais c'est à plusieurs heures de chez-moi.

— Je le sais mais je n'ai pas le choix, viens nous rejoindre. »

— Bon, je vais m'organiser. Je vois que ton évasion s'est déroulée comme nous l'avions planifiée, tout s'est assez bien passé, mais je pense que tu devrais te débarrasser de Steve Leblond, c'est un malade qui agit sans discernement et qui va te créer des ennuis et même te faire arrêter de nouveau. Quand vas-tu exécuter le contrat? Il y a cinquante mille dollars qui t'attendent.

— Bientôt, dès que la surveillance policière se relâchera.

— Je ne me souviens pas où est exactement le chalet, j'ai peur de ne pas retrouver l'entrée.

— Aucun problème, il y aura un bouleau couché sur le côté de la route, tu n'as qu'à entrer dans le petit chemin à ta gauche. Je t'attends.

— Personne ne peut retrouver l'endroit où tu te caches, ce milieu est très sauvage. Mais il faut que tu règles le problème de Mark Côté au plus vite, je ne dormirai pas tant qu'il sera vivant. J'ai tenté de le tuer une fois, Steve a essayé trois fois, sans succès. C'est à ton tour de l'exécuter, je ne t'ai pas fait évader pour rien, il faut qu'il meure

— Ne t'inquiète pas, je vais régler son problème définitivement.

— Tu diras à Leblond qu'il me doit trente mille dollars que je lui ai avancés sur le contrat qu'il n'a pas réalisé. Il a seulement réussi à tuer Julie Côté et une danseuse. »

10

En ce premier jour de Juillet, mère Nature s'était drapée d'un manteau de lumière d'une telle pureté qu'il suffisait de lever les yeux pour retracer l'origine solaire de cette chaleur humide qui baignait notre peau. Aucun nuage n'avait osé transgresser les ordres de cette divinité laissant ainsi un ciel bleu exempt d'impureté si petite fut-elle. La journée, s'annonçant déjà très chaude, nous avait obligés, Chantal, David et moi à restreindre notre couverture vestimentaire au minimum requis pour ne pas scandaliser le chevreuil qui au fond s'en moquait éperdument tout en mangeant nos pommes à quelques pas de nous et qui nous surveillait attentivement du coin de l'œil, malgré son attitude nonchalante de vivre ce moment en toute sécurité.

Nous étions dans ce chalet depuis déjà deux semaines

et la vie à trois s'avérait un des plus beaux projets que nous eussions planifiés. Tous les midis nous sortions sur le patio pour profiter de cette rencontre avec ce superbe mâle qui avait appris à nous faire confiance en dépit des conseils de sécurité sûrement gratifiés par sa mère lorsqu'il était plus jeune. Au tout début, il se sauvait dès que nous faisions un seul geste qu'il analysait probablement comme un danger, mais il s'était rapidement aperçu que nous n'étions pas une menace pour lui et nous permettait même de renouveler devant lui la réserve de pommes qu'il avait épuisée. Il ne bougeait pas lorsque nous approchions mais nous percevions, dans tout son jeune corps, une tension musculaire, qui l'aurait projeté à plusieurs mètres de nous si nous avions tenté un geste hostile. David était fasciné par cet animal qui permettait seulement à cet enfant de l'approcher assez près pour le caresser. David n'avait jamais encore osé le toucher avant aujourd'hui et nous le vîmes tendre la main vers le pelage de ce cervidé qui arrêta de manger pour tourner la tête vers l'enfant. Chantal et moi étions en panique, craignant pour sa sécurité alors qu'il s'apprêtait à flatter un animal sauvage dont nous ignorions complètement la réaction et j'étais convaincu que si je faisais un seul geste pour me rapprocher, je briserais à jamais ce moment spécial. Lorsque la main de l'enfant toucha le thorax de l'animal, ce dernier eut un frisson qui parcourut son corps en entier et qui se manifesta par une vague musculaire qui s'éloigna du point de contact vers les deux extrémités tout en faisant sursauter David qui retira sa main brusquement. Mais l'animal ne bougea pas et après un dernier regard vers l'enfant immobile se remit à manger les pommes qui restaient. Lorsque le chevreuil eut fini son repas, il tourna la tête approchant son nez humide tout près du visage de l'enfant, immobilisé dans une crainte respectueuse, comme pour le remercier, puis se retournant

il glissa lentement d'un pas majestueux vers la forêt.

Le visage de David rayonnant de plaisir nous fit oublier l'appréhension vécue un moment plus tôt et comprendre l'importance du spectacle qui venait de se dérouler devant nos yeux et que peu d'humains auraient pu se vanter d'avoir vécu.

David, habitué à vivre avec des adultes, exprimait facilement tous ses sentiments et il ne cessa de nous parler du cerf qu'il avait flatté le midi, se promettant bien de recommencer le lendemain. Lui et moi retournâmes devant le chalet pour refaire la provision de pommes alors que durant la nuit notre mâle reviendrait peut-être accompagné de sa femelle qui était beaucoup plus farouche et difficile à apprivoiser.

La soirée très chaude sans une seule petite brise pour nous rafraîchir fut difficile à supporter et nos fenêtres restèrent grandes ouvertes au moment d'aller au lit. Je réussis quand même à m'endormir rapidement malgré cette température humide. Vers deux heures du matin, un bruit extérieur me réveilla à demi et je crus à tort que le cerf était revenu et je tombai de nouveau dans un sommeil profond.

Un certain temps plus tard dont je n'avais pu établir la durée, une angoisse me réveilla, une ombre planait au pied de mon lit et je me levai en sursaut, réveillant Chantal par la brusquerie de mon geste.

« Ne fais pas un seul geste ou tu es un homme mort, dit une voix qui m'était vaguement familière.

— Qui êtes-vous? hurlai-je.

— Devine! Tu devais pourtant t'attendre à me rencontrer un jour ou l'autre.

— C'est toi Claude?

La voix me manqua pour continuer. Je m'apercevais tout à coup que j'avais favorisé son effraction en laissant toutes les fenêtres ouvertes.

La lumière dans notre chambre se fit tout à coup nous révélant un homme porteur d'une barbe de plusieurs jours que j'identifiai tout de suite et qui pointait sur moi une arme de gros calibre. Chantal m'avait pris la main et tremblait de tous ses membres.

« Laisse-moi me lever, dis-je d'une voix que je voulais la plus rassurée possible malgré la crainte qui m'enveloppait, c'est une affaire entre toi et moi ma femme n'a rien à y voir. Sortons tous les deux à l'extérieur et réglons ce différent, si tu dois me tuer alors fais le rapidement mais pas devant elle.

— Je te ferai remarquer, reprit Claude, que ce n'est pas toi qui donne les ordres maintenant. Habille-toi, et que ta femme en fasse autant, nous avons à parler.

— Regarde le petit animal que j'ai trouvé, dit une voix dans le couloir, précédant l'apparition de Steve tenant David par le cou. »

L'enfant était en larmes mais n'osait pas l'exprimer oralement, terrassé par la peur.

« Laisse-le tranquille où tu vas avoir affaire à moi, criai-je, alors que je m'élançais vers lui mais aussitôt arrêté par l'arme de Claude et celle que Steve avait sortie précipitamment, libérant par le fait même le petit qui s'était retrouvé dans les bras de sa grand-mère.

— Laisse-le-moi, rugit Steve, j'ai un compte à régler avec cet enfoiré.

— Serre ton arme, commanda Claude, nous avons tout notre temps. Tu aurais du le tuer avant lorsque tu avais la chance de le faire, maintenant laisse-moi faire. »

Leblond remisa à contrecœur son arme à sa ceinture.

« Dis donc grand-père, tu étais beaucoup plus vieux la dernière fois que je t'ai rencontré. Je n'ai pas oublié ce que tu m'as fait, marmonna Steve tout en levant sa chemise pour me montrer la cicatrice laissée par mon bistouri. Tu

n'as pas eu le courage d'aller jusqu'au bout, mais avec moi t'as aucune chance, tu vas mourir de ma main. Ta femme est très jolie et j'ai bien l'intention de m'amuser avec elle pendant que tu me regarderas la faire parvenir au ciel de la jouissance.

— Claude, repris-je à voix haute, je ne peux croire que tu côtoies un tel individu, malgré que tu sois un bandit, tu avais de la classe autrefois et quand nous étions plus jeunes tu n'aurais jamais toléré un tel imbécile près de toi.

— Faut croire que je me laisse aller en vieillissant, conclut Jutras, autrefois je te croyais mon ami mais tu m'as trahi. Mais personne ne trahit Claude sans impunité.

— Je ne t'ai pas trahi, tu m'as pris en otage et tu m'as menti pour commettre ton crime. J'ai été arrêté par la police et je n'avais pas le choix, je devais leur révéler la vérité ou ils m'auraient emprisonné pour complicité de meurtre et vol à main armée.

— Tu n'avais pas besoin de révéler mon identité pour t'en sortir, seulement dire que tu avais été forcé sous la menace d'une arme à feu. Ils t'auraient cru, car ils ne pouvaient rien prouver contre toi, tu n'as aucun dossier et tu es un homme respectable.

— Tu te trompes, tu avais tué un homme et les policiers étaient déchaînés, ils m'auraient mis en prison. Tu m'avais mis dans le trouble et je n'avais pas à te protéger pour risquer ma liberté. Si tu me tues pour cette raison, j'espère que les remords t'assailliront le reste de tes jours.

— Ne t'en fais pas pour les remords, je n'en ai jamais eu, même pour la mort de mon père. Je ne te tue pas parce que tu m'as trahi, mais parce que j'ai un contrat sur ta tête de cinquante mille dollars que je dois exécuter et que cet imbécile de Steve n'a pas été capable de réaliser.

— Je t'en prie Claude, en souvenir du bon vieux temps, partons tous les trois, Steve, toi et moi dans ton automobile,

tue-moi dans le bois, mais ne fais pas cela devant ma femme et mon petit-fils. J'aimerais que tu me dises avant de mourir quelle est la personne qui veut tellement ma mort, j'ai le droit de savoir, car j'ai toujours cru que tu étais derrière tous ces attentas.

— Non je ne peux te le dire, j'ai promis.

— Un instant, rugit Leblond, j'ai aussi mon mot à dire, je veux qu'on emmène la femme avec nous, je me la réserve. »

C'était le temps ou jamais de faire quelque chose avant que l'irréparable ne se produise et je me ruai sur Claude, mais je ne fus pas assez rapide et il tira un coup de feu vers moi qui m'arrêta net. Pourquoi avais-je brisé mon élan alors qu'il m'avait raté?

Quelle drôle de sensation se produisait en moi alors que le bruit du coup de feu continuait de résonner dans ma tête et surtout dans mon cou. Je ne ressentais aucune douleur et autour de moi le temps avait ralenti sa course folle, me plongeant dans une drôle d'hébétude. Mes jambes se dérobèrent sous mon poids et je tombai sur le côté droit sans que je puisse me protéger me frappant lourdement la tête sur le sol sans aucune douleur. Que m'arrivait-il? Je voulais me relever, mais je n'avais plus aucun contrôle sur ma motricité, je n'y comprenais rien puisqu'il m'avait manqué. Je voyais Claude debout devant moi disant à Steve qui avait ressorti son revolver : " Tu vois comme c'était facile de l'éliminer. "

Chantal se mit à crier qu'ils m'avaient tué et je ne pouvais même pas l'avertir qu'il n'en était rien, que dans quelques instants je serais debout. Mais elle s'élança comme une tigresse sur Steve qui, surpris, lui tira une balle en plein cœur.

Je me mis à crier de toute la force de mes poumons, remplissant ma tête de mes cris jusqu'à la faire éclater, sans que personne ne se rende compte de mes hurlements.

Je me mis à douter que j'étais encore vivant, car ils ne m'entendaient pas.

Ils avaient tué mon amour et j'aurais du me lever pour lui porter assistance mais seul mon esprit fonctionnait encore, même mes yeux me refusèrent le droit de verser des larmes. La voix de Steve me tira de mon hébétément ; qu'avait-il dit?

« Que fait-on du gosse maintenant que ses parents sont morts? constata Leblond. Il a tout vu.

— Ah non ! Salaud ! Ne touche pas à David, criai-je, sans me rendre compte une autre fois qu'aucun son ne sortait de ma bouche tout en remplissant mon cerveau d'une clameur étourdissante.

— Je ne sais pas répondit Claude, il faudrait le tuer aussi, il est assez vieux pour nous reconnaître, mais je n'ai pas envie de le faire.

— Je n'ai aucun problème avec ça, susurra Steve, qui joignant le geste à la parole sortit un couteau de sa ceinture et arrachant l'enfant couché sur sa grand-mère lui trancha la gorge d'un seul coup.

— Tu es un vrai malade, affirma Claude qui sortit de la pièce. »

Je crois qu'à ce moment je commençai à perdre la raison, à l'instant même où une chaleur subite envahit ma tête contrairement au reste de mon corps qui donnait l'impression d'être figé dans la glace. À ce moment, seulement, je me rendis compte que j'étais en train de mourir et que je passais les derniers moments sur cette terre aride et inhospitalière.

Je vivais un instant dépourvu de tout sentiment d'amour ou de haine, de respect ou de vengeance, un instant de complète indifférence par rapport aux êtres ou aux objets qui m'entouraient. Je voyais à quelques centimètres de mon visage, les yeux de David qui s'étaient fixés dans une rigidité

mortelle et qui me rappelaient ceux de Julie à son âge.

Ma dernière pensée fut de constater la chance de pouvoir rejoindre tout de suite tous ceux que j'aimais tout en demandant pardon à Julie de ne pas avoir été capable de protéger son bébé tel que je lui avais promis.

11

Une connaissance disait un jour à l'occasion d'un décès tragique une phrase qui m'a toujours perturbé : " Son heure était arrivée! "

L'homme est-il responsable de son destin? A-t-on le choix de subir l'heure fatale décidée à notre naissance? Peut-on la retarder ou l'accélérer? Peut-on modifier le cours des choses?

Beaucoup de circonstances peuvent certainement modifier le destin d'un homme mais pourront-elles changer l'heure établie de la séparation finale?

L'endroit où il naît! L'endroit où il passe sa jeunesse! L'endroit où il rencontre ses premiers amis! L'endroit où il subit ses premiers ennemis! L'endroit de ses premiers amours! Les autres endroits! Tous ces endroits ne risquent-ils pas de modifier sa vie ou tout au moins sa mort au point de transformer la sentence en : "Il est mort, mais peut-être que son heure n'était pas encore arrivée!"

Cette horloge qui supposément marque le temps ne peut-elle pas s'enrayer? Ne peut-elle pas oublier? Ne peut-elle pas pardonner, punir ou s'emballer, accélérer ou ralentir?

S'il vous plaît, laissez-moi encore une minute, mon heure n'est pas encore arrivée.

Ce bruit incessant et peu musical semblait saturer la pièce et couvrir un autre bruit de voix qui se voulait moins traumatisant pour l'oreille humaine. Comme c'est irritant de ne pouvoir saisir des mots prononcés discrètement recouverts par une cacophonie qui en fait n'intéresse personne.

La première pensée qui se présenta à mon cerveau se formula tout de suite : « Où suis-je? » Puis la suivante plus angoissante : « Qui suis-je? Suis-je en pleine activité onirique? Pourquoi cette impression de stress? Suis-je menacé par un grave danger? » Mais rien n'y personne ne put répondre à mon interrogation. Je devais trouver moi-même une explication à mes questions. Il fallait d'abord résoudre le problème de ce bruit angoissant dont la réponse se trouvait cachée dans un quelconque recoin de ma mémoire, l'ayant déjà entendu. C'était un bruit intermittent, régulier qui rappelait une machine mal huilée qui s'arrêtait pendant une fraction de seconde pour recommencer son cycle infernal, sans fin. J'ignore combien de minutes ou même d'heures mon esprit s'occupa à essayer de résoudre cette énigme éprouvante. J'en arrivai enfin à la conclusion que si je me trouvais dans un milieu hospitalier il s'agirait d'un respirateur, mais où étais-je? Mon esprit se canalisa de nouveau pour tenter de résoudre une nouvelle charade. Mon champ visuel se résumait à une suite de tuiles blanches sans limite, trouées des centaines de fois par des ouvertures minuscules qui m'incitaient à les comptabiliser créant ainsi un nouveau stress à ma concentration. J'essayai de compter les points à plusieurs reprises sans pouvoir vraiment réussir à délimiter un carreau complet. N'y avait-il vraiment rien d'autre à exécuter que ce travail harassant? J'étais certain d'une chose, mes yeux étaient ouverts sans pouvoir les bouger et une ombre passa dans la périphérie

de mon champ visuel.

« Il ne s'est pas encore réveillé, murmura une voix féminine, il est toujours dans le coma. »

Mais de qui parlait-elle donc?

« Il est possible qu'il n'en sorte jamais, répondit une voix d'homme.

— S'il vous plaît, aidez-moi, tentai-je d'exprimer sans succès, probablement dû au tube endo-trachéal qui reliait mes poumons au respirateur mécanique dont la musique discordante choquait mon oreille. »

Je devais choisir un autre moyen pour attirer leur attention en autant que je ne fusse pas embringué dans un rêve. Leur faire un signe de la main, peut-être, mais je devais avant vérifier si je faisais un songe. Je devais me pincer, mais je ne retrouvais plus mes doigts, ni rien d'autre d'ailleurs. Pas de jambe, pas de bras, pas de thorax, avais-je encore un cœur? Oui sûrement, car je sentais une pulsation dans ma tête. Donc j'avais une tête et aussi des yeux, car je voyais ce champ de points noirs à un endroit que je reconnus être un plafond, aussi des oreilles, qui étaient de plus en plus tourmentées par ce bruit qui s'emblait s'amplifier à mesure que je m'énervais.

« Ça fait trois jours qu'il est dans le coma et il n'a aucune réaction, reprit la voix d'homme. Il présente un signe de Babinski bilatéral qui montre bien une lésion de la moelle épinière et il ne montre aucune réponse à un stimulus douloureux. »

Mais de qui parlent-ils? Au lieu de parler de ces balivernes, venez m'aider j'ai besoin de vous. Au fait, pourquoi ai-je besoin d'eux?

« La balle de gros calibre, formula une autre voix d'homme, est entrée dans le cou devant le muscle sterno-cléido-mastoïdien en dehors de la carotide et de la jugulaire qui n'ont pas été touchées et a poursuivi son trajet jusqu'au

corps de la cinquième vertèbre cérébrale qui a littéralement explosé.

S'il vous plait, venez m'aider, essayai-je d'exprimer sans succès, dites-moi qui je suis et ce que je fais ici?

Voilà j'avais retrouvé la question que je voulais leur poser.

« La moelle ne semble pas avoir été traumatisée ni par la balle ni par les fragments osseux, seulement par l'hématome et l'œdème, continua la même voix faisant comme si elle ne m'avait pas entendu. Nous avons installé une traction cervicale pour permettre l'ossification, si c'est possible, et nous laissons la balle en place, car ce serait trop risqué de l'opérer. Évidemment il présente une quadriplégie complète qui j'espère régressera avec la résorption de l'hématome, si ce dernier évidemment ne dure pas trop longtemps pour produire des dommages irréversibles.

« Ce que je ne comprends pas, reprit la première voix mâle, c'est le coma prolongé.

— Je crois, exposa l'autre, que c'est une commotion cérébrale due à sa chute, car la balle n'a pas touché le cerveau. Mais nous devons être prudents dans notre évaluation, car il est complètement paralysé jusqu'au cou et de plus il a un immense œdème et hématome de la tête et du visage qui inhibe toute conduction nerveuse au niveau des nerfs crâniens rendant impossible toute communication avec nous. Il présente de plus un myosis bilatéral en rapport avec un blocage sympathique au niveau du ganglion stellaire, encore dû à cet œdème considérable. Les nerfs phréniques qui assurent la motricité du diaphragme sont originaires principalement de la quatrième cervicale, au-dessus de la lésion, et semblent intacts; de ce fait ils pourraient assurer la respiration, mais je préfère le garder sous respirateur tant qu'il est inconscient; si jamais il retrouve sa lucidité, nous prendrons une décision. Il ne nous reste plus qu'à attendre quelques jours et regarder évoluer sa condition.

— Il est tellement enflé, constata le premier, que je n'ai pas reconnu le docteur Mark Côté à son arrivée. Il a eu son compte de malheurs depuis quelques années celui-la. »

J'ignore pourquoi, mais ces dernières paroles réveillaient en moi des souvenirs qui, je n'en étais pas sûr, s'avéraient plutôt pénibles.

« Pauvre homme il a tout perdu, révéla la voix féminine, sa gentille femme, sa fille et son petit-fils qui était très mignon. S'il reste complètement paralysé je me demande s'il n'aurait pas été mieux de mourir. »

Ces paroles ranimèrent en moi une sensation très douloureuse. Je connaissait sûrement quelqu'un à qui c'était arrivé, mais pourquoi cette oppression.

« Regardez, dit la femme, son pouls s'est beaucoup accéléré, il est maintenant à cent cinquante par minute. »

La femme à qui appartenait probablement la voix, apparut dans mon champ visuel.

« Regardez ! Des larmes coulent sur ses joues. »

Deux autres visages, flottant au-dessus de vestes blanches, apparurent dans mon petit univers visuel.

« Dites-moi ce que je fais ici, je vous en prie. »

« Je me demande s'il a entendu ce que nous venons de dire, questionna le type avec des verres sans toutefois répondre à ma question. Docteur Côté, si vous entendez ce que je vous dis, fermez les yeux deux fois. »

J'eus beau essayer de toutes mes forces mais je ne parvenais pas à bouger ni mes paupières ni mes globes oculaires en supposant que cette demande s'adressait à moi.

Je vous entends mais je ne parviens pas à bouger mes paupières. Vous m'avez appelé docteur Côté, est-ce bien mon nom ? Je croyais avoir rêvé que tous les miens étaient morts, est-ce bien la vérité ?

« Vous voyez, il ne nous entend pas, il est encore dans le coma. »

Je me mis à hurler, sans qu'aucun son ne sorte de ma bouche.

« Regardez, son pouls s'accélère encore, souligna le jeune femme en blanc qui devait être une infirmière. Peut-être qu'il ne peut bouger ses yeux.

— Si vous m'entendez, énonça l'homme à lunettes qui devait être médecin, calmez-vous afin que votre pouls redevienne normal, puis nous allons tenter de le faire accélérer en vous parlant. Voilà le rythme cardiaque ralentit il est presque normal, maintenant vous faites exactement ce que vous venez de faire avant pour le faire accélérer. »

De nouveau je commençais à m'exciter, me prenaient-ils pour un cobaye?

« Voyez son pouls s'accélère encore, s'agit-il d'un hasard? Bien nous verrons plus tard. Laissons-le se reposer. »

Quelques instants plus tard la pièce semblait dans un silence relatif, troublé par les bruits du respirateur concurrentiels à ceux du moniteur cardiaque. Mon esprit commençait à visionner différents épisodes de ma vie, me fiant sur l'affirmation qu'on m'avait faite d'être Mark Côté. Mon nezregistra une odeur de parfum qui avait laissé son empreinte dans ma mémoire; ainsi j'avais conservé aussi le sens de l'odorat. Une personne était présente dans la chambre et son parfum m'était agréable, je devinai que quelqu'un prenait ma main sans cependant pouvoir l'affirmer avec certitude, puis on m'embrassa sur le front, la seule partie de mon être dont je pouvais sentir le toucher. Des gouttes chaudes tombaient sur mes yeux et je pressentis que quelqu'un pleurait sans pouvoir l'identifier, ses cheveux longs couvrant complètement mon visage.

Lorsqu'elle releva la tête, je vis deux yeux noirs noyés dans les larmes, les yeux de Sophie. D'un seul coup, tout me revint en mémoire, le drame récent l'emportant sur tout le reste. Tout ce que je tentais de refouler à l'intérieur était

donc la vérité, je n'avais pas rêvé. Pourquoi est-ce que je vivais encore? J'appelais la mort comme une délivrance.

« Mark chéri, supplia-t-elle, m'entends-tu? Qu'est-ce qu'ils t'ont fait? C'est inhumain. »

Je devais absolument communiquer avec elle, mais comment faire? Je n'avais aucun contrôle sur mes membres ni sur quoique ce soit qui m'entourait. Mais oui, j'aurais du y penser plus tôt, je pouvais gouverner le respirateur mécanique, en m'opposant à l'entrée de l'air dans mes poumons par immobilisation de mon diaphragme sur lequel j'avais le contrôle. Comprendrait-elle? Je devais essayer.

Je bloquai l'admission d'air ce qui déclancha immédiatement l'alarme de l'appareil. Aussitôt j'entendis arriver plusieurs personnes dans la chambre, ils donnaient tous leur avis sur ce qui s'était passé, mais personne n'essayait de communiquer avec moi. Je recommençai, mais cette fois en prenant plusieurs respirations rapides qui déclanchèrent de nouveau l'alarme.

« Cela me semble volontaire, suggéra une inhalothérapeute avec qui j'avais travaillé en salle d'opération, se pourrait-il qu'il essaie de communiquer avec nous? »

Plusieurs visages apparurent dans mon champ visuel et tous parlaient en même temps.

La jeune fille prit le contrôle des opérations.

« Laissez-moi faire. Docteur Côté, si vous m'entendez prenez trois respirations rapides.

Facile, je m'exécutai aussitôt.

« Prenez en quatre maintenant, ordonna-t-elle. »

Ce que je fis prestement.

« Vous voyez, dit-elle, il nous comprend et il est sorti de son coma. Bienvenue parmi nous docteur Côté, nous sommes heureuses de vous revoir.

— Moi... Aus... si..., fis-je avec le respirateur. »

La voix d'homme qui avait si savamment fait l'exposé de ma condition médicale se matérialisa sous la forme du docteur Pierre Naud, neurologue, que je reconnus immédiatement lorsqu'il pénétra mon univers visuel.

« On m'a dit que tu étais sorti du coma et je suis accouru tout de suite, je te salue Mark. Si tu veux nous allons utiliser un code pour communiquer, une respiration veut dire oui et deux respirations pour non. D'accord?

— Oui (un coup)!

— Veux-tu? continua Pierre, qu'on tente de te sevrer de ton respirateur et qu'on enlève ton tube endo-trachéal.

— Oui!

— Mais si tu ne respirez pas assez bien on devra replacer ton tube endo-trachéal.

— Non (deux coups)!

— Tu ne veux plus être intubé et ventilé?

— Non!

— Mais tu vas mourir si tu ne respirez pas suffisamment.

— Oui!

— Tu veux mourir?

— Oui!

— Je te comprends et ma réaction à ta place serait la même, mais je pense que tu as cinquante pour cent des chances de récupérer et de retrouver l'usage de tous tes membres, alors tu pourrais vivre.

— Non!

— Je respecte ta décision. »

Je vis alors sa main déconnecter le tube de l'appareil qui fit entendre son alarme aussitôt. Je savais, sans le voir, qu'un saturomètre était attaché à un de mes doigts pour vérifier l'oxygénation de mon sang et j'avais grande hâte de l'entendre émettre son signal de détresse annonçant que je manquais d'oxygène. Mais après plusieurs minutes rien ne se produisit prouvant que mes poumons avaient pris la

relève de la mécanique.

Il revint dans mon champ visuel pour me dire qu'il était content malgré tout que je ne sois pas mort et qu'il allait faire plus que son possible pour que je retrouve toute ma motricité.

« Nous avons un problème, dit-il, nous ne pouvons plus communiquer.

Je me concentrai et réussis à émettre une suite de sons rauques avec ma bouche, ce qui le fit sourire.

« Nous gardons le même code, un coup pour oui, deux coups pour non, jusqu'à ce que tu sois capable de parler. »

Il partit après avoir touché ma tête avec sa main. J'eus l'impression que tout le monde quittait la chambre ; c'était une erreur.

Sophie réapparut devant moi, les yeux remplis de larmes.

« J'ai entendu ta réponse, je ne veux pas que tu meures, car moi aussi je devrai mourir ; j'ai décidé de m'occuper de toi à temps plein, tu sais que je suis une bonne physiothérapeute et je te jure que tu vas remarcher et même courir, mais en attendant je serai tes mains et tes jambes. »

J'émis deux sons rauques.

« Tu ne veux pas ? Je regrette, mais j'ai pris congé du département de physiothérapie, tu n'as pas le choix, tu vas devoir m'endurer, car tu ne peux pas bouger. Quand tu seras en forme je te permettrai de me battre si tu le désires, mais en attendant c'est moi qui décide. »

Je ne pus empêcher un torrent de larmes venir inonder mes yeux et je n'avais pas la force de me battre mais je voulais toujours mourir.

La nuit fut peuplée de cauchemars ; au matin je me rendis compte qu'une légère sensibilité était revenue sur mes lèvres et je pouvais les bouger. De plus j'avais l'impression de récupérer mon pouce droit, mais je n'en étais par certain.

« Sophie, dit une voix de femme, tu n'es pas raisonnable,

tu n'as pas dormi de la nuit, tu ne peux continuer ainsi, va te reposer!

— Ne parle pas si fort, répondit Sophie, il va t'entendre. Je veux rester s'il avait besoin de quelque chose.

Et je la vis apparaître au-dessus de moi arborant un grand sourire.

« Es-tu de bonne humeur? demanda-t-elle.

Je ne répondis pas.

« Es-tu fâché?

— Oui!

— Es-tu fâché contre moi?

— Oui!

— Pourquoi? Ce n'est pas la bonne question. As-tu entendu ce que nous avons dit?

— Oui!

— Tu ne veux pas que je reste avec toi?

— Non!

— Tu veux que j'aille dormir et après me permets-tu de revenir?

— Oui! »

Elle m'embrassa tendrement sur les lèvres et je me rendis compte que je pouvais encore goûter ce genre de cadeau.

La journée fut très difficile et j'eus l'impression que tout le personnel hospitalier s'était donné le mot pour me visiter et leurs questions furent tellement nombreuses qu'à la fin je n'avais plus la force de produire un seul son. Je reçus cependant une bonne nouvelle, la sensibilité et la motricité revenaient dans ma main droite. Était-ce une bonne nouvelle pour un individu qui voulait mourir?

Le soir venu, je pus de nouveau goûter aux lèvres de Sophie qui à ma grande joie fit durer le plaisir plus longtemps.

« J'ai pensé à ce qui nous arrive, dit-elle, j'en suis venue à la conclusion que ton attitude est celle d'un vaincu. Cela ne te ressemble pas de te laisser aller ainsi; où est mon héros

combatif? Celui que rien n'abattait auparavant. Je risque par mes paroles de réveiller chez toi des moments pénibles, mais je le fais pour ton bien, pardonne-moi. Ne crois pas que la catastrophe que tu vis me laisse indifférente; mon cœur saigne abondamment, Julie c'était aussi ma fille, je considérais Chantal comme ma sœur et David comme mon petit-fils chéri. J'ai décidé de me battre, je vais me venger, c'est pourquoi j'ai laissé temporairement ma profession. Ce que je vais entreprendre entre en conflit avec tous les principes de non-violence qui régissaient ma vie auparavant, mais je ne peux accepter que des êtres aussi ignobles puissent respirer le même air que nous et détruire l'existence d'autant de personnes. Peut-être vais-je y laisser ma vie, mais je ne lâcherai pas tant qu'ils ne seront pas morts ou emprisonnés. Celui qui commande tous ces crimes est une bête malfaisante et je veux le tuer de mes propres mains, dès demain je m'achète une arme pour suivre des cours de tir au pistolet. L'ancienne Sophie n'existe plus, ils l'ont tuée. »

Elle fit une longue pause; je ne reconnaissais plus la douce Sophie.

J'émis deux grognements pour manifester ma désapprobation.

« Je pensais que tu m'aiderais dans cette tâche, mais je me rends compte que tu en as subi plus que tu ne pouvais en supporter et je comprends ta situation, tu as tout perdu et en plus tu es quadriplégique, mais je te jure que je vais tout faire pour que tu retrouves l'usage de tes membres. Là va débiter ma vengeance. Demain avec l'accord du neurologue, je commence des exercices pour te faire retrouver ta motricité. Si jamais tu décides de me rejoindre dans ma vendetta, alors tu seras le bienvenu; à nous deux ils n'auront qu'à bien se tenir.

Mon cœur se noyait dans le chagrin et je ne pouvais rien

faire pour la décourager d'entreprendre cette croisade et sans m'en apercevoir ma main droite s'était déplacée lentement vers la sienne qui sursauta à son contact.

« Mais tu peux bouger ta main droite, quelle bonne nouvelle. J'ai hâte de commencer les traitements, ça va réussir. »

Lorsque je me retrouvai seul, je me rendis compte de l'état de désolation qui entourait ma vie; en d'autres circonstances j'en aurais ri, peut-être, mais au cœur de ma solitude, le passé resurgissait terrifiant.

12

Honoré de Balzac n'a-t-il pas dit dans son roman *Peau de chagrin* : « Le sentiment que l'homme supporte difficilement est la pitié, surtout quand il le mérite. La haine est un tonique, elle fait vivre, elle inspire la vengeance; mais la pitié tue, elle affaiblit encore notre faiblesse. »

Dans un état d'affaiblissement extrême, l'homme peut-il rêver à la vengeance? Peut-il trouver, dans l'animal qui dort en lui, le courage pour préparer un châtiment exemplaire proportionnel à l'offense? Il y a un problème cependant, l'animal ne se venge jamais, c'est une prérogative de l'être humain. La bête la plus sanguinaire qui perd un de ses petits, mangé par un autre carnassier, ne songera jamais à le poursuivre si elle ne le prend pas sur le fait. La vengeance pour la créature humaine peut devenir un autre souffle de vie, une motivation qui modifie l'outrage en une arme extrêmement dangereuse qui peut transformer un être intelligent en une bête souvent monstrueuse. Serait-il indigne pour l'homme de se venger parce que l'animal

ne le fait pas ou parce qu'il devient lui-même un animal inhumain?

Henry Becque dans ses Notes d'album n'écrit-il pas : En vieillissant, on s'aperçoit que la vengeance est encore la forme la plus sûre de la justice. »

*

Je n'aurais pu établir exactement l'heure présente alors que le soleil s'était couché depuis quelque temps déjà et que l'ombre avait envahi mon champ de points noirs au plafond qui constituait mon univers visuel, éclairé seulement par une faible source lumineuse. L'infirmière vint m'avertir qu'elle s'absentait pour une demi-heure, s'informant si j'avais besoin de quelque chose. J'avais somnolé une partie de la journée, alternant les périodes de veille avec les rêves les plus étranges et je me laissai quand même aller à une sieste légère. Je perçus un bruit de pas dans ma chambre et mon oreille devenant de plus en plus sensible et perspicace avec le temps, m'apprit que c'était le pas d'un homme.

« Salut, me dit une voix grave, tu ne me reconnais pas?

Le visage de Claude Jutras, superposant une tenue d'infirmier, apparut soudain dans la pénombre en face de moi.

« Tu es plus amoché que je ne le pensais, j'ai l'impression que tu n'entends rien et que tu es encore inconscient. Mais si tu peux m'entendre, je viens t'annoncer mon désir de finir ce que j'ai commencé. Tu es certainement le diable en personne, tu n'es pas tuable, personne ne survit à une balle de trente-huit dans le cou sauf toi. Il y a un policier dans le corridor qui m'a laissé passer sans rien dire, faut croire que je suis un bon acteur. Te souviens-tu, quand nous étions jeunes, je t'avais demandé quelle était la meilleure façon de tuer quelqu'un sans faire de bruit, sans laisser de trace

et tu m'avais répondu qu'il fallait utiliser une seringue et injecter rapidement vingt millilitres d'air dans une veine ce qui produisait une embolie gazeuse qui rendue dans le ventricule droit désamorçait la pompe cardiaque. Le cœur en se contractant sans fin sur le même volume d'air sans le déplacer ne pouvait plus assurer la circulation pulmonaire. Tu vois j'ai une bonne mémoire. Bien! J'ai l'intention d'essayer cette technique sur toi pour voir si elle fonctionne plutôt que de t'étouffer avec un oreiller ce qui serait mon dernier recours advenant un échec que je ne peux plus me permettre. J'ai même l'impression que je vais te rendre service, car tu n'es peut-être plus qu'un légume. »

Le premier moment de panique passé, je me suis dit que c'était ce qui pouvait m'arriver de mieux, je ne voulais plus vivre et ce genre de mort était peut-être la meilleure façon de terminer avec cette existence misérable. Pendant ce temps, Claude avait introduit une aiguille, attachée à une seringue de cinquante millilitres d'air, dans la tubulure de mon soluté posée sur mon bras gauche.

« Tu peux dormir en paix, reprit-il, je ne t'en veux plus du tout, tu es pardonné, mais je n'ai pas le choix, car j'ai raté le contrat et je n'ai pas reçu un seul sou noir. Mais on m'offre vingt-cinq mille dollars de plus pour te tuer ici à l'hôpital. Tu vois que j'ai soixante-quinze mille bonnes raisons de finir ce que j'ai commencé, mon mécène est quelqu'un de vraiment généreux. De plus tu es le seul qui peut découvrir ma tanière. »

Pourquoi ces personnes s'acharnaient-elles à me tuer coûte que coûte? La rage s'empara de moi. Non elles ne devaient pas réussir leur projet, c'était peut-être la meilleure façon de me venger en contrariant cette machination. Tranquillement et péniblement, pendant que Claude continuait sa péroration, je mobilisai ma main droite vers l'aiguille installée dans une veine du bras gauche et d'un

seul coup je la retirai au moment même où Claude injectait l'air dans la tubulure. Je sentis le reste du liquide poussé par ce volume d'air couler sur mon bras diluant le sang qui s'échappait de l'orifice laissé par l'aiguille sans qu'il s'en rende compte.

Jutras attendit quelques instants tout en regardant le moniteur cardiaque et prit un oreiller.

« Je crois dit-il, que cela n'a pas marché doc, tu t'es trompé, c'est pas une bonne technique. »

Je devais réagir rapidement, je sentais dans ma main le fil attaché à l'électrode qui reliait le bras gauche au moniteur cardiaque et je tirai fortement au moment où Claude mettait l'oreiller sur mon visage. Un bruit strident s'échappa du moniteur et une ligne droite s'installa sur l'écran. Le bandit, croyant à un arrêt cardiaque, eut l'air satisfait et sortit rapidement de la chambre croisant l'équipe de réanimation qui accourait.

L'infirmier se préparait à me mettre sur le thorax les électrodes du défibrillateur mais je produisis un grondement sonore qui arrêta net son élan et prenant mon pouls il remarqua l'électrode qui pendait. Tout le monde parlait en même temps, l'infirmière découvrit la seringue de cinquante millimètres encore insérée dans la tubulure et un infirmier enleva l'oreiller que j'avais sur le visage tout en repositionnant l'électrode du moniteur et aussi mon soluté sur le bras gauche.

« Mais qu'est-ce qui se passe questionna quelqu'un? »

Je fis un effort pour répondre.

« On a essayé de me tuer.

— Qui, demanda le policier qui avait suivi l'équipe?

— Jutras, réussis-je à dire avec peine. »

J'étais fier de moi, j'avais réussi à dire quelques mots, je sentais mon visage et ma gorge moins enflés et je récupérais lentement. J'aurais aimé faire des signes avec ma tête mais

la traction cervicale restreignait mes mouvements; mes paupières cependant commençaient à bouger.

Une demi-heure plus tard surgissait le sergent Lafleur, tout essoufflé.

« Le policier m'a dit qu'on avait cherché à vous tuer et je suis venu le plus vite que j'ai pu. On a retrouvé une seringue insérée dans la tubulure de votre soluté, était-ce un poison?

— Non, réussis-je à prononcer.

— De l'air peut-être, pour créer une embolie?

— Oui.

— Il y avait un oreiller sur votre visage, était-ce pour s'assurer que vous étiez bien mort?

— Oui.

— Avez-vous reconnu le tueur?

— Jutras.

— Soyez assuré que cela ne se reproduira plus. J'ai sermonné le policier, il a pensé que c'était un nouvel infirmier. Plus personne ne va entrer dans cette chambre sans ma permission. »

J'entendis la voix de Sophie demander la raison de tout ce branle-bas de combat au policier qui s'empessa de tout lui raconter.

« Je n'aurais pas du te laisser aujourd'hui, se reprocha-t-elle en avançant vers moi.

— Et vous seriez peut-être morte à l'heure actuelle, énonça le sergent. Claude Jutras est entré dans cette chambre en se faisant passer pour un infirmier devant le policier en faction pendant que monsieur Côté était seul. Il a injecté une grosse quantité d'air dans le tube du soluté, mais le docteur a eu la présence d'esprit d'arracher l'aiguille de la veine. Par la suite le bandit voyant que le cœur ne s'arrêtait pas, a pris un oreiller pour l'étouffer, mais l'alarme du moniteur s'est fait entendre avec la disparition de l'onde cardiaque lorsque Mark Côté a arraché à son insu l'électrode de l'épaule

gauche. C'est ce qui s'est passé, n'est-ce pas?

— Oui, murmurai-je

— Mais tu parles! dit Sophie en soupirant. Comme je suis heureuse. Ta condition s'améliore rapidement et je me rends compte que tu as perdu tes idées de suicide, sinon tu aurais laissé Claude réussir sa tentative. »

Elle se baissa pour m'embrasser ce qui sembla surprendre et même ennuyer le policier qui quitta la pièce furtivement.

13

Durant un mois je subis les traitements intensifs de mon bourreau qui possédait deux yeux noirs magnifiques qui avaient retrouvé le petit sourire moqueur de leur jeunesse. L'œdème de mon visage s'était résorbé entièrement ce qui faisait dire à Sophie que j'étais encore plus beau qu'avant et qu'elle suspectait plusieurs infirmières célibataires de venir me voir pour d'autres raisons que pour ma santé. J'avais récupéré complètement la sensibilité et la motricité de mes membres supérieurs; seules mes jambes regimbaient à retrouver leur vigueur d'antan, sauf que je percevais aux pieds des démangeaisons qui représentaient pour moi un bon signe de récupération. Une joie immense m'avait envahi lorsque Pierre Naud m'avait avisé qu'il enlevait, le lendemain, mes broches de traction cervicale. Enfin je pourrais m'asseoir et même me lever pour tester mes jambes.

J'eus avec Sophie quelques jours plus tard une discussion qui dégénéra en une dispute, la première de notre vie, ce qui la traumatisa énormément. Depuis que je me levais, la sensibilité et la motricité de mes jambes s'étaient améliorées au point de pouvoir me tenir debout sans aide durant

de longues minutes. J'étais maintenant convaincu de la possibilité de récupérer entièrement, mais après entente avec Sophie, j'avais décidé de cacher ces progrès au docteur Naud, afin de faciliter mes idées de vengeance. Qui aurait pu deviner qu'un paraplégique puisse tuer un homme comme Claude Jutras et celui ou celle qui avait manigancé toute cette histoire? C'était le but ultime de ma vie. Je ne voulais pas passer le reste de mes jours en prison pour avoir tué ces deux salauds. Mais Pierre, confondu par le fait qu'il n'y avait aucune atrophie musculaire présente lorsqu'il y a lésion permanente de la moelle, m'avait avisé qu'il ferait des tests de conduction nerveuse pour vérifier si mes jambes avaient des chances de récupération et j'étais certain que la supercherie serait éventée.

« Crois-tu, s'enquit Sophie, qu'il va prouver la récupération complète de ta force musculaire dans les deux jambes?

— J'en suis certain.

— Tu pourrais peut-être trouver une raison pour refuser le test?

— Je ne vois vraiment pas. Il trouverait curieux que je ne veuille pas connaître mes chances de marcher.

— Qu'allons-nous faire?

— Il n'y a qu'un seul moyen, et c'est toi qui en as la clef.

— Que veux tu dire? demanda Sophie, devenue inquiète tout à coup

— Je dois avoir une péridurale avant l'examen ce qui va fausser complètement les résultats.

— Il n'y a pas un seul anesthésiste qui va vouloir exécuter cette technique dans les conditions présentes.

— Pas d'anesthésiste! Je ne peux pas dévoiler mon plan à une tierce personne, c'est toi qui vas la faire.

— Es-tu devenu fou? Jamais je n'oserais te faire une telle chose d'autant plus que c'est une technique spécialisée qui demande beaucoup d'entraînement. Je n'y connais rien,

c'est trop dangereux. J'espère que tu plaisantes.

— Pas du tout, je vais te montrer à la faire. Je vais te faire pratiquer. Te souviens-tu m'avoir dit les jours qui ont suivi l'attentat, alors que j'étais quadriplégique, que j'étais un poltron parce que je voulais mourir et que tu te vengerais seule si je ne t'aidais pas? Alors c'est le moment maintenant d'agir. J'ai absolument besoin de cet alibi pour exécuter notre plan et je ne trouve aucun autre moyen pour l'accomplir.

— C'est impossible, dit-elle en pleurant, je n'ai jamais dit que tu étais un poltron, je voulais te stimuler pour t'empêcher de mourir, mais maintenant tu me demandes de te tuer, je ne peux pas.

— D'accord, alors moi je cesse les traitements. Je me couche dans ce lit et je me laisse mourir. »

Et je mis ma menace à exécution en me laissant choir dans le lit. Sophie s'enfuit en pleurant.

Le lendemain matin je refusais le déjeuner. Sophie arriva, les yeux rougis et enflés, et m'embrassa tendrement.

« J'espère, dit-elle doucement, que tu n'étais pas sérieux hier soir.

— Mais oui, répondis-je.

— S'il te plait, cesse ces idioties, nous allons continuer les traitements.

— Il n'en est pas question, je reste couché.

— Ils m'ont dit que tu avais refusé le déjeuner.

— Et je vais refuser le dîner et le souper. »

Sophie vint appuyer sa tête près de la mienne, ses larmes mouillant mes joues traumatisaient mon coeur, mais je ne voulais pas lâcher, car je savais pouvoir lui enseigner cette technique qu'elle pourrait utiliser sur moi sans danger.

« D'accord, dit-elle, je vais le faire, mais si tu meurs, je meurs aussi. Quand commence-t-on? Quand tu vas avoir récupéré complètement alors je vais te tuer pour de bon à

cause de ce que tu me fais faire maintenant. »

14

Tous les jours après mes exercices qui consistaient à marcher beaucoup et faire des redressements, j'enseignais à Sophie la technique de la péridurale avec l'aide de néoprène.

« Tu vois, c'est très facile. Avant de faire cette technique il s'agit de bien t'orienter en recherchant minutieusement le centre de la colonne vertébrale, repérer l'espace où tu dois introduire ton aiguille et que je vais t'indiquer avec mon doigt. Vas-y trouve ce point avec tes doigts. Est-ce que ça va?

— Pas du tout, je tremble tellement que je suis incapable de faire quelque chose de bien.

— Je t'en prie, ressaisis-toi. Bon je vérifie si tu as le bon espace. Oui c'est bien cela. Bravo!

— J'ai envie de tout lâcher.

— Tu veux que j'arrête mes traitements?

— Un jour je vais te faire payer cher ce que tu me fais subir aujourd'hui ; je me suis aperçue que ton corps n'était pas complètement indifférent aux massages que je te fais.

— J'ai trouvé que tu insistais beaucoup dans certaines régions qui n'ont pas besoin de tes soins alors que tu négliges d'autres endroits qui apprécieraient mieux tes efforts. Si tu veux, je continue. Maintenant que tu as trouvé l'endroit, il est très important que ton aiguille suive le centre de l'espace entre les vertèbres tout en restant bien perpendiculaire avec la peau. Ajuste bien les miroirs et mets l'aiguille en position comme si tu faisais une vraie péridurale. Oui c'est ça, tu es douée.

— Je ne suis pas douée, je suis naïve.

— Maintenant, tu entres l'aiguille après avoir fait une petite anesthésie locale, cette pénétration se fait lentement

avec une seringue de cinq millilitres qui contient deux millilitres d'air. Tu avances légèrement et à chaque coup tu testes en pesant sur le piston, lorsque tu perfores le ligament tu entres dans l'espace péri-dural qui est un espace virtuel, l'air entre facilement. Voilà il ne te reste plus qu'à injecter l'anesthésique local.

— Je n'y arriverai jamais. Je n'ai fait que tenir l'aiguille et je tremble comme une feuille. Qu'est-ce que ce sera quand je le ferai pour vrai?

— Ne t'en fais pas, avec nos miroirs je vais guider ta main. Je t'adore!

— Si tu me dis de telles paroles pour m'encourager, je suis même prête à te couper les deux jambes. »

Un fou rire nous saisit nous obligeant à nous asseoir et collés par le front comme des jumeaux siamois, nous laissâmes le champ libre à notre hilarité qui ne cessa qu'avec la fatigue de nos muscles masséters. Je prenais plaisir à vivre avec cette femme qui m'aidait à oublier, mais les mauvaises langues avaient déjà commencé leur œuvre maléfique. Un étranger aurait pu juger ma réaction amoureuse comme un rejet de Chantal, mais il n'en était rien, elle avait été mon amour pour la vie et jamais je ne cesserais de l'aimer, mais j'étais assez mature pour évaluer ma relation avec Sophie comme un complément de ma vie sentimentale antérieure. J'étais convaincu que Chantal elle-même, approuverait la tangente que prenait ma vie amoureuse. Toujours collés par le front, nos deux âmes unies par la même ivresse, et nos corps remplis du même désir inavoué, nous vivions une aventure qui se déroulait sur le bord d'un gouffre inaccessible qui aurait pu se terminer par la mort de l'un ou l'autre.

« J'ai deux nouvelles à t'apprendre, me dit-elle en penchant la tête, s'il te plaît ne les commente pas tout de suite. La première, et surtout ne ris pas, j'ai demandé le divorce et

la deuxième c'est que j'ai acheté une maison derrière la tienne, ce qui pourrait nous permettre de nous rencontrer très souvent sans que personne ne nous voit car les deux cours arrières communiquent. »

Le grand jour se leva une semaine après cet exercice et j'étais convoqué en neurologie pour des tests de conduction nerveuse, ce qui fit dire à Sophie qu'elle devrait subir ces examens à ma place étant celle qui était nerveuse.

Assez curieusement, Sophie, sous mon contrôle direct, avec une installation parfaite de miroirs fit cette technique dans un temps record et avec une dextérité qui me surprit.

« Je te lève mon chapeau, dis-je, moi ça m'a pris trois mois pour apprendre cette technique.

— Si tu m'avais dit cela avant jamais je ne l'aurais exécutée. »

En arrivant dans le département de neurologie, mon anesthésie des membres inférieurs était déjà complète.

Après la batterie de tests que Pierre me fit passer, il revint me voir l'air tout contrit, pour m'annoncer que jamais je ne marcherais, il en avait la preuve formelle, mais il ne comprenait pas pourquoi je n'avais aucune atrophie musculaire et il mit cela sur les bons traitements de Sophie, avec un petit sourire narquois. J'eus une envie folle de lui faire quelques petits pas de danse pour le remercier, mais j'étais certain qu'il ne s'en serait pas remis.

« Je peux alors quitter l'hôpital, proposai-je.

— Oui, mais qui va s'occuper de toi? Toujours avec le même petit sourire.

— Ne t'en occupe pas, je vais engager quelqu'un. »

Sophie qui m'accompagnait, en poussant ma chaise roulante, arborait un sourire éclatant.

« Je retourne à la maison, lui dis-je, mais j'ai bien peur d'être seul, connais-tu quelqu'un que je pourrais engager pour me tenir compagnie?

— Accepterais-tu du bénévolat? suggéra-t-elle avec un petit air sournois.

— As-tu dis bénévolat? Peut-être qu'une belle jeune fille pourrait s'occuper de moi. Qu'en penses-tu?

— Tu mérites mieux, dit-elle, très sérieuse. Je connais une femme de soixante ans qui est habituée aux paraplégiques de ton âge et qui peut te faire des bons massages.

— Je crois que tu as trouvé le meilleur moyen pour raffermir mes jambes si je passe la majeure partie de la journée à me sauver de ma bénévole. Je pense que j'aimerais mieux une amie de quarante ans que je connais, qui a acheté une maison derrière la mienne et qui possède une petit sourire spécial dans ses beaux yeux noirs et qui surtout lit des vers de Victor Hugo.

— Et Chantal dans tout ça?

— Tu sais comment j'ai aimé Chantal et jamais elle ne sortira de mon cœur, mais notre relation, toi et moi est spéciale; toi aussi tu as aimé Chantal, mais jamais elle ne sera entre nous un obstacle, au contraire je crois qu'elle sera un lien tellement profond qu'elle unira notre destinée jusqu'à la fin des temps. Mon corps souffre de l'absence de Chantal et chaque nuit ma peau recherche la chaleur sensuelle de sa présence. C'est pour quoi mon corps n'est pas encore capable de faire des avances au tien.

— J'espère que ton corps va bientôt se décider avant que je devienne une vieille femme.

— Qu'est-ce que Phil a dit quand tu lui as annoncé que tu voulais divorcer?

— Il m'a demandé d'attendre un peu.

— Je suis très surpris qu'il ne soit pas venu me voir.

— Il a essayé, il est venu à ta chambre au début mais quand il t'a vu sous ventilateur, quadriplégique et le visage énormément enflé, il n'a pas été capable d'entrer. Lorsque Claude a essayé de te tuer, il a fait une colère si terrible qu'il

a tout brisé dans son bureau. Il est très sensible, il m'a dit qu'il ne pouvait accepter qu'un médecin comme toi soit devenu infirme à cause de ces bandits.

— Tu ne lui as pas dit que je n'étais pas paralysé?

— Non, c'est ton secret, moins il y aura de personnes au courant mieux le secret sera gardé. J'ai fait installer chez toi une entrée spéciale pour les chaises roulantes, cela fera plus sérieux; j'ai aussi apporté quelques modifications intérieures nécessaires pour les paraplégiques.

— Je vois que tu as pensé à tout. Je crois être libéré de l'hôpital cette fin de semaine, vas-tu venir me voir chez moi?

— Penses-tu te débarrasser de moi aussi facilement? Certain que je vais venir, nous allons danser.

— Tu oublies que je suis un paraplégique.

— Tu oublies que je guéris les paraplégiques. »

15

Je sortis de l'hôpital le vendredi accompagné de Sophie et tous mes voisins m'attendaient à la porte de ma demeure pour me souhaiter un prompt rétablissement, ce geste me toucha énormément.

J'entendis une remarque d'un voisin qui me fit sourire : « Il est chanceux cet homme, marmonna-t-il à sa femme, il est toujours entouré de belles femmes!

— Chut! exprima-t-elle, il va t'entendre, serais-tu jaloux de lui? Aimerais-tu ça être paralysé pour le reste de tes jours? »

Je n'entendis pas la réponse, mais je tournai la tête légèrement pour regarder par-dessus mon épaule la cause

de l'agitation de mon voisin. C'est vrai qu'elle était magnifique, celle qui poussait mon fauteuil, je me demande encore ce que j'aurais fait sans sa présence. Je remarquai aussi, de l'autre côté de la rue, la voiture de police qui nous avait suivis depuis l'hôpital; le sergent Lafleur avait décidé de me protéger efficacement. Sophie eut la délicate pensée de me laisser entrer par mes propres moyens sur ma chaise roulante, mais dès que j'ouvris la porte, une peine immense s'empara de moi au souvenir que Chantal habitait cette demeure avec moi et je fus incapable de continuer, ma vue complètement obstruée par les larmes. Je sentis Sophie reprendre le contrôle de mon petit véhicule et dès qu'elle eut franchi le seuil et fermé la porte, elle se jeta dans mes bras.

« Je comprends ta réaction, dit-elle en m'embrassant, mais tu dois être fort, pense à ta vengeance. »

Je revis le visage de David, le cou ouvert laissant écouler les derniers moments de sa vie. Oui, tout ce qui me restait c'était la vengeance.

« Aimerais-tu que je te laisse seul? demanda Sophie.

— Non, surtout pas. Si je ne t'avais pas eue à mes côtés je serais déjà mort, tu m'as sauvé la vie, j'ai besoin de toi. Ta chaleur, tes baisers et ton amour m'ont empêché de devenir fou à la suite de cette tragédie et je t'en remercie.

— Je vais fermer les rideaux pour te protéger des curieux afin que tu puisses te libérer de cette chaise. Je t'ai préparé un excellent repas et tu devras me laisser partir quelques instants pour modifier mon apparence, car nous devons souligner ce jour par une petite fête. Je te promets que je ne serai pas absente bien longtemps. »

Elle prit soin de sortir par la porte avant pour bien se faire voir des policiers et contourna le bloc de maison pour se rendre chez elle. Je sentis tout de suite le besoin de compagnie, je m'ennuyais déjà. Une demi-heure plus tard,

je la vis revenir habillée de la même robe qu'elle portait à son retour de Californie, laissant voir une paire de jambes magnifiques et un décolleté qui laissait deviner beaucoup plus qu'il ne montrait. Comme elle était belle.

« J'ignore ce qui se passe, murmurai-je, mais tout à coup je n'ai plus faim du tout. »

Cette sortie la fit sourire, car elle avait préparé ce piège et je ne voyais pas comment je pourrais y échapper. Mais moi aussi j'avais préparé un traquenard et quand elle vint s'asseoir près de moi, prenant bien soin de se pencher suffisamment pour que je ne perde rien des charmes dont la nature l'avait dotée, je lui tendis un petit paquet enveloppé comme un cadeau.

« Mais qu'est-ce que c'est? dit-elle, surprise.

— Ouvre-le, tu verras. »

Sur la petite carte était écrit, merci pour tout. À l'intérieur Il y avait un bracelet en or.

« Il est très beau, murmura-t-elle.

— Regarde à l'intérieur, suggérai-je.

— Mais il y a une inscription!

« Oh! Dis, ne sens-tu pas se lever dans ton âme
L'amour vrai, l'amour pur, adorable lueur,
L'amour, flambeau de l'homme, étoile de la femme,
Mystérieux soleil du monde intérieur! »

J'ai l'impression que tu t'engages, je t'avais dit qu'un prétendant qui voudrait toucher mon cœur devrait m'écrire ou me dire ces vers de Victor Hugo. Dois-je prendre ce cadeau comme une déclaration?

— Oui!

— Ne crois-tu pas qu'il est trop tôt? Tu viens juste de perdre Chantal.

— Lorsque j'étais couché sur mon lit d'hôpital, un tube endo-trachéal dans la gorge, un appareil qui ventilait mes poumons et paralysé entièrement je me suis dit que

si jamais je m'en sortais, je prendrais la vie comme elle vient. Te rends-tu compte que j'ai un projectile dans le cou et que quatre-vingt dix-neuf pour cent des gens en seraient morts. J'ai des ennemis qui veulent me tuer et qui ont éliminé toute ma famille, crois-tu que j'aie le temps d'attendre dix ans avant de dire à une femme que je l'aime. J'ai aimé Chantal du plus profond de mon être et même morte, elle sera toujours pour toi une rivale, mais elle ne peut plus gagner. Chantal était une fille formidable et j'ai la conviction absolue qu'elle serait la première à me conseiller d'agir avec toi de cette façon. »

Elle vint s'asseoir près de moi et m'embrassa tendrement, mais au moment où je voulus lui rendre son baiser de façon encore plus tendre, elle se leva en souriant me rappelant qu'il n'était pas question de rater le souper.

« Ça fait plus de vingt ans que j'attends ce moment, je peux attendre encore une heure, s'exclama-t-elle en me quittant pour se rendre dans la salle à manger. »

Je n'avais plus qu'à la rejoindre, même si j'avais perdu l'appétit.

Assez curieusement et contrairement à nos habitudes quand nous étions ensemble, nous ne trouvions plus de sujet de conversation, et les quelques idées naissantes s'épuisaient rapidement en quelques mots. J'essayai de lui toucher la jambe avec mon pied mais elle la retira brusquement. Elle avait mis son bracelet au poignet gauche et semblait très occupée à couper son steak selon un plan géométrique assez compliqué. Je saisis la main qui tenait le couteau, elle tenta de la retirer sans succès, je tenais bon mais elle ne me regarda pas.

« Je ne comprends pas, dis-je doucement, est ce que je t'ai blessée sans le vouloir? Es-tu fâchée contre moi? T'ai-je fait de la peine? »

C'est alors que je vis des larmes couler dans son assiette.

Je me suis levé pour faire le tour de la table, m'asseoir près d'elle et prendre une main très froide.

« Est-ce que par hasard, madame aurait peur ? »

— Le mot est faible, me dit-elle entre deux sanglots, c'est la panique. Tu dois comprendre que tu es, dans ma vie, le seul homme que j'ai aimé. Tu ne peux imaginer le nombre de nuits blanches que j'ai passées en pensant à toi et à ce que nous ferions si une occasion comme celle de ce soir se présentait. J'ai tellement peur de ne pas être à la hauteur, tellement peur que tu penses t'être trompé à mon sujet. Je n'ai aucune expérience en la matière. J'ai massé ton corps avec plaisir durant plusieurs jours et j'ai même remarqué qu'il ne restait pas indifférent sous mes doigts et maintenant que je peux le toucher de façon différente je suis affolée.

— Laissons tomber le repas qui me semble très appétissant, je n'ai pas faim, viens avec moi dans le salon et nous allons danser tous les deux. »

Sous une musique langoureuse, nos deux corps, unis dans une danse symbolique, recherchaient un apaisement à un phénomène naturel qui au contraire semblait s'envenimer. Je n'avais plus envie de danser et j'en profitai pour l'embrasser dans un petit coin inexploré juste derrière l'oreille, semant par le fait même un frisson qui la fit me serrer encore plus. Un instant auparavant tout semblait complexe mais la suite se déroula d'une façon harmonieuse alors que mes mains trouvaient un certain soulagement dans le contact avec cette peau soyeuse que je découvrais à mesure que je retirais ses vêtements.

La nuit s'avéra merveilleuse mais ne nous laissa aucune place pour le sommeil. À chaque fois que nos regards se rencontraient le goût me reprenait de toucher à sa peau ou d'embrasser sa main et de nouveau nos corps s'enlaçaient dans une douce félicité amoureuse. L'aurore découvrit deux amoureux fatigués et comblés. Le petit sourire moqueur

semblait avoir élu un domicile permanent dans ses yeux. Le sommeil nous gagna enfin, jusqu'à ce que le téléphone dans l'après-midi nous réveille. C'était le sergent Lafleur qui inquiet du silence dans la maison, s'informait de ma santé.

« J'ai très mal dormi la nuit dernière, lui avouai-je avec un grand sourire qu'il ne pouvait pas voir heureusement, et j'ai décidé de me reposer un peu. Que puis-je faire pour vous?

— C'est très bien. Mes hommes m'ont avisé que rien ne bougeait dans la maison et je me suis dit que nous avions été des imbéciles en ne visitant pas la maison avant votre arrivée au cas où Claude Jutras et Steve Leblond aient été sur place. Continuez votre sieste, nous surveillons le quartier; si vous avez besoin de quelque chose mes hommes pourront vous aider, ne vous gênez pas; pour un invalide la plus petite chose peut devenir une tâche énorme. Est-ce que madame Demers est toujours avec vous?

— Oui, je crois qu'elle est dans le salon, répondis-je hâtivement, tout en souriant à Sophie couchée à côté de moi. Voulez-vous lui parler?

— Non, pas du tout, mais cela nous rassure qu'il y ait quelqu'un avec vous.

— Je crois qu'elle va rester quelques jours jusqu'à ce que je trouve quelqu'un pour m'assister. Je vous avertirai du nom de la personne en temps et lieu pour que vous puissiez faire une petite enquête.

— D'accord, je vous souhaite une bonne journée. »

Je dus passer mon bras au-dessus de Sophie pour remettre le combiné en place et lorsque je vis ses yeux noirs qui me regardaient avec un brin de concupiscence, je dus m'excuser de façon maladroite, ne me sentant pas capable d'entreprendre une autre aventure, même si sa nudité me réclamait le contraire.

Sophie passa la semaine en ma compagnie, profitant de cette complicité pour améliorer ma force musculaire. J'avais retrouvé toute ma vigueur d'antan sans faiblesse musculaire résiduelle; des douleurs cervicales persistaient même si les radiographies montraient une bonne ossification au niveau de la cinquième vertèbre en dépit de la présence du projectile.

« Comment vas-tu faire pour retrouver Claude Jutras? » s'informa Sophie.

— Je l'ignore, mais lorsqu'il s'est présenté à l'hôpital pour me tuer il m'a dit que j'étais le seul qui pouvait découvrir sa tanière, ajoutant ce fait comme une autre raison de me faire disparaître. J'ai essayé de trouver ce qu'il voulait dire, mais je n'ai encore rien deviné.

— Pense à quelque chose qu'il t'aurait dit dans le passé ou à un endroit où vous seriez allés ensemble.

— Après la mort de son père, il nous a prêté à Phil et à moi, un chalet de pêche au nord du Lac Saint-Jean. C'est sûrement là qu'il est caché, mais pourquoi dire que je suis le seul qui peut le découvrir. Plus je réfléchis, plus je crois que c'est là qu'il se dissimule, expliquant ainsi l'incapacité de la police à le retrouver, malgré l'érection de barrages dans toute la province. Il doit certainement avoir de l'aide de l'extérieur pour le ravitailler; en se promenant il pourrait facilement être reconnu.

— Comment va-t-on procéder? interrogea Sophie.

— Il n'est pas question que tu m'accompagnes, je dois terminer seul, cette bagarre.

— Je ne peux te laisser partir, je vais être trop inquiète.

— N'aie aucune crainte je vais être prudent, j'aurai

l'effet de la surprise. Je dois préparer minutieusement ma stratégie. Je vais le tuer lorsqu'il m'aura avoué le nom de celui qui me poursuit et qui est responsable de la mort de ceux que j'aime. Je loue une auto pour ne pas laisser sur les routes de terre des traces susceptibles de me faire repérer par la police. J'utiliserai des gants chirurgicaux pour masquer mes empreintes digitales et j'apporterai le revolver que j'ai subtilisé à Steve Leblond à Montréal ; je le laisserai sur les lieux du crime, sans mes empreintes, ne l'ayant jamais pris dans mes mains nues. J'ai acheté deux paires de menottes pour attacher Claude avant de le questionner.

— J'ai peur qu'il t'arrive malheur, Claude est très dangereux. Il faut que tu m'indiques exactement sur une carte l'endroit où est situé ce chalet. Je pourrai t'envoyer de l'aide si jamais tu tardes à revenir.

— D'accord, mais ce sera vite fait, je vais revenir rapidement. Sur cette carte, une route de terre part au nord du Lac et se rend jusqu'à cette bifurcation située à environ cent vingt kilomètres où on prend la route de gauche sur une distance d'environ mille mètres. Il faut bien surveiller une clairière située à gauche sur une formation rocheuse où il ne pousse rien. Tu entres dans cette éclaircie pour te rendre au fond où l'on voit un petit sentier qui laisse passer une automobile sur deux cents mètres jusqu'à une nouvelle clairière pour stationner l'automobile. Le chalet isolé est à environ cinq minutes de marche. J'ai l'intention de partir très tôt demain matin.

— Je t'en prie, reviens vite. »

Le lendemain, à cinq heures j'étais debout en compagnie d'une Sophie toute tremblante, prêt à entreprendre ce voyage de plusieurs heures. Je sortis par la cour arrière de ma demeure pour semer les policiers et me rendre à mon auto de location stationnée sur une rue derrière ma maison. Le voyage dura cinq heures et je pus repérer facilement

l'entrée de la clairière. Mon cœur battait la chamade et j'allais enfin régler le problème de ce bandit. Le pistolet de calibre 38 épousait parfaitement l'intimité de la paume de ma main droite et curieusement me donnait une sensation de puissance en ajoutant à mon bras inoffensif habitué à soigner, une dimension meurtrière. Dans la deuxième clairière, un camion stationnait, probablement celui de Claude. Demeurant à couvert dans le bois, je contournai le chalet pour approcher par l'arrière et prendre l'occupant par surprise. Je m'avançai prudemment jusqu'à une fenêtre qui donnait une vue sur tout l'intérieur. Il ne semblait y avoir personne considérant que je pouvais voir tout l'intérieur de la maison, sauf la toilette. Je décidai d'entrer constatant l'absence des gens qui habitaient ce logis. Le frigo au propane était plein de nourriture et l'évier rempli de vaisselle sale; donc il y avait des occupants. Je décidai de sortir immédiatement pour éviter de me faire piéger à l'intérieur et courus me cacher dans le bois avoisinant. Blotti dans un buisson, je commençais à être ankylosé par la position inconfortable d'une attente pénible qui dura environ deux heures. Puis Claude apparut, au bout d'un sentier qui menait au lac et entra dans le chalet. J'attendis quelques minutes pour me diriger vers la même fenêtre et je le vis assis à une table à faire des jeux de patience. Son arme était sur la table à portée de sa main. Je me glissai lentement jusqu'à la porte arrière tout en évitant de faire le moindre bruit et comme elle était légèrement ouverte je pus pénétrer sans attirer son attention.

« Salut, criai-je, tu ne me reconnais pas, répétant les mêmes paroles qu'il avait utilisées lorsqu'il s'était présenté à l'hôpital. »

Sa réaction fut violente, il se leva d'un bond les yeux agrandis par l'incompréhension.

Sophie très agitée se promenait de long en large de la maison en proie à une peur indescriptible. Jamais elle n'aurait du le laisser partir seul pour cette mission dangereuse. Mark n'était pas complètement remis des blessures graves subies quelque temps auparavant et il ne ferait pas le poids devant un individu entraîné à la bagarre comme Claude. Était-elle destinée à le perdre au moment même où elle venait de le retrouver? Que pouvait-elle faire? Appeler la police? Non, car si Mark tuait Claude il serait accusé de meurtre prémédité, personne n'a le droit de se faire justice soi-même. Une idée lui vint tout à coup, elle irait voir Philippe; lui il saurait quoi faire, n'était-il pas le grand ami de Mark.

Il était cinq heures et demi du matin et elle devait rejoindre Phil; pour ce faire, elle devait retourner dans sa première maison afin de trouver le numéro de téléphone de Gilberte Moreau chez qui Phil passait la plus grande partie de son temps. Elle ignorait si Phil y était revenu, elle même étant absente depuis une semaine. Elle pénétra chez elle avec sa clef, monta au premier étage, ouvrit la porte de sa chambre pour tomber sur Gilberte Moreau toute nue couchée avec Phil dans son propre lit. Il se leva aussitôt d'un bond et la poussa hors de la chambre.

« N'en fais pas un drame, cria-t-il, tout ça est de ta faute. Tu es partie depuis une semaine et je n'ai aucune nouvelle de toi.

— Je me fous de ce que tu fais, reprit Sophie, mais j'ai besoin de ton aide pour sauver ton ami.

— De qui veux-tu parler?

— De Mark Côté.

— Dans quel pétrin s'est-il encore fourré celui-là?

— Il est parti pour tuer Claude.

— Tu veux rire, il est paraplégique, il ne peut conduire aussi loin ça fait plus de cinq heures de route. Tu te moques de moi !

— Il n'est pas paraplégique, il marche comme toi et moi.

— C'est un mensonge, j'ai parlé avec le docteur Pierre Naud qui m'a assuré qu'il ne marcherait plus jamais.

— Je n'ai pas le temps de tout t'expliquer, mais c'est une erreur. Il faut que tu l'aides, tu es son ami.

— Toute une surprise l'attend, car il va aussi tomber sur Steve Leblond. Bon, je vais régler cette question définitivement, ce diable d'homme est comme un chat, il a neuf vies.

— Attends-moi, je vais parler à Gilberte et je reviens. »

Phil revint, entra dans son bureau pour prendre un pistolet semi-automatique dans lequel il introduisit un magazine rempli de balles et sortit sans même saluer Sophie. Cette dernière sortit à son tour de la maison où elle ne se sentait plus chez elle et tout en conduisant sentait se calmer ses pressentiments. Brusquement, elle immobilisa son véhicule. Comment Philippe pouvait-il savoir où était allé Mark ? Elle était certaine de ne pas lui avoir mentionné l'endroit où il était allé et maintenant elle se souvenait de ses paroles : " Il est paraplégique, il ne peut conduire aussi loin, ça fait plus de cinq heures de route. " Il savait donc où se cachait Claude et de plus il connaissait la présence de Steve à ses côtés. Mark ignorait que les deux bandits étaient ensemble ce qui les rendait d'autant plus dangereux. "

Un autre fait se présenta à sa mémoire, lorsque Mark, Chantal et David avaient été attaqués dans la maison de Julie, il n'y avait qu'elle et Phil qui étaient au courant de leur cachette, personne d'autre. Elle se dépêcha de chasser ce doute, c'était impossible, Phil avait toujours été l'ami de Mark. Claude avait dû les suivre lorsqu'ils avaient

déménagé.

Ai-je empiré la situation? se demanda-t-elle. Elle devait faire quelque chose, mais quoi. Elle prit rapidement une décision. Elle retourna à la maison de Mark et salua les policiers qui lui rendirent son salut en souriant. Elle pénétra dans la voiture de Mark, ouvrit le coffre à gants et prit l'arme qui s'y trouvait tout en la cachant.

Elle revint à son auto et prit la direction du Lac Saint-Jean. Elle savait que Phil ne conduisait pas vite et qu'elle le rejoindrait bientôt si elle gardait cette vitesse. La crainte lui serrait la gorge et elle dépassait toutes les automobiles qui heureusement, à cette heure, étaient assez rares sur le boulevard.

Le soleil levant frappait l'arrière de sa voiture créant sur la route, devant elle, une image fantasmagorique qu'elle ne pouvait rattraper et encore moins dépasser. Elle rejoignit Phil au milieu du Parc des Laurentides et décida de le suivre de loin pour ne pas se faire remarquer; de toute façon elle avait la carte que Mark lui avait tracée et ne pouvait se perdre. Elle essayait de calmer sa fébrilité qu'envenimait la conduite trop lente de Philippe. Rendu à Dolbeau, ce dernier décida d'entrer dans un restaurant pour déjeuner obligeant Sophie à rester à proximité pour le surveiller. Quelque temps plus tard elle reprenait la filature. Ils arrivèrent finalement vers dix heures et trente à l'embranchement décrit par Mark et elle resta hors de vue pour ne pas se faire repérer.

Lorsqu'elle vit la petite clairière elle continua sa route pour arrêter sa voiture sur le bord du chemin une centaine de mètres plus loin, elle ne voulait pas laisser des empreintes de pneus à proximité.

C'est bien toi, Mark, hurla Claude, on m'a dit que tu étais paralysé. J'étais certain de t'avoir tué, mais j'ai su que j'avais manqué mon coup.

— Qui t'a dit ça? Personne ne devait en parler.

— J'ai mes amis, reprit Jutras qui lorgnait vers son arme sur la table.

— Ne touche pas à ce pistolet, sinon je te tue.

— Non, tu n'oseras pas me tirer, tu n'es pas un tueur, c'est mon avantage sur toi. »

Et il se précipita vers la table. Le coup partit et l'atteignit au genou gauche parce que je ne voulais pas le tuer tout de suite et que ce genre de blessure est excessivement douloureux.

Il tomba à la renverse et j'en profitai pour sauter sur lui alors qu'il était presque inconscient et en quelques secondes j'avais immobilisé ses mains et ses pieds dans son dos avec les menottes. Il se reprit rapidement en jurant et en se plaignant, la douleur avait transformé son visage en un masque de consternation.

« Je veux savoir qui est responsable de mes tourments, plaiderai-je, tu dois me le dire.

— Jamais! hurla-t-il à travers plusieurs jurons déclanchés plus par la douleur que par la colère. Tu peux me tuer si tu veux mais jamais je ne te le dirai.

— Je ne te tuerai pas avant de savoir la vérité, mais tu as un autre genou et si nécessaire d'autres articulations plus sensibles les unes que les autres. J'ai d'ailleurs beaucoup de munitions et je ne suis pas pressé. J'ai oublié de te dire que j'ai beaucoup changé, grâce à toi, et que je n'ai aucun remords à accomplir ce rituel que j'exécute pour venger

Julie, Chantal, David et Sonia. »

La douleur déformait son visage au point qu'il aurait fait peur à un autre animal sauvage.

« Je n'ai rien à voir avec la mort de ces personnes.

— Absolument faux, tu es aussi responsable de leur mort que si tu les avais tuées à main nue, si ce n'est qu'en protégeant celui qui a commandé tous ces actes. Qui est-il? »

Sa bouche crispée de douleur se transforma en un simulacre de sourire provoquant qui m'obligea à serrer la détente et son genou droit fut pulvérisé. Un cri inhumain sortit de sa bouche couvrant le bruit de la détonation qui emplissait mes oreilles. Mon sang se glaça dans mes veines lorsque j'entendis dans mon dos une voix déplaisante que j'avais déjà entendue et qui appartenait à Steve Leblond.

« Tiens! Mon ami le docteur qui vient nous rendre visite, comme c'est gentil. Ne bouge pas, *doc*, il y a une arme de gros calibre dirigée vers ton cou. Claude m'avait dit que tu étais paralysé des jambes, tu as plutôt l'air de bien te porter; je suis content, car je déteste tuer des infirmes. Tu ne pourras pas t'en sortir deux fois de suite, jette ton arme et pas d'entourloupette, j'ai la gâchette facile, Chantal en sait quelque chose, j'espère qu'elle est au ciel. Imagine-toi que je pêchais lorsque j'ai entendu une détonation. Je me suis dit est-ce que Claude tue des mouches ou si quelqu'un lui tire dessus. »

Je n'avais pas le choix, je savais que Leblond n'aurait aucun remords à occire un être humain, je m'en voulais de m'être laissé prendre si bêtement et je jetai mon arme. Mais je m'en foutais de mourir, je voulais connaître le nom de celui qui avait tout manigancé.

« Pourquoi tires-tu sur mon grand ami? reprit-il.

— Je veux savoir qui le paie pour faire cela, dis-je bien calme.

— Enlève-moi ces menottes, hurla Claude à travers deux jurons, il a les clés sur lui.

— Tu n'as pas compris ce qu'a dit le docteur, il veut savoir qui te paie.

— Vas-tu m'enlever ces menottes à la fin, jura Jutras. »

Le coup de feu qui suivit me déchira les tympans. Steve avait tiré dans l'épaule gauche de Claude qui se tordait de douleur et qui sacrait.

Je dois avouer que je prenais plaisir à voir Jutras souffrir autant, même si je savais que j'allais mourir. Mais qui appliquerait la même punition à ce salaud de Leblond?

« Claude, tu ne comprendras jamais le genre humain, expliqua Steve, tu te sers de ta force physique pour soumettre les autres mais tu oublies que tu peux, sans le vouloir, tomber sous leur domination. Tu te souviens m'avoir cassé trois dents à ta sortie de prison, mais Steve n'oublie jamais les blessures qu'on lui fait, et le moment est venu de payer. J'ai vu dans l'armoire les deux sacs qui contiennent l'argent de notre hold-up et j'ai décidé que j'apportais le tout, pas question de séparer avec toi.

— Je vais te poursuivre toute ma vie si tu voles ma part, tu le sais.

— Bien sûr! C'est pourquoi j'ai décidé de te tuer en même temps que le docteur, il a aussi une dette envers moi.

— Steve! Ne bouge pas, dit une voix que je connaissais. »

La voix venait de la porte d'entrée, dans une partie très sombre. Il y avait quelqu'un mais je ne pouvais le distinguer.

— Phil, répondit Leblond qui l'avait reconnu tout de suite, que fais-tu ici?

— Je suis venu résoudre certains problèmes qu'un imbécile comme toi n'est pas capable de régler. Tu me dois trente mille dollars que j'ai payés pour rien.

— Attention Phil! criai-je au moment même où Leblond se retournait avec son arme prête à faire feu. »

Le coup partit et Steve s'écroula face contre terre, il avait été tué sur le coup.

« Merci Phil! dis-je en m'avançant vers lui, tu m'as sauvé la vie, il m'aurait certainement tué.

— Ne bouge pas, hurla Philippe en me menaçant de son arme, ou tu es un homme mort.

— Voyons, Phil, c'est moi Mark.

— Ne bouge pas ou tu vas aller le rejoindre. »

Je ne comprenais plus rien, pourquoi me menaçait-il? Pourquoi était-il venu dire à Steve qu'il lui devait trente mille dollars? Je commençais à deviner certaines choses mais mon esprit se refusait à l'admettre. Philippe se mit à rire.

« Tu fais une drôle de face, me dit-il, tu ne peux en croire tes yeux, ton ami de toujours qui se retourne contre toi. Celui qui a toujours vécu dans ton ombre et qui t'a servi comme un fidèle domestique. Quand nous étions plus jeunes, tu étais le dieu dans notre paroisse alors que personne ne s'occupait de moi. Tu sortais avec la plus belle fille, Sophie qui n'avait d'yeux que pour toi alors que moi je l'aimais à la folie. Quand tu t'es entiché de Chantal, j'ai pensé avoir une chance avec elle, mais elle a préféré s'enfuir en Californie. Tu es entré dans le même hôpital que moi, toi en tant qu'anesthésiste et moi en tant que directeur général, lorsque tu étais présent dans certaines réunions tu trouvais toujours le moyen d'attirer la sympathie vers toi alors que souvent tu m'as ridiculisé devant les autres. Je me suis mis à détourner de l'argent pour mon propre usage et encore là tu m'as mis du bois dans les roues. En démissionnant comme chef de service, tu as attiré les soupçons du conseil d'administration sur moi et une enquête est en cours; je dois me présenter devant un comité de discipline la semaine prochaine pour rendre compte d'un trou de deux millions de dollars dans les finances de l'hôpital.

— Phil, je t'en prie, ne me dis pas que tu es le responsable de tous les attentats que j'ai subis et aussi de la mort de tous ceux que j'aime. Dis-moi que ce n'est pas vrai. »

Un rire mêlé de gémissements nous parvint du sol où était étendu Claude. Il trouvait encore le moyen de rigoler malgré ses blessures.

« Je ne lui ai rien dit, murmura-t-il dans un souffle.

— Je vois que tu l'as blessé sérieusement, badina Philippe, c'est aussi bien comme cela, j'avais l'intention de toute façon de faire le ménage. Pour en revenir à toi, la pire insulte que j'ai subie vient de Sophie qui le soir de mes nocces, alors que je m'apprêtais à lui faire l'amour, m'a appelé Mark ; ça je ne vous l'ai pas pardonné, ni à toi ni à elle, et c'est à ce moment que j'ai décidé de te tuer. »

Phil criait sa colère et sa frustration alors que moi je cherchais à me rapprocher de l'arme que Steve m'avait fait jeter sur le sol. Mail il vit ma manœuvre et tira un coup vers le sol où se trouvait l'arme. Puis sa voix redevint plus calme.

« Si tu touches à cette arme ou si tu fais un seul geste répréhensible, tu meurs.

— Je ne t'ai jamais rien fait, expliquai-je calmement, tu étais mon ami et je te considérais comme tel, je t'ai aimé comme un frère.

— Tu ne m'as jamais rien fait ? cria-t-il, tu as gâché ma vie, tu m'as détruit comme être humain et je suis devenu une bête qui voulait se venger. C'est moi qui ai tenté de te tuer la première fois avec mon auto mais un imbécile t'a tiré en arrière, par la suite j'ai eu trop peur de me faire prendre et j'ai engagé Steve pour t'exécuter, mais il a raté sa chance à plusieurs reprises. Je n'ai pas voulu la mort de Julie que j'aimais beaucoup et qui me considérait comme un ami, mais j'ai quand même joui de la peine immense que toi et Sophie avez ressentie. C'est moi qui ai fourni l'argent pour faire évader Claude de prison, mais il n'a pas

été plus brillant que Steve. Lorsqu'il est venu à l'hôpital pour te tuer et qu'il s'est fait berner par toi alors que tu étais salement amoché, j'ai fait une crise épouvantable dans mon bureau et tous m'ont pris en pitié parce qu'ils pensaient que c'était pour te protéger. Je n'avais pas chargé Claude de tuer Chantal ni David, mais Steve l'a fait de son propre chef. J'oubliais de te dire que j'avais informé Leblond de ta rencontre avec Sonia et il est revenu de Montréal pour la tuer.

— Sais-tu que tu es un salaud, réussis-je à dire, je vais te tuer avec mes mains nues, même si tu tires sur moi. »

Ma menace fit son effet, il se recula aussitôt de quelques pas et son rire de poltron résonna fausement.

« Laisse-moi continuer, reprit-il, tu vas adorer la suite, tout en me menaçant encore de son arme. Depuis cinq ans je vole l'hôpital, l'argent pour tes appareils d'anesthésie est rendu aux îles Caïmans, plus précisément à George Town où j'ai deux millions de dollars dans une banque. Regarde ce petit papier, il contient mon code secret pour accéder à la voûte et cette carte magnétique me permet d'atteindre mon coffre que j'ouvre avec cette clef. C'est génial, non. Je dois remercier Gilberte Moreau qui en tant que directrice des finances m'a permis d'exécuter ces détournements, je pars la semaine prochaine pour les îles avec elle, mais elle ne sait pas encore où j'ai déposé l'argent. T'ai-je confié avoir acheté une maison avec vue sur la mer? Pas mal pour un petit pauvre né dans un milieu défavorisé

— Tu vas te faire prendre avant de partir.

— Non, tu n'as rien compris, tout est organisé. Il y a trois ans un couple marié est décédé à mon hôpital à la suite d'un accident de la circulation. Malgré toutes nos démarches, aucun membre de leur famille ne fut localisé, ils étaient seuls au monde et sans testament, leurs biens furent donnés au curateur public, mais j'ai gardé tous leurs

documents et passeports, cela pouvait encore servir. L'an dernier, sentant la soupe chaude, j'ai obtenu de nouveaux passeports avec leurs documents civils et nos propres photographies et je puis t'annoncer qu'à partir de lundi prochain, monsieur Philippe Perreault et madame Gilberte Moreau disparaissent au profit de monsieur et madame René Prémont qui prennent l'avion pour les îles Caïmans. Malheureusement tu ne seras plus là pour apprécier. As-tu déjà pensé que c'est toi qui m'as averti de ton départ pour le chalet de ta fille, tu ne pouvais mieux tomber et j'ai refile le message à Claude. Ah oui ! J'oubliais, tu dois te demander comment j'ai pu savoir que tu étais ici, c'est Sophie qui en panique est venue me dire ce matin que tu étais parti pour tuer Claude et elle voulait que je t'aide, ce que j'ai accepté tout de suite. Je voulais la tuer elle aussi avant de partir pour l'étranger, mais j'aime mieux la voir souffrir quand on va lui annoncer ta mort, la garce. Bon je n'ai plus rien à dire maintenant, Le temps est venu de faire le grand ménage. »

Il tira un coup de feu et atteignit Claude en plein front ce qui mit aussitôt fin à ses gémissements puis il dirigea son arme sur moi qui eus le réflexe de fermer les yeux avant le coup de feu dont le bruit, comme un coup de tonnerre, remplit la pièce. Curieusement, comme la première fois, je ne sentis aucune douleur, mais je ne tombai pas. J'ouvris les yeux pour découvrir l'étonnement qui se lisait sur le visage de Phil qui ayant échappé son arme sur le sol, remuait la bouche sans qu'un seul son n'en sorte. Une tache rouge s'agrandissait sur son thorax à la hauteur du cœur autour d'un petit trou dans sa chemise de soie blanche et il tomba face contre terre. Une ombre se dessinait derrière la porte mais il m'était impossible de l'identifier sauf quand elle s'avança en pleine lumière.

« Merci Sophie, dis-je simplement.

— Ne me remercie pas, dit-elle d'une drôle de voix, tout

en laissant tomber son arme, je ne l'ai pas fait pour toi mais parce qu'il m'avait traitée de garce. »

Et elle éclata en pleurs en se jetant dans mes bras.

19

Les trois derniers jours après la mort de Phil avaient été assez éprouvants pour Sophie et pour moi. Après avoir minutieusement fait le ménage dans le chalet de Claude pour effacer les empreintes de Sophie et tous les signes de notre passage, nous étions revenus dans notre maison. Nous avions deux automobiles à ramener et Sophie était retournée dans le chalet au moment où je quittais les lieux ce qui m'avait un peu intrigué sur le moment. À quelques kilomètres plus loin j'avais arrêté mon véhicule et pénétré dans le bois pour me débarrasser de mon arme qui avait servi à tuer Philippe en la cachant sous une grosse pierre. Rendue à Québec, Sophie, dans un téléphone public, de façon anonyme et en modifiant sa voix, avait communiqué avec la police pour les aviser d'un triple meurtre dans un chalet au nord du Lac Saint-Jean en leur décrivant très bien l'emplacement. Depuis ce temps nous n'avions eu aucune nouvelle, ni dans les journaux ni de la part de la police ce qui amplifiait notre stress.

« Sophie! Peux-tu me dire pourquoi tu es retournée dans le chalet après mon départ? Avais-tu oublié quelque chose?

— Oui, deux gros sacs de cuir noir dans une garde-robe.

— Que veux-tu dire? Ceux qui contenaient l'argent de Claude?

— Exactement.

— Tu as pris l'argent? Tu as beaucoup changé; autrefois tu

étais très scrupuleuse.

— Tu oublies que maintenant je suis une criminelle qui a tué son époux.

— Tu n'es pas une criminelle, tu l'as fait pour me sauver la vie. Mais où est cet argent?

— Dans le coffre de mon auto. Hier, je suis allée au domicile que j'habitais avec Phil et j'ai rapporté tous les documents se rapportant à l'achat d'une maison à George Town, par monsieur et madame René Prémont.

— Pourquoi? Cela ne peut pas nous servir.

— Peut-être que oui, si nous devenions ces personnes. À tout hasard, j'ai aussi apporté les documents civils et les passeports de ces gens, je n'ai laissé aucun document qui puisse laisser supposer que Philippe avait l'intention de s'en aller dans ces îles. J'ai parlé avec Gilberte, elle ignore entièrement où Phil devait l'emmener et où il avait caché son argent; elle est inquiète de ne pas avoir de ses nouvelles depuis trois jours. Si tu restes ici au Québec tu vas demeurer un paraplégique qui est capable de marcher mais qui devra se promener toute sa vie en fauteuil roulant. Si nous partons pour les îles Caïmans, nous deviendrons monsieur et madame Prémont. Qu'est-ce que tu en penses?

— Tu as raison nous devons partir et commencer une autre vie. Mais nous ne pourrons utiliser les passeports de ces gens à cause des photos qui représentent Phil et Gilberte.

— Tu oublies que je suis une spécialiste pour modifier le visage de quelqu'un, je puis t'assurer qu'avec un peu de maquillage et des lunettes pour toi nous allons ressembler aux photos des passeports. »

Lorsque la clochette de la porte se fit entendre, notre cœur se mit à battre de plus en plus vite. Le sergent Lafleur entra dès que j'ouvris la porte.

« Je vois, dit-il, que vous devenez habile avec votre fauteuil. J'aimerais vous parler ainsi qu'à madame Demers.

— Nous vous écoutons, reprit Sophie qui arrivait.

— Madame, j'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre, dit le policier respectueusement, après s'être assis à notre invitation. Votre mari est décédé dans des circonstances tragiques et encore nébuleuses pour la police.

— Il était disparu depuis trois jours, avança Sophie, Gilberte Moreau et moi commençons à être inquiètes. Vous n'êtes pas sans savoir que mon mari avait une liaison avec cette femme.

— Bien sûr, nous étions au courant et nous savions que vous aviez demandé le divorce. Je crois même que vous n'habitiez plus ensemble.

— C'est la vérité, j'ai même acheté une résidence près d'ici.

— J'ai aussi une nouvelle pour vous, docteur ; Claude Jutras et Steve Leblond sont morts dans les mêmes circonstances que l'époux de madame. Vous pourrez maintenant dormir en paix, votre vie ne sera plus menacée ; j'ai retiré mes policiers, vous n'en aurez plus besoin. Jutras avait un chalet dans le nord du Québec, ce que nous ignorions, et il s'y cachait avec Leblond. Nous savons que quelqu'un leur apportait des vivres. Il y a quelques jours, ils se sont entretués. Votre mari, madame, aurait tué Leblond et Jutras avec son arme, mais quelqu'un d'autre aurait tué votre mari avec un pistolet de calibre 22. Assez curieusement, Jutras était attaché avec des menottes aux mains et aux pieds et avait reçu plusieurs balles dans les genoux et à l'épaule ; toutes ces balles provenaient d'un calibre 38, mais de deux armes différentes, présentes sur les lieux, et qui portaient les empreintes de Leblond. À propos, docteur, avez-vous toujours votre arme achetée pour le tir et de calibre 22 ?

— Non, je l'avais au chalet de ma fille avant d'être blessé par Claude, cette arme était sur la commode près de l'entrée, mais après ce qui m'est arrivé et ma perte de conscience,

j'ignore ce qui en est advenu ; elle est disparue du chalet.

— Après ce drame, nous avons fouillé le chalet de fond en comble, réfléchi à haute voix le policier, mais nous n'avons trouvé aucune arme. Les bandits l'auraient prise avant de partir. Excusez-moi, mais nous avons questionné le docteur Pierre Naud sur votre condition, parce que vous étiez le suspect idéal dans cette affaire ayant plusieurs raisons pour tuer Jutras, Leblond et même le mari de madame dans le but d'éliminer un rival. Le docteur Naud nous a prouvé que dans votre condition cette théorie était absolument irrationnelle. Nous ignorons qui est la personne qui a tué monsieur Perreault et nous n'avons trouvé aucune autre empreinte digitale que celles de Leblond et Jutras. Nous pensions retrouver l'argent volé par Claude Jutras, mais il n'était pas caché dans le chalet ni alentour. Pour terminer, je dois vous dire que monsieur Perreault aurait détourné de l'argent de l'hôpital pour une grosse somme, l'enquête va nous en apprendre plus sur ce vol. Pensez-vous quitter le pays? Si oui, nous aimerions que vous nous en avisiez.

— Madame Demers et moi avons planifié d'aller passer quelque temps en Floride.

— Laissez-nous une semaine pour terminer l'enquête, décréta le policier et vous pourrez partir.

20

Dix jours plus tard, Sophie Demers et Mark Côté en fauteuil roulant prenaient l'avion pour la Floride.

Une semaine plus tard, sur les sièges 5 A et 5 B du vol 256 en partance de Miami à destination des îles Caïmans, prenaient place monsieur et madame René Prémont.

« Madame Prémont, je réfléchissais à ce qui s'est passé dans ce chalet et je me disais que nous aurions du prendre le code, la carte magnétique et la clef qui ouvre un coffre plein d'argent dans cette banque des îles Caïmans ; c'est vraiment triste de savoir que cet argent va dormir là pendant des années sans que personne n'en profite vraiment.

— Est-ce que vous parlez de ces cartes et de cette clef, monsieur Prémont, répondit madame Prémont sortant de sa sacoche les items réclamés. »

Les employés de ce vol ne comprirent jamais pourquoi ce couple qui pourtant avait l'air si respectable, s'était mis à rire à gorge déployée, de façon aussi peu honorable durant une dizaine de minutes.

« Est-ce que je vous ai dit que je vous aimais, madame Prémont?

— Enfin les paroles que j'attends depuis de si longues années, répondit madame Prémont qui se pencha vers monsieur Prémont et lui donna un baiser prolongé qui sembla gêner leurs voisins immédiats. »

Les yeux noirs de madame Prémont avaient retrouvé ce magnifique sourire moqueur.

Sincères remerciements à Armelle pour son aide et ses encouragements.

Merci à Guy pour son assistance technique.

Remerciements aussi à Marcelle et Marie-Pierre.

CET OUVRAGE A ÉTÉ FORMATÉ EN PDF
POUR ÊTRE VENDU COMME LIVRE NUMÉRIQUE.

Qui n'a pas entendu la maxime "son heure était arrivée" ? Le destin d'un homme est-il tracé dès sa naissance sans qu'il soit possible de le modifier. L'avenir d'une personne peut-il être transformé par les événements de la vie au point que son lieu de naissance, son éducation, son mode de vie, ses amis et ses rencontres amoureuses puissent changer le cours inexorable de l'horloge du temps ? Le docteur Mark Côté aurait-il pu éviter les catastrophes qui se sont abattues sur lui au cours de son existence et sa vie aurait-elle été différente s'il n'avait pas été élevé dans un quartier difficile et s'il n'avait pas côtoyé un criminel, Claude Jutras, tueur en puissance ? Sa vie amoureuse aurait-elle été moins dramatique s'il n'avait pas connu Chantal ? Sophie et lui auraient probablement eu une vie familiale calme et agréable entourés de plusieurs enfants. Peut-il exister un destin pire que la mort ? Peut-être la vie, mais à quel prix.

Marcel D'Amours, médecin et spécialiste en anesthésie a oeuvré dans un hôpital général durant trente-cinq ans. Malgré déjà plusieurs écrits non édités, il a décidé de mettre sous la plume son premier roman racontant une histoire qu'il a véhiculée toute sa vie, agrémentée de ses connaissances médicales.

ISBN 978-2-922930-42-9

